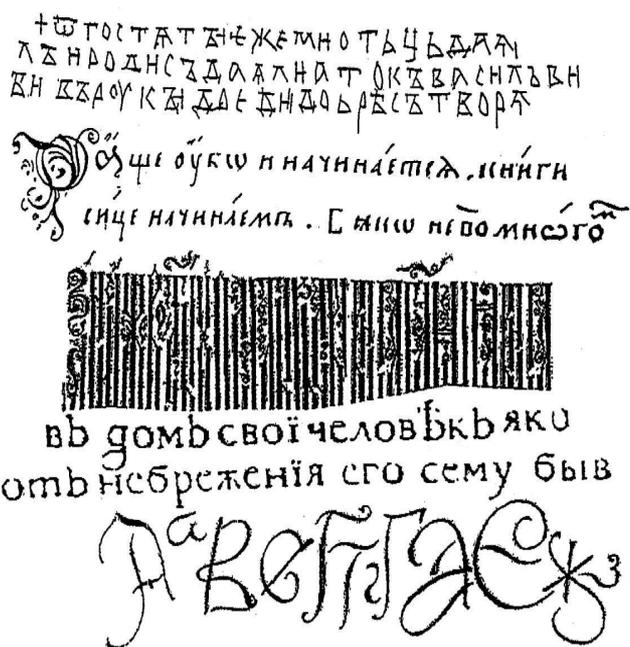


Langue(s). Langage(s). Histoire(s).

édité par Ekaterina VELMEZOVA



Cahiers de l'ILSL, № 31, 2011

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Langue(s).
Langage(s).
Histoire(s).

Cahiers de l'ILSL N° 31, 2011

L'édition de ce recueil a été rendue possible grâce à
l'aide financière de la Faculté des Lettres de l'Université
de Lausanne

Ont déjà paru dans cette série :
Cahiers de l'ILSL

- L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique :
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, n° 7)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
[épuisé]
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Mélanges en hommage à M.Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet : les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Pratiques et représentations linguistiques au Niger (2004, n° 15)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Travaux de linguistique. Claude Sandoz (2005, n° 19)
Un paradigme perdu : la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête : jugements esthétiques en Suisse romande et
alémanique sur les langues (2006, n° 21)
Etudes linguistiques kabyles (2007, n° 22)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Langage et pensée : Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
Structure de la proposition (histoire d'un métalangage) (2008, n° 25)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)

Les *Cahiers de l'ILSL* peuvent être commandés à l'adresse suivante

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole
CH-1015 LAUSANNE
renseignements :
<http://www.unil.ch/clsl>

Langue(s). Langage(s). Histoire(s).

Centre de linguistique
et des sciences du langage

numéro édité par
Ekaterina VELMEZOVA

Illustration de couverture:
dessin-collage d'E. Velmezova «Lettres» (2009)

Cahiers de l'ILSL, N° 31, 2011



UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers de l'ILSL
(ISSN 1019-9446)
sont une publication du Centre de
Linguistique et des Sciences du
Langage de l'Université de Lausanne
(Suisse)

Linguistique et sciences du langage
Quartier UNIL-Dorigny, Bâtiment
Anthropole
CH-1015 Lausanne

Présentation

Ekaterina VELMEZOVA

Ce recueil devait à l'origine présenter les actes d'une seule École doctorale en histoire des théories linguistiques¹, mais ce livre a vite dépassé ce cadre thématique puisque nous publions ici les articles de chercheurs qui ont participé à d'autres écoles doctorales et / ou qui sont venus à l'Université de Lausanne dans le cadre de leurs recherches ou pour enseigner (cours universitaires, séminaires de 3^{ème} cycle, colloques et conférences, projets de recherche, etc.). Les auteurs des articles publiés ci-après viennent de Suisse et de France, d'Estonie et du Brésil, de Russie, d'Italie et des États-Unis... Leur participation n'a pu que contribuer à la diversité thématique des sujets présentés dans ce recueil. Néanmoins, la thématique commune qui réunit toutes ces contributions reste toujours la même: il s'agit de l'histoire des idées linguistiques.

Les écoles doctorales lausannoises en histoire des théories linguistiques et les recueils de leurs actes sont organisés par les slavisants de l'Université de Lausanne; par conséquent dans la plupart des contributions présentées dans ce recueil il sera question de l'histoire de la linguistique slave ou, plutôt, russe. Ainsi, plusieurs chercheurs lausannois abordent dans leurs articles différents sujets de la linguistique soviétique des années 1920-1930. Le large spectre des thèmes qui y sont abordés témoigne du caractère intellectuellement diversifié de cette époque en URSS. Margarita Schoenenberger (Lausanne) étudie en détail l'héritage intellectuel de Boris Aleksandrovič Larin² (1893-1964) dans le contexte historique et académique général des années 1920-1930. La chercheuse insiste sur le caractère très particulier des convictions théoriques de Larin, en comparaison avec les positions de nombreux autres linguistes soviétiques: Larin préconisait une

¹ Il s'agit de l'École doctorale lémanique en histoire des théories linguistiques qui a été organisée par l'Université de Lausanne (Section de langues et civilisations slaves / CRÉCLECO) à Crêt-Bérard en octobre 2009 (<http://www2.unil.ch/slav/ling/colloques/09ECDOC/09Ecdoct.html>).

² À quelques exceptions près (dues aux normes typographiques des *Cahiers de l'ILSL*), dans ce recueil est adopté le système de translittération internationale ou «des slavistes» (cf. Aslanoff Serge [Aslanov Sergej], *Manuel typographique du russe*. Paris: Institut d'études slaves, 1986, p. 38). Néanmoins, la translittération traditionnelle sera utilisée pour certains noms propres de non linguistes principalement qui sont déjà entrés dans l'usage francophone (comme par exemple *Pouchkine*) – malgré une part d'arbitraire dans ce choix.

méthode inductive dans la recherche linguistique, en mettant en garde contre les postulats préconçus qui pouvaient influencer le travail des linguistes. La recherche d'Inna Tylkowski (Lausanne) est consacrée à un autre épisode de la linguistique soviétique de ces mêmes années 1920-1930, à savoir le livre *Marxisme et philosophie du langage* (1929) de Valentin Nikolaevič Vološinov (1895-1936) et sa réception par Rozalija Osipovna Šor (1894-1939). Même si, conformément à l'esprit intellectuel général de ce temps, les deux chercheurs aspiraient à créer une science du langage «marxiste», leurs points de vue étaient parfois opposés, ce qui se manifeste, entre autres, dans leurs interprétations différentes des idées saussuriennes. Ekaterina Alekseeva (Lausanne – Saratov) touche à plusieurs notions et catégories sémiotiques et philosophiques propres au courant de la Glorification du nom [*Imjaslavie*], en rappelant que les intérêts intellectuels des représentants principaux de ce courant (Sergej Nikolaevič Bulgakov [1871-1944], Aleksej Fedorovič Losev [1893-1988], Pavel Aleksandrovič Florenskij [1882-1937]) étaient concentrés, en grande partie, sur des questions de philosophie du langage, comme l'arbitraire du signe linguistique, l'ontologie de la langue et du nom, etc.

L'article de Patrick Sériot (Lausanne) est consacré à une époque plus récente de l'histoire de la linguistique soviétique: y sont analysés les fondements épistémologiques du discours sur la langue en URSS des années 1960-1980. Cette étude sur «la glottogénèse dans la linguistique historiciste en URSS» a été publiée pour la première fois il y a déjà 25 ans, et pour les historiens des théories linguistiques il sera sans doute intéressant de comparer les idées-clés de ce travail avec les thèses majeures qu'on trouve dans les recherches ultérieures de P. Sériot. De plus, certaines idées centrales de cet article ont été par la suite développées en détail dans les études de ses étudiants et doctorants.

Enfin, c'est l'«histoire vivante» de la linguistique russe qui est présentée dans l'interview de Vjačeslav Vsevolodovič Ivanov (Moscou – Los-Angeles), connu, en particulier, comme l'un des fondateurs et l'un des principaux protagonistes de l'École sémiotique de Moscou-Tartu. Réalisée par Kalevi Kull (Tartu) et Ekaterina Velmezova (Lausanne) en 2010, cette interview est consacrée aux problèmes sémiotiques et linguistiques: Vjač.Vs. Ivanov y répond à des questions sur plusieurs chercheurs qui ont marqué l'histoire des idées en URSS et ailleurs (Roman Osipovič Jakobson [1896-1982], Nikolaj Jakovlevič Marr [1864/1865-1934], Mikhaïl Mikhaïlovitch Bakhtine [1895-1975], etc.); il réfléchit sur l'état actuel et sur les perspectives de développement des sciences du langage en général, en revenant en même temps sur plusieurs textes-clés de la sémiotique russe – entre autres, sur son célèbre livre *Le pair et l'impair* [*Čet i nečet*] (1978).

La «question (linguistique) russe / soviétique» est implicitement présente également dans les contributions où sont abordés des problèmes concernant d'autres langues ou d'autres «traditions linguistiques». Ainsi, Roger Comtet (Toulouse) étudie la cyrillisation du polonais selon le *Lin-*

guarum totius orbis vocabularia comparativa de Peter Simon Pallas (1741-1811) dont la première édition parut à Saint-Pétersbourg en 1787. Les mots de différentes langues (y compris le polonais) sont présentés dans cet ouvrage dans une transcription cyrillique. D'après R. Comtet, le dictionnaire de Pallas annonce toute une série de tentatives de cyrilliser l'alphabet latin du polonais dans la Russie du XIX^{ème} siècle, derrière lesquelles on peut facilement discerner le but politique d'assimiler une nation polonaise refusant de perdre son identité après la liquidation définitive de la *Rzecz Pospolita*. Sans tenir compte de l'influence soviétique – non seulement intellectuelle, mais aussi politique – il est impossible d'étudier l'histoire du structuralisme pragois, ce que nous rappelle Kateřina Chobotová (Lausanne) en analysant les critiques adressées aux membres du Cercle linguistique de Prague après le putsch communiste de 1948 en Tchécoslovaquie. En URSS, le marxisme restait encore à cette époque le courant linguistique principal, ce qui a déterminé le caractère même de certains des reproches adressés aux linguistes pragois (leur intérêt pour la synchronie par excellence, l'analyse des langues «en détachement» de l'étude de la pensée et de la société, etc.). L'une des conséquences malheureuses de cette critique publique fut la dissolution du Cercle. Enfin, dans le compte rendu (rédigé par E. Velmezova) du livre de Christina Strantchevska-Andrieu (1967-2010) *La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle* (2011), il s'agit de présenter un ouvrage consacré à la première grammaire et au premier dictionnaire bulgares rédigés en Russie, respectivement par Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839) et par Aleksandr L'vovič Djuvernua (1838-1886).

Les sujets de plusieurs contributions de ce recueil dépassent les frontières du «monde intellectuel slave» – tout comme la vie et le destin intellectuel du personnage central de l'article de Malinka Pila (Padoue), Sergej (Sergej Osipovič) Karcevskij (1884-1955), et c'est la raison pour laquelle les historiens des idées classent Karcevskij parmi les représentants tantôt de l'École de Moscou, tantôt du Cercle linguistique de Prague, tantôt encore de l'École de Genève. La chercheuse italienne, elle, propose à ses lecteurs de repenser la thèse de Karcevskij sur le dualisme asymétrique du signe linguistique. Yana Grinshpun (Paris) aborde dans sa contribution la problématique des «discours constituants», qui n'a été initiée par Dominique Maingueneau et Frédéric Cossutta que dans les années 1990 – or, la chercheuse l'illustre par des exemples tels que la langue (et le langage) de la philosophie au XVII^{ème} siècle ou encore la traduction de la Bible en français et les discours concernés par le statut de la langue dans le contexte religieux de cette même époque. Dans l'article d'Eni Orlandi (Campinas) le discours sur la langue au Brésil est étudié à partir des grammaires composées par des auteurs brésiliens – et c'est le sujet de la colonisation du Brésil qui passe, tel un fil rouge, par cette analyse détaillée. L'article de Sébastien Moret traite aussi de sujets linguistiques à travers le contexte politique d'une époque particulière: d'après Antoine Meillet (1866-1936), la démo-

cratie européenne à laquelle ce savant aspirait supposait nécessairement une composante linguistique, et, sous ce rapport, la notion de «langues démocratiques» est discutée dans le travail du chercheur lausannois.

Enfin, dans la contribution d'E. Velmezova, il s'agit de l'enseignement de l'histoire des idées linguistiques à l'université. Plus précisément, une technique particulière y est proposée, qui consiste à s'appuyer sur la littérature.

La diversité des sujets présentés dans ce recueil reflète toute la richesse actuelle dans le domaine de l'histoire de la linguistique, partout dans le monde. Espérons que nos prochains recueils de travaux sur l'histoire des théories linguistiques garderont toujours cet aspect.

P.S. Je remercie Sébastien Moret pour toutes ses remarques critiques et pour son aide précieuse dans le travail avec les textes réunis dans ce recueil.

La cyrillisation du polonais selon le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* de Pallas (1787)

Roger COMTET

Université de Toulouse

Résumé:

La première édition du dictionnaire plurilingue de Pallas parue à Saint-Pétersbourg en 1787 proposait la traduction d'une série de substantifs en pas moins de 200 langues différentes selon une transcription cyrillique. Le polonais occupait la dixième place au sein du groupe des langues slaves placé en tête de l'ouvrage. On se propose, à partir du premier volume qui regroupe 130 vocables, d'étudier la cyrillisation du polonais en relation avec la phonologie et la graphie de cette langue et celles du russe, qui apparaît comme une sorte de langue cible de l'opération, tout cela dans le contexte de l'époque. On essaiera ce faisant de déterminer ce qui l'a emporté d'une simple translittération ou d'une transcription phonétique; sur le point traité, le dictionnaire de Pallas annonce une série de tentatives menées en Russie au XIX^{ème} siècle pour cyrilliser l'alphabet latin du polonais dans le but d'assimiler une nation polonaise qui refusait obstinément de perdre son identité après les partages de la Pologne. La comparaison met en valeur les mérites du dictionnaire de Pallas qui, dans ce cas précis, et compte tenu des contraintes initiales qui interdisaient l'usage de signes diacritiques non cyrilliques, a su réaliser une synthèse astucieuse et qui ne mérite pas les critiques adressées en général au dictionnaire pris dans son ensemble.

Mots-clés: translittération et transcription, XVIII^{ème} siècle, phonologie du polonais, graphie du polonais, phonologie du russe, graphie du russe, cyrillisation, P.S. Pallas, interculturalité, échanges russo-polonais

1. PRÉSENTATION

Le premier volume du fameux dictionnaire plurilingue de Pallas dont le titre pourrait être rendu en français par *Vocabulaire comparatif des langues du monde entier* a été publié en 1787 à Saint-Petersbourg; il comprenait un répertoire de 130 mots russes établi par Catherine II qui était à l'origine du projet¹; ces 130 mots étaient présentés selon un ordre apparemment aléatoire², et traduits en 200 langues différentes (sans compter le russe); l'introduction et les explications finales sur l'usage des lettres russes figuraient, selon les volumes, en russe ou en latin; la seconde partie, parue en 1789, comprenait 143 autres vocables ainsi que les numéraux de 1 à 10, 100 et 1000. La réalisation de ce premier projet fut confiée à l'académicien allemand Peter Simon Pallas (1741-1811), naturaliste mais aussi esprit encyclopédique, qui avait fait carrière en Russie; une seconde édition en 4 volumes fut réalisée sous la houlette de Fedor Janković de Mirievo, pédagogue serbe au service de Catherine II, et parut en 1791; on y suivait désormais l'ordre alphabétique des vocables étrangers avec leur traduction russe: le signifiant l'emportait sur le signifié; le répertoire s'enrichissait par ailleurs en faisant appel à de nouvelles langues, 30 africaines et 23 amérindiennes. Le but poursuivi par l'impératrice était d'ajouter sa pierre à la quête des origines des langues qui était d'actualité, et qui venait d'être illustrée par les travaux d'Antoine Court de Gébelin³ visant à prouver que toutes les langues pouvaient être ramenées à des racines communes; mais il s'agissait aussi de prouver l'universalité et la supériorité de la science russe à travers un alphabet cyrillique apte à transcrire toutes les langues du monde. Était ainsi complétée une démonstration de la prééminence universelle de la langue russe qui avait déjà été illustrée par la *Grammaire russe* de Mikhaïl Lomonossov de 1755, bâtie sur les principes de la grammaire générale, et par toutes les tentatives de Catherine II et des savants russes (Vasilij Trediakovskij en premier...) pour prouver l'origine slave de la toponymie européenne, et donc la slavité de l'Europe à date ancienne, et du coup l'antériorité [*pervenstvo*] des Slaves par rapport aux Germains, les éternels rivaux, l'impératrice se confiait ainsi à Friedrich Melchior Grimm dans une lettre du 9 septembre 1784 souvent citée: «J'ai ramassé des connaissances en quantité sur les anciens Slavons et je pourrai sous peu démontrer qu'ils ont donné les noms à la plupart des rivières, montagnes, vallées et cercles et contrées de la France, Espagne, Écosse et

¹ On pense qu'elle a pu s'inspirer de la liste des «capital words» établie par James Burnett Monboddo (1773-1792) et du plan de vocabulaire de Court de Gébelin.

² Même si l'ordonnement de la *Genèse* s'y laisse deviner en filigrane.

³ Court de Gébelin 1773-1781.

autres lieux [...]»⁴. On n'eut de cesse également de vouloir prouver que «la langue russe est synthétique et rassemble les qualités des autres grandes langues de culture»⁵.

En nous basant sur le premier volume du dictionnaire de 1787 dont plusieurs éditions numériques sont désormais disponibles⁶, nous avons déjà étudié les principes généraux de la transposition opérée par le dictionnaire à partir de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol et du français dans un article datant de 2010⁷. Nous nous proposons ici d'étudier la transcription du polonais, sujet sensible à une époque qui voit s'accomplir de 1773 à 1797 la liquidation définitive de la *Rzecz Pospolita*, au grand profit de l'Empire russe, et s'instaurer une incompréhension durable entre le peuple polonais et le peuple russe. Et nous verrons qu'à la transposition du polonais par Pallas vont succéder au cours du XIX^{ème} siècle divers projets de cyrillisation du polonais qui visaient à l'assimilation de la nation polonaise par l'Empire russe, et auxquels le tsar Nicolas I^{er} en personne prit une part active⁸.

Avant d'analyser en détail les principes pallassiens de transposition du polonais, on rappellera que, dans l'ordre des langues illustrées par le dictionnaire, le polonais occupe la 10^{ème} place qui est aussi celle qu'il occupe parmi les autres langues slaves puisque c'est ce groupe linguistique qui est placé en tête de chaque rubrique; on a ainsi la suite 1. slave [*po slavjanski*]; 2. slavo-hongrois [*po slavjano-vengerski*]; 3. illyrien [*po illirijski*]; 4. tchèque [*po bogemski*]; 5. serbe [*po serbski*]; 6. wende [*po vendski*]; 7. sorabe [*po sorabski*]; 8. polabe [*po polabski*]; 9. kachoube [*po kashubski*]; 10. polonais [*po pol'ski*]; 11. petit russe [*po malorossijski*]; 12. souzdalien [*po suzdal'ski*].

Dans cette énumération, le «slave» correspond au slavon, le «slavo-hongrois» au slovaque, l'«illyrien» au croate, le «wende» au haut-sorabe, le «sorabe» au bas-sorabe, le «petit russe» à l'ukrainien, cependant que le «souzdalien» désigne en fait l'argot traditionnel des colporteurs russes. On notera l'attention portée aux petites langues slaves de la Baltique, déjà menacées par l'expansion germanique, attention qui ne se démentira plus par la suite en Russie⁹, et le polonais, langue léchitique, semble tout naturellement trouver sa place dans ce sous-ensemble.

⁴ Cette lettre est souvent citée mais sans que l'on en indique les références; la publication à venir de la correspondance de Grimm par Aleksandr Strov à l'Académie des Sciences de Russie devrait combler cette lacune (communication de Jean Breuillard).

⁵ Breuillard 1999, p. 93. Jean Breuillard ajoute ici: «Cette idée sera reprise par les slavophiles du XIX^{ème} siècle (Konstantin Aksakov) et préfigure l'idée romantique des philosophes selon laquelle la mission de la Russie est la synthèse des cultures».

⁶ Nous avons utilisé la version suivante: <http://www.archive.org/stream/sravnitelnyeslo00cathgoog#page/n7/mode/2up/>.

⁷ Comtet 2010.

⁸ Uspenskij 2004.

⁹ C'est surtout le fait des slavophiles dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, comme A. Hilferding (cf. Comtet 2005, p. 319-321 et 2008, p. 95).

Pour analyser la transposition du polonais en cyrillique dans le dictionnaire, nous commencerons par rappeler le tableau des phonèmes polonais, tableau déjà fixé par la norme de l'époque, suite au travail de normalisation et de promotion linguistique effectué par la Commission de l'Éducation nationale instituée par Stanisław Poniąkowski; nous esquisserons ensuite la transcription cyrillique terme à terme de cette configuration telle qu'elle se présente dans le dictionnaire; nous commenterons et analyserons enfin cette transposition et tenterons de la replacer dans l'histoire des diverses tentatives de cyrillisation de la langue polonaise dans ce qui se présentait dès lors comme une «guerre des alphabets».

2. PHONOLOGIE DU POLONAIS

2.1. PHONOLOGIE ET GRAPHIE DES VOYELLES

Le système vocalique est relativement simple, avec 7 unités, ce qui rapproche le polonais du russe qui possède 5 voyelles¹⁰.

2.1.1. VOYELLES ORALES

Les voyelles orales constituent un ensemble de cinq unités: /a/ (voir *dar* 'le don'); /e/ (voir *len* 'le lin'); /i/ (voir *nitka* 'le fil' et *syn* 'le fils'); /o/ (voir *okno* 'la fenêtre'); /u/ (voir *buk* 'le hêtre' et *dwór* 'le château').

On relève une double graphie pour /u/ = «u» et «ó» ainsi que pour /i/ = «i» ou «y». La graphie «ó» est étymologique et idéographique dans la mesure où elle préserve pour l'œil l'unité de certains paradigmes flexionnels, voir nominatif singulier *gród* alternant avec instrumental singulier *grodem*, locatif singulier *grodzie*... Le problème est plus complexe pour la notation de /i/ du fait que certains linguistes accordent au son noté par «y» le statut d'un phonème à part entière distinct de /i/¹¹; en fait, comme l'avait déjà suggéré Jan Baudouin de Courtenay dans sa démonstration sur le «i mutable» qui tenait compte aussi du «i» et du «y» russes¹², il convient de considérer la réalisation [i̯]¹³ comme une variante combinatoire de /i/ après consonne dure, ce qui est aisément vérifiable: *być* 'être' qui note /b^oič'/ 'être' avec /b^o/ dur vs *bić* /b'ič'/ 'battre' avec /b'/ mou. Meillet relevait lui aussi que «la différence est uniquement graphique»¹⁴. L'argumentation peut

¹⁰ Les langues slaves sont devenues historiquement de plus en plus consonantiques (loi dite de Baudouin de Courtenay): 5 voyelles et 34 consonnes en russe, 10 voyelles et 23 consonnes en tchèque, 6 voyelles et 38 consonnes en bulgare...

¹¹ Cf., par exemple, Paulsson 1969, p. 216-219.

¹² Boduën de Kurtenè 1909 [2004, p. 108].

¹³ Son «intermédiaire entre les voyelles françaises *é* fermé (*bébé*) et *i* (*bibi*)» (Decaux 1984, p. 133).

¹⁴ Meillet, Willman-Grabowska 1921, p. 5; cf. aussi Trager 1939, p. 187-188.

d'ailleurs également faire appel à la diachronie: «Les voyelles *i* et *y* sont complémentaires, et il faut y voir deux variantes d'un même phonème [y]; un ancien *y* passe à *i* après molle, un ancien *i* à *y* après dure»¹⁵.

2.1.2. VOYELLES NASALES

«L'originalité de la prononciation polonaise est l'emploi des deux voyelles nasales “ą” et “ę” = *o* et *e* émises avec le voile du palais abaissé»¹⁶.

S'opposent ainsi: /ɛ/ antérieur (voir *mięso* ‘la viande’) et /ɔ/ postérieur (voir *ząb* ‘la dent’).

2.2. PHONOLOGIE ET GRAPHIE DES CONSONNES

Nous présenterons les consonnes polonaises en fonction du point d'articulation, des paires de corrélation dure / molle, selon que la consonne est réalisée en abaissant la langue ou, au contraire, en élevant le dos de la langue vers le palais.

Par convention on note par le signe ° mis en exposant la dureté des consonnes et par l'apostrophe également mise en exposant la mollesse des consonnes quand ces traits sont distinctifs (ce qui ne concerne donc pas les consonnes hors couple de ce point de vue¹⁷). Le polonais possède 31 consonnes (il y en a 33 en russe).

2.2.1. CONSONNES OCCLUSIVES

Labiales:

/p°/ (voir *pole* ‘le champ’); /p’/ (voir *pies* ‘le chien’); /b°/ (voir *byk* ‘le taureau’); /b’/ (voir *bieg* ‘la course’).

Vélaires:

/k/ (voir *kot* ‘le chat’; *kiedy* ‘quand’); /g/ (voir *gród* ‘la ville’; *giermek* ‘l'écuyer’).

Pour la série des vélares, la dureté ou la mollesse est positionnelle: dures devant les voyelles postérieures, molles devant les voyelles antérieures /i/ ou /e/ (pour /e/, les emprunts constituent un sous-système où la vélaire est réalisée dure, voir *generał* ‘le général’, *kelner* ‘le garçon de café’).

2.2.2. CONSONNES FRICATIVES

/f°/ (voir *fakt* ‘le fait’); /f’/ (voir *fiok* ‘le pompon’); /v°/ (voir *wojna* ‘la guerre’); /v’/ (voir *wiatr* ‘le vent’).

/s/ (voir *sad* ‘le verger’); /z/ (voir *zajac* ‘le lièvre’).

/ʃ°/ (voir *szary* ‘gris’); /ʃ’/ (voir *śnieg* ‘la neige’; *sierpień* ‘août’).

¹⁵ Decaux 1984, p. 34.

¹⁶ Meillet, Willman-Grabowska 1921, p. 6.

¹⁷ Cf. Comtet 2002, p. 36.

/ʒ°/ (voir *żona* 'la femme'; *rzeka* 'la rivière'); /ʒ'/ (voir *ziemia* 'la terre'; *żrenica* 'la pupille').

/x/ (voir *herbata* 'le thé'; *chłop* 'le paysan').

2.2.3. CONSONNES AFFRIQUÉES

/c/ (voir *cena* 'le prix'); /dz/ (voir *dzwon* 'la cloche').

/č°/ (voir *czapka* 'le bonnet'); /č'/ (voir *ćwiczenie* 'l'exercice', *ciec* 'couler').

/dž°/ (voir *dżuma* 'la peste'); /dž'/ (voir *dźwięk* 'le son'; *dziś* 'aujourd'hui').

2.2.4. CONSONNES NASALES

/m°/ (voir *most* 'le pont'); /m'/ (voir *miara* 'la mesure'); /n°/ (voir *noga* 'la jambe, le pied'); /n'/ (voir *niania* 'la bonne d'enfant, la nounou').

2.2.5. CONSONNES LIQUIDES

/l/ (voir *lew* 'le lion'); /r/ (voir *ręka* 'le bras, la main').

2.2.6. SEMI-CONSONNES

/j/ «yod» (voir *jabłko* 'la pomme'); /w/ (voir *ława* 'le banc').

2.3. LES RAPPORTS ENTRE SYSTÈME PHONÉMATIQUE ET GRAPHIE

On relève pour les voyelles l'utilisation de signes diacritiques: un accent aigu («ó») et une cédille ouverte vers la droite (*ogonek* 'petite queue') sous «a» et «e» pour noter les deux voyelles nasales.

Pour les consonnes, on retrouve des diacritiques (accent aigu, point suscrit, barre transversale pour «ł»), et des digraphes (par exemple «cz» ou «sz» ou «rz») et l'on fera un sort particulier à l'utilisation de {lettre consonne + «i»} pour noter la mollesse de certaines consonnes devant voyelle.

Il y a des graphies doubles comme nous l'avons déjà relevé pour les voyelles; pour les consonnes on peut citer «ż»/«rz», «ch»/«h», cependant que les molles de couple se distinguent par deux graphies selon que la consonne est suivie ou non d'une voyelle, comme dans *ziemia* / *żrenica* pour noter /ʒ'/.

3. TABLE DE LA CYRILLISATION PALLASSIENNE

Pour étudier la transcription du dictionnaire de Pallas, nous avons, dans un souci de commodité, présenté les différents phonèmes par ordre alphabétique à l'intérieur de chaque rubrique. Chaque exemple sera accompagné de son numéro d'ordre dans le répertoire du dictionnaire. Nous avons signalé par un point d'interrogation entre parenthèses les équivalences attendues par analogie mais non attestées dans le corpus.

3.1. VOYELLES ORALES

/a/ = «а» (voir *grad* = 83. *градъ*).

Nous avons déjà relevé que la combinaison {consonne molle de couple + voyelle} se notait en polonais par {lettre consonne + «i» + lettre voyelle}, comme dans *gwiazda* où «wia» note /v' + a/. Le dictionnaire applique pour cette position de /a/ le principe de la graphie russe où les mêmes combinaisons sont notées par l'usage de lettres voyelles dites «de seconde série»; ces graphèmes «e» (éventuellement «ë», mais ce caractère ne devait être introduit par Nikolai Karamzine qu'en 1794), «и», «ю», «я» auxquels on ajoutera à l'époque de Pallas le *jat'* «ѣ» notent donc à la fois la mollesse de la consonne qui précède et le timbre de la voyelle qui suit¹⁸. Pour la position envisagée, on a donc la correspondance:

'/a/ = «я» (voir *gwiazda* = 77. *звезда*; *wiatr* = 79. *вѣтръ*; *piasek* = 102. *пясокъ*).

/e/ = «е» (voir *krewn* = 45. *кревь*).

Selon le même principe que nous venons d'exposer, la mollesse de la consonne précédente sera indiquée par l'usage de «ѣ».

'/e/ = «ѣ» (voir *niebo* = 2. *нѣбо*).

/i/ = «и» pour «i», «ы» pour «y» (voir *sila* = 64. *сила*; *syn* = 5. *сынъ*).

/o/ = «о» (voir *słowo* = 58. *слово*).

Pour la combinaison d'une consonne molle de couple + /o/, faute de disposer encore d'une lettre voyelle correspondante de seconde série, le dictionnaire recourt à une translittération formelle où «i» est rendu par «i».

'/o/ = «іо» (voir *siostra* = 8. *сіостра*; *ziola* = 130. *зіола*).

/u/ = «у» (voir *cudo* = 125. *цудо*; *córka* = *цурка*); «ó» (voir *góra* = 106. *гора*), mais il s'agit plutôt d'un accent différentiel, comme nous l'exposerons plus loin à propos de l'emploi de l'accent graphique; «o» (voir *Bóg* = 1. *Богъ*; *lód* = 86. *люд*).

On note ici une hésitation entre la notation phonique de «ó» par «y» et la translittération par «ó» ou tout simplement «o».

¹⁸ Cf. Comtet 2002, p. 37.

Dans le cas de *łód*, le dictionnaire est tout à fait conséquent; le «ł» polonais est interprété comme la molle du /l/ dur noté par «ł» et l'on retrouve donc la notation «iō».

ʹu/ = «ю» (voir *dziura* = 118. *дзюра*).

3.2. VOYELLES NASALES

/ɛ̃/ = «ен» (voir *gęba* = 27. *генба*; *reka* = 35. *ренка*).

ʹɛ̃/ = «ѣ» (voir *imię* = 54. *имѣ*). On retrouve ici le même cas de figure qu'avec les voyelles orales postposées à une consonne molle de couple.

/ɔ̃/ = «он» (voir *zqb* = *зонбъ*; *gorqco* = 113. *горонцо*).

3.3. CONSONNES

/b°/ = «б» (voir *Bóg* = 1. *Богъ*).

/bʹ/ = (?) «б» + lettre-voyelle de seconde série ou «j» + «o» selon le modèle déjà exposé à propos des voyelles.

/c/ = «ц» (voir *córka* = 6. *цурка*).

/č°/ = «ч» (voir *człowiek* = 14. *чловѣкъ*).

/čʹ/ = «ц» (voir *śmierć* = 71. *смѣръць*).

/d/ = «д» (voir *duch* = 70. *духъ*).

/dz°/ = «дз» (voir *władza* = 66. *владза*).

/dž°/ = «дж» ou «држ» pour «drz» (voir *drzewo* = 128. *држево*).

/džʹ/ = «дз» + lettre-voyelle de seconde série ou «й» + «o» (voir *dziecię* = 13. *дзѣцьѣ*).

/f°/ = (?) «ф».

/fʹ/ = «ф» + lettre-voyelle de seconde série ou «й» + «o».

/g/ = «г» (voir *Bóg* = 1. *Богъ*).

/j/ = «й» (voir *ojciec* = 3. *ойцьѣць*) ou lettre-voyelle de seconde série pour noter /j/ + voyelle à l'initiale de mot, conformément à l'usage du russe (voir *jutro* = 89. *ютро*; *język* = 30. *ендзыкъ*).

/k/ = «к» (voir *oko* = 120. *око*).

/l/ = «л» + lettre voyelle de seconde série, «ł» étant interprété par une oreille russe comme un /l/ mou, symétrique d'un /l/ dur noté «ł» (voir *las* = 126. *лясъ* et plus haut le traitement de *łód*).

/m°/ = «м» (voir *mleko* = 47. *млѣко*).

/mʹ/ = «м» + lettre voyelle de seconde série ou «i» suivi de «o» (voir *imię* = 54. *имѣ*; *miesiąc* = 76. *мѣсѣонць*).

/n°/ = «н» (voir *nos* = 1. *носъ*).

/nʹ/ = «н», équivalence systématique pour «ń» en dépit de la mollesse de la consonne (voir *ogień* = 112. *огѣнь*); pour /nʹ/ + voyelle (= «ni» + lettre voyelle), on retrouve «н» + lettre voyelle de seconde série (voir *widzenie* = 49. *видзенѣ*). Il n'y a pas d'exemple attesté de la combinaison (?) «н» + «i» suivi de «o».

/p°/ = «п» (voir *panna* = 11. *панна*).

/p'/ = «п» + lettre voyelle de seconde série ou (?) «п» + «ї» suivi de «о»
 (voir *piasek* = 102. *пясокъ*).
 /r/ = «р» (voir *rok* = 95. *рокъ*).
 /s/ = «с» (voir *syn* = 5. *сынъ*).
 /ʃ°/ = «ш» (voir *szuja* = 32. *шїя*).
 /ʃ'/ = «с» pour «ś» (voir *śmierć* = 71. *смѣръць*) et «с + ї» pour «si» (?).
 /t/ = «т» (voir *złoto* = 122. *злото*).
 /v°/ = «в» (voir *woda* = 98. *вода*).
 /v'/ = «в» + lettre voyelle de seconde série ou «в + ї + о» (voir *powieka* =
 22. *повѣки*; *wiosna* = 92. *віосна*).
 /w/ = «л» (voir *włos* = 25. *влосъ*).
 /x/ = «х» (voir *ucho* = 23. *ухо*), pas de graphie «h» attestée pour le polo-
 nais.
 /z/ = «з» (voir *złoto* = 122. *злото*).
 /ʒ°/ = «ж» pour «ż» et «рж» pour «rz» (voir *żona* = 10. *жона*; *twarz* =
 17. *тваржъ*).
 /ʒ'/ = «з» + lettre voyelle de seconde série ou «з + ї + о» (voir *ludzie* =
 15. *людзѣ*; *ziola* = 130. *зіола*).

4. COMMENTAIRES

4.1. UNE TRANSCRIPTION ÉMAILLÉE D'ERREURS

On trouve un nombre relativement élevé d'erreurs manifestes, de négligences ou d'oublis; nous en avons dénombré une bonne quinzaine, ce qui est notoirement plus important que ce que nous avons pu relever par ailleurs pour d'autres langues comme l'allemand (3), l'anglais (4), le français (4) ou même l'espagnol (8). C'est ainsi que le polonais, pourtant parlé dans une contrée limitrophe, donne l'impression d'être une langue encore moins familière que l'espagnol pour les auteurs du dictionnaire. La plupart de ces erreurs peuvent s'expliquer par le parasitage d'autres langues. Il y a, bien sûr, en premier lieu, le russe en raison de sa proximité génétique avec le polonais. On peut expliquer ainsi 102. *пясокъ* au lieu de *пясекъ* pour *piasek* par le russe *пѣсокъ*; 47. *млѣко* au lieu de *млеко* pour *mleko* par l'homonyme russe *млѣко*; 63. *работа* au lieu de *робота* pour *robot* sur le modèle de *работа*; 37. *пазногцѣ* au lieu de *пазнокиец* pour *paźnokieć* à partir de *ногти*; 28. *гарло* au lieu de *гардло* pour *gardło* sous l'influence du russe *гарло*; 82. *деиъ* au lieu de *дешчъ* pour *deszcz*, peut-être en raison de la réalisation possible en russe de *дождь* comme [doš'š'].

On trouve également des contaminations dues à d'autres langues. Citons 120. *фосса* au lieu de *фоса* pour *fosa* à rattacher au latin *fossa* ou au français *fosse* (bien que la forme latine ait pu avoir cours alors en Pologne, tant la place du latin y était importante); 38. *браухъ* au lieu de *брѣухъ* pour *brzuch* par croisement avec l'allemand *Bauch* (?); on relève aussi la

transcription de «z» par «dz» ou «c» sous l'influence possible de l'allemand dans 94. *цима* au lieu de *зима* pour *zima* et 30. *ендзыкъ* au lieu de *ензыкъ* pour *język*.

On relèvera enfin des mots polonais non attestés comme 24. **чебъ* (présenté comme équivalent de *czolo*) ou 28. **гаркъ* équivalent de *gardło* ou 52. **дошкнѣніе* présenté comme équivalent du russe *осязаніе*. À l'entrée 57. on trouve la transcription russe *жлѣснѣце* sans équivalent polonais; à l'inverse, en 93., c'est *jesień* qu'on a oublié de transcrire. La forme erronée 99. *моржа* pour *morze*, quant à elle, s'explique par la transcription de la forme du pluriel, et on retrouve le même cas de figure avec 36. *пальце*, pluriel qu'on fait correspondre à *palec*.

4.2. L'USAGE DES ACCENTS GRAPHIQUES

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'utilisation d'un unique accent circonflexe sur le *ю* de 15. *людзѣ* pour *ludzie*; on le trouve ailleurs dans le dictionnaire surtout pour le turc où il sert à noter parfois /ö/ ou /ü/ (voir 87. *гюн* = *gün*, avec l'accent circonflexe sur *ю*). Le signe était encore utilisé dans la graphie russe, suscrit au digraphe «іо» avant que celui-ci ne soit évincé par «ё». Comme d'autres détails, cette graphie isolée suggère plusieurs sources ou transcrip-teurs.

Par contre, l'usage de l'accent aigu est fréquent, mais pas là où on pourrait l'attendre, c'est-à-dire pour transcrire le «ó» polonais qui est systématiquement rendu par un simple «o» (voir *Bóg* = *I. Божъ*) ou pour traduire les consonnes molles notées par *ś, ć, ń, ź, dź*. Notons que ce n'est pas l'accent grave qui est utilisé, contrairement aux habitudes russes de l'époque. On trouve cet accent aigu dans 20 occurrences. Comment l'expliquer?

Il semble que dans la plupart des cas on l'ait utilisé pour bien marquer la différence d'accent avec des substantifs russes paronymes; par exemple, le dictionnaire spécifie bien 106. *гора* = *gora* (notation de l'accent sur la pénultième des mots polonais) par opposition à l'accent russe final de *горá*. On peut ainsi rendre compte, selon l'ordre alphabétique cyrillique, des accents suivants:

109. *ва́лы* = *waly* vs russe *валы́*.

98. *во́да* = *woda* vs russe *водá*.

116. *высо́косць* = *wysokość* vs russe *высотá* (?).

77. *гвѣзда* = *gwiazda* vs russe *звѣздá*.

114. *гленбо́косць* = *głębokość* vs russe *глубинá* (?).

106. *го́ра* = *gora* vs russe *горá*.

19. *но́здрже* = *nozdrze* vs russe *ноздря́*.

35. *рѣнка* = *ręka* vs russe *рука́*.

123. *срѣбро* = *srebro* vs russe *серебрó*.

24. *чо́ло* = *czolo* vs russe *челó*.

116. *широ́косць* = *szerokość* vs russe *ширинá* (?).

Mais là encore cette graphie intéressante n'est pas systématique puisqu'elle laisse de côté des occurrences qui correspondent:

— soit à l'absence d'accent pour une série de paronymes russes terminés par /a/ accentué, au contraire du substantif polonais correspondant:

92. *віосна* = *wiosna* (russe *весна́*).

27. *генба / уста* = *gęba / usta* (russe *зубá / устá*).

16. *глова* = *głowa* (russe *головá*).

10. *жона* = *żona* (russe *женá*).

94. *зима* = *zima* (russe *зимá*).

97. *зѣма* = *ziemia* (russe *земля́*).

40. *нога* = *noga* (russe *ногá*).

100. *ржека* = *rzeka* (russe *рѣкá*).

8. *сіостра* = *siostra* (russe *сестрá*).

127. *трава* = *trawa* (russe *травá*),

— soit à quelques substantifs isolés où l'accent est indiqué alors qu'il se trouve sur la même syllabe que dans le paronyme russe correspondant:

111. *вáпоръ* = *varor* (russe *вáпоръ*).

41. *коляно* = *kolano* (russe *колѣно* avec accent sur le ѣ).

74. *кúля* = *kula* (russe *кúля*).

58. *слóво* = *słowo* (russe *слóво*).

Il demeure le cas à part de 42. *скóра* = *skóra* (≈ russe *шкúра*) et 184. *сóль* = *sól* qui pourrait s'expliquer par la transposition pure et simple de l'accent polonais.

Ces discordances suggèrent une fois de plus plusieurs collaborateurs et un manque flagrant de concertation entre eux.

4.3. L'USAGE DU JAT' «Ѣ»

Nous avons vu que la transcription par «Ѣ» de «ie» ou «ię» n'admettait pas d'exception (sinon pour 47. *млѢко* = *mleko* qui est une interférence de la forme écrite russe). Pourquoi ne pas avoir choisi «ię»? La graphie «Ѣ» renvoie au statut phonétique / phonologique du son ainsi noté; il y a les linguistes qui en font encore pour l'époque considérée un phonème à part, soit une diphtongue /ie/ (= /i/ bref + /e/), et ceux qui y voient une simple survivance orthographique, les deux graphèmes «Ѣ» et «e» en étant venus à correspondre à une même réalisation. Mixail Panov résume bien les données du problème en suivant pas à pas les argumentations développées, et conclut, pour sa part, au statut phonématique du son ainsi noté dans le style de prononciation élevé de l'époque¹⁹; Panov rappelle au passage que Trediakovskij établissait l'équivalence de ce son avec le «ie» polonais et le «ie» allemand²⁰, bien que cette dernière graphie note en fait un /i/ long. On peut relever d'ailleurs que le dictionnaire de Pallas enregistre cette réalisa-

¹⁹ Panov 1990, p. 338-359; cf. aussi Fodor 1975, p. 33 pour un point sur la question.

²⁰ Panov 1990, p. 354.

tion: *Tiefe* = 114. *muße*; mais dans les mots tchèques, «Ѣ» note «ě» qui transcrit la mollesse de la consonne précédente + /e/, voir *člověk* = 13. *чловѣкъ*. Si on a en mémoire que l'articulation molle de la consonne s'accompagne, lors de l'élévation de la langue vers le palais, de l'ajout d'un élément transitoire vocalique ultra-bref (russe *prizvuk*) [e], on est proche de l'équivalence de «ě» et donc «Ѣ» avec une diphtongue /ĭe/; le dictionnaire de Pallas apporte donc de l'eau au moulin de ceux qui font de /ĭe/ à cette époque la transcription d'un phonème à part entière en russe. La tradition pallassienne perdure jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle puisque le dictionnaire encyclopédique de Brockhaus et Efron recommande de rendre «jê» polonais par «ЙѢ»²¹.

4.4. LA NOTATION DE LA MOLLESSE DES CONSONNES DE COUPLE (SYNTHÈSE)

Rappelons que le polonais utilise ici deux procédés, selon la position de la consonne concernée:

— un graphème spécifique devant \emptyset ou consonne, toujours indiqué par un accent suscrit, voir par exemple «ś» dans *śmierć* (voir aussi *ć, ń, ź, dź*);

— devant voyelle, «i» + {«a», «e», «o», «u», «ę», «ą»}. La lettre voyelle «i» utilisée sans être suivie d'une autre lettre voyelle note à la fois la mollesse de la consonne précédente et la voyelle /i/.

La transcription pallassienne use ici de trois procédés:

— pour les graphèmes spécifiques, des concordances avec des lettres consonnes cyrilliques (voir 44. *kość* = *кoцѣ*) qui ont en fait une double valeur et ne tiennent pas compte de la spécificité de ces consonnes molles (voir ainsi *б. córka* = *цурка*, avec un /c/ dur alors que «ц» note /č'/ mou dans l'exemple précédent);

— pour «i» + lettre voyelle, le russe use, conformément à ses habitudes graphiques de notation de la mollesse en cette position, des lettres voyelles de seconde série «я» (= /a/), «Ѣ» (= /e/), «и» (= /i/), «ю» (= /u/), «ѣ» (= /ę/);

— quand la voyelle en question est /o/ ou /ɔ/, le russe utilise le digraphe «іо», conformément à la notation «io» surmontée d'un accent circonflexe qui fut en usage dans l'orthographe russe dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle et qui correspondait à l'actuel «ë» introduit par Karamzine en 1794 (voir ici *ziola* = 130. *ziola*).

On se doit de souligner que le dictionnaire a parfaitement interprété la valeur de {lettre consonne + «i» + lettre voyelle} en polonais comme notation de la mollesse de la consonne et a trouvé son équivalent exact dans la graphie russe avec la série des lettres voyelles de seconde série, hors de toute considération sur de prétendues «voyelles mouillées». On aurait pu être tenté effectivement d'utiliser ici la graphie «i + lettre voyelle» comme

²¹ Arsen'ev, Petruševskij (éds), 1895, annexe, p. 2.

dans les transcriptions du français (voir *rivière* = 100. *ривіэръ*, 40. *пied* = *ніэ* etc.), mais dans ce cas on note un yod précédant la consonne.

4.5. LA NOTATION DE LA DURETÉ DES CONSONNES

Pour les phonèmes hors couple, la dureté n'est notée que devant voyelle par l'usage d'une lettre voyelle de première série sur le modèle russe; voir par exemple *syn* = 5. *сынъ*. Dans les autres positions, il y a ambiguïté, le graphème pouvant aussi bien noter une molle; il y aussi le problème de la transcription de «cz» notant /č°/ dur par «ч» qui note une consonne molle en russe, voir *wieczór* = 90. *вѣчоръ*.

Pour les consonnes dures de couple en position prévocative, la dureté est notée sur le modèle du russe, c'est-à-dire en les faisant suivre d'une lettre voyelle de première série.

À noter que la liquide notée en polonais par «ł» est traitée comme un /l/ mou (ce que nous avons déjà noté à propos de *łód*), avec une correspondance implicite avec le *l* barré «ł» réalisé majoritairement comme la semi-consonne /w/ mais également comme un /l/ dur proche de son homologue russe dans les confins orientaux. À partir de là, le dictionnaire traite «ł» comme /l°/ dur et lui applique les mêmes règles que pour les autres consonnes de couple en le faisant suivre d'une lettre voyelle de première série (voir *łowa* = 16. *лова*).

4.6. L'UTILISATION DE «і» («И» ДЕСЯТЕРИЧНОЕ)

Hormis dans le digraphe «іо» qui note {consonne molle + /o/ ou /q/} on le trouve très peu représenté avec seulement 2 occurrences qui sont:

52. *дошкнѣніе.

szuja = 32. *шія*.

On peut négliger le premier mot, non attesté en polonais et qui résulte d'une erreur manifeste; le second ne fait qu'appliquer les règles de l'orthographe russe: «y» devrait être transcrit par «ы», mais un «ы» attendu passe automatiquement à «и» en russe après chuintante (y compris les dures notées par «ж» et «ш», souvenir de leur mollesse ancienne); «ja» (/j/ + /a/) est noté par «я», comme en russe; par ailleurs, «і» devant lettre voyelle était automatiquement noté par «і». On aboutit donc à la forme *шія* qui résulte en fait de tout un algorithme complexe d'adaptations successives.

4.7. L'UTILISATION DES JERS («Ъ» ET «Ь»)

Les jers ne sont attestés qu'en fin de mot, toujours après consonne, conformément aux usages du russe; en général, c'est le jer dur qui est utilisé après la consonne finale des mots, que celle-ci soit dure ou molle (voir *ojciec* = 3. *ойцѣцѣ* après /c°/, à côté de *śmierć* = 71. *смѣрцѣ* après /č°/), comme le précise l'«*explicatio litterarum alphabeti rossici*» placée à la fin de l'édition de 1787: «[...] character in fine verborum adhiberi folitus, pro indicanda fortiore pronuntiatione ultimae consonantis»²².

On trouve cependant une série de 5 exceptions avec jer mou à la finale; il s'agit de:

łokieć = 34. *локѣцѣ*.

ból = 61. *боль*.

moc = 65. *моцѣ*.

noc = 88. *ноцѣ*.

sól = 124. *соль*.

Comme pour l'utilisation de l'accent, on a là certainement une interférence du russe où tous les mots paronymiques correspondants se terminent par un signe mou (*локоть*, *боль*, *мочь*, *ночь*, *соль*).

4.8. L'ABSENCE DE PRISE EN COMPTE DES DIACRITIQUES POLONAIS

Il s'agit des accents qui permettent d'attribuer une valeur spécifique à «o», «c», «s», «n», «dz» tout en préservant le lien étymologique entre les sons ainsi désignés. La transcription pallasienne les ignore, ce qui fait que *Bóg* est transcrit par 1. *Богъ*, *śmierć* par 71. *смѣрцѣ*, *dzień* par 87. *дзѣнь*. Comme nous l'avons déjà relevé, cela aboutit à traiter les consonnes molles concernées comme des dures. Le dictionnaire de Pallas a pourtant su utiliser au moins un diacritique dans le «г» cédillé destiné à transcrire le «h» aspiré (français, espagnol, allemand, anglais...) en le distinguant de «г» occlusif.

4.9. LA GRAPHIE «РЖ»

La graphie «рж» adapte le «rz» polonais réalisé comme [ż] en témoignant d'une astuce certaine puisque la prononciation réelle est indiquée par le «ж» cependant que l'orthographe d'origine (étymologique) est suggérée par l'élément «р» qui présente néanmoins l'inconvénient d'ajouter [r] à la prononciation. On a donc, par exemple, 99. *моржа* pour *morze* ou 107. *бржегъ* pour *brzeg*. Le lien étymologique et dérivationnel est bien préservé dans le cas présent avec *morski*. On relèvera que, pour le tchèque, le dictionnaire se contente de transcrire «ř» par «р» sans autre forme de

²² Pallas 1787, p. 457.

procès: *křik* = 55. *крикъ*, *bouřka* = 81. *боурка*, *řeka* = 100. *река*. On sait que Nicolas I^{er} avait rejeté la proposition de transcrire «rz» par un «р» russe surmonté d'un haček en proposant lui aussi la graphie «рж»²³.

4.10. LES DIGRAPHEs

Ils ne concernent, mis à part «рж», que «он» et «ен» qui transcrivent les diphtongues nasales notées par «ą» et «ę». On peut faire ici la comparaison avec le traitement de ces diphtongues pour le français où le dictionnaire a ajouté en général à l'élément «н» un «г» final, peut-être sous l'influence de la consonne anglaise /ŋ/ (voir *spring*), ou encore de la réalisation de ces voyelles en français méridional, voir: *enfant* = 13. *анфангъ*, *main* = 35. *мянгъ*... et avec un «г» cédillé dans seulement deux occurrences. Pour le portugais, le dictionnaire semble avoir systématiquement rendu «ão» par 'он', voir *mão* = 35. *монъ* (pour 'la main').

4.11. L'ABSENCE DE RÉVERSIBILITÉ OU SES DIFFICULTÉS

Le problème de la transcription pallassienne est qu'elle n'est pas bijective, du fait que souvent elle peut renvoyer à deux graphèmes polonais; par exemple, «ц» correspond à la fois à «c» et «ć», «c» à «s» ou «ś», «б» à «ie» ou «ie», «o» à «o» ou «ó» etc. Il faudrait à la limite déjà connaître le polonais pour pouvoir identifier correctement ses formes dans le sens graphie cyrillique > graphie latine.

5. CONCLUSION

Il est évident que Pallas nous propose, comme pour toutes les langues traitées, une translittération plutôt qu'une transcription à base phonétique du polonais; par la suite, l'usus tendra en russe à privilégier plutôt la prononciation que la forme écrite des vocables étrangers soumis à la cyrillisation.

Les jugements posthumes portés sur le dictionnaire de Pallas sont souvent sévères, tout en lui concédant le mérite d'avoir fait progresser le comparatisme linguistique et d'avoir consigné des premiers témoignages sur des langues encore inconnues à l'époque²⁴. En ce qui concerne le polonais, le jugement porté par Stanisław Prędoła semble sans appel:

«On peut également observer de nombreuses inconséquences, insuffisances et erreurs manifestes dans la translittération appliquée aux équivalents polonais des mots d'appel russes. Ils diminuent d'autant la crédibilité de l'ensemble et sa valeur scientifique. Et pourtant, suite aux partages successifs de la Pologne opé-

²³ Uspenskij 2004, p. 131.

²⁴ «There are extinct languages and dialects about which we know solely thanks to this book» (Ariste 1979, p. 145).

rés à l'initiative de Catherine II, c'étaient des millions de polonophones qui vivaient désormais dans les régions orientales annexées par la Russie. Les rédacteurs du dictionnaire auraient pu aisément s'adresser à eux afin de vérifier la prononciation des vocables polonais»²⁵.

Doit-on totalement adhérer à ces critiques? Nous serions plutôt porté à une certaine indulgence. Il faut en effet tenir compte de l'époque, où l'on faisait encore mal la différence entre la lettre [*bukva*] et le son qu'elle représentait, et aussi du carcan cyrillique unique imposé dès le départ et qui prohibait de fait l'usage de signes diacritiques qui auraient affiné la transcription²⁶. Le résultat est somme toute honorable, d'autant plus que si Pallas, le rédacteur final²⁷, était polyglotte, maîtrisant 6 grandes langues (allemand, français²⁸, latin, grec, anglais et russe), il ne semble pas avoir eu de compétences quelconques en polonais. Le point faible de la transcription est surtout le traitement des chuintantes molles, confondues avec les consonnes auxquelles celles-ci ajoutent dans l'écriture polonaise le signe diacritique de l'accent aigu, ce qui marque un attachement aux formes écrites caractéristique de l'époque.

On sait que par la suite il y eut diverses tentatives de cyrillisation de l'alphabet polonais participant désormais d'une politique d'assimilation larvée qui se prévalait du panslavisme²⁹. Même si, dans le dictionnaire, le polonais n'est qu'un élément parmi d'autres du grandiose plan de cyrillisation de toutes les langues de l'univers conçu par Catherine II, on peut considérer qu'il constitue aussi le prélude à cette guerre des alphabets qui n'a cessé de sévir en Europe centrale et orientale jusqu'à nos jours (on sait d'ailleurs qu'il y eut en parallèle des projets polonais de latinisation de l'ukrainien et du biélorussien au XIX^{ème} siècle³⁰). Les cyrillisations du polonais proposées dans cet esprit ne devaient guère faire mieux que celle de Pallas; on connaît, entre autres, celle de l'*Alphabet panslave* d'Aleksandr Hilferding³¹. Hilferding faisait l'impasse sur ces fameuses chuintantes et affriquées molles en les ignorant dans son tableau de cyrillisation du polonais³² et les défauts de son système sont loin de se limiter à cela,

²⁵ Prędota 2004, p. 59.

²⁶ «La vraie prononciation des mots sera exprimée avec la plus scrupuleuse exactitude par une orthographe uniforme et déterminée» (Avis au public du 22 mai 1785 où Pallas présentait en français et allemand le projet du dictionnaire [Pallas 1785 (1996, p. 473)]).

²⁷ C'est Hartwig Ludwig Bacmeister (1730-1806) qui avait rassemblé les matériaux des 47 premières langues, toutes européennes, qui précédaient les langues asiatiques mais, tout en étant polyglotte (neuf langues), il ne connaissait pas plus le polonais (cf. Fodor 1975, p. 22-24).

²⁸ Par sa mère appartenant à la deuxième génération d'une famille huguenote réfugiée à Berlin.

²⁹ Cf. Uspenskij 2004.

³⁰ Cf. Duličenko 2001, p. 172-173.

³¹ Gil'ferding 1871.

³² *Ibid.*, p. 9-10.

comme nous l'avons déjà souligné³³. La situation n'a guère changé si on considère les usages actuels de transcription du polonais en russe³⁴, même si on y trouve le souci phonétique de calquer le mieux possible la prononciation; des erreurs consacrées par la tradition et qu'on trouvait déjà chez Pallas, s'y perpétuent, entre autres les correspondances des chuintantes notées de la manière suivante: «ś» = «с» ou «сь», «ć» = «ць», «ź» = «з» ou «зь», «dź» = «дз» ou «дзь». Il existe pourtant désormais des exemples de transcription cyrillique du polonais qui en traduisent rigoureusement la prononciation et sont infiniment plus satisfaisants³⁵.

Le mérite de la transcription pallasienne du polonais demeure donc entier, celle-ci a vraiment fait œuvre pionnière à une époque où la tradition de transcription dans les emprunts polonais (les plus nombreux en russe pour le domaine slave³⁶) était hésitante et contradictoire; c'est que ceux-ci dataient pour la plupart du siècle précédent, d'une époque où l'écrit n'était pas encore bien fixé en Russie et où les emprunts s'opéraient surtout sur le mode oral, bien moins propice à la normalisation, avec le parasitage fréquent des étymologies populaires et les méfaits du crible phonologique. De plus, le fait que le polonais a bien souvent alors servi de relais aux emprunts germaniques en les filtrant n'a pu qu'ajouter à la confusion; on retrouve tout cela dans des adaptations approximatives telles que *chorąży* > *хорунжий*, *miasteczko* > *мѣстечко*, *rejtuzy* > *райтузы*, *zbroja* > *сбруя*, etc.³⁷ Pallas opérait donc sur un domaine encore vierge, ce qui ne peut que souligner les mérites de son travail qui demeure la première transcription systématique du polonais dans l'alphabet cyrillique russe; en même temps, Pallas nous livre ici un témoignage linguistique intéressant sur le russe de la fin du XVIII^{ème} siècle, ses usages graphiques et sa phonologie (voir par exemple la valeur attribuée au son noté par «ѣ»).

© Roger Comtet

³³ Cf. Comtet 2008, p. 99.

³⁴ Cf. Giljarevskij, Starostin 1986, p. 146-153.

³⁵ Cf. par exemple le système exemplaire appliqué dans Karolak, Wasilewska 1962.

³⁶ «Among the modern Slavonic languages, the most generous contributor to the Russian word-stock has been Polish, whose "Golden age" in this respect was the seventeenth century, a period when political, military and cultural contacts between Russia and Poland flourished as never before» (Ward 1981, p. 6). On a pu relever que les traductions parues en russe l'ont été surtout du latin et du polonais jusqu'à 1730 environ (Žanè 1978, p. 65) et on connaît l'aphorisme de Vasilij Ključevskij à ce sujet: «La civilisation occidentale est arrivée à Moscou revue en Pologne et dans l'habit d'un gentilhomme polonais» (Ključevskij 1904-1910 [1958, p. 275]); cf. aussi Sobik 1969.

³⁷ On ne trouve curieusement pas de listes systématiques des emprunts polonais en russe et nous avons dû utiliser celle, incomplète, proposée par Bulaxovskij 1952, p. 92-93.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARISTE Paul, 1979: «Two old vocabularies of the Votic language», in Haarmann H. (éd.), *Kommentare zu Peter Simon Pallas «Linguarum totius orbis vocabularia comparativa»*, vol. 2. Hamburg: Helmut Buske, p. 145-190.
- ARSEN'EV Konstantin Konstantinovič, PETRUŠEVSKIJ Fedor Fomič (éds), 1895: *Ènciklopedičeskij slovar' Brokgauza i Èfrona*, t. 14. Sankt-Peterburg: I.D. Èfron. [Dictionnaire encyclopédique de Brockhaus et Efron]
- BODUÈN DE KURTENÈ Ivan Aleksandrovič [BAUDOUIN DE COURTENAY Jan Nieciślaw Ignacy], 1909 [2004]: *Vvedenie v jazykovedenie*, 6^{ème} éd. Moskva: URSS, 2004. [Introduction à la linguistique]
- BREUILLARD Jean, 1999: «Être linguiste en Russie au XVIII^e siècle», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1999, № 51, p. 77-93.
- BULAXOVSKIJ Leonid Arsen'evič, 1952: *Kurs russkogo literaturnogo jazyka*, 5^{ème} éd., t. 1. Kiev: Rjadans'ka škola. [Cours de langue russe littéraire]
- COMTET Roger, 2002: *Grammaire du russe contemporain*, 2^{ème} éd. Toulouse: Presses universitaires du Mirail.
- , 2005: «Allemands de Russie et théorie des îlots linguistiques chez Viktor Žirmunskij (1891-1971) et dans la tradition russe», *Slavica occitania*, 2005, № 20, p. 303-325.
- , 2008: «Aleksandr Gil'ferding [Hilferding] (1831-1872), son *Alphabet panslave* (1871) et la question polonaise», in Roudet R., Zaremba Ch. (éds), *Questions de linguistique slave. Études offertes à Marguerite Guiraud-Weber*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, p. 91-106.
- , 2010: «Le russe comme métalangage: transcription et translittération en alphabet cyrillique dans le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*», *Histoire Épistémologie Langage*, 2010, t. XXXII, fasc. 1, p. 93-114.
- COURT DE GÉBELIN Antoine, 1773-1781: *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, vol. 1-11. Paris: Chez l'Auteur.
- DECAUX Étienne, 1984: *Leçons de grammaire polonaise*. Paris: Institut d'études slaves.
- DULICENKO Aleksandr Dmitrievič, 2001: «Changements d'alphabets et doubles alphabets dans les langues slaves orientales: histoire et pratique», *Slavica occitania*, 2001, № 12, p. 171-189.

- FODOR István, 1975: *Pallas und andere afrikanische Vokabularien vor dem 19. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Forschungsgeschichte*. Hamburg: Helmut Buske. (Kommentare zu Peter Simon Pallas, *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, éd. Haarmann Harald, 1).
- GIL'FERDING Aleksandr Fedorovič, 1871: *Obščeslavjanskaja azbuka. S priloženiem obrazcov slavjanskix narečij*. Sankt-Peterburg: Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk. [Alphabet panslave. Avec des modèles d'application aux parlés slaves]
- GILJAREVSKIJ Rudžero Sergejevič, STAROSTIN Boris Anatol'evič, 1986: *Inostrannye imena i nazvanija v russkom tekste. Spravočnik*, 4^{ème} éd. Moskva: Meždunarodnye otnošenija. [Les noms et appellations étrangers dans le texte russe. Guide]
- KAROLAK Stanisław [Stanisław], WASILEWSKA Danuta, 1962: *Učebnik pol'skogo jazyka*. Warszawa: Wiedza powszechna. [Manuel de polonais]
- KLJUČEVSKIJ Vasilij Osipovič, 1904-1910 [1958]: *Kurs russoj istorii*, t. 3. Moskva: Gosudarstvennoe izdatel'stvo političeskoj literatury, 1958. [Cours d'histoire russe]
- MEILLET Antoine, WILLMAN-GRABOWSKA Helena de, 1921: *Grammaire de la langue polonaise*. Paris: Honoré Champion.
- PALLAS Peter Simon, 1785 [1996]: «Avis au public», in Caussat P., Adamski D., Crépon M. (éds), *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle)*. Sprimont: Mardaga, 1996, p. 471-474.
- , 1787: *Sravnitel'nye slovari vsech jazykov i narečij, sobrannye desniceju vsevysočajšej osoby. Otdelenie pervoe, soderžaščee v sebe evropejskie i aziatskie jazyki. Čast' pervaja*. Sankt-Peterburg: Tipografija Šnora. [Vocabulaires comparatifs de toutes les langues et dialectes rassemblés par la main d'une auguste personne. Première section, contenant les langues d'Europe et d'Asie. Première partie]
- PANOV Mixail Viktorovič, 1990: *Istorija russkogo literaturnogo proiznošenija XVIII-XX vv.* Moskva: Nauka. [Histoire de la prononciation littéraire russe aux XVIII-XX^{èmes} siècles]
- PAULSSON Olof, 1969: «Das Phonemsystem der modernen polnischen Literatursprache», *Scando-Slavica*, 1969, vol. XV, p. 215-236.
- PRĘDOTA Stanisław, 2004: *Mehrsprachige Wörterbücher des 16. bis 18. Jahrhunderts mit einem niederländischen und polnischen Teil*. Frankfurt am Main [etc.]: Peter Lang.
- SOBIK Maria-Eva, 1969: *Polnisch-russische Beziehungen im Spiegel des russischen Wortschatzes des 17. und der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts*. Meizenheim am Gan: Anton Hain.
- TRAGER George L., 1939: «La systématique des phonèmes du polonais», *Acta linguistica*, 1939, vol. 1, p. 179-188.
- USPENSKIJ Boris Andreevič, 2004: «Nikolaj I i pol'skij jazyk (Jazykovaja politika Rossijskoj imperii v otnošenii Carstva pol'skogo: vo-

- prosy grafiki i orfografii)», in Uspenskij B.A. *Istoriko-filologičeskie očerki*. Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury, p. 123-173. [Nicolas I^{er} et la langue polonaise (La politique linguistique de l'Empire russe par rapport au Royaume de Pologne: questions de graphie et d'orthographe)]
- WARD Dennis, 1981: «Loan-words in Russian: 2», *Journal of Russian Studies*, 1981, № 42, p. 5-14.
- ŽANĚ D.K., 1978: «Francuzskij jazyk v Rossii XVIII v. kak obščestvennoe javlenie», *Vestnik Moskovskogo universiteta*, Serija 9: Filologija, 1978, № 1, p. 62-70. [La langue française dans la Russie du XVIII^{ème} siècle en tant que phénomène social]



Peter Simon Pallas (1741-1811)

La notion de langue nationale: où la théorie manque et la langue déborde

Eni ORLANDI

Université de Campinas

Résumé:

Nous étudions le discours sur la langue au Brésil à partir des grammaires produites par des grammairiens brésiliens, en considérant le fait que le Brésil est un pays qui a subi le processus de colonisation. Júlio Ribeiro (1881), João Ribeiro (1887), M. Pacheco da Silva (1878), M. Pacheco da Silva et B. Lameira de Andrade (1887), sont des grammairiens brésiliens qui écrivent des grammaires au Brésil pour des Brésiliens et qui, entre autres, participent à la construction de l'État brésilien, dans son unité et dans son identité (Langue / Nation / État). Le processus de grammatisation brésilienne du portugais constitue un savoir sur la langue et ses singularités et il contribue à l'historicisation de la langue sur le territoire national brésilien. Par ailleurs, des disciplines de la linguistique – comme le comparatisme, la dialectologie, la sociolinguistique variationniste – ont fourni d'importantes contributions pour l'analyse et la compréhension des relations entre langues dans d'autres contextes historico-politiques. Ces théories et leur terminologie permettent de montrer le changement entre une forme latine et la forme d'une langue romane. Cela devient plus complexe néanmoins lorsqu'il s'agit du rapport entre les formes de langues de colonisation (portugais / brésilien; espagnol / hispano-américain, etc.). Des notions très productives dans d'autres situations linguistiques que celles de la colonisation – comme changement, dialecte, par exemple – sont assez polémiques quand il s'agit du rapport entre les langues du colonisateur et du colonisé. L'usage de ces notions ne donne aucune visibilité à des faits de langage résultant de heurts propres au processus de colonisation. Le cas brésilien met spécifiquement en jeu le rapport de la langue portugaise à des centaines de langues indigènes, aux langues africaines, à celles de l'immigration, à partir du XIX^{ème} siècle, et à celles des frontières.

Mots-clés: discours sur la langue, langue brésilienne, langue portugaise, langue(s) et nation(s), langue nationale, colonisation, changement linguistique, vices de langage

«Changer un de nos vocables, une de nos inflexions, pour un autre de Coimbra, c'est altérer la valeur des deux, au prix d'uniformités pleines d'artifices et trompeuses».

(Ribeiro [João] 1933, p. 9)

INTRODUCTION

Dans cet article nous nous proposons de comprendre le statut de la notion de «changement» quand il s'agit de l'histoire d'une langue de colonisation, comme l'est le portugais, en prenant en compte l'histoire des idées linguistiques au Brésil, par rapport au Portugal.

Nous pourrions commencer cet article de bien des manières. En nous référant à la linguistique historique qui dès la fin du XVIII^{ème} siècle, en observant que les langues se transforment avec le temps – histoire et chronologie étant liées –, considérait que le changement des langues n'est pas seulement dû à la volonté consciente des hommes, mais également à une nécessité interne (cf. la différence entre *emprunt* et *héritage*), et que le changement linguistique est régulier et respecte l'organisation interne des langues (A.R.J. Turgot et J.C. Adelung). C'est seulement si la différence est régulière qu'on la considère comme un changement. On cherche la régularité parmi les composantes grammaticales, mais on prend en compte également les composantes phonétiques. Le succès le plus important de la linguistique historique est d'ailleurs dû à l'établissement des «lois phonétiques». Comme nous le savons, on considère l'œuvre de F. Bopp (1816) *Système de conjugaison en sanscrit comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germanique* comme l'acte de naissance de la linguistique historique. Les études qui sont ici en jeu ont pour nom études de grammaire historique comparée, ou comparatisme. S'en distinguent les frères F. et A. Schlegel, J. Grimm, A. Schleicher, R. Rask et bien d'autres. La méthode comparative l'est dans le sens où elle établit une comparaison entre des langues pour retracer leur parenté, présentant les ressemblances comme des transformations naturelles d'une même langue mère. C'est une comparaison d'éléments grammaticaux.

Il n'est pas sans intérêt d'observer la thèse du déclin des langues. Le pessimisme dont font preuve les comparatistes vient du fait que les lois phonétiques détruisent progressivement l'organisation grammaticale de la langue. L'état le plus ancien est le véritable état, du point de vue grammatical, par rapport au nouveau. Ce qui nous conduit à dire que l'on a soit l'ordre, c'est-à-dire, la langue, soit le chaos. Les comparatistes ne pouvant pas penser que les langues, en se transformant, créent de nouvelles organisations. D'un point de vue théorique, cela vient du fait qu'ils considèrent la

langue comme un instrument de communication. Selon O. Ducrot et T. Todorov¹, les lois phonétiques auraient justement pour cause la tendance au moindre effort, qui sacrifie l'organisation grammaticale au désir d'une communication simplifiée.

Un autre aspect auquel il convient de nous intéresser est le fait que l'on étudiait des changements que l'on expliquait non pas par les détails, mais en traçant les grandes lignes de l'évolution.

Au milieu du XIX^{ème} siècle apparaissent les néo-grammairiens, qui cherchent à introduire dans la linguistique les principes positivistes, lesquels vont avoir beaucoup de succès dans la science et dans la philosophie contemporaines: la grammaire doit être explicative (elle doit non seulement décrire, mais trouver des causes); l'explication doit être de type positif: on se méfie à présent des grandes explications philosophiques, on leur préfère des causes vérifiables dans l'attitude des sujets parlants qui transforment la langue en l'utilisant; on étudie les changements sur des périodes de courte durée; les causes sont articulatoires (physiologiques), psychologiques (analogie); l'explication ne peut être qu'historique (évolution). Les théoriciens appartenant à cette tendance sont G. Curtius, H. Paul, ainsi que K. Brugmann.

1. LA SOCIOLINGUISTIQUE

Venons-en au XX^{ème} siècle, à des auteurs comme U. Weinreich, W. Labov et M.J. Herzog et leurs *Fondements empiriques pour une théorie du changement linguistique*².

À première vue, ce qui ressort est que les études des changements concernent ici des sociétés complexes, autrement dit, ces études se basent sur des situations que l'on observe dans les groupes urbains. Ce travail résulte de la confluence des recherches empiriques de trois auteurs: études linguistiques du contact en situation de bilinguisme (Weinreich), d'interaction dialectale (Herzog), et d'investigations de la réalité sociolinguistique urbaine (Labov).

Comme on pouvait s'y attendre, en sociolinguistique, et sans grande nouveauté puisque ceci était déjà pris en compte par les néo-grammairiens, les auteurs vont considérer que le changement linguistique n'advient pas seulement à cause de facteurs internes, mais comporte également une motivation sociale. Rompant avec la posture théorique des néo-grammairiens, fondée sur l'homogénéité, la langue apparaît comme un phénomène (un fait?) caractérisé par l'hétérogénéité ordonnée. La langue est une réalité intrinsèquement variable. Ce qui signifie qu'il faut accepter que la maîtrise des structures hétérogènes des locuteurs n'a rien à voir avec le multidialecte-

¹ Ducrot, Todorov 1972.

² Weinreich, Labov, Herzog 1968.

tisme, ni avec la «simple performance»: l'hétérogénéité ordonnée est constitutive de la compétence linguistique monolingue. Nous voudrions ici arrêter notre attention sur le fait que la notion d'hétérogénéité ordonnée est liée à la notion de compétence.

La systématité du changement se retrouve dans de nombreuses théories.

Quelque chose nous paraît cependant digne d'être souligné. Les auteurs se demandent toujours comment comprendre la mise en œuvre des changements, bien qu'ils partent, comme ils disent, de phénomènes vérifiables, empiriquement vérifiables. Empiriquement vérifiables, après que ledit «fait» a été suffisamment caractérisé dans le schéma théorique qu'ils construisent, et dans lequel l'hétérogénéité ordonnée de la compétence, dans le cas de Weinreich, Labov et Herzog, constitue la priorité absolue. Ce qui nous permet de penser qu'il y a surdétermination de la compétence par rapport au social. Et l'histoire, lorsqu'elle apparaît, est une histoire chronologique, évolutive. D'une façon générale, nous pouvons dire que ces auteurs de sociolinguistique s'inscrivent dans les grandes lignes des théories, ou de la théorie dominante de l'époque: le générativisme. Ils se préoccupent des universaux, visent l'explication et pas seulement la description, l'étude de modèles productifs en conflit. Ils étudient la coexistence de systèmes dans une même communauté et à l'intérieur d'un même individu, autant dans la perspective synchronique (alternance de styles) que diachronique (concurrence entre les formes). Le changement a lieu dans la mesure où un locuteur apprend une forme alternative, dans le temps où deux formes sont en contact à l'intérieur de sa compétence, et lorsque l'une d'elles devient obsolète. Les facteurs linguistiques et sociaux apparaissent dans cette théorie intimement entrelacés dans le développement du changement linguistique. Ils font également référence à «plusieurs styles». Toujours selon ces auteurs, la structure linguistique en mutation est elle-même enchâssée dans le contexte plus large de la communauté de parole, de sorte que les variations sociales et géographiques sont des éléments intrinsèques à la structure. Allons plus loin encore: dans le développement du changement linguistique, nous rencontrons des structures linguistiques inégalement enchâssées dans la structure sociale; et dans les étapes initiales et finales du changement, il peut y avoir très peu de corrélation avec des facteurs sociaux.

Ainsi, la tâche du linguiste n'est pas tant de démontrer la motivation sociale d'un changement que de déterminer le degré de corrélation sociale qui existe et de montrer comment cette corrélation pèse sur le système linguistique abstrait.

Il nous faut en arriver à F. Tarallo³ pour lire en toutes lettres qu'aucune langue n'est statique et qu'on ne peut pas séparer diachronie et synchronie. Il fait l'exercice d'aller du présent vers le passé, et vice versa.

³ Tarallo 1990. F. Tarallo est un des plus importants sociolinguistes du Brésil, disciple de Labov.

Et même si Tarallo⁴ affirme que Labov *et alii* ont laissé de côté le dilemme entre penser la linguistique historique au sens fort (selon lequel on vise à prédire le changement) ou au sens faible (se borner à affirmer qu'il y a toujours des altérations), il nous semble que ce que dit Labov signale toujours le désir qu'a le linguiste de prédire le changement:

«Ainsi, un tableau comme celui que Labov présente à la page 303 de l'article nous indique quand nous devons attendre, avec une plus grande précision, avec un certain degré d'assurance et de certitude, la manière dont le système phonologique se comportera durant son propre changement»⁵.

Nous ne pouvons ici nous empêcher de rappeler le texte de M. Pêcheux⁶ où il est dit que la rupture, pour devenir réelle, dépend de sa résonance dans l'histoire. Et qui peut garantir cela?

De plus, si l'on reprend un texte qui se répète sans cesse – ce qui pour nous est un argument en faveur de la variation et au détriment du changement – on peut lire: «En fin de compte, si une langue doit être structurée pour fonctionner efficacement, comment les gens peuvent-ils continuer à parler alors que la langue passe par des périodes de moindre systématité?»⁷

On ne peut manquer d'observer que, dans l'autre perspective, la perspective discursive, il n'y a pas de «périodes de moindre systématité». La langue est *tout le temps* sujette à failles, à équivoque. Encore selon Pêcheux⁸, il y a des énoncés logiquement stabilisés et il y a des énoncés sujets à équivoque. Et la relation qu'ils entretiennent n'est pas une relation de stricte séparation.

Mais laissons un temps à la réflexion avant de parler de la perspective de l'analyse du discours et sa définition de la langue, de l'historicité, de la mémoire, de la polysémie. Observons pour le moment quelques auteurs brésiliens qui parlent de la langue, de la grammaire, des curiosités, des difficultés, des vices du langage, des brésilianismes.

⁴ Tarallo 1990, p. 58.

⁵ *Ibid.*, p. 74.

⁶ Pêcheux 1982.

⁷ Weinreich, Labov, Herzog 1968, p. 87.

⁸ Pêcheux 1990a et 1990b. Ce texte a été publié d'abord au Brésil (Pêcheux 1990a) dans sa traduction *Discurso: estrutura ou acontecimento?* (Campinas: Pontes). La même année, il a été publié dans le livre de D. Maldidier *L'inquiétude du discours – textes de Michel Pêcheux* (Pêcheux 1990b).

2. NOS AUTEURS ET LA LINGUISTIQUE HISTORIQUE

Nous prendrons seulement quelques-uns de nos auteurs brésiliens: M. Pacheco da Silva Jr.⁹ et B.P. Lameira de Andrade¹⁰, J. Ribeiro¹¹, E.C. Pereira¹². Les trois premiers sont des auteurs du XIX^{ème} siècle, moment décisif de la grammatisation de la langue que l'on parle au Brésil. C'est un moment de production de grammaires par des Brésiliens pour des Brésiliens, construction d'un savoir linguistique qui n'est pas le seul reflet du savoir grammatical portugais:

«Avec l'indépendance du pays et la proclamation de la République, il ne suffit pas que le Brésilien sache sa langue, il faut qu'il en prenne conscience et se représente ce savoir. La grammaire est le lieu où ce savoir socialement légitimé est rendu visible. Par le geste de déplacer vers le territoire brésilien le processus de grammatisation – même si la grammaire continue de s'appeler grammaire portugaise (et non brésilienne) – le grammairien brésilien déplace l'autorité de dire "comment est cette langue"»¹³.

Le dernier auteur cité plus haut, Eduardo Carlos Pereira (sa *Gramatica Expositiva*¹⁴, publiée à 1904, a eu 102 éditions) nous sera surtout utile pour faire quelques observations relatives à la question de l'enseignement et de la place de la grammaire historique.

2.1. PACHECO DA SILVA ET SA GRAMMAIRE HISTORIQUE

Pour commencer, prenons Pacheco da Silva (1842-1899) et sa *Grammaire historique de la langue portugaise* [*Grammatica Historica da Lingua Portuguesa*], publiée à Rio de Janeiro en 1878. Il est en outre indiqué qu'elle fut publiée à l'usage des élèves de 7^{ème} année du collège impérial de Pedro II, des écoles normales, et de tous ceux qui étudient la langue nationale. Une épigraphe ne saurait manquer d'attirer notre attention: «Pour bien connaître l'organisme, force est de connaître l'origine et la transformation de ses éléments»¹⁵.

⁹ Pacheco da Silva 1878.

¹⁰ Pacheco da Silva, Lameira de Andrade 1887.

¹¹ Ribeiro (João) 1921 et 1927.

¹² Pereira 1907.

¹³ Auroux, Orlandi, Mazière 1998, p. 5.

¹⁴ Pereira définit comme suit la grammaire «expositive» (explicative) portugaise: c'est une «exposition méthodique des règles concernant l'usage correcte de la langue portugaise», tandis que la grammaire «expositive» (explicative), descriptive ou pratique est celle qui expose ou décrit méthodiquement les faits actuels d'une langue déterminée (Pereira 1907, p. 20). Cette grammaire de Pereira était destinée à l'école (cf. Orlandi 2002).

¹⁵ Il s'agit de l'épigraphe de son livre *Grammaire historique de la langue portugaise* (Pacheco da Silva 1878).

Comme on peut déjà le lire ici, l'auteur dira que «la science du langage fait partie de l'histoire naturelle: c'est un ensemble organique dont l'étude appartient aux sciences biologiques, et en particulier à l'anthropologie. Et elle se centre sur l'étude de la "vie du langage"»¹⁶.

L'explication du langage appartient à *la nature et non à l'histoire*.

Suivant dans cette ligne le discours général de l'époque, il parlera d'altération, d'évolution, de la distinction entre le populaire et l'érudit (étant donné que plus proche de l'origine signifie plus pur, plus parfait)¹⁷.

L'auteur dit ainsi que le mot peut non seulement changer de forme sans changer de sens, mais aussi changer de sens tout en conservant sa forme. Ces élaborations continues, dit-il¹⁸, constituent le *développement*¹⁹ d'une langue. En outre, l'auteur considère qu'autant l'altération phonétique que la régénération des dialectes concourent à ce développement²⁰.

Natura non facit saltus, la rapidité ou la lenteur dans l'évolution linguistique doivent être attribuées à l'inégalité des types cérébraux, dit l'auteur²¹.

Mais que les lecteurs ne s'y trompent pas. L'auteur pourra donner d'autres raisons pour expliquer cette «marche des langues» à partir du moment où, comme il le dit, «nous ne croyons pas que le cheminement plus ou moins rapide du langage soit subordonné *seulement* à la sensibilité et à la forme encéphalique»²². Et c'est parce que

«[t]out dépend des circonstances externes et accessoires – influence climatique, souveraineté politique, supériorité sociale, raffinement de la civilisation; elles seules décident aussi laquelle des deux sociétés qui cohabitent ou se confondent doit oblitérer la langue de l'autre, ou se superposer à elle»²³.

L'auteur ne manquera pas non plus de faire référence à la civilisation: «Malgré les opinions contraires, on ne peut nier que la civilisation facilite beaucoup le mélange des races, lequel introduit à son tour, en général, de grandes modifications dans la langue»²⁴.

Il convient cependant de remarquer, dit-il, que le langage n'est pas la caractéristique distinctive des races²⁵. Des races et des peuples complètement séparés peuvent parler une seule et même langue, de même qu'une seule race peut parler de nombreuses langues différentes. De notre point de vue, ce qui nous intéresse est que c'est précisément ici que nous, peuples

¹⁶ Pacheco da Silva 1878, p. III.

¹⁷ *Ibid.*, p. VIII-IX.

¹⁸ *Ibid.*, p. XI.

¹⁹ Il faut ici remarquer qu'il dit «développement» et non «changement».

²⁰ Pacheco da Silva 1878, p. XII.

²¹ *Ibid.*, p. XVII.

²² *Ibid.*; l'auteur souligne.

²³ *Ibid.*, p. XVII-XVIII.

²⁴ *Ibid.*, p. XVIII.

²⁵ *Ibid.*

colonisés, apparaissent en tant qu'exemple: les populations hétérogènes des États-Unis parlent anglais; celles du Brésil parlent portugais, et il en est de même dans certaines possessions d'Afrique et d'Asie.

Comme nous le voyons, et cela est fréquent chez nombre de nos auteurs, la relation de la science du langage qui est faite au Brésil avec celle de l'extérieur n'est pas faite de pure et simple *réception* d'une théorie. Les théories sont, pour ainsi dire, utilisées, pour reprendre les mots de nos auteurs. Elles sont avancées comme des arguments favorables à leurs points de vue et ce, très souvent, de façon à ce que se mélangent des principes théoriques des uns et des autres.

D'autre part, nous ne pouvons pas manquer d'observer qu'ici dans l'argumentation apparaît, comme chez de nombreux auteurs, l'importance de l'étude de la grammaire historique dans l'enseignement de la langue.

S'ensuit une longue considération à propos du peu d'intérêt des Brésiliens à l'égard de l'enseignement de la langue, ce qu'il regrettait car, au Portugal, il y avait déjà un siècle, Nunes de Leão, dit-il, écrivait que «l'exacte connaissance de la philologie de la langue patrie»²⁶ était pour tous indispensable, affirmant que la conviction générale était la suivante, «parce que tous les hommes doctes avouaient cordialement que personne ne pourrait avancer dans les sciences sublimes sans unir à son instruction les connaissances philologiques des langues, *et plus que tout celle de la langue patrie*»²⁷.

Non seulement chez cet auteur, mais aussi chez d'autres auteurs brésiliens du XIX^{ème} siècle, nous verrons que la référence à l'enseignement de la langue patrie est l'élément moteur qui justifie non seulement l'apparition des enseignements de langues les plus modernes, mais aussi la nécessité d'enseignements grammaticaux plus en accord avec cet enseignement de la langue patrie.

Ensuite, l'auteur entre dans des considérations sur l'histoire de la langue portugaise, et il se servira de différents auteurs européens – pas seulement d'auteurs portugais –, mais sans trop s'éloigner de ce qui constitue à ce moment-là la grammaire historique et comparée.

Dans le développement de sa réflexion, on remarque une constante référence à des dialectes, à des altérations, à des corruptions, et au rapport à la langue littéraire. Avant l'existence de la langue nationale, il y a toujours eu de nombreux dialectes et patois dans les districts, les provinces, les villes, les villages et les tribus. «Personne n'échappe à l'influence des particularités locales et personnelles de la prononciation et de la phraséologie, qui, lorsqu'elles se propagent et deviennent beaucoup plus parlées, prennent la dénomination de dialectes [...]»²⁸.

D'où l'affirmation que toutes les langues sont des dialectes. Surgit alors

²⁶ *Ibid.*, p. XXV.

²⁷ *Ibid.*; l'auteur souligne.

²⁸ *Ibid.*, p. 23.

«[...] d'espace en espace, par la force des événements, sous la force de lois à la fois naturelles et historiques, une langue souveraine, centrale, absorbante, qui, à son tour, de grandes commotions lui étant faites, va donner naissance à de nouveaux dialectes frères, voués au même destin, au même germe de vie»²⁹.

Dans les pages qui suivent, il critique sévèrement ce qui se passe au Portugal aux XVI^{ème}, XVII^{ème}, et XVIII^{ème} siècles, notamment la défaite d'Alcacer-Kebir et la domination espagnole:

«La libre raison était étouffée, la pensée et l'intelligence se sont rendues esclaves, le fanatisme aveugle qui était apparu au Portugal au XV^{ème} siècle, avait progressé à l'ombre d'une civilisation aveugle, stupide et féroce au long du XVI^{ème} siècle et s'étendait encore au XVII^{ème} siècle»³⁰.

Toujours selon Pacheco, le Portugal a perdu son indépendance et son esprit national. Le portugais était «réputé pour être une langue grossière, propre au peuple seulement, et les écrivains succombaient à l'influence du gongorisme et du marinisme qui abâtardissaient la langue et rendaient le style turgide, pédant, ampoulé»³¹.

Au XVIII^{ème} siècle,

«[...] la civilisation et les Lumières qui lui ont donné naissance se sont étendues du Nord au Sud, qui fut le berceau des Lumières européennes. Le commerce a solidarisé les nations, l'étude des langues s'est généralisée. Le Portugal [...] a retrouvé l'empire de la raison et du goût de la littérature, ainsi que l'usage de la langue vernaculaire, qui aujourd'hui encore se ressent dans le *cultisme*»³².

R. Bluteau publie son *Vocabulaire portugais*³³. A. de Mello Fonseca écrit son *Antidote de la langue portugaise*³⁴, proposant la réforme officielle de la langue patrie. F.J. Freire étudie la langue à partir des monuments écrits et publie ses *Réflexions sur la langue portugaise*³⁵, M.J. Paiva écrit un livre curieux qui relate les «dires communs de la plèbe»³⁶, *Maladies de la langue et art où l'on enseigne de se taire pour l'améliorer*. Le marquis de Pombal expulse les jésuites et sécularise l'instruction publique, rendant celle-ci

²⁹ *Ibid.*, p. 24.

³⁰ *Ibid.*, p. 59.

³¹ *Ibid.* Le *gongorisme* renvoie à un baroque exagéré (ce substantif est dérivé du nom de l'écrivain espagnol Luiz de Gôngora); le *marinisme* en Italie correspond au *cultisme* au Portugal et à la *preciosité* – en France.

³² Pacheco da Silva 1878, p. 61; l'auteur souligne. Sur le mot *cultisme*, cf. la note précédente.

³³ *Ibid.* Cf. Bluteau 1712. R. Bluteau avait un sobriquet (*Candido Lusitano*); il a écrit d'autres ouvrages (Bluteau 1756 et 1786) qui avaient une finalité pratique, utilitaire.

³⁴ Pacheco da Silva 1878, p. 62. Cf. Melo da Fonseca 1710.

³⁵ Pacheco da Silva 1878, p. 62. Cf. Freire 1842.

³⁶ Pacheco da Silva 1878, p. 62. Cf. Paiva 1759.

officielle (1759). À Lisbonne est fondée l'Académie Royale des Sciences (1779).

Mais, selon Pacheco, apparaît un grand mal d'un genre nouveau, et c'est en reprenant les mots de Garret³⁷ qu'il l'explique:

«Ce grand mal fut la *gallomanie*, qui en plus de pervertir le caractère de la nation, a tout perdu, et a achevé un langage qui était déjà fébrile; phrases barbares qui répugnent à la nature de la langue, termes hybrides, locutions traînantes...»³⁸

Nous en arrivons enfin à son siècle, le XIX^{ème}. Selon lui, les néologismes se font plus nombreux, la langue grecque prend part à la formation des vocables, la phrase est plus concise, la période est moins étirée, l'ordre direct est préféré, les gallicismes entachent la langue, donnant naissance à plusieurs imperfections et impuretés de langage. De quel portugais parle-t-on ici? Du portugais du Portugal? Parle-t-on toujours du Portugal? Il nous semble que le Brésil entre ici en considération: «Et la grammaire philosophique de J. Soares Barbosa est encore le moule dans lequel se coulent toutes nos grammaires!»³⁹

Il en revient au Portugal pour faire l'éloge de ses auteurs et de ses philologues: F.E. Leoni, A. Herculano, J.F. de Castilho, L. Coelho, Th. Braga. Et il cite finalement les auteurs brésiliens pour les critiquer tout en plaidant, en même temps, en faveur du changement:

«En 1876, certains Brésiliens, dont la compétence en matière de critique et de vernacularité est bien connue de tous, fondèrent une société philologique à Rio de Janeiro, dans le but de fixer la langue, ou de la faire revenir au XVI^{ème} siècle, par l'imitation des beaux modèles de cet âge d'or. Les langues ne se fixent pas, "elles sont des fleuves qui tendent toujours à grossir à mesure qu'ils s'éloignent de la matrice": comme tout ce qui appartient au monde organique, elles cheminent sans cesse et régulièrement, indépendamment de toute volonté humaine. La société philologique est donc mort-née»⁴⁰.

L'auteur reviendra sur la langue au Brésil lorsqu'il évoquera les «dialectes, provincialismes et brésilianismes»⁴¹.

Il définit ainsi le dialecte: «Un dialecte est la langue particulière d'une province, d'une ville ou d'un état, langue altérée par rapport à la langue dont elle provient, dans la prononciation, l'accentuation, les désinences, le vocabulaire»⁴². Mais les causes qu'il regroupe sont diverses:

³⁷ João Baptista da Silva Leitão de Almeida Garret (1799-1854) est connu comme l'un des premiers écrivains du romantisme portugais.

³⁸ Pacheco da Silva 1878, p. 62; l'auteur souligne.

³⁹ *Ibid.*, p. 63; l'auteur souligne.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 137-150.

⁴² *Ibid.*, p. 137.

l'influence climatique (à laquelle il attribue une valeur énorme), les cataclysmes des races et des sociétés, le degré de culture littéraire des langues (et à travers la littérature, le sentiment national). L'auteur considère alors que le portugais n'a que trois dialectes: le galicien, l'indo-portugais et le suajo. Il ne considère pas le portugais parlé au Brésil comme un dialecte puisqu'il écrit que les différences, par exemple, entre la langue parlée au Brésil et celle que l'on parle à Lisbonne, sont équivalentes à celles qui existent entre Lisbonne et Coimbra, Porto, les îles, etc. Il ajoute que ces altérations ne se limitent pas à la phonétique, mais s'étendent à la grammaire et à la morphologie, et que cela constituerait un bon sujet pour un travail curieux et pertinent. Il termine sur ces mots: «Dialecte et langue, donc, expriment la même chose pour le glossologue; les différentes acceptions sont utiles seulement dans le langage ordinaire pour distinguer la langue littéraire d'un pays de ses formes inférieures»⁴³.

Comme c'est le cas des productions qui font référence aux différences (changements) entre le Brésil et le Portugal, l'auteur parlera de «vices» de langage: «Tous ces vices sont dus cependant à la tradition et à sa persistance, au manque de culture intellectuelle»⁴⁴. Il considère également qu'il y a des mots qui existent au Brésil et non au Portugal, et il attribue cette différence à «l'action du climat (le plus puissant des éléments de l'environnement), à l'influence indigène, aux nouveaux usages et modes de vie»⁴⁵, et à ces mots «nous donnons le nom de brésilianismes, dont le trait caractéristique consiste aussi à donner à des mots connus un sens différent»⁴⁶.

L'auteur évoque le fait que de nombreux brésilianismes sont utilisés seulement par le peuple, et ne sont pas employés dans la littérature, exceptés ceux que l'usage a sanctionnés et qui sont nécessaires. Devant l'insistance de certains usages par le peuple, les classes cultivées sont souvent obligées de les prendre en considération elles aussi. Il termine ainsi: «[...] c'est le peuple qui représente les forces libres et spontanées de l'humanité»⁴⁷.

Chez Pacheco da Silva, les raisons, les causes, les différentes perspectives théoriques s'accroissent. De notre point de vue, il en est ainsi parce que, premièrement, l'auteur pense à l'enseignement de la langue nationale, et ensuite, parce qu'au moment où il écrit sa *Grammaire historique de la langue portugaise* (1878), il n'existe aucune grammaire brésilienne disponible. C'est seulement plus tard, en 1881, qu'apparaîtra celle de Júlio Ribeiro⁴⁸, suivie en 1887 de sa propre grammaire⁴⁹, et celle de João

⁴³ *Ibid.*, p. 138.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 140.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 141.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁴⁸ Ribeiro (Júlio) 1881.

⁴⁹ Pacheco da Silva, Lameira de Andrade 1887.

Ribeiro et A. Gomes⁵⁰. Jusqu'ici, c'était surtout des spécialistes en dialectologie qui prédominaient au Brésil.

2.2. JOÃO RIBEIRO: LA GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE EXPLICATIVE, LA LANGUE NATIONALE ET LES CURIOSITÉS VERBALES

João Ribeiro (1860-1934) est historien, journaliste, spécialiste du langage, grammairien. Il apporte un renouveau aux études historiques au Brésil⁵¹, imprime une nouvelle orientation méthodologique et réalise une nouvelle synthèse de l'histoire du Brésil. Il est considéré comme le plus grand historien brésilien de synthèse, tout comme J. Capistrano de Abreu est le plus grand historien brésilien d'analyse. Avec Ribeiro, notre histoire (celle du Brésil) cesse d'être l'histoire de ceux qui gouvernent pour devenir celle du peuple brésilien. Son œuvre serait un chef-d'œuvre de vernacularité. Il nous faut signaler un autre changement. En tant qu'historien, Ribeiro représente au Brésil un changement dans la forme de l'historiographie: celle-ci se déplace de la tradition lusitano-brésilienne (Pero de Magalhães Gandavo, F.V. de Salvador, Sebastião da Rocha Pita, M. Aires do Casal) vers la tradition germanique, qui lui donnera ce sens de l'objectivité qui caractérise C.F.P. von Martius, E. Halderman, F.A. de Varnhagen, mais aussi R. Southey et J. Armitage. Sans s'écarter de la filiation germanique, il réalise néanmoins en histoire ce que les autres réalisent en littérature et en philosophie. Il s'inscrit dans le mouvement rénovateur de la *Kulturgeschichte*, qui, comme nous le savons, cesse de restreindre le concept d'histoire aux événements politiques et administratifs, l'histoire embrassant dès lors toutes les formes de culture.

Mais laissons de côté l'historien pour nous consacrer au grammairien. Nous ne pouvons manquer de citer d'ores et déjà ce qu'il dit de sa *Grammaire portugaise*. Ce n'est pas une grammaire historique, dit-il, sujet de l'enseignement universitaire qui nous fait défaut, mais elle s'inspire du projet d'A. Bain, dans la méthode historico-comparative, avec cette modération qui l'a rendue presque populaire dans l'enseignement secondaire (il y a eu 22 éditions). D'après l'auteur, ce ne sont pas les faits, mais les rapports qui les régissent qui constituent la grammaire⁵².

2.2.1. LA GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE EXPLICATIVE

João Ribeiro est un auteur fondamental dans la perspective des études grammaticales et historiques au Brésil au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}. Dans sa *Grammaire portugaise*, il dit que les «éléments historiques sont fournis par le latin, le portugais ancien, et par les influences des lan-

⁵⁰ Ribeiro (João) 1887 [1889]; Gomes 1887 [1920].

⁵¹ Cf. Orlandi 2002.

⁵² Ribeiro (João) 1887 [1889, p. 2].

gues étrangères à diverses époques»⁵³. Nos études comparatives, dit-il, traitent des langues romanes, l'italien, le français, l'espagnol, ainsi que le latin barbare du Moyen Âge. João Ribeiro étudie ainsi le latin, le roman (XII^{ème} et XIII^{ème} siècles) et la langue actuelle. Selon l'auteur, jusqu'à l'époque du roman, l'évolution a été «organique», c'est-à-dire

qu'«elle s'est opérée sous le régime des causes naturelles et inconscientes de la dégénération des langues. Cependant, à partir de là la culture littéraire, la discipline grammaticale et l'attention portée aux études philologiques sont devenues des agents artificiels, soit en réaction, soit en concurrence avec le mouvement organique primitif qui perdit et continue à perdre de plus en plus son intensité propre, sans toutefois s'annuler totalement»⁵⁴.

Déjà chez l'auteur apparaît la référence au fait que l'existence d'instruments de réflexion sur la langue interfère dans son évolution. Il parle alors de la décomposition et de la reconstruction de la langue, ainsi que des facteurs en cause: races et langues primitives ou postérieures; milieu, climat (sont d'autant plus aigus que la latitude est grande ou que la température est basse par exemple⁵⁵). L'auteur allie facteurs physiologiques et psychologiques: «L'activité mentale dépend de l'état physiologique des organes qui vivent sous l'action du milieu»⁵⁶. Il parle de la loi du moindre effort et du transformisme biologique, de la lutte pour l'existence. Les sons ont une résistance propre, dit-il, et l'esprit humain intervient pour maintenir l'intégrité de la langue⁵⁷. Les vocables contiennent en soi leurs propres bases stables de résistance et de réaction, c'est-à-dire de reconstruction. Des facteurs interférents (comme l'analogie) sont responsables de la décomposition et de la reconstruction⁵⁸.

Dans sa *Grammaire élémentaire explicative*, il ne s'écarte pas beaucoup du discours de la grammaire comparative lorsqu'il parle de la différence entre le latin et les langues romanes: «Dans la dégénération du latin, la notion de quantité a été oblitérée peu à peu au profit de l'accent, qui est devenu, comme le dit le célèbre romaniste allemand F. Diez (1794-1876), le centre de gravité de la langue»⁵⁹.

C'est dans la spécificité de son propos sur la langue nationale qu'apparaîtra sa contribution la plus particulière à la langue au Brésil, comme nous le verrons plus loin.

Comme Pacheco da Silva, il aborde la question du dialecte. Mais sa position théorique est bien différente. Comme nous l'avons rappelé, pour

⁵³ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*, p. 8.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 11, 12.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 15.

Pacheco, toute langue est dialecte⁶⁰. Dans la grammaire élémentaire de Ribeiro, il y a un passage sur la question des dialectes: «[...] les dialectes du portugais sont les manières de parler ou d'écrire la langue portugaise dans les diverses régions où celle-ci fut implantée»⁶¹. La langue portugaise, au sens strict de l'expression, c'est la langue parlée et écrite dans la région européenne connue sous le nom de Portugal. Il énumère les dialectes les plus notables du portugais⁶²:

1. Le galicien. Il représente une évolution lente du portugais ancien. Ce dernier, au XII^{ème} siècle, se confondait avec le galicien.
2. L'indo-portugais. XV^{ème} siècle en Inde, à Ceylan. Les termes indigènes, les termes flamands (hollandais) sont en décadence, et ce dialecte sera très bientôt supplanté par l'anglais.
3. L'africain: parlé par les insulaires et les continentaux africains.
4. Le dialecte brésilien – celui que l'on appelle improprement (*sic*) dialecte est constitué par la langue portugaise parlée au Brésil. Il se distingue par des différences notables de prosodie et de syntaxe, par un vocabulaire nouveau de termes tupi-guaranis et africains. La réaction littéraire de deux siècles ne peut jamais diminuer la dialectisation du portugais au Brésil, ni lui faire obstacle.

On observe que l'auteur ne parle pas de la littérature brésilienne et de ce qu'elle produit de ce côté-ci de l'Atlantique. Il parle du portugais et de la littérature européenne.

Pour ce qui est du Brésil, l'auteur souligne la présence de provincialismes du Sud: termes espagnols dans les zones frontalières, présence qui selon lui pourra conduire à une séparation de la langue du Sud. Il fait également référence aux provincialismes du Minas, de São Paulo, de Rio et du Pará.

Il évoque enfin les «brésilianismes». Il dit alors que «les brésilianismes sont lexicaux ou syntaxiques, des vocables d'origine tupi ou africaine employés par le peuple brésilien»⁶³. Les mots portugais qui ne sont utilisés qu'au Brésil et les formations dérivées du portugais sont des brésilianismes.

Les brésilianismes synthétiques consistent en des constructions qui divergent de la marque vernaculaire. Les causes de l'altération sont: «[...] les nouvelles nécessités de la vie coloniale, les conditions climatiques et topographiques, les relations constantes avec des peuples originaires, indiens et africains»⁶⁴.

D'autres causes sont citées: le peuplement des frontières par des Castillans, la dissémination des Tsiganes expulsés du Portugal. Ils font dériver des termes, construisent des phrases, modifient la prosodie. Nous

⁶⁰ Pacheco da Silva 1878.

⁶¹ Ribeiro (João) 1887 [1889, p. 306].

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*, p. 307.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 310.

avons ainsi un dialecte métis aux origines complexes. Le tupi et l'«africain» tendent à disparaître, ce qui est dû au mélange des races et à l'extinction de la domination noire. L'auteur reste toujours dans l'observation de ce qui est extérieur. Nous ne dirions pas que la domination noire disparaît, mais plutôt qu'elle se met à intégrer la différence de langue. La vision est empiriste: les Noirs et les Indiens se mélangent, ils disparaissent alors en tant que Noirs, de même que leur présence dans la langue. Ils laissent seulement à un certain moment des altérations⁶⁵.

L'auteur insiste sur le fait que, dans le Sud, étant donnée la présence de causes telles que l'immigration (italienne, allemande), «se produira la destruction de l'unité ethnique de la patrie brésilienne»⁶⁶. Il emploie ici le mot «évolution»⁶⁷, évolution que l'on remarque dès lors: il y aura destruction de l'unité ethnique «si d'autres circonstances ne s'opposent à l'évolution que l'on peut noter dès maintenant».

Pour terminer, il cite H. Taine. C'est par le style que l'on juge l'auteur: le style représente ce qu'il y a en l'homme de véritable et de prédominant. Ainsi l'auteur clôt sa grammaire explicative élémentaire en faisant l'éloge du style⁶⁸.

Tout au long de son étude, nous remarquons que son critère est «philologique»⁶⁹.

Passons à présent aux commentaires sur sa *Langue nationale*, mais notons auparavant que la question pédagogique est symptomatique: tous parlent d'enseigner la grammaire historique, mais ils reculent aussitôt pour lui préférer la grammaire logique, avec quelques éléments historiques. Nous verrons que cette question est discutée par E.C. Pereira, et nous chercherons alors à montrer que c'est une question importante dans les pays de langue de colonisation, question qui implique le rapport au latin, son apprentissage via le pays colonisateur.

2.2.2. LA LANGUE NATIONALE

L'auteur va donner à ses réflexions le nom de «[N]otes profitables»⁷⁰. Il écrit que celles-ci s'adressent à la curiosité des amateurs et des spécialistes de «la langue portugaise en Amérique»⁷¹. Il fait référence aux «sections

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 322.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 324. Plus précisément, il dit la chose suivante: «Le critère historique, n'étant plus une nouveauté, n'a pas besoin des excès calamiteux de quelques-uns de ses promoteurs». Et il continue: «Aujourd'hui, et je le dis avec joie, c'est déjà impossible de bannir le critère philologique de l'étude des langues; le triomphe étant réalisé, il faut que du bon sens le consolide autant que peuvent le discréditer les confusions des mauvais dévots». Ainsi il lie le critère dit philologique à l'histoire.

⁷⁰ Ribeiro (João) 1921. «[N]otes profitables» est le sous-titre de cet ouvrage qui apparaît explicitement dans l'édition de 1933.

⁷¹ Ribeiro (João) 1921, p. 8.

journalistiques qui nous instruisent des fantasmes du bien parler ou du bien écrire, et nous disent comment on parle et comment on écrit... à Coimbra ou à Lisbonne»⁷². L'auteur n'accorde pas beaucoup d'intérêt à ces impertinences, qu'il passe néanmoins toujours en revue. Et il ajoute: «Il semble encore incroyable que notre indépendance conserve ces menottes aux poignets, et que la personnalité des Américains paie un tribut à la soumission aux mots»⁷³. Quand il parle de langue de colonisation il se réfère aussi à l'anglais, par exemple, en Amérique.

L'auteur propose alors d'observer des aspects moins techniques et plus appréciables: «Notre grammaire ne peut pas être entièrement la même que celle des Portugais. [...] La vérité est que, en nous corrigeant, nous sommes enclins à mutiler des idées et des sentiments qui *ne sont pas personnels*»⁷⁴. Toujours selon lui, parler différemment n'est pas parler de façon «incorrecte»⁷⁵.

L'auteur fait alors une observation d'ordre théorique que nous considérons comme très pertinente pour l'objectif qui est le nôtre. Il écrit: «Les différenciations régionales réclament un style et *une méthode différents*»⁷⁶. Ici apparaît déjà la nécessité de méthodes différentes comme faisant partie de la possibilité de parler proprement et légitimement dans / de la différence. Et comme il relie l'idée, le sentiment et l'esprit, il affirme qu'il ne s'agit pas seulement de purifier la langue, mais que c'est notre esprit⁷⁷ que nous soumettons à un «servilisme inexplicable»⁷⁸.

Il mentionne la filiation entre les langues, lorsqu'il écrit que

«[...] la physionomie des enfants n'est pas l'aberration tératologique de la physionomie paternelle. Dans le langage comme dans la nature, il n'y a pas d'égalité absolue; il n'y a donc pas d'expressions différentes qui ne correspondent à des idées ou des sentiments eux aussi différents»⁷⁹.

Ses présupposés théoriques se trouvent ici impliqués: le rapport entre le langage et la nature, ainsi que le rapport du langage avec les idées et les sentiments. Observons qu'il ne parle pas de changement mais de différence. Et il affirme ce que nous avons choisi de mettre en épigraphe: dans la différence, les termes ne sont pas interchangeables. C'est un leurre⁸⁰.

Il réfléchit sur le fait le plus étudié et le plus connu et qui atteste de la différence de la langue parlée par les Brésiliens par rapport au Portugal:

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*; l'auteur souligne.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*; nous soulignons.

⁷⁷ C'est-à-dire, l'esprit des Brésiliens.

⁷⁸ Ribeiro (João) 1921, p. 8.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 8-9.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 9.

«la place des pronoms»⁸¹ (nous y reviendrons). Il ne manque pas d'évoquer avec une certaine ironie les «professionnels de ce que l'on doit dire»⁸². Ceux qui maintiennent les Brésiliens enchaînés au portugais du Portugal.

Exemple: – *Uma casa mobiliada*.

– *Non, monsieur, dites «uma casa “mobilada”»*⁸³, c'est comme cela qu'on dit à *Lisbonne* (nous soulignons. – *E.O.*).

Ce «comme cela qu'on dit» mérite notre attention. L'expression n'est point accompagnée de l'autorité du grammairien, pas plus que par une quelconque justification technique. Elle apparaît seulement flanquée de l'imposition de l'autorité du colonisateur «comme on dit à *Lisbonne*, ou à *Coimbra*, etc.»⁸⁴.

Après avoir attiré notre attention sur ces faits, l'auteur évoque d'abord le peuple et l'indépendance (argument politique) – «Or, donc, nous sommes un peuple; nous allons fêter un siècle d'indépendance et nous n'avons rien d'autre qu'une gazette de Hollande pleine de calomnies et de mensonges linguistiques»⁸⁵ –; il évoque ensuite la validité universelle des phénomènes (argument scientifique):

«La première leçon élémentaire de toutes les sciences est qu'il ne peut y avoir objectivement un phénomène qui soit bon, et un autre qui soit faux ou mauvais. Tous les phénomènes sont par essence légitimes. Tous les faits de langage, ici et là-bas, sont également excellents en tant que phénomènes»⁸⁶.

Il conclut en affirmant que se crée ainsi une utilité nouvelle, une nuance délicate que la langue européenne ne possède pas: les expressions différentes impliquent ou traduisent des états d'âme différents. Ce serait les mutiler ou mentir que de sacrifier la conscience de «nos propres expressions», celles des Brésiliens. La correction compromet la sensibilité aux différences⁸⁷.

L'auteur énonce d'une certaine façon l'idée de système lorsqu'il affirme que «corriger» les expressions différentes «peut [les] affecter et compromettre toutes les expressions»⁸⁸.

Nous pouvons conclure de ce que nous venons d'observer chez João Ribeiro que la différence et la légitimité – s'agissant des faits de la langue – sont la revendication première de nos grammairiens contre l'erreur et pour la reconnaissance de l'«autre» langue (la «nôtre»). «Nos» façons de dire,

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*

⁸³ Les deux tournures signifient 'une maison meublée'. – *E.O.*

⁸⁴ Ribeiro (João) 1921, p. 9.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*

écrit-il, «sont différentes et légitimes et, mieux encore, elles sont immédiates et conservent donc le parfum de l'esprit qui les dicte»⁸⁹.

Bien qu'il parle d'un «examen psychologique»⁹⁰ des pronoms, les exemples qu'il donne, ainsi que l'explication qu'il offre, nous montrent qu'il sait ce que serait l'effet pragmatique.

Le Brésilien dit *Me diga*, avec une grande douceur, et le Portugais *Diga-me*⁹¹, qui est dur et impératif. La manière brésilienne, dit-il, est une demande; en portugais, c'est un ordre. La supposée erreur, affirme Ribeiro, n'est rien d'autre que l'expression différenciée de la personnalité. Ceci, poursuit-il, ne signifie pas que nous n'avons pas de nécessités impératives de commandement ou d'emphase. Nous pratiquons alors, sans le savoir, la vernacularité des pronoms, lorsque nous disons par exemple *Suma-se!*⁹². C'est l'emphase qui rend l'expression vernaculaire. C'est pourquoi nous ne l'admettons pas quand il ne s'agit pas d'un ordre. Quel intérêt y aurait-il à vouloir réduire les deux formes à une seule? Ainsi, nous ne nous trompons pas selon lui. De deux formes, nous en faisons trois. Nous créons bel et bien «une utilité nouvelle et une délicate nuance que la langue européenne ne possède pas!»⁹³.

En général, toutes les mutilations – et ce sont ses mots – «par amour de la vernacularité (ou auparavant du “portugaisisme”) recouvrent chaque sacrifice d'âme, détruisent les nuances créées sous la lumière et le ciel américains»⁹⁴. Le «vernaculaire» acquiert un sens d'étroitesse, d'emprisonnement, d'immobilité, de soumission. En évoquant l'usage brésilien de *diga-me*, l'auteur l'explique par la loi du moindre effort, et dit que celle-ci est une des lois les plus importantes dans l'histoire du langage. Il emploie ici le mot «transformé»: «C'est la raison principale pour laquelle nous avons transformé le – “*diga-me*” – en “*me diga*”»⁹⁵.

Il y a encore, selon l'auteur, d'autres dommages irréparables dans les corrections et les *errata* vernaculaires; le premier et le plus grand de tous est le fait que tout *progrès national* soit interdit aux Brésiliens:

«Il n'y a qu'un progrès, et c'est celui qui a lieu là-bas, à Lisbonne ou à Coimbra: notre évolution devient une matière douanière d'importation continue. Et on importe même l'impossible, c'est-à-dire l'erreur. La devise est la suivante: Ce que vous dites est ce que l'on doit dire»⁹⁶.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ Les deux tournures signifient 'Dis-moi'.

⁹² Littéralement, 'Disparais!'.

⁹³ Ribeiro (João) 1921, p. 10.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 13-14.

Il prend comme exemple l'usage du mot *semostração*⁹⁷ 'exhibitionnisme' dans l'ouest de l'État de São Paulo, présent dans le *Lexique* d'A.E. de Tau-nay au rang de curieux brésilianisme. Le mot vient de 'se montrer', avec son pronom «mal placé». Comment corriger cela? En intervenant «portugaisement» en faveur de *mostrarseção* ou *automostração*⁹⁸? Il est impossible de décider.

L'auteur finit par dire que les Brésiliens sont ainsi en train d'emprunter une diagonale entre deux forces qui les sollicitent dans des directions différentes: l'«américanisme», spontané, incoercible, naturel, et le «portugaisisme» affecté et artificieux⁹⁹.

Selon lui, c'est le peuple qui décide, car il est le plus grand de tous les classiques, et pas les grammairiens.

Par conséquent, la nécessité se fait sentir pour notre auteur d'écrire sur ce que nous avons pu appeler la *langue nationale des Brésiliens*. Cela ne revient pas, selon lui, à défendre et à faire l'apologie des solécismes, des défauts impardonnables, des barbarismes, mais plutôt à élaborer un projet «plus noble et élevé»: «[...] il s'agit de l'indépendance de notre pensée et de son immédiate expression»¹⁰⁰. Il s'agit donc de la relation entre le langage, la pensée et l'expression.

Les Américains du Nord luttent également pour l'indépendance de la langue nationale contre la pression anglaise.

Ribeiro cite le travail et l'effort d'un auteur américain, R. Hughes, qui propose l'indépendance d'un *Statish Language*¹⁰¹. Dans le Nord comme dans le Sud, dit Ribeiro, «il nous faut affirmer l'existence d'une langue d'État»¹⁰². Tout homme éduqué écrit correctement sa langue n'importe où dans le monde.

La langue d'État, d'après Ribeiro, «ne sera pas une nouvelle langue, mais un projet d'indifférence envers la langue autre»¹⁰³. Il suffit de remplacer *statish* et *English* par *brésilien* et *portugais*¹⁰⁴.

Ribeiro utilise Hughes pour placer les Brésiliens en face d'une situation qui montre l'inégalité à laquelle ils sont confrontés pour la question de la langue dans la colonisation. Hughes écrit:

«Est-il possible d'imaginer qu'un auteur anglais (lisons "portugais") hésite à employer un terme quelconque de crainte que celui-ci ne soit point compris des Américains, ou que ces derniers ne l'approuvent pas? L'hypothèse est en soi absurde. Néanmoins, c'est tout ce qu'il y a de plus courant chez les écrivains

⁹⁷ Littéralement «semonstration», substantif formé à partir du verbe pronominal *se mostrar* 'se montrer'.

⁹⁸ Le mot signifie 'auto-monstration'.

⁹⁹ Ribeiro (João) 1921, p. 15.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 19.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*

d'Amérique: ils se préoccupent tous de savoir si l'expression nécessaire qui leur vient est du "bon anglais" (lisons "bon portugais") et si elle est consignée dans les dictionnaires au rang de défaut venant du "colloquial US" (lisons "brésilianisme")»¹⁰⁵.

Selon Hughes, cela est absurde, méprisable, et servilement colonial¹⁰⁶. Il conclut: «Nous refusons de soumettre nos lois et nos institutions à l'inspection ou à l'approbation des étrangers. Pourquoi donc devons-nous accepter ce verdict exotique dans nos arts et dans l'expression de notre intelligence?»¹⁰⁷

Ribeiro finit par affirmer: «La langue portugaise a cessé d'être celtique, latine, arabe ou wisigothique pour conquérir son individualité actuelle»¹⁰⁸.

Tout cela conduit Ribeiro à dire que les Brésiliens ont la «conscience que nous possédons déjà les fondements de l'évolution propre, nouvelle et indépendante. Le jour où l'on ne nous comprendra plus, qu'on fasse des glossaires et, si l'on veut, qu'on traduise les écrivains américains»¹⁰⁹. Mais il ajoute: «Nous n'arriverons certainement pas à cet extrême de différenciation»¹¹⁰. Pour nous, on a là une des questions les plus ardentes concernant la différence, le changement, l'autre langue, le processus de colonisation. Quel est cet extrême qui est exigé? Quand cette différence devient-elle suffisamment visible pour que nous puissions dire que nous les Brésiliens ont une autre langue?

Il suffit pour le moment de se souvenir que Ribeiro argumente en faveur de la différence en affirmant que la prononciation est le symptôme d'autres différences (idées, sentiments) et qu'il faut penser une langue d'État, la langue nationale¹¹¹.

2.2.3. L'ANCIENNETÉ DES BRÉSILIANISMES

Après les commentaires sur la différence et la langue nationale, Ribeiro parle des brésilianismes, pointant du doigt le fait que depuis les débuts de la colonisation – dans les documents littéraires, sur les cartes des jésuites, dans les chroniques des historiens – apparaissent les brésilianismes, les premiers vocables d'origine américaine.

¹⁰⁵ Hughes, cité par João Ribeiro avec l'intervention de Ribeiro dans les parenthèses (Ribeiro [João] 1921, p. 20).

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹⁰⁸ Ribeiro (João) 1921, p. 21. Cf. nos réflexions sur le fait que c'est lorsqu'elle «possède» un grammairien brésilien qui fait une grammaire brésilienne pour des Brésiliens que la langue s'individualise (Orlandi 2002); cf. aussi Orlandi 1993.

¹⁰⁹ Ribeiro (João) 1921, p. 22.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*, p. 23.

Selon l'auteur, ce vocabulaire colonial est la première différenciation de la langue portugaise en Amérique, il est constitué d'expressions techniques et propres au Nouveau Monde: choses et objets, plantes et fruits, animaux et êtres nouveaux qui n'avaient pas de désignation spécifique dans la langue des *conquistadores*¹¹².

Il cite celui qu'il appelle le premier écrivain national: G. de Matos (XVII^{ème} siècle), qui tirait des «vocables indigènes et africains tous les ressorts de sa veine comique»¹¹³. Il cite alors le premier lexicographe brésilien, A. de Moraes (1755-1824), qui, au XIX^{ème} siècle (1813), inclut «dans son lexique un grand nombre de voix "brasiliques" ou portugaises déjà différenciées en Amérique»¹¹⁴, et dans la *Grammaire* (1802) duquel apparaissent des notes inspirées par le langage au Brésil¹¹⁵.

Il fait alors un commentaire intéressant, pas tant pour ce qu'il y dit que pour la manière dont il le dit: «Notre indépendance et notre séparation en 1822 a ouvert dès lors un cours divergeant entre le vernacularisme portugais et le vernacularisme américain»¹¹⁶. Auparavant, le vernaculaire prenait toujours pour référence le portugais du Portugal, ici le vernacularisme se divise entre le portugais et l'américain.

Au Brésil, à ce moment-là, avec le Romantisme, on assiste à l'amplification du mouvement nativiste qui accentue la divergence entre «le portugais du royaume et le portugais américain»¹¹⁷.

L'auteur ne dit pas que la langue des Brésiliens est une autre langue. Il dit que «notre langue est la langue portugaise, mais enrichie et adaptée au nouveau et lointain environnement [...]; non seulement enrichie mais *re-construite*»¹¹⁸.

À partir de là s'entremêlent des commentaires sur les expressions brésiliennes et des auteurs qui commencent à faire des commentaires théoriques sur ces différences. C'est le cas du marquis de Pedra Branca, collaborateur du géographe et linguiste français A. Balbi. Branca parle des coutumes, du caractère des peuples et de leurs langues. Il fait des commentaires grammaticaux et sémantiques. Et il affirme que la langue portugaise transportée au Brésil gagne en aménité, conservant malgré cela son énergie. Il donne des exemples de façon organisée¹¹⁹.

¹¹² *Ibid.*; nous soulignons.

¹¹³ *Ibid.* Gregório de Matos (1636-1695) est considéré le premier écrivain brésilien du XVII^{ème} siècle.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹¹⁵ *Ibid.* Ce chercheur est plus connu pour ses études lexicographiques mais en 1802 il a écrit l'*Epitome de Grammatica da Lingua Portuguesa*, publié à 1806 (Moraes 1802 [1806]). Son dictionnaire, *Diccionario da Lingua Portuguesa* a été publié en 1789 (Moraes 1789), mais c'est sa 2^{ème} édition, datant de 1813, que est considérée comme la plus importante.

¹¹⁶ Ribeiro (João) 1921, p. 24-25.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 25.

¹¹⁸ *Ibid.*; nous soulignons.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 30-32. Il n'y a pas de référence, selon João Ribeiro, à ce que P. Branca a dit, mais il situe ces informations vers les années 1824 ou 1825.

Dès lors, Ribeiro se met à analyser différents brésilianismes. Par exemple, *beber agua de chocalho*¹²⁰. On emploie cette expression pour parler d'une personne bavarde, qui parle trop. Selon Ribeiro, cela s'explique par la croyance que le grelot a la vertu miraculeuse de délier la langue. Ainsi, quand un enfant tarde à parler, on lui donne de l'eau dans un grelot. L'abus d'un tel remède conduit à faire des bavards. D'où l'expression¹²¹.

À mesure qu'il fait ses commentaires, il cite des noms d'auteurs comme B. Caetano, C. Baio, A. de Carvalho, etc., auteurs oubliés, qui ont travaillé sur la différence dans la langue (dans une perspective ethnographique).

Il analyse aussi des proverbes: *Por fora muita farofa (farinha), por dentro mulambo só*¹²². La première partie est certainement vernaculaire, dit-il. Dans de nombreuses expressions, la *farinha* apparaît avec le sens de 'déguisement'. Mais on remarque aussitôt que le proverbe contient deux mots africains: *farofa* et *mulambo*. C'est pourquoi l'auteur conclut que le proverbe est

«[...] brésilien d'origine africaine, bien qu'il soit construit sur une formule de recueil d'adages portugais, ce qu'indique l'antithèse et l'opposition de mots "por fora... por dentro" qui apparaissent dans de nombreux adages antiques: "por fora corda de viola, por dentro pão bolorento"¹²³, "por fora muita farofa, por dentro mulambo só"¹²⁴.

En outre, les Africains ont aussi ce proverbe: *Ukêmbu ûa peta, moxi mulambu, Ukemba ûa pêtus, moxi isûta*. Ici, *mulambu* et *isûta* signifient 'haillons'. Ainsi, il se plaît à montrer des brésilianismes issus du contact avec les Noirs, les Aborigènes, mais aussi avec d'autres pays sud-américains. Et il fait des études en détail, citant les auteurs les plus divers, dont les œuvres regorgent d'exemples¹²⁵. C'est la «voix américaine, l'idiome brésilien»¹²⁶. Apparaissent ainsi dans son texte dialectologues, étymologistes et lexicographes brésiliens. En évoquant les «idiotismes», il donne comme exemple les particularités idiomatiques qui sont passées de la langue générale des Indiens à la langue nationale. C'est le cas d'*uêra-guêra* du tupi, qui donne aux noms une nuance nouvelle, celle du temps passé. Ainsi, *taba-era* =

¹²⁰ Littéralement, 'boire de l'eau de grelot' (*ibid.*, p. 39).

¹²¹ *Ibid.*, p. 40.

¹²² Ce proverbe signifie que trop de prétention cache en réalité une piètre nature (*mulambo* signifie littéralement 'haillons', et *farofa* est ici à entendre au sens de jactance, prétention excessive et insignifiante). Une traduction littérale serait 'il montre plus qu'il n'est (différence entre l'apparence et l'être intérieur)' (*ibid.*, p. 61).

¹²³ 'À l'extérieur c'est une corde de guitare et à l'intérieur c'est un pain moisi'. – *E.O.*

¹²⁴ Ribeiro (João) 1921, p. 62.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 79, 95, 130.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 30.

tapera ‘village qui n’est plus ou village en ruines’. Les noms ont alors des temps comme s’ils étaient des verbes¹²⁷.

En tant qu’historien, Ribeiro était lié en Allemagne à la *Kulturgeschichte*. Dans l’explication du mot *Maranhão*, il fait référence au mouvement des noms et des choses (*Wörter und Sachen*)¹²⁸. Les choses disparaissent, dit-il, les noms restent¹²⁹. Voilà sa position quant au rapport langage / pensée / monde. La pensée est souvent extériorisée dans des formules apparemment insignifiantes. Il est impossible de les expliquer sans avoir recours à l’ensemble des sciences de l’homme et de l’esprit. Des matières telles que l’histoire, la géographie, l’ethnologie, le folklore, la linguistique s’associent. Pour l’illustrer, il évoque la recherche sur le nom propre *Maranhão* faite par le géologue O. Derby; la géologie étant une science qui confine à la géographie et déborde sur l’histoire, comme dit l’auteur¹³⁰. Ainsi affirme-t-il à propos de l’auteur, ce sont «les questions étymologiques qui lui aiguisaient l’esprit et la perspicacité du naturaliste»¹³¹.

Ribeiro, dans un chapitre intitulé «*Varia*», donne une liste qui transcrit des phrases et des locutions brésiliennes¹³². Selon lui, au Brésil, les spécialistes se bornent à discuter des questions d’analyse grammaticale, et les phrases et les locutions brésiliennes n’y ont pas été l’objet de nos chercheurs (à l’exception de certains comme A. de Carvalho, ou de quelques listes dans certains journaux ou revues).

Après avoir présenté des listes de brésilianismes, il en arrive à un bref épilogue. Il dira alors que la langue nationale est essentiellement la langue portugaise, mais enrichie en Amérique, émancipée, et libre de ses propres mouvements. Il n’affirme pas une langue nouvelle mais l’originalité de la pensée américaine¹³³.

2.2.4. LES CURIOSITÉS VERBALES

L’auteur parle de son livre, publié en 1927, comme d’un «petit livre de vulgarisation à l’usage des amateurs de bagatelles»¹³⁴, pour la «distraction»¹³⁵. Et il annonce: «La sémantique est l’aspect qui polarise le plus l’attention»¹³⁶. Ce sont des notes de journaliste qui «ont pris les traits graves d’un opusculé»¹³⁷.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 92.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 211-230.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 211.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*, p. 212.

¹³² *Ibid.*, p. 232-234.

¹³³ *Ibid.*, p. 261.

¹³⁴ Ribeiro (João) 1927, p. 3.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*

Ensuite il présente une notion qui est au centre de ses réflexions et de son travail de commentateur de l'emploi et du sens des mots. Cette notion est celle de «frange». Selon lui, «la première observation que je fais est que les mots ne sont jamais précis ni exacts»¹³⁸. Ils s'entourent d'un «halo» qui «rend floues les lignes de contour; ils disent toujours quelque chose de plus que ce qu'ils semblent dire»¹³⁹. Il évoque alors le philosophe américain W. James, créateur du pragmatisme et du terme «fringe»¹⁴⁰: tout mot ou idée a ce qu'il appelle une «fringe», c'est-à-dire une frange, ayant toujours quelque chose au-delà de ses propres frontières («[...] il exprime ce qu'il exprime, mais il projette en plus une zone d'expansion impondérable»¹⁴¹). Les techniciens, selon lui, ont les franges en horreur. C'est un excès d'objectivité, dit-il, qui est désespérant¹⁴². Quant à lui, il ne suit pas «ce chemin sans franges, sans lumière diffuse et sans atmosphère. [...] Il convient de philosopher, de raisonner, de contredire, de délirer un peu, en dehors du syllabaire magistral qui accuse d'ordinaire un certain manque d'esprit»¹⁴³. À partir de là il discourt sur les curiosités de langage.

Il commence par citer R.W. Emerson¹⁴⁴ qui, excédant la portée de la «petite philologie des techniciens»¹⁴⁵, a écrit un jour que le langage était la «poésie fossilisée». Il est du même avis, et ajoute que «toutes les langues croissent par la métaphore et par les comparaisons et les analogies»¹⁴⁶.

Du point de vue d'une théorie générale il ajoute une affirmation très importante: «La langue est une série d'images et parfois d'images d'autres images, au point de déboucher sur un état spectral et fantastique»¹⁴⁷.

C'est ainsi qu'il montre qu'il n'est pas besoin de remonter aux Grecs pour former les mots brésiliens. Le peuple inculte, qui ne dispose pas des recours de l'érudition, crée lui aussi des expressions nouvelles pour désigner des choses nouvelles. Ribeiro commence alors une longue exposition sur la manière dont se forment les mots et les expressions de la langue portugaise, et ce qu'ils signifient.

Au milieu de ses commentaires sémantiques et philologiques apparaissent toujours des références à des mots ou à des expressions créés au Brésil. C'est par exemple le cas de *João*¹⁴⁸ qui est le nom donné aux petits Noirs de la rue à Rio de Janeiro. Selon lui, nous tenons là le motif: le nom résulte de la vulgarité même, tout ce qui est indistinct doit être *João*, dans le folklore, dans les histoires et dans la psychologie populaire¹⁴⁹.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 8.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ C'est un nom propre très connu en portugais, équivalant à *Jean*.

¹⁴⁹ Ribeiro (João) 1927, p. 20.

Dans le chapitre qu'il intitule «Sémantique», et qui ne diffère pas des autres qui sont également des commentaires sur l'origine ou la transformation des noms et des expressions, il fait, au début, un petit commentaire théorique. Il écrit:

«Les questions d'origine semblent moins intéressantes que celles de la métamorphose et du développement du sens des mots. Mais, comme l'observe Fritz Mauthner, il y a de formidables transformations, bien qu'insensibles, qui passent silencieusement sans qu'on y accorde la moindre attention, c'est pour cela que nous parlons de langage du moment (*Momentsprache*) présent et éphémère»¹⁵⁰.

Au Brésil, on emploie parfois le même mot – *lâmpada*¹⁵¹, du mot grec *lampa* – bien que l'objet soit très différent de ce qu'il était autrefois. D'autres fois on sent avec intensité la distance parcourue¹⁵².

Certaines explications nous paraissent fantaisistes, comme celle qu'il donne à propos de la nasale qui est telle parce qu'on nie avec le nez, organe de l'odorat, mais sensible aux contrariétés. Le refus exprime une répugnance et la répugnance se fait par un mouvement expiatoire, nasal¹⁵³. Cela n'empêche que pour en arriver il passe par des auteurs importants: H. Paul, F. Mauthner, L. Spitzer.

Il parle aussi de l'euphémisme, affirmant qu'on ne peut pas tout dire, d'après la bonne règle de l'éthique sociale. Il écrit que l'euphémisme est un des processus vitaux du langage. Et que l'ironie gâte le vocable¹⁵⁴.

Il évoque, dans ce chapitre, les différences d'usage entre les différents États du Brésil. Par exemple, le mot *pinta*¹⁵⁵, qui a un sens grossier dans certains États et pas dans d'autres¹⁵⁶. Ainsi, ses curiosités verbales montrent les origines, les usages, les transformations. L'auteur entre dans des considérations sur la littérature qui est aussi un lieu où se créent des possibilités pour la création des «franges» du sens des mots et des nouveaux usages¹⁵⁷. Il parle de la littérature sertaniste¹⁵⁸, de la littérature gauchesque¹⁵⁹ (chapitre dans lequel il développe de longs commentaires sur

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 22.

¹⁵¹ *Lâmpada* signifie 'ampoule' (*ibid.*, p. 23).

¹⁵² *Ibid.*, p. 22.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 25.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 28.

¹⁵⁵ Normalement 'grain de beauté', mais dans certains cas ce mot renvoie à l'organe sexuel féminin.

¹⁵⁶ Ribeiro (João) 1927, p. 30.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 89.

¹⁵⁸ Cet adjectif est dérivé de *sertão* 'zone géographique du nord-est du Brésil'.

¹⁵⁹ Ce mot renvoie à une région du sud du Brésil.

l'origine du mot *gaucho*¹⁶⁰). Les commentaires étymologiques sur *saudade*¹⁶¹ ou encore *lisonja*¹⁶², ainsi que bien d'autres, ne manquent pas¹⁶³.

Mais ce qui est peut-être le plus important dans ses *Curiosités verbales* et qu'il annonce dans la «Note finale», est ce qui vient ensuite: une longue polémique qu'il développe à propos de J. Leite de Vasconcellos, et qu'il intitule «Page oubliée» (1912)¹⁶⁴.

Dans sa note finale, il affirme que ses *Curiosités verbales* ont été glanées au fil de la lecture de grands auteurs comme H. Schuchardt, W. Meyer-Lübke, L. Spitzer, A. Meillet, F. Brunot, A. Castro, M. Pidal, H. Lang, C. Michaelis, et bien d'autres. Comme nous le voyons, il se situe parmi les comparatistes¹⁶⁵.

Sa «Page oubliée» [*Página esquecida*] est un article de critique qu'il ajoute à la fin de son livre, sur les *Leçons de philologie portugaise* (1911) de Leite de Vasconcellos¹⁶⁶. Il révèle une relation peu amicale avec ce dernier, et, plus encore, une relation intellectuelle faite de profondes discordances¹⁶⁷. Mais il est intéressant d'observer qu'il s'agit d'un Portugais.

Il dit que le titre n'est pas adéquat et que son style est «hirsute, son langage technique plein d'aspérités rébarbatives, tout entremêlé de signes algébriques (vice allemand d'écrivains de moindre importance, mais très généralisé parmi ses disciples et imitateurs latins)...»¹⁶⁸.

Le premier point de discorde est le verbe *devenir* ou *devir* qui, selon lui, n'a jamais existé en portugais¹⁶⁹ et que Leite de Vasconcellos croit avoir trouvé dans le testament d'Alphonse VI («si au temps de ma mort mon fils ou ma fille qui devient à régner n'est pas [...]»¹⁷⁰). Pour Ribeiro, le verbe dans ce cas est *devoir* et non *devenir*. Et il poursuit en montrant

¹⁶⁰ 'L'habitant du Rio Grande du Sud' (Ribeiro [João] 1927, p. 142).

¹⁶¹ Ce mot renvoie à un sentiment plus ou moins mélancolique d'incomplétude, lié à l'absence de quelqu'un ou de quelque chose. Le terme n'a pas réellement de traduction, bien qu'on puisse le rapprocher de la nostalgie (*ibid.*, p. 197).

¹⁶² 'Flagornerie', 'adulation servile' (*ibid.*, p. 193).

¹⁶³ Dans son livre *Curiosités verbales*, de la page 12 jusqu'à la page 197, nous assistons à un défilé de commentaires sur des mots brésiliens: ce sont des commentaires étymologiques, grammaticaux, sémantiques, des commentaires sur l'analogie, sur l'allotropie, sur les onomatopées, etc.

¹⁶⁴ Ribeiro (João) 1927, p. 204.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 202.

¹⁶⁶ «Página esquecida» date de 1912. Elle apparaît comme le chapitre final (note finale) du livre *Curiosités verbales* (*ibid.*, p. 206 et suiv.). Le livre du philologue portugais J. Leite de Vasconcelos *Leçons de philologie portugaise* [*Lições de filologia portuguesa*], publié en 1911 (Leite de Vasconcelos 1911), surtout dans sa deuxième édition (1926), contient des références critiques à João Ribeiro – auteur des articles sur la langue publiés dans des journaux. D'ailleurs, ce sont plusieurs de ces articles qui ont été réunis dans son livre *Curiosidades verbales*. Il y a donc eu une polémique entre ces deux auteurs et «Page oubliée» est un des textes reflétant cette polémique.

¹⁶⁷ Ribeiro (João) 1927, p. 202-203.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 204.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 205-206.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 206-208.

d'autres erreurs d'interprétation de la part de Leite de Vasconcellos sur le même testament (*solten / separem* pour *solver* 'quitter')¹⁷¹.

Ce qui nous intéresse ici, c'est de souligner cette dispute à propos de la connaissance de la langue entre un Portugais et un Brésilien. C'est la connaissance de l'histoire de la langue qui est en jeu. Avec l'argument que la langue est nôtre, la langue nationale. Une autre affirmation étaye notre opinion. Ribeiro dit:

«L. de Vasconcellos adopte une opinion connue et généralisée parmi les philologues étrangers qui, bien qu'ils connaissent gravement les questions historiques et étymologiques, sont néanmoins, et ce n'est pas rare, absolument incapables de percevoir le sens intime et idiomatique de *notre* langue»¹⁷².

Ribeiro poursuit, s'écartant de Leite de Vasconcellos pour ses interprétations des chansonniers de G. Vicente ou d'auteurs portugais anciens¹⁷³. Et à un moment donné, il écrit: «Je fais ici référence à l'opinion de ces philologues qui soutiennent que la forme périphrastique "*foi amar*" – est identique à "*amou*" 'il / elle a aimé'. Le professeur Leite de Vasconcellos, qui connaît sa langue maternelle, répète cette absurdité»¹⁷⁴. Nous voyons à nouveau l'auteur corriger, depuis sa position de Brésilien, l'auteur portugais par rapport à sa langue maternelle.

CONSIDÉRATIONS CONCLUSIVES

La première chose à remarquer est que, à côté de la production de grammaires, nos auteurs se sont aussi résolument consacrés à la production d'autres formes d'écrits, comme les essais, les brochures, les curiosités, les difficultés de la langue, etc. Ces écrits ont pour nous autant d'importance que les grammaires. Ils font partie d'un processus discursif plus large qui a à voir, dans les pays colonisés, avec le rapport des locuteurs à leur langue, et avec la visibilité et la légitimité de cette dernière dans sa forme matérielle.

En ce qui concerne plus spécifiquement la question du Brésil, nous aimerions rappeler quelques suppositions que nous avons faites dans d'autres travaux¹⁷⁵. Nous considérons l'hétérogénéité linguistique dans le sens où elle joue dans «notre» langue avec un faux fond, dans lequel le «même» abrite néanmoins un «autre», un «différent» historique qui le constitue, bien que dans l'apparence du même: le portugais et le brésilien se recouvrent comme si c'était la même langue, ce n'est pas le cas cependant.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 207.

¹⁷² *Ibid.*, p. 219; nous soulignons.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 221.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 219.

¹⁷⁵ Orlandi 2002 et 1993.

Les deux langues produisent des discours différents, elles signifient différemment. Parce qu'elles s'historicisent différemment. La langue brésilienne signifie dans une filiation de mémoire différente: ce sont deux histoires dans leur rapport à la langue portugaise, celle du Portugal, et celle du Brésil. La langue brésilienne signifie dans une filiation de mémoire hétérogène. La relation de colonisation est un «événement discursif»¹⁷⁶, comme l'est aussi la proclamation de l'Indépendance. En partant de l'idée d'événement discursif, mais en pensant à la question de cette langue telle qu'elle apparaît au Brésil, comme un *événement linguistique*, nous entendons par là que la relation de colonisation produit un clivage – une disjonction obligée – qui affecte la matérialité de la langue brésilienne. C'est une marque de naissance qui est travaillée de manières diverses et variées tout au long de son histoire. Cette histoire de l'identité de la langue nationale s'allongera ainsi au moyen d'événements multiples tels qu'accords, fondations d'académies, règlements scolaires et autres. Mais une des pratiques les plus efficaces de cette histoire est la production de textes comme ceux que nous avons vus: grammaires (où apparaissent toujours des «brésilianismes») et des ouvrages tels les textes *Langue nationale* et *Curiosités verbales*, de João Ribeiro, ou alors *Difficultés de la langue portugaise* [*Dificuldades da Língua Portuguesa*] de S. Ali¹⁷⁷. Ce sont des écrits dans lesquels la forme de la langue et la production d'une connaissance s'articulent en vue d'une même fin: celle de légitimer la différence, d'établir la visibilité du changement. C'est une tentative de théoriser ce qui établit la distance entre une langue et une autre. Dans le cas du Brésil, dans la situation d'un pays qui a subi le processus de colonisation de sa langue et qui a dû produire le processus de sa décolonisation¹⁷⁸.

Pacheco da Silva dans sa grammaire, comme nous l'avons vu, suit les modèles de ce qui se dit dans les grammaires historiques en général, toutefois, lorsqu'il parle de «dialectes», il dira qu'il n'y a nulle différence entre dialecte et langue. Il reconnaît ainsi une langue dans le «dialecte» brésilien. En parlant de «vices» de langage, il fait référence à des faits linguistiques qui distinguent l'usage populaire de la langue savante au Brésil (par exemple, dans le langage populaire, [l] et [r] étant les allophones d'un même phonème). Pour définir le «brésilianisme», il dira:

«À ces particularités du langage, à ces biais dus à l'action du climat (le plus puissant des éléments du milieu), à l'influence des Indiens, aux nouveaux usages et moyens de vie, nous donnons le nom de *brésilianismes*, dont l'enjeu caractéristique consiste à donner à des mots connus des sens différents»¹⁷⁹.

¹⁷⁶ Guilhaumou 1989.

¹⁷⁷ Ali 1908.

¹⁷⁸ Orlandi 2009.

¹⁷⁹ Pacheco da Silva 1878, p. 141.

Ce qui nous rappelle l'usage que fait Ribeiro dans ses *Curiosités verbales* de la notion de «frange». Pacheco da Silva poursuit en argumentant en faveur de la nécessité de la langue patrie et de l'enseignement et dit que la langue ne se fixe pas, les langues «sont des fleuves qui tendent toujours à grossir à mesure qu'ils s'éloignent de la matrice»¹⁸⁰. Voilà de nouveau l'éloge de la différence, de la distance.

Bien que, par l'exposé méthodique (dans les grammaires) ou par des commentaires documentés (dans divers écrits), les différences entre les langues apparaissent, il est toutefois difficile d'y reconnaître, théoriquement, le statut de changement. Notre position est qu'il faut déplacer la notion de changement telle qu'elle se caractérise dans les théories du XIX^{ème} siècle ou même du XX^{ème} siècle.

Au début de ce travail, nous avons montré que le traitement fait par les comparatistes ou par la sociolinguistique est insuffisant pour donner de la visibilité à ce qui se passe dans les langues qui subissent le processus de colonisation parce que dans ces théories le sens de «changement» est autre.

La façon dont, au Brésil, nous voyons les discussions sur la place de la grammaire historique dans l'enseignement de la langue, est symptomatique. Tout comme est symptomatique le silence sur la place du latin dans l'enseignement de la grammaire historique au Brésil.

Pacheco da Silva critique le peu d'intérêt des Brésiliens pour l'enseignement de leur langue maternelle (il met en exergue la nécessité d'une instruction nationale) et fait l'éloge de l'enseignement de la philologie portugaise, en bannissant des salles de classe certaines grammaires dont l'adoption s'explique par l'amour des doctrines anciennes, et il évoque l'importance de l'enseignement de la langue patrie («plus que tout» la «langue patrie»¹⁸¹).

João Ribeiro, comme nous l'avons vu, parle de sa grammaire destinée au cours supérieur comme d'une grammaire qui n'est pas une grammaire historique, mais une grammaire inspirée du projet d'A. Bain, «dans la méthode historique comparative, avec la modération qui l'a rendue presque populaire dans l'enseignement secondaire au Brésil»¹⁸². Ainsi, la modération est nécessaire. Si nous prenons E.C. Pereira (1907), nous pouvons lire:

«[...] pour satisfaire aux exigences de l'enseignement explicatif [“expositif”. – E.O.], il suffit de suivre l'opinion qui fait autorité, celle de Brachet, c'est-à-dire qu'il suffit d'administrer la dose d'histoire accessible à l'élève, suffisant à la claire intelligence des phénomènes actuels...»¹⁸³

Selon lui, la grammaire historique ne doit venir ni avant, ni au milieu, mais à côté de et après la grammaire explicative. Pour ne pas semer, par

¹⁸⁰ Pacheco da Silva, Lameira de Andrade 1887, p. 6; cf. aussi la note 40.

¹⁸¹ Pacheco da Silva 1878, p. XXV.

¹⁸² Ribeiro (João) 1887 [1933, p. 6].

¹⁸³ Pereira 1907, p. 9.

l'«interruption dans l'exposition didactique le découragement et la confusion dans l'esprit de l'élève»¹⁸⁴. L'auteur ne parle quasiment pas de l'enseignement du latin. Pour nous, ce silence sur le latin, sur sa place par rapport à l'enseignement de la grammaire historique est également symptomatique.

Dans le cas du portugais ou des langues latines européennes en général, il s'agit du changement interne des formes du latin, alors qu'au Brésil le changement qui se produit fait intervenir davantage que des différences internes de formes entre le latin et les langues romanes. Dans le cas de l'Europe, pour ce qui est de la référence au latin, lorsqu'on parle des familles de langues, le jeu interne des changements apparaît comme la division d'un même. Quand on pense une langue dans le processus de colonisation, nous ne sommes plus dans cet univers d'explication. Il ne suffit pas de penser la division du même, parce qu'intervient ici la différence: un autre espace-temps, d'autres langues en jeu dans le processus de changement.

Nous pouvons apprécier cette distinction en prenant un auteur comme M. Bréal et son article «Quelle place doit tenir la grammaire comparée dans l'enseignement classique»¹⁸⁵. Il évoque la nécessité de penser de quelle manière la grammaire comparée doit être introduite dans les lycées. Pour ce faire, il la situe par rapport à l'enseignement classique. Il évoque le grec et le latin et s'attarde sur le rapport de l'enfant au latin. Il dit: «Il faut que les formes latines lui deviennent aussi familières que les propres mots et les propres formes de la langue maternelle»¹⁸⁶. Après avoir fait l'éloge de l'apprentissage du latin et du grec, l'auteur dira que «notre grammaire est inexplicable sans le secours du latin»¹⁸⁷.

Dans notre cas, tout se passe de manière différente.

La discursivité sur l'apprentissage de la langue parlée au Brésil passe par une autre histoire qui n'est pas seulement celle de l'histoire européenne. C'est pour cela qu'une œuvre comme la *Langue nationale* de Ribeiro acquiert un sens fondamental pour la question de la connaissance de la langue, la nôtre, la langue brésilienne. Son œuvre cesse d'être comme il dit une collection de «notes profitables» pour devenir le principe d'une méthode, une suggestion de théorisation. D'où, à notre avis, la place, l'importance de la langue nationale (ou chez Pacheco da Silva de la langue patrie, tant de fois répétée) pour les pays de colonisation. Ce qui n'a pas le même sens pour les pays colonisateurs. De même que la manière dont nous considérons la notion de langue maternelle est, elle aussi, différente.

L'œuvre *Curiosités verbales* est un travail historique qui construit une méthode pour donner de la visibilité à ces déplacements qui apparaissent dans le jeu des sens. Ce livre, tout comme *Langue nationale*, remplit la fonction d'apporter à la théorie une notion fondamentale en ce qui concerne

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ Bréal 1877.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 324.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 325.

la possibilité de penser ce qu'est le changement, ce qu'est la différence quand nous, les Brésiliens, pensons notre langue. La notion de langue nationale cesse d'être seulement une «notion», elle est le fondement d'une analyse qui nous permet de travailler sur l'histoire, sur la différence, sur le changement. La manière dont il présente les curiosités verbales de la langue que nous parlons au Brésil (introduisant des commentaires, des descriptions, des analyses qui montrent comment des langues et des sens différents se regroupent dans la formation des mots, des expressions, des proverbes et des devinettes) joue un rôle identique: celui de nous indiquer un chemin théorique.

Nous n'avons pas de théorie du changement qui nous soit utile pour parler méthodiquement de la différence qui constitue un changement par rapport au portugais du Portugal. Mais les «[N]otes profitables» de Ribeiro, dans la textualisation que nous apporte aussi Pacheco da Silva avec son insistance sur la langue patrie et sur l'indistinction entre dialecte et langue, sont un effet métaphorique (dérive, déplacement, transfert, comme le définit M. Pêcheux¹⁸⁸) qui fonctionne comme une attestation-description de faits en situation de changement. Dans cette mesure, c'est la langue du Brésil et non du Portugal, parce qu'elle est appelée langue nationale.

Bref, nos auteurs brésiliens, bien qu'ils répètent souvent des formulations de la tradition historique, introduisent quelques éléments qui annoncent un principe de déplacement dans le concept de changement qui vient de la tradition comparatiste et qui s'étend avec quelques différences dans la sociolinguistique. Chez Pacheco da Silva, la façon de considérer le dialecte comme une langue est certainement un de ces lieux théoriques. En argumentant en faveur de la nécessité de la langue patrie et de l'enseignement, il dit que la langue ne se fixe pas, en comparant les langues (cf. la citation ci-dessus) à des fleuves qui tendent à grossir à mesure qu'ils s'éloignent de la matrice¹⁸⁹. Voilà l'éloge de la différence, de la distance, du changement. Chez João Ribeiro, il y a beaucoup d'éléments qui indiquent ce déplacement.

Un facteur fondamental est que, dans sa grammaire, il indique le fait que l'existence d'instruments de réflexion sur la langue interfère dans son évolution. Dans la préface de sa *Langue nationale*, il dit déjà que «parler différemment n'est pas parler de façon incorrecte»¹⁹⁰. Commence donc à apparaître la notion de différence au sens de changement. Et selon nous, voilà la façon fondamentale de considérer le rapport entre les langues qui sépare théoriquement les colonisés et les colonisateurs: la notion est celle de différence et non celle de changement; il n'y a pas de phénomène bon ou mauvais en science, dit Ribeiro¹⁹¹. Différence et légitimité sont donc ici affirmées (vices, curiosités, difficultés).

¹⁸⁸ Pêcheux 1990a, p. 53.

¹⁸⁹ Cf. la note 40.

¹⁹⁰ Ribeiro (João) 1921 [1933, p. 8].

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 10.

S'inspirant de R. Hughes, Ribeiro introduit la notion de langue d'État comme un élément théorique de définition de la différence (changement) entre les langues. Il commence alors à analyser les «brésilianismes» (un grand nombre), ce qui consiste en une étude philologique du lexique ainsi que des proverbes de notre langue. Dans les *Curiosités verbales*, il met en relief la sémantique et fait une étude philologique des brésilianismes en avançant, pour étayer ses observations, la notion de «frange» (W. James), ce qui nous conduit à tenir compte de la polysémie. Dans ce livre, il montre les origines, les usages, les transformations d'un très grand nombre de faits de langage courants au Brésil.

Bref, il nous semble qu'ici sont inscrits des éléments théoriques – et non une théorie déjà formulée – nécessaires à la compréhension de ce que devient la langue dans le processus de colonisation: le processus de différenciation que nous appelons actuellement *processus de dé-colonisation*, autant de la langue que de la théorie¹⁹². Processus où apparaissent des re-définitions de ce qu'est la langue, des éléments de la mémoire (aux filiations hétérogènes), la polysémie comme référence aux différences.

Ceci nous amène à introduire dans notre réflexion, pour terminer, ce que dit S. Rolnik lorsqu'elle recourt à la physique pour expliquer des phénomènes de la subjectivité. Il s'agit du rapport entre l'ordre et le chaos¹⁹³. Chez M. Pêcheux, ce serait le rapport entre ce qui est logiquement stable et ce qui est sujet à équivoque.

«Dans la physique classique, on comprenait le monde, ainsi que les corps qui le composent, comme une espèce d'horloge, fonctionnant avec régularité à travers un mécanisme stable. Ordre et équilibre étaient vécus et compris comme synonymes. Au XIX^{ème} siècle, avec la thermodynamique, l'ordre et l'équilibre cessent d'être considérés comme synonymes; on se met à reconnaître que le monde n'est pas stable, qu'il n'est pas égal à lui-même. [...]. Cependant, dans ce modèle, on comprend l'instabilité inhérente au monde comme un processus irréversible de destruction (la mort thermique, selon la loi de l'entropie). En d'autres termes, au XIX^{ème} siècle, [...] l'ordre est encore le paramètre. Dans la physique contemporaine, on ne place déjà plus l'ordre et la stabilité associés à l'équilibre d'un côté, et la turbulence et le chaos associés au *déséquilibre* (destruction / déclin?) de l'autre. [...]. C'est-à-dire qu'on ne comprend plus le chaos, la dissipation d'un ordre, comme le négatif de cet ordre, mais bel et bien comme une dimension dans laquelle s'engendre la processualité du monde: le mouvement permanent de la décomposition d'ordres en vigueur et la décomposition d'ordres nouveaux dans des directions multiples, imprévisibles. Autrement dit, aujourd'hui l'ordre (variation et changement? – dirais-je) cesse d'être le paramètre. [...] Il y a toujours de l'ordre et du chaos en même temps: du chaos naissent sans cesse de nouveaux ordres, la processualité est inhérente à l'ordre»¹⁹⁴.

¹⁹² Orlandi 2009, p. 171.

¹⁹³ Rolnik 1992.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 33, 42.

Nous voyons ici la possibilité de penser le changement différemment.

Ici se consolide la position qui est celle de l'analyse du discours et qui nous permet de lire de façon différente cette histoire écrite par nos auteurs: le processus, le mouvement, les formes matérielles, le fonctionnement, l'incomplétude. Et, dans ce que nous avons développé, la non séparation, mais la tension constitutive entre paraphrase et polysémie. Si nous revenons à présent au résultat de ce que nous avons lu dans les textes de ces auteurs brésiliens, nous pouvons reconnaître l'effort théorique qu'ils ont effectué, par rapport à l'insuffisance de la notion de «changement» telle qu'elle se présente, en se libérant de notions comme celles de «vices» de langage, d'«erreurs», de faits «non légitimes», et leur apport aux concepts de langue et de différence, dans le déplacement du sens même de «brésilianismes». Le brésilianisme, dans ce cas, c'est la langue nationale même, la langue brésilienne, dans sa matérialité linguistico-historique.

© Eni Orlandi

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALI Said, 1908: *Dificuldades da Língua Portuguesa*. Rio de Janeiro: Livraria Acadêmica. [Difficultés de la langue portugaise]
- AUROUX Sylvain, ORLANDI Eni P., MAZIÈRE Francine, 1998: «Introduction», in Auroux S., Orlandi E.P., Mazière F. (éds), *L'hyperlangue brésilienne (Langages, 1998, № 130)*, p. 3-7.
- BLUTEAU Rafael, 1712: *Vocabulario Portuguez e Latino*. Lisboa: Colégio das Artes da Companhia de Jesus. [Vocabulaire portugais et latin]
- , 1756: *Diccionario Poetico para uso dos que principião a exercitarssse na Poesia Portuguesa*. Lisboa: Off. Patriarcal de Francisco Luiz Amaro. [Dictionnaire poétique à l'usage des débutants dans l'exercice de la poésie portugaise]
- , 1786: *Secretario Portuguez ou methodo de escrever cartas*. Lisboa: Oficio de Antonio Gomes. [Le secrétaire portugais, ou méthode pour écrire des lettres]
- BRÉAL Michel, 1877: «Quelle place doit tenir la grammaire comparée dans l'enseignement classique», in Bréal M. *Mélanges de Mythologie et de Linguistique*. Paris: Librairie Hachette et C^{ie}, p. 323-345.
- DUCROT Oswald, TODOROV Tzvetan, 1972: *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris: Seuil.
- FREIRE Francisco José, 1842: *Reflexões sobre a Língua Portuguesa*. Lisboa: Typ. Soc. Propagadora de Conhecimentos Uteis. [Réflexions sur la langue portugaise]
- GOMES Alfredo, 1887 [1920]: *Grammatica Portuguesa*. São Paulo: Livraria Francisco Alves, 1920 (12^{ème} éd.). [Grammaire portugaise]
- GUILHAUMOU Jacques, 1989: *La langue politique et la Révolution française*. Paris: Meridiens, Klincksieck.
- LEITE DE VASCONCELOS José, 1911: *Lições de filologia portuguesa*. Lisboa: A. M. Teixeira (2^{ème} éd., 1926). [Leçons de philologie portugaise]
- MELLO da FONSECA Antonio de, 1710: *Antídoto da Língua Portuguesa*. Amsterdam: Casa de Miguel Diaz. [Antidote de langue portugaise]
- MORAES Antonio de, 1789: *Diccionario da Língua Portuguesa*. Lisboa: Typographia Lacerdina (2^{ème} éd., 1813). [Dictionnaire de la langue portugaise]

- , 1802 [1806]: *Epitome de Grammatica da Lingua Portuguesa*. Lisboa: Off. De Simão Thaddeo Ferreira, 1806. [Abrégé de grammaire de la langue portugaise]
- ORLANDI Eni, 1993: «A Língua Brasileira», *Boletim* (ABRALIN, São Paulo), 1993, № 14, p. 41-52. [La langue brésilienne]
- , 2002: *Língua e Conhecimento Linguístico*. São Paulo: Cortez. [Langue et connaissance linguistique]
- , 2009: *Língua Brasileira e Outras Histórias*. Campinas: RG editora. [Langue brésilienne et autres histoires]
- PACHECO da SILVA Junior, Manuel, 1878: *Grammatica Historica da Lingua Portuguesa*. Rio de Janeiro: Typ. A vapor de M. Hezlett. [Grammaire historique de la langue portugaise]
- PACHECO da SILVA Junior, Manuel, LAMEIRA de ANDRADE Pedro, 1887: *Grammatica da Lingua Portuguesa*. Rio de Janeiro: Livraria Francisco Alves. M. [Grammaire de la langue portugaise]
- PAIVA Manoel José, 1759: *Enfermidades da lingua e arte em que se ensina a emudecer para o melhorar*. Lisboa: Monteiro. [Maladies de la langue et art où l'on enseigne de se taire pour l'améliorer]
- PÊCHEUX Michel, 1982: «Délimitations, retournements, déplacements», *L'homme et la société*, 1982, № 63/64, p. 53-69.
- , 1990a: *Discurso: estrutura ou acontecimento?* Campinas: Pontes. [Le discours: structure ou événement?]
- , 1990b: «Le discours: structure ou événement?», in Maldidier D. (éd.), *L'inquiétude du discours – textes de Michel Pêcheux*. Paris: Cendres, p. 303-323.
- PEREIRA Eduardo Carlos, 1907: *Grammatica Expositiva (curso superior)*. São Paulo: Nacional. [Grammaire explicative (cours supérieur)]
- RIBEIRO João Ribeiro, 1887 [1889]: *Grammatica Portuguesa*. Rio de Janeiro: Livraria Classica de Alves e C., 1889 (3^{ème} éd.). [Grammaire portugaise]
- , 1887 [1933]: *Grammatica Portuguesa: curso superior*. Rio de Janeiro: Francisco Alves, 1933 (22^{ème} éd.). [Grammaire portugaise: cours supérieur]
- , 1921: *A Língua Nacional*. Rio de Janeiro: Monteiro Lobato e Cia. [La langue nationale]
- , 1921 [1933]: *Língua Nacional: notas aproveitáveis*. São Paulo: Cia Editora Nacional, 1933. [Langue nationale: notes profitables]
- , 1927: *Curiosidades Verbaes (Estudos applicaveis a língua nacional)*. Rio de Janeiro: Weiszflog Irmãos, SCP, e São Paulo: Cia Melhoramentos. [Curiosités verbales (études applicables à la langue nationale)]
- RIBEIRO Júlio, 1881: *Grammatica Portuguesa*. São Paulo: Jorge Seckler. [Grammaire portugaise]
- ROLNIK Suely, 1992: «À sombra da cidadania: alteridade, homem da ética e reinvenção da democracia», *Boletim de Novidades* (Pulsional, Centro de Psicanálise), 1992, Ano V, № 41, p. 33-42. [À l'ombre de la

citoyenneté: altérité, l'homme d'éthique et la réinvention de la démocratie]

- TARALLO Fernando, 1990: *Tempos linguísticos – itinerário histórico da língua portuguesa*. São Paulo: Ática. [Temps linguistiques – itinéraire historique de la langue portugaise]
- WEINREICH Uriel, LABOV William, HERZOG Marvin, 1968: «Empirical Foundations for a Theory of Language Change», in Lehmann W.P., Malkiel Y. (eds.), *Directions for Historical Linguistics*. Austin: University of Texas Press, p. 95-188. (Traduction brésilienne de M. Bagno, avec l'Introduction de C.A. Faraco: *Fundamentos para uma teoria da mudança lingüística*. São Paulo: Parábola, 2006.)

**La glottogénèse
dans la linguistique historiciste en URSS
(d'une linguistique du mot
à une linguistique du nom)¹**

Patrick SÉRIOT

Université de Lausanne

Résumé:

La linguistique soviétique a tendance à se présenter elle-même comme 1) marxiste-léniniste, 2) sociale, 3) historique. Le maître-mot est ici *l'histoire*. Cet article explore les fondements épistémologiques du discours sur la langue tel qu'il se présente dans la linguistique soviétique des années 1960-1980, en essayant d'en mettre à jour les origines dans une synthèse complexe et contradictoire entre romantisme et positivisme, très éloignée de l'image générale «marxiste» qui en est donnée en Occident.

Mots-clés: genèse, historicisme, inégalité des langues, marxisme, origine du langage, personnalité collective, progrès en langue, reflet, science bourgeoise, science nationale

¹ Cet article fut publié pour la première fois à Aix-en-Provence, dans *Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence*, 1986, N° 4, p. 147-177. Nous le reproduisons ici avec quelques modifications, dans la version adaptée aux normes typographiques des *Cahiers de l'ILSL*.

L'exposé que je vais présenter est extrait d'un travail en cours sur l'idéologie du nom et de la transparence référentielle dans la linguistique soviétique. Il s'agit là de premiers repérages à l'intérieur d'une question complexe, touchant l'ensemble épistémologique de la linguistique soviétique.

La linguistique soviétique a tendance à se présenter elle-même (dans les manuels universitaires², dans les programmes et les bilans des plans quinquennaux³, dans les grandes revues de linguistique ou des ouvrages généraux... bref, dans toute situation institutionnelle) comme

1) marxiste-léniniste,

2) sociale,

3) historique

(les deux derniers points étant une conséquence du premier).

Cette conception est si prégnante qu'elle en vient à s'appliquer à la «linguistique contemporaine» dans son ensemble: «Le lien de l'histoire de la langue à l'histoire de la société est un axiome de la linguistique contemporaine»⁴. Or, de quelle «linguistique contemporaine», au juste, parle-t-on? Un discours sur la langue qui me semble fort répandu, sinon dominant, en URSS, repose sur un maître-mot: *l'Histoire*. Voici, à titre d'illustration, une citation: «L'historisme [*istorizm*] a toujours été un des principes dominants de la linguistique soviétique»⁵.

Comment interpréter cette affirmation, quelle conception de la langue y est à l'œuvre, quelle notion du temps recouvre ce «toujours»? Voilà les questions que je voudrais aborder aujourd'hui.

Remarquons avant tout que le rapport de la langue à l'histoire est présente comme étant d'ordre essentiellement épistémologique; le principe historique est une condition de scientificité de la linguistique: «C'est grâce au principe de l'évolution que la grammaire devient scientifique»⁶. D'autre part, les références théoriques de la linguistique historiciste sont explicitement prises dans le XIX^{ème} siècle. Ainsi R.A. Budagov cite H. Paul, le linguiste allemand néo-grammairien (1846-1921), selon qui «[I]a seule étude scientifique du langage est la méthode historique»⁷ ou V.I. Abaev s'appuie sur une citation d'Engels pour affirmer que «[c]onnaître la genèse

² Cf. Berezin 1984, Chapitre 14.

³ Cf. l'ensemble des articles consacrés au 250^{ème} anniversaire de l'Académie des Sciences, publiés au long de l'année 1974 dans la revue *Voprosy jazykoznanija*, ceux consacrés au 60^{ème} anniversaire de la linguistique soviétique dans la même revue en 1977 (cf. Berezin 1977); cf. également Filin 1977 et 1981, ainsi que les ouvrages collectifs Vinogradov (éd.), 1964; Filin (éd.), 1968 et 1970.

⁴ Krysin 1984, p. 340.

⁵ Neroznak 1981, p. 90. Dans toutes les citations de cet article les mots en italique ont été soulignés par moi. – P.S.

⁶ Čikobava 1980, p. 4.

⁷ Budagov 1983, p. 62.

d'un phénomène est le pas le plus important pour connaître l'essence de ce phénomène»⁸.

Je voudrais donc savoir dans quelle mesure ces affirmations, maintes fois répétées, peuvent servir à déterminer la spécificité de la problématique linguistique en URSS, mais également quel est le lien entre la linguistique que j'appellerai «historiciste» et les divers modèles historicistes du XIX^{ème} siècle.

J'ai donc comme projet immédiat de déterminer les stratégies d'un discours qui me semble institutionnellement dominant dans la linguistique soviétique: le *discours historiciste*. Comment s'articule l'ensemble de la linguistique soviétique à ce modèle dominant, quelles en sont les failles et les contradictions, quel rapport la pratique linguistique en Union soviétique entretient-elle avec cette conception de la scientificité? Et comme projet plus lointain d'étudier le rapport de dépendance, de détermination ou d'écart entre la linguistique soviétique et ce qu'on peut appeler l'idéologie dominante en URSS, ou du moins le discours théorique dominant.

Je dois rappeler, en préliminaire à cet exposé, que la linguistique soviétique n'a rien d'un tout constitué et homogène. Je ne m'intéresse ici qu'au discours dominant, au discours institutionnel de la linguistique soviétique historiciste (LSH), en indiquant quelques tendances de cette linguistique «officielle».

Je définirai donc la LSH, ou linguistique dominante, comme celle qui se dénomme elle-même «linguistique soviétique», celle qui revendique clairement un enracinement et une spécificité nationale, une «tradition nationale»⁹, qui s'oppose non pas à ce qui a précédé, mais à ce qui lui coexiste à l'extérieur de l'URSS.

1. L'HISTORICISME ET SES FORMES

1.1. LA GLOTTOGÉNÈSE, OU LES RÉCITS SUR L'ORIGINE

Il est un lieu commun, dans toute réflexion sur la genèse du langage, de rappeler que la Société de linguistique de Paris avait inscrit dans ses statuts fondateurs, en 1866, l'interdiction de traiter des problèmes d'origine du langage. Il est néanmoins important de s'appuyer sur ce fait bien connu

⁸ Abaev 1970, p. 233.

⁹ Cf. Desnickaja 1981, p. 551 (à propos de l'Institut de la langue et de la pensée, dirigé par I.I. Meščaninov dans les années trente): «Le rôle de cet institut dans la formation des *traditions* de la linguistique soviétique, voilà un des thèmes importants de l'histoire de la science soviétique, qui attend encore ses développements». Un témoignage du caractère institutionnalisé de la spécificité nationale de la linguistique soviétique est, par exemple, l'existence du «Conseil scientifique chargé de l'étude de la théorie de la linguistique soviétique, près l'Académie des Sciences de l'URSS», organisme fondé en 1962, présidé par V.N. Jarceva (cf. Neroznak 1981, p. 89), et qui organise régulièrement des conférences nationales sur différents thèmes tendant à préciser la spécificité de la linguistique soviétique.

pour souligner qu'une telle interdiction ne touche nullement la LSH actuelle qui, au contraire, étudie de façon parfaitement explicite la genèse du langage, comme ramification d'un domaine plus large: l'anthropogénèse¹⁰.

À l'heure actuelle, des problèmes comme l'origine du langage ou le rapport du langage et de la pensée sont considérés en Occident comme philosophiques, ou même franchement métaphysiques. C'est la position, notamment, de G. Mounin¹¹. Dans la LSH, en revanche, ces questions sont internes à la linguistique, elles en sont partie intégrante. Il y a donc une autre façon, en URSS, d'envisager l'objet de la linguistique, et une répartition différente du propre de la langue et de ce qui lui est extérieur.

Ainsi Abaev accuse la linguistique bourgeoise de masquer *l'essentiel*, l'origine du langage: «Aucune théorie générale du langage ne peut être considérée comme complète et achevée si elle n'inclut pas une conception de l'origine du langage»¹².

De même F.M. Berezin¹³ précise qu'il s'agit d'un problème concret, véritable et incontournable, et que si la linguistique bourgeoise ne l'aborde pas, cela prouve seulement qu'elle n'est pas scientifique.

Voici quelques exemples de récits des origines, au caractère fortement spéculatif, car reposant sur des hypothèses moins linguistiques que philosophiques, propres à l'anthropologie soviétique; cf. cette déclaration: «Seule la conception marxiste de la nature et de la société a permis d'appréhender correctement le problème de l'origine du langage, de la pensée, et celui du rôle du travail»¹⁴. A.A. Leont'ev¹⁵ reprend à son compte, comme d'ailleurs le fait G.V. Plékhanov¹⁶, la théorie de L. Noiré sur l'origine du langage dans les onomatopées *ho-ye-yo*, découvertes dans les cris ou mouvements respiratoires et buccaux d'hommes travaillant ensemble¹⁷. Abaev réfute cette théorie en déclarant que si ces «cris de travail» avaient un quelconque caractère psycho-physiologique, ils auraient été identiques pour toutes les hordes primitives connaissant les mêmes processus de travail. Il affirme au contraire que chez les hommes primitifs c'est la

¹⁰ Les thèmes de recherche sur la genèse de l'homme et de l'humanité sont très répandus. On trouve ainsi de très nombreux titres, essentiellement dans des domaines mixtes comme linguistique et ethnologie. Cf. par exemple: *L'origine de la conscience et ses particularités* (Protasjenja 1959); *L'apparition et le développement premier du langage* (Leont'ev 1963); *La préhistoire de l'intelligence* (Vojtonis 1949); *Problèmes de développement du psychisme* (Leont'ev 1959); «L'origine de la parole d'après les données de l'anthropologie» (Bunak 1951); «Les stades de développement de la parole et de l'intelligence dans l'anthropogénèse» (Bunak 1966); *La question de la philogénèse de l'homme* (Tix 1956).

¹¹ Mounin 1972, p. 233.

¹² Abaev 1970, p. 234.

¹³ Berezin 1984.

¹⁴ Šermuxamedov 1980, p. 13.

¹⁵ Leont'ev 1963, p. 46, 57, 66.

¹⁶ Cf. Plékhanov 1912-1913 [1949].

¹⁷ Le «génial Noiré» était déjà considéré par A. Bogdanov, dans *Méthodes de travail et méthodes de connaissance* comme un marxiste en philologie sans le savoir (cité d'après Gayman 1979, p. 174, et Gadet, Pêcheux 1981, p. 89, sans indication de source).

collectivité, vue dans son opposition aux autres collectivités, qui a fait l'objet de la première prise de conscience. Or, le premier objet de conscience a dû être le premier objet de nomination [*narečenie*], donc «les premiers mots étaient seulement les noms des groupes socio-productifs: avant d'être les symboles des choses, ils étaient les symboles des collectivités nommantes [*narekajuščie*]»¹⁸. Ces «premiers mots» étaient donc les désignations de «nous» et «notre», bien avant d'être «moi» ou «mon»¹⁹. Le sujet de la connaissance n'était pas l'individu mais la collectivité. Par conséquent, au début, la fonction communicative n'était pas essentielle. L'important était de «trouver une expression à la conscience naissante de la personnalité collective»²⁰. Il en conclut que l'apparition des premiers mots en tant que symboles sociaux suppose comme condition fondamentale des contacts permanents de deux ou plusieurs collectivités (en opposition ou conflit) et que le langage ne peut pas exister dans un groupe humain isolé. Le langage est donc apparu au paléolithique supérieur²¹.

Il est intéressant de remarquer qu'on sort ici du terrain cratylique: les formes lexicales sont aléatoires (non motivées), et n'ont donc aucun sens en elles-mêmes. L'origine du langage n'est ni conventionnelle ni naturelle, mais sociale: la prise de conscience de soi par la collectivité a précédé celle de l'individu. De la même façon, on insiste beaucoup sur le rôle du *travail en commun* dans l'apparition du langage²², en un discours moral répétant que la collectivité passe avant l'individu²³.

1.2. LA CARTE DEVIENT LE TERRITOIRE

1.2.1. QU'EST-CE QUE LE PERFECTIONNEMENT DE LA LANGUE²⁴?

1.2.1 A). SPÉCIALISATION LEXICALE: UNE LINGUISTIQUE DU MOT

Une partie importante des thèses de la LSH repose sur l'idée de progrès et de perfectionnement de la langue.

Budagov, par exemple, considère l'histoire d'une langue comme un perfectionnement continu, un «mouvement graduel vers l'avant»²⁵, faisant de cette théorie du progrès continu une «thèse marxiste»²⁶. La thèse du perfectionnement des langues est fondée sur l'idée de l'*autonomisation* progressive du mot dans l'histoire: dans les «langues anciennes» les mots

¹⁸ Abaev 1970, p. 235.

¹⁹ *Ibid.*, p. 239.

²⁰ *Ibid.*, p. 241.

²¹ *Ibid.*, p. 243.

²² Cf. Il'ičev (éd.), 1983, article «Langage» [*Jazyk*].

²³ Leont'ev 1984.

²⁴ D'après le titre de l'ouvrage de Budagov 1977.

²⁵ Budagov 1983, p. 65.

²⁶ *Ibid.*, p. 77.

dépendaient beaucoup plus du contexte que dans les langues modernes²⁷. Budagov en donne comme illustration la «Révolution scientifique et technique, [qui] crée les conditions favorables pour un développement large et rapide de la terminologie, c'est-à-dire des mots isolés»²⁸. Le «perfectionnement» est ainsi pour Budagov une transparence référentielle de plus en plus grande, une disparition de la langue derrière le monde à nommer. Ce perfectionnement est quantitatif: à É. Benveniste, pour qui le russe était resté le même après 1917²⁹, Budagov répond qu'il suffit de comparer l'actuel dictionnaire de D.N. Ušakov avec n'importe quel dictionnaire d'avant la Révolution pour se persuader du contraire³⁰. Ou bien il fait le décompte des «nouveaux mots» enregistrés en russe: 1'500 en 1977, 2'300 en 1978. La langue, pour Budagov, est la somme des mots qui la composent. De la même façon Abaev parle du progrès en langue comme d'«une différenciation constante, un accroissement et un enrichissement du lexique»³¹.

Le progrès en langue est donc assimilé à un mouvement continu vers la monosémie, avec l'idée de «spécialisation» de plus en plus grande du lexique, spécialisation, de surcroît, quantifiable.

À la base de ces formulations se trouve, me semble-t-il, une conception fort classique de la langue comme *reflet du monde*. Le perfectionnement est un reflet de plus en plus précis et exact, qui revient à une disparition de la *médiation* de la langue dans le rapport du langage et du monde. Budagov sous-tend cette conception par des allusions à des linguistes russes du XIX^{ème} siècle comme, par exemple, N.V. Kruševskij (1851-1887): «N.V. Kruševskij avait pleinement raison lorsqu'il a formulé la loi fondamentale de la langue comme loi de correspondance du monde des mots au monde des idées. Plus la langue évolue et se développe, et plus elle se rapproche de cet idéal»³². Cet idéal qui, rappelons-le, était déjà celui de G.W. Leibniz, est l'idéal classique de *transparence totale des mots aux choses*, c'est-à-dire une disparition de la langue et de son ordre propre derrière l'ordre des choses. La carte ainsi finira par se fondre dans le territoire, et la meilleure des langues serait alors la non-langue.

Il est inutile d'insister ici sur ce que cette conception ignore: le problème de la polysémie comme condition nécessaire de l'implicite et de la métaphore, le problème de l'autonomie relative du signifiant, c'est-à-dire la problématique de S. Freud, et surtout de J. Lacan. Il me semble plus important de souligner que cet idéal de transparence, par *adéquation* progressive des mots aux choses, est le but assigné, dans la LSH, à la connaissance scientifique, qui est nomination adéquate des choses. La science se doit

²⁷ *Ibid.*, p. 212, 216.

²⁸ *Ibid.*, p. 217.

²⁹ Benveniste 1974, p. 92.

³⁰ Budagov 1983, p. 76.

³¹ Abaev 1970, p. 236.

³² Budagov 1975, p. 26.

donc de trouver le lien qui unit le dire et le savoir, et par conséquent *l'avoir*.

1.2.1 B). UNE LINGUISTIQUE DU NOM: L'ADÉQUATION

Dans la LSH la langue, reflet et nomination du monde, se meut dans un processus *gnoséologique*, assimilé au progrès de «la» science. Le perfectionnement de la langue est donc envisagé dans une problématique d'*adéquation*, du nom à l'objet, de la connaissance au monde à connaître.

Ce qui est désigné par L. Althusser, notamment, comme «processus de production des connaissances» est remplacé ici par une *nomination* de plus en plus adéquate du réel. Il me semble qu'on est ici au cœur de la métaphysique occidentale du signe comme adéquation et reflet, comme substitution de l'impropre au propre, qui remonte à Platon et s'oppose aux théories, par exemple, de grammairiens indiens comme Panini. Abaev expose cette théorie de l'adéquation progressive de façon très explicite: «Surmontant graduellement leur immaturité et leurs limites, les généralisations du langage humain se rapprochent de plus en plus des relations objectives, réelles entre les choses, c'est-à-dire deviennent scientifiques»³³. De même:

«Avec le progrès économique, social et culturel, les sélections, abstractions et classifications réalisées dans la langue correspondent de plus en plus aux relations objectives du monde réel, et le filet posé sur la réalité objective par la langue se rapproche du filet de la connaissance scientifique»³⁴.

On voit dans ces affirmations d'une part que le réel est déjà structuré avant que la langue n'y organise un découpage conceptuel, et d'autre part que la langue est un stock de noms qui s'appliquent à ce réel. Dans la LSH la langue est ainsi une *nomenclature*.

Nous sommes donc dans une linguistique de la *représentation* tout autant, sinon plus, que dans une linguistique de la communication. Tout cela ressemble bien aux spéculations du XVIII^{ème} siècle sur la langue parfaite avec, en outre, une perspective nettement finaliste.

Mais en même temps, et chez les mêmes auteurs, on trouve une conception de l'inégalité du développement des langues proche de celle du romantisme allemand.

1.2.2. L'INÉGALITÉ DES LANGUES

Il y a un lien étroit, dans la LSH, entre, d'une part, l'idée du progrès des langues vers l'adéquation de la représentation et, d'autre part, l'inégalité des langues.

³³ Abaev 1970, p. 256.

³⁴ *Ibid.*, p. 260.

Au nom du matérialisme, Budagov pose que:

«La langue est directement et indissolublement liée à la société. C'est pourquoi un degré différent de développement de la société conditionne un degré différent de développement de la langue. Les linguistes matérialistes ne peuvent en douter»³⁵.

Il faut souligner l'équation générale *société = peuple* dans la LSH, ce qui explique le rapport contradictoire à W. von Humboldt, Humboldt à qui dans le manuel d'histoire de la linguistique de Berezin, par exemple, est consacré un chapitre entier³⁶.

Budagov justifie les conceptions de Humboldt, qui

«[...] idéaliste en philosophie, défendait néanmoins une conception antiautonomie de la langue, reliant la langue à la culture d'une société, à la pensée des hommes d'une époque donnée»³⁷.

Comme chez Humboldt, on trouve dans la LSH l'idée de la langue liée au peuple qui la parle, de la langue comme représentation de la pensée, du lien entre peuple évolué et langue évoluée, et l'opposition langue primitive / langue développée.

L'histoire différente des peuples a produit, selon Budagov, des degrés divers de développement des langues. S'appuyant sur une citation de K. Marx: «Bien que les langues les plus évoluées aient des lois et des déterminations communes avec les langues les moins développées, c'est néanmoins la différence avec ce fonds commun qui constitue leur avance», Budagov propose l'exemple suivant: les langues anciennes avaient des pronoms démonstratifs plus nombreux que les langues modernes. Un système à trois pronoms est donc plus ancien qu'un système à deux pronoms. Les langues «plus intensivement développées» ont, par conséquent, un système à deux pronoms (exemple: le français), alors que les langues «moins développées» ont un système à trois pronoms (exemple: l'espagnol et le portugais)³⁸. Contre «les déclarations démagogiques sur l'égalité totale de toutes les langues dans tous les temps et chez tous les peuples», Budagov affirme «le degré divers de développement des différentes langues, car chaque langue est liée à toute la culture de son peuple, culture dont le niveau est toujours déterminé historiquement»³⁹. Et il ajoute un peu plus loin à ce propos: «Cette thèse est le fondement de la linguistique historique marxiste»⁴⁰. Pour Budagov il s'agit donc d'une position *matérialiste* qui part du principe de base que la langue dépend de la société. Mais les nom-

³⁵ Budagov 1981, p. 31.

³⁶ Berezin 1984, Chapitre 4.

³⁷ Budagov 1983, p. 32.

³⁸ *Ibid.*, p. 107.

³⁹ *Ibid.*, p. 66.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 99.

breuses références qui sont faites à J.G. von Herder et aux linguistes romantiques allemands permettent d'assimiler la société (c'est-à-dire une «formation sociale» dans la terminologie marxiste) au *peuple* envisagé de la façon la plus vitaliste, et de faire ainsi des jugements de valeur sur les différents états de langue en relation avec des développements inégaux de la pensée de chaque peuple.

1.3. L'HISTORICISME, OU L'HISTOIRE NIÉE

1.3.1. ÉVOLUTION DE LA SCIENCE ET SCIENCE NATIONALE

Althusser, après G. Bachelard, a introduit la notion de «coupure épistémologique» dans la constitution d'une science. Il s'agit du «point de non-retour» à partir duquel une science commence⁴¹, du

«[...] moment où une science se coupe de sa préhistoire et de son environnement idéologique et prend conscience de son objet, de ses principes et ses méthodes par une série de négations radicales, souvent contre l'époque et le milieu»⁴².

De coupure épistémologique, on n'en trouvera point dans la LSH. Bien au contraire, le *continuisme* y est explicitement déclaré, avec la notion de *preemstvennost* 'continuité, succession'. La LSH refuse toute idée de rupture, de discontinuité, toutes notions dont M. Foucault (en particulier dans *L'archéologie du savoir*) a montré l'importance.

Dans l'introduction de son manuel d'histoire de la linguistique, Berezin écrit:

«Le principe historique présuppose l'idée de continuité [*preemstvennost*], le lien du passé et du présent, car ce qui est nouveau dans la science n'est pas la négation du passé mais seulement sa transformation, son approfondissement et sa généralisation en correspondance avec l'état présent de la science»⁴³.

L'histoire d'une science (ici la linguistique) est donc vue comme une simple évolution, prise dans une conception linéaire du progrès, thèse parfaitement positiviste, et non dans une problématique de la discontinuité, comme dans l'épistémologie postbachelardienne. L'histoire de la formation et de la production des concepts de la linguistique, l'histoire de la délimitation réciproque des disciplines dans les sciences humaines, l'histoire des modèles dominants en linguistique et de leurs déterminations, tout cela est remplacé par le continuisme de l'idée de *progrès* dans la science, science linguistique qui était «déjà» toute formée dès le départ, comme si son *objet*,

⁴¹ Pêcheux, Fichant 1969, p. 8.

⁴² Mounin 1972, p. 228.

⁴³ Berezin 1984, p. 4.

en tant qu'objet théorique, préexistait empiriquement à toute investigation. C'est ainsi qu'on parle de la linguistique grecque (avec Diogène) ou de la linguistique romaine (avec Lucrèce). C'est donc bien de la *même* science qu'il s'agit, qui étudie toujours, avec plus ou moins de bonheur, le *même* objet.

La dialectique du même et de l'autre sera au centre de cet exposé sur la genèse dans la LSH: *qu'est-ce qui change*, dans l'évolution de la langue ou dans l'histoire des idées sur la langue?

Il semble important de souligner que les seuls clivages qu'on reconnaît à la linguistique sont des clivages nationaux. Il existe ainsi une «tradition linguistique nationale russe et soviétique».

L'idée de tradition nationale en science est, quant à elle, étrangère au positivisme, mais loin d'expliquer la causalité du changement en science par ses déterminations socio-historiques, elle s'apparente plutôt à une vision romantique du peuple: la science est l'expression de la culture du peuple.

La LSH part donc à la recherche de ses origines nationales et des *précurseurs*. Elle ne peut donc pas éviter le finalisme dans l'histoire de la linguistique: il faut découvrir dans la «tradition russe» des textes «matérialistes» avant les autres. On fait donc appel aux écrits de V.N. Tatiščev (1686-1750) ou de M.V. Lomonossov (1711-1765) pour y trouver les premières traces authentiques d'une vision matérialiste de la langue. La «linguistique soviétique», pour la LSH, est donc une discipline à part entière, définie moins par son objet que par sa spécificité nationale, tout comme d'ailleurs la linguistique occidentale est une autre branche du savoir. Par exemple Budagov note que:

«La tradition philologique russe et soviétique dans son ensemble a toujours eu pour caractéristique d'envisager la grammaire comme l'unité organique des significations grammaticales et de leur expression dans la langue, alors que la linguistique américaine, également dans son ensemble, se caractérise par la négation des significations grammaticales et une interprétation purement formaliste des fonctions grammaticales»⁴⁴.

Dans un autre passage de son livre, il rapporte que «le remarquable philologue russe N.V. Kruševskij en 1883 remarquait le "scepticisme" de la linguistique occidentale, qui croit peu en la base réelle de la langue» (il s'agissait d'une critique de B. Delbrück). Et il ajoute: «C'est d'une façon très différente que le lien de la langue à la réalité a été interprété dans la science russe puis soviétique du langage»⁴⁵.

Une autre illustration intéressante de cette thèse de la tradition nationale est la «redécouverte» des théories slavophiles du XIX^{ème} siècle. Selon V.V. Kolesov, «ce n'est que maintenant que les conceptions de Hil-

⁴⁴ Budagov 1983, p. 129.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 37.

ferding commencent à être prises en considération»⁴⁶: A.F. Hilferding (1831-1872), historien et folkloriste, expliquait que les dialectes slaves soient restés longtemps peu différenciés et donc intercompréhensibles (à la différence de l'éclatement précoce des dialectes romans ou germaniques) par le fait que chez les Slaves le sentiment communautaire était plus fort que le sentiment individuel, à l'inverse de la dominance individualiste en Europe occidentale au Moyen Âge.

1.3.2. LE CHANGEMENT DANS LA LANGUE

Le grand débat qui a traversé le XIX^{ème} siècle sur la nature de la linguistique comme science naturelle ou science historique n'est plus, dans la LSH, posé en termes d'affrontement entre deux positions inconciliables. En effet, paradoxalement, la langue, phénomène maintes fois déclaré historique, a une évolution de nature nettement organiciste. C'est la spécificité du modèle organique dans la LSH que je vais aborder maintenant.

Le modèle organique dans la LSH est certes différent de ce qu'il était à l'intérieur de l'*épistémè* du XIX^{ème} siècle⁴⁷. Le thème romantique qu'on trouve fréquemment chez A. Schlegel, par exemple, de dégénérescence des langues (des langues mères parfaites aux rejetons corrompus), avec une période préhistorique de développement et une période historique de déclin, est totalement absent. D'autre part, l'idée de «l'intervention consciente et active» des linguistes sur la langue est incompatible avec un organicisme au sens strict, qui impliquerait, comme chez F. Bopp et A. Schleicher, que la langue est un organisme naturel, soumis à un processus de développement propre, interne, biologique et non historique (cf. chez G.-W.-F. Hegel, «la nature n'a pas d'histoire»).

Si l'on peut parler de modèle organique, c'est dans l'idée de continuité de la *matière* de la langue à travers son évolution dans le temps. Certes, la causalité des changements linguistiques est ramenée essentiellement aux facteurs externes (sociaux), c'est-à-dire tout autant au mode de production qu'à la «vie du peuple». Abaev s'oppose à l'évolutionnisme naturaliste du XIX^{ème} siècle: il ne reconnaît pas comme cause déterminante de l'évolution de la langue «le développement du cerveau et de l'intelligence en dehors de tout lien avec une organisation socio-productive», il récuse une «conception de l'apparition du langage comme résultat d'une évolution biologique naturelle»⁴⁸. Pour lui, le processus d'hominisation de l'animal est le passage du biologique au social.

Et pourtant la langue, dans ses changements, est décrite comme une *matière vivante*, ayant des potentialités propres qui se développent plus ou moins selon le *milieu* dans lequel elle évolue. On reconnaît là l'influence du

⁴⁶ Kolesov 1984, p. 175.

⁴⁷ Au sens de M. Foucault.

⁴⁸ Abaev 1970, p. 237.

darwinisme, qui joue un rôle considérable dans les spéculations historico-génétiques de la LSH actuelle.

Abaev écrit que la seule méthode valable en linguistique consiste à étudier...

«[...] de quelle manière dans le maigre inventaire des premiers mots se sont trouvées enracinées les puissantes potentialités de développement et d'épanouissement du langage humain, dans toute la richesse et la complexité de son organisation, dans toute la diversité de ses réalisations. En bref, c'est dans les sources mêmes du langage qu'une théorie glottogonique optimale doit découvrir les forces motrices de tout le développement de la langue»⁴⁹.

Il faut remarquer ici la métaphore implicite du *germe*: le tout organique est donné d'emblée, la langue est un organisme vivant possédant des *potentialités*, qui se développent avec plus ou moins de bonheur selon le milieu humain, lequel milieu va actualiser des potentialités *déjà* inscrites au départ. Ces potentialités en germination gardent le mystère de la première graine, du noyau initial qui se développe. Abaev note la grande puissance d'abstraction des peuples primitifs qui ont, par exemple, un nom pour désigner la force magique qui imprègne les êtres vivants et les éléments naturels. Il écrit:

«Ces idées n'expriment pas uniquement une faiblesse de la capacité cognitive. Elles traduisent aussi sa force, la grande force généralisante dont dès le départ le langage humain [*čelovečeskoe slovo*] a été doté. Dans ces idées, *comme dans un germe* [*kak v zarodyše*] étaient déjà visibles les premières lueurs des futures généralisations scientifiques. Elles ont été le gage du développement illimité des capacités cognitives de l'homme, de l'immense progrès de la connaissance humaine»⁵⁰.

L'organicisme latent de la LSH est tempéré par le rôle déterminant du *milieu humain*. On trouve en effet dans la LSH une variante particulière du thème vitaliste: c'est l'image de la *fécondation*. Il s'agit de la métaphore de la *greffe*, sur un organisme sauvage et peu «développé», d'un élément sélectionné et élaboré.

Ainsi, par exemple, G.G. Gamzatov, à propos de l'«influence» du russe sur les langues du Daghestan, parle de

«[...] la stimulation de leurs ressources et de leurs potentialités internes, [du] développement de leurs structures, [du] perfectionnement de leurs normes phonétiques, morphologiques et syntaxiques, [du] développement de leur système stylistique»⁵¹

⁴⁹ *Ibid.*, p. 243.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 256.

⁵¹ Gamzatov 1983, p. 246.

(sous l'influence du russe).

De même Ju.D. Dešeriev, à propos du bilinguisme russo-ukrainien en Ukraine, parle de «la stimulation des traits de développement commun aux langues en interaction, [du] développement des potentialités du mot dans les langues en interaction»⁵².

Il faut noter clairement que le rôle du milieu (milieu humain ou contact de langues) ne peut être que de faire avancer plus ou moins vite un développement *déjà* inscrit potentiellement dans une perspective continuiste et linéaire. Par exemple, pour Budagov,

«[...] dans la conception marxiste de la langue tout est lié. Il est tout particulièrement important de souligner la différence qui existe entre le concept de totale égalité de toutes les langues naturelles par leur nature et le concept d'inégalité des langues par leur niveau de développement socio-historique (langues moins développées et langues plus développées). Dans ce second cas, il n'y a rien d'"offensant" pour les langues moins développées: *il suffit de créer pour elles des conditions favorables*, et ces langues acquièrent alors la possibilité de se perfectionner constamment»⁵³.

On justifie ainsi une sorte de thèse du *développement séparé*, et une politique lexicale volontariste doit suffire à combler ce retard. Budagov constate ainsi... «l'enrichissement du lexique des langues qui, en leur temps, n'ont pas bénéficié des conditions favorables pour leur développement, et qui de nos jours croissent grâce à l'apport de mots courants venus d'autres langues»⁵⁴.

Cette idée générale du progrès continu (de la langue, de la pensée, de la science et de la technique) dans un temps linéaire est une conception évolutionniste de l'Histoire, d'une Histoire continue, non contradictoire, envisagée comme simple chronologie, c'est-à-dire une *genèse*. Le «progrès» dans la langue est parallèle au progrès de l'humanité en général: le temps, dans le changement linguistique, est, pour la LSH, l'accumulation du travail des générations successives d'un peuple sur sa langue.

Ainsi V.G. Kostomarov écrit: «Les générations de Russes, en utilisant leur langue, en l'enrichissant et en la perfectionnant, ont introduit dans ses formes, ont reflété dans ses mots et groupes de mots leur nature, leur histoire, leur poésie et leur philosophie»⁵⁵. On trouve ce thème du travail des générations successives sur la langue par exemple chez W.D. Whitney, mais il me semble plus juste de le faire remonter à la philosophie de Hegel, pour qui «la langue est le dépôt de la pensée».

L'Histoire comme *genèse*, voilà quel pourrait être le thème général de cet exposé. Certes, on parle souvent, dans la LSH, de stadialité [*stadial'nost'*], comme chez N.Ja. Marr, et la LSH est même parfois considérée

⁵² Dešeriev 1980, p. 138.

⁵³ Budagov 1981, p. 31.

⁵⁴ Budagov 1977, p. 71.

⁵⁵ Kostomarov 1975, p. 167.

en France comme «néo-marriste». Or, il me semble qu'il ne faut pas s'arrêter aux apparences, et que la stadialité telle qu'elle est présentée à l'heure actuelle n'a plus grand rapport avec la théorie marriste. Budagov, en effet, définit la stadialité comme «la régularité du développement de la langue en liaison avec le développement de la pensée, avec le niveau de développement de la culture (au sens large) d'un peuple, d'une société»⁵⁶.

On n'a là aucune démonstration d'une quelconque théorie des stades, remplacée maintenant par l'idée du développement continu de la culture du peuple. L'historicisme militant de la LSH est ainsi passé d'une vision fortement discontinuiste chez Marr à une vision continuiste. Budagov, par exemple, parle de *périodisation* à propos de l'histoire du russe, et il emploie le mot de tournant, période-charnière [*perelom*]. Un de ces tournants a été pour le russe la période 1800-1820, grâce au travail d'A.S. Pouchkine sur la langue. Mais ici, outre qu'on confond la langue et le style d'un écrivain, l'influence du milieu humain est réduite à celle des grands hommes, qui améliorent et perfectionnent la langue. On est extrêmement loin des recherches typologique de Meščaninov, qui étudiait dans le passage d'un système ergatif à un système nominatif le reflet de transformations socio-économiques.

Je dirai en conclusion de cette première partie que l'historicisme de la LSH, pour confus qu'il soit, doit être rapporté à une conception propre à la première moitié du XIX^{ème} siècle. Caractéristique, par exemple, est le fait que Budagov cite Herder comme étant «le premier linguiste à avoir une conception du devenir historique comme processus soumis à des lois»⁵⁷, Herder, cité très positivement par Berezin⁵⁸, Herder, celui-là même qui a fait le premier l'adéquation *langue = peuple*⁵⁹.

La causalité des changements linguistiques est donc à la fois externe (le régime socio-politique, ou le peuple comme un tout) et interne (organicisme, germination). Mais le conflit n'est qu'apparent entre le sociologisme et un évolutionnisme assimilé au perfectionnement. On est plus près d'A. Meillet que de Marx.

Ce qu'il faut remarquer, à mon avis, est que ce qui change, ce qui évolue, c'est le *mot*, considéré comme une *matière*. Ce sera mon deuxième point: le substantialisme.

⁵⁶ Budagov 1983, p. 94.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁸ Berezin 1984, p. 24-25.

⁵⁹ Cf. l'introduction au recueil *La linguistique soviétique en 50 ans* (Filin [éd.], 1967, p. 7): un des traits caractéristiques de la linguistique soviétique y est présenté comme «l'étude historique de la langue en relation avec l'histoire du peuple qui la parle».

2. CAUSE ET CONSÉQUENCE DE L'HISTORICISME: LE SUBSTANTIALISME

2.1. LA LANGUE EST UNE NOMENCLATURE

On peut montrer que la pratique de la LSH est cohérente à partir d'une certaine conception de la langue. Si les recherches sur l'origine peuvent ne pas être considérées comme une question métaphysique par la LSH, c'est que ces recherches s'inscrivent dans une vision de la langue (et non seulement du langage) comme *substance*.

Dans la LSH la langue *est* une nomenclature, elle est la nomination d'un réel dont le découpage conceptuel préexiste à l'opération de nomination. Le réel est donc structuré en soi, en dehors de toute dicibilité.

La conception matérialiste de la langue que prône un auteur comme Budagov me semble proche d'un *réalisme* substantialiste: partant de la «thèse marxiste indiscutable de l'existence objective de la langue»⁶⁰, Budagov attribue à chaque mot un sens propre, «fondamental»⁶¹, qu'on peut reconnaître au fait que ce sens est donné en premier dans les dictionnaires unilingues⁶². Il s'oppose ainsi à toute une tradition issue de L. Wittgenstein, selon laquelle le sens d'un mot est dans son emploi et, plus encore, explicitement, à la théorie de F. de Saussure, selon lequel le sens d'un mot est sa *valeur* référentielle (la langue comme système de rapports négatifs et non comme nomenclature). La théorie saussurienne de la valeur est interprétée par Budagov comme un «relativisme absolu» et assimilée au solipsisme de G. Berkeley⁶³.

Considérant la langue comme un stock de mots, Budagov transpose, me semble-t-il, la «thèse marxiste de l'existence objective des sens fondamentaux»⁶⁴ en une conception atomistique de la signification, assimilée à la désignation transparente pure et simple de l'objet par le mot, ce qui, paradoxalement, rappelle fortement l'analyse de B. Russel ou les théories du langage issues du platonisme.

La conception substantialiste qu'a Budagov de la langue s'apparente selon moi à une ontologie vitaliste de la langue, analogue à certains courants du XIX^{ème} siècle (de Humboldt à Schleicher)⁶⁵. Il écrit notamment:

«Dans la mesure où la langue maternelle de chaque individu existe en dehors de sa conscience, la langue elle-même se présente comme une substance détermi-

⁶⁰ Budagov 1983, p. 193.

⁶¹ *Ibid.*, p. 202.

⁶² *Ibid.*, p. 191, 194.

⁶³ *Ibid.*, p. 55.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 208.

⁶⁵ Cf. également l'introduction au recueil *Engels et la linguistique* (Jarceva [éd.], 1972, p. 4): le XIX^{ème} siècle y est présenté comme l'époque où on étudie la substance de la langue, par opposition aux grammaires spéculatives des XVII^{ème}, XVIII^{ème} et XX^{ème} siècles.

née. Les gens naissent et meurent, mais leur langue maternelle, passant de génération en génération, continue à vivre, conservant sa substance»⁶⁶.

Il faut insister sur le fait que cette théorie substantialiste se fonde sur la philosophie matérialiste. Berezin déclare:

«Les linguistes soviétiques sont guidés par la conception matérialiste dialectique de la nature de la langue et de ses fonctions sociales, par la reconnaissance de la primauté de la substance de la langue sur les relations existant dans la langue»⁶⁷.

Si l'on peut, dans la LSH, se poser des questions comme celle de l'origine du langage, c'est parce que l'histoire de la langue est une histoire des mots, du lexique, qui forme la matière même de la langue. Il en découle cette conséquence que le lexique est plus important que la «grammaire» (par «grammaire» il faut entendre ici, me semble-t-il, la morpho-syntaxe).

Abaev écrit:

«En parlant de l'origine du langage, nous avons toujours à l'esprit l'origine des mots, du lexique de désignation concrète [*predmetno-značimyj*], et non de la grammaire. Le lexique et la grammaire sont des choses différentes, génétiquement et fonctionnellement. Le lexique de désignation concrète est entièrement en relation avec la réalité objective, la grammaire n'y est liée que par certains de ses éléments (par exemple les classifications nominales, si elles ont une expression morphologique). Dans le lexique, c'est l'aspect cognitif de la langue qui est au premier plan, dans la grammaire, c'est l'aspect technique communicationnel. Le lexique c'est le mode de vie [*byt*] appréhendé par la conscience sociale. La grammaire, ce sont des procédés socialement déterminés d'organisation du matériau linguistique en vue de la communication. Dans la mesure où cette élaboration s'est déroulée progressivement, sur la base d'un matériau lexical déjà existant, le lexique précède chronologiquement la grammaire. Il n'y a pas et il ne peut y avoir de théorie de l'origine du langage qui expliquerait simultanément l'origine du lexique et celle de la grammaire»⁶⁸.

On peut alors revenir à la question déjà posée: qu'est-ce qui change dans le changement linguistique? Pour Abaev la réponse est claire: l'invariant du changement est la matière linguistique, seules les *formes* de chaque mot changent. On a ainsi une théorie de la conservation de la matière à travers ses métamorphoses, analogue à ce qui se passe en chimie. Le russe moderne serait ainsi consubstantiel au vieux-russe.

Voici comment Abaev présente cette idée:

«Bien que les mots que nous employons aujourd'hui ne le cèdent en rien par leur âge aux outils en pierre de l'époque préhistorique, quelle différence colos-

⁶⁶ Budagov 1983, p. 56.

⁶⁷ Berezin 1977, p. 17.

⁶⁸ Abaev 1970, p. 235.

sale, néanmoins! Nous trouvons la hache de pierre presque dans l'état où elle est sortie des mains de l'artisan qui l'a créée; les mots de notre langue, avant d'acquiescer l'enveloppe sonore et le sens dans lesquels nous les employons maintenant, ont subi pendant des dizaines de milliers d'années tant de transformations et de métamorphoses phonétiques, dérivationnelles et sémantiques, qu'il est aussi impensable de reconstituer la façon dont ils étaient prononcés et ce qu'ils signifiaient dans la bouche des hommes de l'âge de pierre que de déterminer par la forme et l'aspect de nos meubles quelle était l'apparence des arbres dont ils sont faits»⁶⁹.

Il me semble que l'analogie avec les meubles est éclairante: c'est bien de la même *matière* que sont faits les meubles et les arbres, comme ce sont les mêmes mots qui ont évolué en se déformant au cours du temps, et nullement un système de rapports.

Enfin, une conséquence du substantialisme est l'idée, fondamentale dans la LSH, d'«intervention active des linguistes dans la langue». Pour Saussure la matérialité formelle de la langue s'oppose à sa maîtrise par les locuteurs; s'il s'agit en revanche d'une matérialité empirique et substantialiste, alors on peut intervenir sur cette matière et sur son devenir.

2.2. L'INTERVENTION ACTIVE

Dans un récent numéro de la *Revue des études slaves*, un article présentait l'idée d'intervention sur la langue comme une utopie pure et simple, à la limite de l'aberration⁷⁰. Il me semble qu'il est plus important de montrer comment une certaine conception de la langue détermine un certain *travail sur la langue*.

Ainsi pour Budagov «le caractère objectif de l'existence de la langue n'empêche pas le peuple (et avant tout ses plus éminents représentants) d'exercer une action sur sa langue maternelle»⁷¹. Cette position fonde toute la possibilité d'une *politique linguistique* (c'était déjà la position de L. Jakubinskij contre Saussure⁷²).

Un point me semble être à souligner: l'intervention active des locuteurs sur la langue est réalisée par le peuple tout entier, en tant que tout homogène, et surtout conscient: il s'agit d'un *peuple parlant*, comme on dit le *sujet parlant*. Abaev le dit explicitement: «[...] le sujet de la connaissance n'est pas l'individu, mais la collectivité»⁷³. Le peuple est sujet, comme l'est la *nation* chez Meillet, comme entité dotée d'une capacité de raisonnement conscient sur la langue, extérieure à la langue. Budagov écrit:

⁶⁹ *Ibid.*, p. 242.

⁷⁰ L'Hermitte 1984.

⁷¹ Budagov 1983, p. 5.

⁷² Cf. Jakubinskij 1931.

⁷³ Abaev 1970, p. 241.

«La linguistique historique s'efforce de rendre compte de ce qui se passe dans la langue. Cependant il faut se souvenir qu'il ne s'agit pas là de la cause première de tous les changements linguistiques. Une telle cause première n'existe pas, si ce n'est la plus générale: *l'aspiration des gens à faire de la langue un moyen plus adéquat pour transmettre leurs pensées et leurs sentiments*»⁷⁴.

On justifie donc l'intervention consciente de la collectivité des locuteurs (de ce que j'ai appelé le «peuple parlant») au nom de l'adéquation des mots et du monde à dire. On est loin ici de Wittgenstein et Lacan et de l'impossibilité du métalangage: pour Budagov la prise de conscience du rapport langue / réel est extra-linguistique.

Comment cette intervention consciente et active se réalise-t-elle en URSS d'après les textes de la LSH? Il y a, bien sûr, le travail créateur des grands écrivains, mais il s'agit en fait essentiellement du travail de *normalisation* de la langue par les linguistes: les linguistes dirigent l'évolution de la langue, donnent des recommandations dans des revues spécialisées (par exemple *Russkaja reč'*) et peuvent par conséquent faire des *prévisions* sur le cours de révolution de la langue. Kostomarov écrit, à propos de la situation des langues en URSS:

«Dans la situation actuelle de bilinguisme et de contacts approfondis entre les langues, les langues ne s'enrichissent plus mutuellement par un effet spontané, mais par une intervention consciemment maîtrisée. Les linguistes, par exemple, contrôlent attentivement l'avancée des emprunts lexicaux, l'évolution du fonds terminologique commun de toutes les langues de l'URSS»⁷⁵.

De même I.K. Beloded écrit:

«La science linguistique doit intervenir dans la vie du mot en littérature, car elle en est responsable, en théorie et en pratique, comme elle est responsable de tout l'ensemble de la langue normative parlée par le peuple tout entier. La science linguistique doit intervenir dans la vie de la langue normative [*literaturnyj jazyk*] et élaborer des recommandations, en se fondant à la fois sur les réalisations de la science, l'expérience sociale, la pratique linguistique normative, et sur les richesses linguistiques orales du génie linguistique créateur du peuple»⁷⁶.

⁷⁴ Budagov 1983, p. 127.

⁷⁵ Kostomarov 1975, p. 46.

⁷⁶ Beloded 1977, p. 12.

3. UN OBJET DE SCIENCE INSAISSABLE

3.1. LE RÉEL DE LA LANGUE

Chez K. Marx, F. Engels ou V.I. Lénine le problème de la langue n'est pas encore un enjeu fondamental dans la lutte idéologique.

En URSS, à la différence de ce qui se passe en Occident, la linguistique n'est pas le modèle théorique dominant pour les sciences humaines. Ce rôle de modèle théorique dominant est rempli par l'historicisme, comme explication causale de tout phénomène, mais sous une forme qui me semble non dégagée de ce que Foucault appelait l'*épistémè* du XIX^{ème} siècle. Il s'ensuit une série de paradoxes.

La LSH est tout entière dominée par un thème central: l'antisaussurisme, au nom du matérialisme historique qui, selon les linguistes que j'ai cités, pose que la langue est une substance réelle, et que les relations entre les éléments ne sont que secondaires par rapport à ces éléments qui sont, eux, premiers. La thèse que je voudrais défendre maintenant est que cette position antisaussurienne n'est autre qu'un refus de l'objet théorique de la linguistique, qu'un refus de l'autonomie de la linguistique comme science.

La LSH se caractérise, dans son refus du système, par un empirisme déclaré, un refus de la spécificité de l'objet de connaissance et de la constitution d'un objet théorique. (Je rappelle l'opposition que fait Althusser entre l'*objet réel*, comme objet empirique concret, préexistant à toute investigation, et l'*objet de connaissance*, qui résulte de l'adoption d'un point de vue sur le réel, qu'il permet de s'approprier sur le mode de la connaissance. En outre, ces deux objets ne sont pas extérieurs l'un à l'autre, mais entrent dans un rapport contradictoire.)

Il est notable, par exemple, qu'on cite, dans la LSH, plus souvent Meillet que Saussure, en y approuvant son culte du *fait*: dans ce système de valeurs, l'abstraction est quelque chose de négatif, le «fait», en revanche, est valorisé.

Quand je parle d'empirisme déclaré de la LSH, je veux dire que l'*objet* de la linguistique n'est pas *construit* à l'intérieur d'une théorie, mais *déjà donné* dans la transparence d'une approche empirique. Autrement dit, la LSH refuse l'idée que *le point de vue crée l'objet*.

Le mode d'appropriation scientifique du réel se réalise donc en une vision substantialiste de l'objet d'étude et une méthode *atomiste*, c'est-à-dire une négation absolue de la théorie saussurienne de la valeur. Je prendrai un exemple dans la théorie du phonème avancée par L.V. Ščerba. Pour lui et l'«École de Leningrad»⁷⁷ le phonème est un «son fondamental», un

⁷⁷ La phonologie de l'«École de Moscou», avec A.A. Reformatskij, repose sur des principes théoriques très différents. Les exemples et citations que je donne ne prétendent nullement être «représentatifs» de la «linguistique soviétique» tout entière, mais d'un courant de pensée caractérisé par la dévalorisation de l'idée de valeur au profit de l'idée de substance, censée, elle, représenter la «linguistique soviétique» dans son ensemble.

son minimal, l'invariant des variantes de prononciation, une sorte de plus petit dénominateur commun, en tout cas une substance phonique. Le phonème est mis en évidence par une méthode *inductive*: on établit des généralisations à partir de *faits* empiriquement constatés. Le phonème, par conséquent, est un *son*, fait de la même *matière* que les autres sons, mais cette matière phonique est porteuse de sens. Voici la définition, par exemple, qu'en donne M.I. Isaev: «[...] les phonèmes sont les sons fondamentaux qui permettent une différence de sens»⁷⁸.

La LSH refuse donc d'envisager une matérialité d'ordre formel, différentiel, le matérialisme qu'elle prône ne lui permet de reconnaître qu'un mode réaliste d'existence de l'objet de science.

Il semble que deux problèmes soient alors confondus: le réel *dans* la langue et l'ontologie *de* la langue. Budagov s'intéresse au «fonds réel de la linguistique, [à] la réalité des catégories dont s'occupent les linguistes»⁷⁹. On en vient ainsi à une conception *réaliste* des catégories grammaticales: Budagov déplore que «nous ne savons pas encore combien de sous-catégories possède l'instrumental dans les langues slaves»⁸⁰. Ces catégories sont donc censées exister en tant que telles *avant* toute investigation, attendant d'être découvertes. L'objet de connaissance est ainsi assimilé à l'objet réel.

3.2. SYNCHRONIE / DIACHRONIE

Le refus de la matérialité formelle différentielle de la langue implique une non théorisation de l'opposition synchronie / diachronie qui provient sans doute d'une lecture très réductrice de Saussure, à travers un structuralisme classique vu comme un refus de l'histoire. Or, pour Saussure, semble-t-il, la synchronie ne peut s'interpréter que dans son opposition à la diachronie, et non isolément.

La LSH se fonde sur une citation d'Engels, qui dit qu'on ne connaît bien un fait que si on en connaît l'histoire, c'est-à-dire la genèse. Tout «fait» étant historique, il ne peut alors pas y avoir d'*opposition* entre synchronie et diachronie, c'est-à-dire que cette opposition n'est pas pensable.

Pour Saussure, le système constitue le préalable pour envisager les problèmes liés au changement linguistique. Sa théorie de la valeur rend impossible l'histoire de la langue comme histoire d'une substance: ce qui change ce sont des rapports, non des choses. Les changements ne peuvent donc pas être pensés sur le modèle de l'organisme, ce qui implique de reconnaître l'*autonomie radicale* de chaque système linguistique.

Il me semble alors intéressant de constater que dans la LSH il ne peut pas y avoir de reconnaissance de l'autonomie des systèmes, cf. l'opinion suivante de Budagov: «Le problème ne fut posé de façon scienti-

⁷⁸ Isaev 1977, p. 4.

⁷⁹ Budagov 1983, p. 40.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 47.

fique qu'au XIX^{ème} siècle. Il s'agit de la méthode comparativo-historique: qu'est-ce que la parenté et la non parenté des langues?»⁸¹ La LSH, par l'accent qu'elle met sur l'étude de la parenté et de l'évolution des langues, des croisements, des influences, etc., en vient ainsi à l'idée qu'il y a quelque chose de la substance d'une langue dans la substance d'une autre langue: les *mêmes* éléments évoluent et se mêlent, par *osmose*.

Le matérialisme substantialiste est ainsi fondamentalement lié à la quête de l'origine (on l'a vu avec Abaev). Certains linguistes remettent même à l'honneur un très ancien problème, celui de l'existence en tant que telle de la langue mère indo-européenne: «Les tendances formalistes se manifestent dans les travaux de certains comparativistes: elles apparaissent dans la négation de la correspondance des protoformes reconstruites avec des *réalités* linguistiques préhistoriques»⁸². Une conception de la langue comme substance est une condition nécessaire à la recherche de la langue indo-européenne en tant que langue. Cette question, tout simplement, perd son sens, si on tient que l'objet de connaissance de la linguistique est un système de valeurs différentielles.

Quant à l'idée d'évolution de la *matière* linguistique, elle est liée à la conception de l'histoire comme genèse et non comme discontinuité, genèse qui est à la fois organiciste et sociologiste.

3.3. L'ORDRE DE LA LANGUE

La LSH ne reconnaît pas un *ordre propre* à la langue. La langue, dans cette théorie, a l'ensemble de ses déterminations hors d'elle-même. On étudie les lois régulières d'évolution de la langue, mais la détermination du changement est exogène à ce qui change. La LSH, certes, se donne comme objet «la nature de la langue», «l'ontologie de la langue», mais en fait l'essentiel de sa démarche est une recherche aux marges de la langue: langue et pensée, langue et société, langue et histoire. Les déclarations de la LSH sur les recherches des lois universelles d'évolution des langues sont ainsi rendues, à mon avis, sans effet dans la mesure où cette linguistique est privée d'objet théorique propre, où elle est dépendante d'autres secteurs scientifiques qui, d'un point de vue exogène à la langue, étudient les déterminations de celle-ci. La LSH est une *linguistique des marges*.

La pratique de la LSH est donc paradoxale. S'appuyant sur une violente dénégation du positivisme, elle en garde néanmoins un certain nombre de traits caractéristiques:

- contre l'abstraction, assimilée à de l'idéalisme, elle s'attache aux «faits» concrets, dont l'accumulation doit, par *induction*, faire parvenir à la vérité;
- elle s'attache à suivre le progrès de la science, de la pensée, de l'humanité en général, dans un temps continu où l'Histoire est une genèse, ce dernier point l'assimilant également à du scientisme.

⁸¹ *Ibid.*, p. 32.

⁸² Mel'ničuk 1983, p. 201.

Il faut donc déplacer les dichotomies, et clivages théoriques traditionnels, et il n'est pas sûr qu'il existe encore des catégories adéquates pour caractériser entièrement la LSH.

CONCLUSION

J'ai essayé de montrer que la conception de la langue comme une substance permet d'étudier l'histoire de la langue et l'Histoire dans la langue en faisant l'économie de l'opposition synchronie / diachronie, tout en privant la linguistique de tout objet théorique spécifique.

Il me semble que les textes que j'ai mentionnés – ils sont tous postérieurs à 1970 – s'inscrivent à l'intérieur de l'*épistémè* du XIX^{ème} siècle, par leur visée anhistorique dans un discours fondé sur un maître mot: l'Histoire, par le mélange du thème vitaliste du développement et positiviste du progrès.

Enfin la langue comme substance, la langue comme stock lexical, stock de noms des choses, voilà ce qui peut servir d'objet empirique à la LSH. En ce sens elle n'est nullement néo-marriste, car pour Marr et Meščaninov la langue était avant tout un certain type d'organisation syntaxique. Il s'agit d'une nouvelle période de la linguistique soviétique en général, qui doit être soigneusement distinguée de la période d'avant la «discussion de 1950».

© Patrick Sériot

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABAEV Vasilij Ivanovič, 1970: «Otraženie raboty soznanija v leksiko-semantičeskoj sisteme jazyka», in Filin F.P. (éd.), 1970, p. 232-262. [Le reflet du travail de la conscience dans le système lexico-sémantique de la langue]
- BELODED Ivan Konstantinovič, 1977: «Naučno-texničeskij progress i jazyk xudožestvennoj literatury», *Voprosy jazykoznanija*, 1977, № 3, p. 3-12. [Le progrès scientifique et technique et la langue de la littérature]
- BENVENISTE Émile, 1974: *Problèmes de linguistique générale*, t. II. Paris: Gallimard.
- BEREZIN Fedor Mixajlovič, 1977: «Sovetskomu jazykoznaniju – 60 let», *Voprosy jazykoznanija*, 1977, № 5, p. 13-26. [La linguistique soviétique a 60 ans]
- , 1984: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Vysšaja škola. [Histoire des théories linguistiques]
- BUDAGOV Ruben Aleksandrovič, 1975: «Čto takoe obščestvennaja priroda jazyka?», *Voprosy jazykoznanija*, 1975, № 3, p. 3-26. [Qu'est-ce que la nature sociale de la langue?]
- , 1977: *Čto takoe razvitie i soveršenstvovanie jazyka?* Moskva: Nauka. [Qu'est-ce que le développement et le perfectionnement de la langue?]
- , 1981: «K voprosy o meste sovetškogo jazykoznanija v sovremennoj lingvistike», *Voprosy jazykoznanija*, 1981, № 2, p. 22-35. [Le problème de la place de la linguistique soviétique dans la linguistique contemporaine]
- , 1983: *Jazyk – Real'nost' – Jazyk*. Moskva: Nauka. [La langue – La réalité – La langue]
- BUNAK Viktor Valerianovič, 1951: «Proisxoždenie reči po dannym antropologii», in Levin M.G., Debec G.F., Roginskij Ja.Ja. (éds), *Proisxoždenie čeloveka i drevnee rasselenie čelovečestva*. Moskva (*Trudy Instituta ètnografii Akademii nauk SSSR*, novaja serija, 1951, vol. 16), p. 205-290. [L'origine de la parole d'après les données de l'anthropologie]
- , 1966: «Reč' i intellekt, stadii ix razvitija v antropogeneze», in Bunak V.V. (éd.), *Iskopaemye gominidy i proisxoždenie čeloveka*. Moskva (*Trudy Instituta ètnografii Akademii nauk SSSR*, novaja serija, 1966, vol. 92), p. 497-555. [Les stades de développement de la parole et de l'intelligence dans l'anthropogénèse]

- ČIKOBAVA Arnol'd Stepanovič, 1980: «Istorizm i lingvistika», *Voprosy jazykoznanija*, 1980, № 6, p. 3-12. [Le principe historique et la linguistique]
- DESNICKAJA Agnija Vasil'evna 1981: «Viktorija Nikolaevna Jarceva (k 75-letiju so dnja roždenija)», *Izvestija Akademii nauk SSSR (Serija literatury i jazyka)*, 1981, vol. 40, № 6, p. 550-553. [Pour le 75^{ème} anniversaire de Viktorija Nikolaevna Jarceva]
- DEŠERIEV Junus Dešerievič, 1980: «Recenzija na: Beloded I.K., Ižakevič G.P., Čertorižskaja T.K. *Russkij jazyk kak istočnik obogaščenja jazykov narodov SSSR*, Kiev, 1978», *Voprosy jazykoznanija*, 1980, № 2, p. 136-139. [Compte rendu de: Beloded I.K., Ižakevič G.P., Čertorižskaja T.K. *Le russe comme source d'enrichissement des langues des peuples de l'URSS*, Kiev, 1978]
- FILIN Fedot Petrovič (éd.), 1967: *Sovetskoe jazykoznanie za 50 let*. Moskva: Nauka. [La linguistique soviétique en 50 ans]
- (éd.), 1968: *Teoretičeskie problemy sovetskogo jazykoznanija*. Moskva: Nauka. [Les problèmes théoriques de la linguistique soviétique]
- (éd.), 1970: *Leninizm i teoretičeskie problemy jazykoznanija*. Moskva: Nauka. [Le léninisme et les problèmes théoriques de la linguistique]
- , 1977: «Sovetskoe jazykoznanie: teorija i praktika», *Voprosy jazykoznanija*, 1977, № 5, p. 3-12. [La linguistique soviétique: théorie et pratique]
- , 1981: «Ob aktual'nyx zadačax sovetskogo jazykoznanija», *Voprosy jazykoznanija*, 1981, № 1, p. 3-6. [De quelques tâches présentes de la linguistique soviétique]
- FOUCAULT Michel, 1969: *L'archéologie du savoir*. Paris: Gallimard.
- GADET Françoise, PÉCHEUX Michel, 1981: *La langue introuvable*. Paris: Maspéro.
- GAMZATOV Gadži Gamzatovič, 1983: «Voprosy dvujazyčija v Dagestane», *Izvestija Akademii nauk SSSR (Serija literatury i jazyka)*, 1983, vol. 42, № 3, p. 246-252. [Les problèmes du bilinguisme au Daghestan]
- GAYMAN Jean-Marc, 1979: «Lutte des classes et guerre des langues en URSS», in Gadet F., Gayman J.-M., Mignot Y., Roudinesco E. *Les maîtres de la langue (avec des textes de Marr, Staline, Polivanov)*. Paris: Maspéro, p. 149-196.
- IL'ICEV Leonid Fedorovič (éd.), 1983: *Filosofskij ènciklopedičeskij slovar'*. Moskva: Sovetskaja ènciklopedija. [Dictionnaire philosophique encyclopédique]
- ISAEV Magomet Izmajlovič, 1977: «Rešenje nacional'no-jazykovyx problem v sovetskuju èpoxu», *Voprosy jazykoznanija*, 1977, № 6, p. 3-12. [La solution du problème linguistico-national dans la période soviétique]
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1931: «F. de Sossjur o nevozmožnosti jazykovej politiki», in Marr N.Ja. (éd.), *Jazykovedenie i materializm*, vyp. 2. Moskva – Leningrad: Gosudarstvennoe social'no-èkonomičes-

- koe izdatel'stvo, p. 91-104. [F. de Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique]
- JARCEVA Viktorija Nikolaevna (éd.), 1972: *Èngel's i jazykoznanie*. Moskva: Nauka. [Engels et la linguistique]
- KOLESOV Vladimir Viktorovič, 1984: «Stanovlenie idei razvitija v russkom jazykoznanii 1-oj poloviny XIX veka», in Desnickaja A.V. (éd.), *Ponimanie istorizma i razvitija v jazykoznanii 1-oj poloviny XIX veka*. Leningrad: Nauka, p. 163-199. [L'émergence de l'idée de développement dans la linguistique russe de la 1^{ère} moitié du XIX^{ème} siècle]
- KOSTOMAROV Viktor Grigor'evič, 1975: *Russkij jazyk sredi drugix jazykov mira*. Moskva: Prosveščenie. [Le russe parmi les autres langues du monde]
- KRYSIN Leonid Petrovič, 1984: «Jazyk i obščestvo», in Panov M.V. (éd.), 1984, p. 339-341. [Langage et société]
- L'HERMITTE René, 1984: «Utopie et langage en URSS», *Revue des études slaves*, 1984, t. 56, fasc. 1, p. 127-140.
- LEONT'EV Aleksej Alekseevič, 1959: *Problemy razvitija psixiki*. Moskva: Izdatel'stvo Akademii pedagogičeskix nauk RSFSR. [Problèmes de développement du psychisme]
- , 1963: *Vozniknovenie i pervonačal'noe razvitie jazyka*. Moskva: Izdatel'stvo Akademii nauk. [L'apparition et le développement premier du langage]
- , 1984: «Proisxoždenie jazyka», in Panov M.V. (éd.), 1984, p. 242-243. [Origine du langage]
- MEL'NIČUK Aleksandr Savvič, 1983: «K. Marks i razvitie sovremenogo jazykoznanija», *Izvestija Akademii nauk SSSR (Serija literatury i jazyka)*, 1983, vol. 42, № 3, p. 195-204. [K. Marx et le développement de la linguistique contemporaine]
- MOUNIN Georges, 1972: *La linguistique au XXe siècle*. Paris: PUF.
- NEROZNAK Vladimir Petrovič, 1981: «II Vsesojuznaja konferencija po teoretičeskim voprosam jazykoznanija "Dialektika razvitija jazyka"», *Izvestija Akademii nauk SSSR (Serija literatury i jazyka)*, 1981, vol. 40, № 1, p. 89-91. [Deuxième conférence nationale sur les problèmes théoriques de la linguistique «Dialectique du développement de la langue»]
- PANOV Mixail Viktorovič (éd.), 1984: *Ènciklopedičeskij slovar' junogo filologa: jazykoznanie*. Moskva: Pedagogika. [Dictionnaire encyclopédique du Jeune philologue: la linguistique]
- PÊCHEUX Michel, FICHANT Michel, 1969: *Sur l'histoire des sciences*. Paris: Maspero.
- PLÉKHANOV Georges [PLEXANOV Georgij Valentinovič], 1912-1913 [1949]: *L'art et la vie sociale*. Paris: E.S.I., 1949.
- PROTASENJA Petr Fedorovič, 1959: *Proisxoždenie soznanija i ego osobennosti*. Minsk: Belorusskij Gosudarstvennyj universitet imeni V.I. Lenina. [L'origine de la conscience et ses particularités]

- ŠERMUXAMEDOV Said Šermuxamedovič, 1980: *Russkij jazyk – velikoe i mogučee sredstvo obščeniija sovetskogo naroda*. Moskva: Prosveščenie. [Le russe, grand et puissant moyen de communication du peuple soviétique]
- TIX Nina Aleksandrovna, 1956: *K voprosu o filogeneze čeloveka*. Leningrad (*Učenyje zapiski Leningradskogo gosudarstvennogo universiteta*, 1956, vyp. 9). [La question de la philogénèse de l'homme]
- VINOGRADOV Viktor Vladimirovič (éd.), 1964: *Teoretičeskie problemy sovremennogo sovetskogo jazykoznanija*. Moskva: Nauka. [Les problèmes théoriques de la linguistique soviétique contemporaine]
- VOJTONIS Nikolaj Jul'evič, 1949: *Predystorija intelekta*. Moskva – Leningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR. [La préhistoire de l'intelligence]



Vasilij Ivanovič Abaev (1900-2001)

Philosophie du nom et glorification du nom en Russie au début du XX^{ème} siècle

Ekaterina ALEKSEEVA

Université de Lausanne – Université de Saratov

Résumé:

Cet article se propose d'étudier les spécificités de la *philosophie du nom* au début du XX^{ème} siècle en Russie. C'est à travers les ouvrages de penseurs religieux russes de cette époque que se fait jour une interprétation particulière de certaines notions et catégories sémiotiques et philosophiques. Il s'agit essentiellement de la catégorie du *nom*. Les contributions de trois penseurs russes à ce domaine de recherche (S.N. Bulgakov, A.F. Losev et P.A. Florenskij) ont une importance particulière, car elles montrent le rôle de la tradition orthodoxe dans son développement. On sait moins peut-être, hors du cercle étroit des spécialistes de ce domaine, que, pour un certain temps, les intérêts scientifiques de ces auteurs se sont concentrés sur des questions-clés de la philosophie du langage, telles que l'ontologie de la langue et du nom, les rapports entre la forme et le contenu, ou l'arbitraire du signe linguistique. L'article fait connaître aux lecteurs francophones des travaux d'auteurs russes de ce domaine de recherche qui restent relativement méconnus en Occident et qui ne sont que peu traduits dans d'autres langues.

Mots-clés: philosophie du nom, philosophie religieuse, glorification du nom, sémiotique, Russie, S.N. Bulgakov, A.F. Losev, P.A. Florenskij

INTRODUCTION

Cet article étudie le développement de la sémiotique linguistique de la première moitié du XX^{ème} siècle en Russie à partir des spécificités d'un courant de la philosophie religieuse russe qui s'appelle la *glorification du nom*¹. Cette période de l'histoire intellectuelle a reçu le nom, en Russie, de *Renaissance spirituelle* ou d'*Âge d'argent*, grâce à l'épanouissement de l'art et de la littérature et au développement intense de la philosophie.

Il nous semble actuel et pertinent d'exposer les problèmes conceptuels et culturels qui accompagnent l'étude et la compréhension des textes des penseurs russes. L'analyse *contrastive* de ces spécificités ouvre de larges perspectives de recherche dans la sémiotique et l'histoire des théories linguistiques.

C'est à travers les ouvrages de penseurs religieux russes de cette époque que se fait jour une interprétation particulière de certaines notions et catégories sémiotiques et philosophiques. Elle s'est exprimée dans le décalage des idées en Russie et en Europe occidentale qui existe aujourd'hui sur différents plans. Nous partons de l'hypothèse que la séparation entre le christianisme oriental et le christianisme occidental a contribué à une différence philosophique. Depuis la querelle de l'iconoclasme à Byzance, la réflexion sur le *signe*, sur le rapport *représentant / représenté*, *forme / contenu*, est devenue fondamentale dans le christianisme oriental. La «querelle des images» a eu également lieu en Occident à l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme, mais sous des formes différentes.

C'est à travers les ouvrages de penseurs religieux russes de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle que se manifeste une interprétation particulière de certaines notions et catégories sémiotiques. La philosophie religieuse russe de cette époque intègre d'une manière originale les idées de Platon, de Hegel et la spécificité de la culture et de la religion orthodoxes russes en donnant naissance à de nombreux travaux consacrés à la philosophie du langage et notamment du *nom*.

Nous nous sommes concentrée sur l'analyse des ouvrages de trois auteurs russes dont l'apport à l'histoire de la *philosophie russe du nom* a été considérable. Ce sont: S.N. Bulgakov², A.F. Losev³ et P.A. Florenskij⁴.

¹ *Imjaslavie* (en russe, *imja* signifie le 'nom' et *slavie* – la 'glorification'), 'la glorification du nom' est un mouvement dogmatique de l'Église orthodoxe russe qui affirme que *le nom de Dieu est Dieu lui-même*. Le terme est apparu au début du XX^{ème} siècle. Les partisans comme les adversaires de ce courant de pensée font remonter ses origines anciennes aux Pères de l'Église.

² Sergej Nikolaevič Bulgakov (1871-1944), théologien russe, philosophe et économiste, émigré en France, fondateur de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge à Paris.

³ Aleksej Fedorovič Losev (1893-1988), philosophe et philologue russe, une des figures les plus importantes de la pensée philosophique et religieuse russe du XX^{ème} siècle.

Leurs travaux ont ceci de particulier qu'ils insistent sur le rôle de la tradition orthodoxe dans le développement de la philosophie du nom en Russie. Ces penseurs russes sont connus pour leurs nombreux ouvrages philosophiques qui les ont rendus largement célèbres en Russie. Il s'agit notamment de «Sion» [*Sion*] (1915), *Sur le festin des dieux* [*Na piru bogov*] (1921) de Bulgakov; «La dialectique médiévale» [*Srednevekovaja dialektika*] (1929), *Dialectique du mythe* [*Dialektika mifa*] (1930) de Losev; *Le pilier et l'affirmation de la vérité* [*Stolp i utverzdenie istiny*] (1914), «L'iconostase» [*Ikionostas*] (1922) de Florenskij.

On sait moins peut-être, hors du cercle étroit des spécialistes de ce domaine, que, pour un certain temps, les intérêts scientifiques de ces auteurs se sont concentrés sur les questions-clés de la philosophie du langage, telles que l'ontologie de la langue et du nom, les rapports entre la forme et le contenu, ou l'arbitraire du signe linguistique.

Les conceptions essentielles sur la langue et ses unités, notamment la *nom*, de ces trois philosophes ont été formulées et synthétisées dans une série d'ouvrages datant des années 1920-1930: *La philosophie du nom* [*Filosofija imeni*] (1920) de Bulgakov; «Onomatodoxie» [*Onomatodoksija*] (1919), «La philosophie du nom» [*Filosofija imeni*] (1927), «La chose et le nom» [*Vešč' i imja*] (1929) de Losev; *Auprès des lignes de partage de la pensée* [*U vodorazdelov mysli*] (1918), *Noms* [*Imena*] (1926) de Florenskij.

L'analyse de ces ouvrages nous permettra de répondre à certaines questions concernant la spécificité du développement de la *philosophie russe du nom* au début du XX^{ème} siècle et de savoir lesquels de ses traits caractéristiques ont marqué les sciences humaines russes à cette époque et sont présents actuellement encore dans la sémiotique en Russie.

Pour l'étude du *nom*, deux travaux de Losev («La philosophie du nom» et «La chose et le nom») ont une importance particulière. Dans ces ouvrages volumineux, l'auteur présente sa vision personnelle sur la nature du nom en s'appuyant sur les traditions de l'Antiquité et du Moyen Âge, l'idée de W. von Humboldt sur la langue comme activité spirituelle du peuple et de la personne, les conceptions de la langue d'A. Potebnja, tout en s'attachant à la phénoménologie d'E. Husserl et au réalisme symbolique d'E. Cassirer.

Il est nécessaire de mentionner et de prendre en considération le décalage temporel entre l'écriture et la première publication de certains ouvrages mentionnés, eu égard aux circonstances historiques.

Ainsi, c'est en 1919 que Losev a écrit son article «La glorification du nom», où il étudie ce courant dogmatique dans son histoire en tant que l'un des anciens mouvements de l'Orient orthodoxe. C'est un des premiers travaux où il s'est manifesté comme le continuateur des traditions de la

⁴ Pavel Aleksandrovič Florenskij (1882-1937), théologien orthodoxe russe, philosophe, mathématicien, fusillé lors des répressions staliniennes.

glorification du nom. Cet article n'a été publié pour la première fois qu'en 1993⁵.

C'est le même sort qu'a subi le livre *La philosophie du nom* de Bulgakov, où il présente ses réflexions concernant l'étude sur le *nom* de Dieu, la théologie et la philosophie. Écrit en 1920, c'est seulement en 1953, trente ans plus tard, que ce livre a été publié *pour la première fois*, à Paris. En Russie il n'est paru qu'en 1998, c'est-à-dire presque quatre-vingt ans après.

Florenskij est le troisième auteur qu'il faut prendre en considération dans l'étude de la *philosophie russe du nom*. Sa vie a été brusquement interrompue en 1937, à cette période de l'histoire russe tristement connue comme la terreur stalinienne. Malgré sa courte vie, cet auteur nous a laissé de nombreux ouvrages consacrés à divers problèmes philosophiques. Ce sont surtout ses deux livres suivants qui présentent un intérêt pour notre recherche: *Auprès des lignes de partage de la pensée* et *Noms*.

1. LES RACINES DE LA PHILOSOPHIE RUSSE DU NOM

La *philosophie russe du nom* trouve ses fondements dans l'ancien courant de l'Orient orthodoxe – la *glorification du nom*. Dans son article «La glorification du nom» [*Imjaslavie*]⁶, Losev étudie ses racines et souligne son rôle significatif dans l'histoire et la culture russes. L'idée de base des philosophes religieux (qui se nomment également «les glorificateurs du nom») et à laquelle ils consacrent l'essentiel de leurs travaux, est que *le nom de la chose est la chose elle-même*. Cette thèse reflète et paraphrase l'ancienne thèse des glorificateurs du nom: *le nom de Dieu est Dieu lui-même*.

La *glorification du nom*, en tant que courant dogmatique de l'Église orthodoxe russe, se forme au début du XX^{ème} siècle dans le milieu ecclésiastique. Elle atteint rapidement le milieu laïc. Beaucoup de philosophes ont manifesté leur intérêt pour ses idées. Pourtant, en parlant des spécificités de ce phénomène en Russie à cette époque, il faut mentionner un événement important qui eut lieu en 1913 et qui suscita de nombreux débats dans la société russe, surtout dans sa partie ecclésiastique. Il s'agit de la controverse orthodoxe sur le Mont Athos en Grèce⁷.

En 1907, le moine Hilarion⁸ publie son livre *Sur les montagnes du Caucase*⁹. Ce livre est écrit sous la forme d'un dialogue entre deux ermites. Hilarion, dans ses réflexions, s'appuie sur les opinions des Pères de l'Église orthodoxe, tels que Nil de Sora, Saint Grégoire de Nysse, Saint Grégoire Palamas.

⁵ Losev 1919 [1993].

⁶ *Ibid.*

⁷ Cf. Mindlin 2004.

⁸ Le moine Hilarion (1845-1916) fut théologien important de son époque.

⁹ [Sximonax Ilarion (Le moine Hilarion)] 1907 (publié de façon anonyme).

Ce livre décrivait le mode de vie des ermites qui, retirés dans leurs skïtes au fond des montagnes caucasiennes, communiquaient avec Dieu grâce à l'*avènement spirituel* [*umnoe vosxoždenie*] ou l'*action de l'esprit et du cœur* [*umno-serdečnoe delanie*] pendant l'accomplissement de la prière¹⁰. La pensée principale du livre était que sans le *nom de Dieu* aucun salut du moine ou du laïc n'était possible. Les moines professaient l'idée essentielle que Dieu était présent dans son Nom et que ce nom pouvait faire des miracles.

Au début, ce livre fut approuvé par la censure ecclésiastique, et il n'éveilla aucun intérêt particulier dans la société russe. Le seul endroit où il produisit une forte impression fut le Mont Athos, haut lieu de la culture monacale orthodoxe. Rapidement, le livre devint extrêmement populaire parmi les Athonites russes. Il fut réédité en 1910 avec l'approbation de la censure ecclésiastique.

Pourtant, quelques années plus tard, l'affirmation principale contenue dans ce livre – «le Nom de Dieu est Dieu lui-même» – suscita des troubles au Mont Athos. Les réactions des moines athonites envers cette thèse furent diverses¹¹. Les uns, appelés *onomatomaques*, affirmaient que le nom de Dieu n'était qu'un simple son et n'avait rien à voir avec Dieu. Le nom, selon eux, avait la même origine que toutes les autres créatures, sinon cela serait du panthéisme et de la magie. Ils s'opposaient à ceux qui affirmaient que le nom de Dieu abritait l'énergie divine inséparable de son essence. Les partisans de la *glorification russe du nom* étaient les *onomatodoxes* (adorateurs du nom de Dieu). Les représentants de ce dernier point de vue étaient en général des ermites qui cherchaient à accomplir la volonté de Dieu selon la tradition hésychaste et l'étude de Saint Grégoire Palamas (1296-1359)¹².

Les discussions commencées au Mont Athos continuèrent jusqu'aux années 1912-1913. C'est à cette époque que la *glorification du nom* eut une importance considérable. En 1913 le Saint-Synode de la Russie décida de mettre fin aux troubles agitant le célèbre monastère du Mont Athos en Grèce et de supprimer l'hérésie dite «onomatodoxe». C'est ainsi que le mouvement des glorificateurs du nom fut dénoncé comme hérétique et devint la cause de l'expulsion de plusieurs centaines de moines du Mont Athos vers la Russie.

¹⁰ Il s'agit de la «prière de Jésus» («*Gospodi, Iisuse Xriste, Syne Božij, pomiluj mja grešna-gο*» 'Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur'), qui a une valeur fondamentale dans la pratique ascétique de la lutte de l'esprit (de celui qui prie) contre les pensées pécheresses. Cette prière s'appelle autrement l'*action de l'esprit et du cœur* [*umno-serdečnoe delanie*], car elle s'accomplit grâce à l'union du cœur et de l'esprit dans l'appel du nom de Jésus.

¹¹ L'histoire de la controverse orthodoxe est liée à la tradition de la vénération du Nom de Jésus (la prière de Jésus) qui existait depuis longtemps dans le christianisme oriental et qui a constitué la base de la pratique de la prière au Mont Athos au début du XX^{ème} siècle. La problématique a été déjà discutée à l'époque byzantine, en particulier au IV^{ème} siècle, puis par les icônodoules (les adorateurs des icônes) et les iconoclastes aux VIII-IX^{èmes} siècles, et enfin par Saint Grégoire Palamas et Barlaam de Calabre au XIV^{ème} siècle.

¹² Alfeyev 2007.

Un nouveau concile ecclésiastique eut lieu en 1918. Les opinions de ses participants furent contradictoires d'après les témoignages. La décision définitive concernant l'octroi d'un statut officiel à la *glorification du nom* fut remise à plus tard à la suite des événements révolutionnaires. Jusqu'à présent cette question reste pendante.

La controverse a suscité des réflexions théologiques sur la nature des rapports entre le Nom de Dieu et Dieu lui-même. Elle a prolongé la ligne des grandes controverses de l'histoire de la théologie chrétienne. Ses enjeux remontaient à des références platoniciennes et aristotéliennes et rappelaient fortement de lointains débats médiévaux.

Pour nos trois auteurs, les débats qui se sont déroulés autour de la thèse principale des glorificateurs du nom ont eu un rôle crucial. La controverse les a aidés à formuler les points-clés de leur philosophie du nom et de la langue. Les sujets concernant l'histoire de l'hésychasme, les discussions sur l'idolâtrie au VIII^{ème} siècle et l'étude spirituelle de Saint Grégoire Palamas sur la *prière spirituelle* [*umnaja molitva*]¹³ deviennent fréquents dans les recherches des philosophes russes du nom. Les idées sur l'énergie divine appartenant aux fameux Pères de l'Église, tels que Denys l'Aréopagite, Saint Grégoire de Nysse, jouent un rôle fondamental dans la formation de la philosophie russe du nom.

2. LA PHILOSOPHIE DU NOM DANS LE CONTEXTE DE SON ÉPOQUE

La philosophie russe du nom est apparue dans des conditions historiques particulières, qui ont suscité cette approche du Mot [*slovo*] et de la langue qui nous occupe ici. Comme dans les autres pays européens au tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles, la communauté intellectuelle russe connaissait une crise profonde, provoquée par la rupture opérée par la pensée positiviste entre la connaissance et le sens¹⁴.

Le début du XX^{ème} siècle en Russie voit l'apogée des recherches religieuses et de l'intérêt pour les sujets orthodoxes. On observe un développement intense de l'art religieux, avec son système d'idées symboliques qui a aussi pénétré dans la philosophie. C'est la *Trinité* qui a été mise à la base de la philosophie des penseurs religieux russes, et les discussions autour de son interprétation ont beaucoup contribué à former leurs conceptions.

Mentionnons aussi un autre facteur qui a beaucoup influencé la philosophie religieuse russe au début du XX^{ème} siècle. C'est l'emprunt de certains concepts et la traduction de nombreux travaux des philosophes grecs anciens et byzantins, ce qui a abouti à une adaptation des idées des auteurs antiques dans le milieu intellectuel russe. Cela concerne, avant tout, la

¹³ Il s'agit de la prière de Jésus.

¹⁴ Corrado 2004.

catégorie du *Logos*, dont l'extrême polysémie a des effets importants sur toute la conception du langage et de la pensée.

Les philosophes du nom réfléchissent au rôle de ce concept dans la philosophie grecque, avant tout platonicienne, où il est apparu, puis à son fonctionnement dans la théologie chrétienne: deux textes fondamentaux inspirent particulièrement les discussions et l'élaboration des concepts: *Cratyle* et *Timée*¹⁵.

Les glorificateurs du nom ont voulu poser la question de la nature ontologique du nom, qui aurait présenté la fonction humaine de *parler* et de *nommer* non pas comme un simple processus communicatif, mais comme le phénomène même de la manifestation de Dieu. À la base de la philosophie russe du nom est le postulat fondateur de la foi chrétienne du rôle du Verbe (*Logos*) tel qu'il est défini dans le prologue de l'Évangile selon Saint Jean: «Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu». Tout cela trouve une bonne illustration dans l'ancienne tradition orthodoxe de la vénération des Noms divins, qui, selon la sagesse de Denys l'Aréopagite (VII^{ème} siècle), que Bulgakov, Losev et Florenskij considéraient comme leur Maître, est l'expression de l'énergie divine.

Le concept de *Logos*, considéré comme la raison du monde contenant en soi les idées éternelles archétypes de toutes choses, devient extrêmement populaire dans les recherches de cette époque. Les auteurs envisagent le *Logos* comme la deuxième personne de la Sainte Trinité, où il a le même sens que le *Verbe*. L'histoire de la vie de Jésus avait un intérêt fondamental pour ces philosophes, car elle pouvait être interprétée comme la manifestation, ou plus exactement, l'incarnation du *Logos*, d'où le thème central de cette philosophie: le *Logos, ou Verbe, incarné* [*voploščennyj Logos*]. Voilà pourquoi les auteurs se sont concentrés sur l'étude de la langue et du langage comme l'intermédiaire incontournable à l'aide duquel l'homme communique avec Dieu.

3. UN AUTRE REGARD SUR LE MOT?

Selon nos philosophes, toutes les théories contemporaines qui étudiaient le *nom* et le *mot* en tant qu'unités de la langue possédant une *forme sonore* et un *contenu* existant indépendamment l'un de l'autre découvrent leur insuffisance et sont «fautives», car elles reposent sur le caractère arbitraire selon la convention sociale.

Dans son travail «La philosophie du nom», Losev illustre bien la différence de la vision du *nom* et de la langue propagée par les glorificateurs

¹⁵ «Cratyle est un ouvrage antique magnifique, qui contient des réflexions sur les noms. Ce qui est encore plus intéressant dans cette approche du rapport entre le nom et l'être, c'est le commentaire sur le *Cratyle* de Platon qui appartient à Proclus, célèbre néoplatonicien du V^{ème} siècle. Selon cet auteur, les noms sont étudiés comme des expressions énergétiques, lumineuses, symboliques et intelligentes de Dieu» (Losev 1929b, p. 9).

du nom et leur hostilité à l'égard des théories linguistiques existant en Russie à cette époque. L'auteur regrette que «la théorie de la langue et du nom en général n'ait pas eu de chance en Russie. De belles conceptions de la langue, comme par exemple, celle de K. Aksakov et d'A. Potebnja», dit-il,

«[...] ont été négligées et n'ont presque pas influencé la tradition académique. La linguistique [*jazykoznanie*] contemporaine russe vivote dans les chaînes du psychologisme et du sensualisme antédiluviens; la logique, la psychologie, la phénoménologie contemporaines, toutes passent à coté de nos linguistes sans les toucher»¹⁶.

Selon l'affirmation des onomatodoxes¹⁷, le *nom* exprime l'essence de la chose qu'il désigne, prise dans toute la complexité de ses qualités. «Le nom est inséparable de la chose elle-même», écrit Losev,

«[...] le nom est la formation de cette chose dans son existence. Le positivisme et le mécanisme¹⁸ comprennent le nom comme un simple son, la chose comme une simple chose. De là vient le dualisme métaphysique: les choses sont d'un côté, les noms sont de l'autre»¹⁹.

Florenskij, à son tour, distingue dans le mot sa forme externe et sa forme interne. En parlant de la *forme externe* il la présente comme la structure immuable, universellement valable, solide, qui «tient» tout le mot. Elle peut être comparée avec le corps de l'organisme. La *forme interne* du mot peut être comparée avec l'âme de cet organisme, fermée sur elle-même. Selon Florenskij, les rapports entre ces deux parties du mot sont extrêmement étroits²⁰.

La langue, affirme Bulgakov, ne se crée pas dans la société, elle s'y réalise. La confusion des langues à la Tour de Babel, selon la légende biblique, a concerné le *corps sonore* de la langue, et s'est exprimée dans le plurilinguisme. Ce dernier n'a pas supprimé la langue intérieure, mais il est devenu un obstacle à la communication des peuples²¹.

On observe chez les glorificateurs du nom un désir de trouver une réponse à la question du plurilinguisme à partir de leur analyse des rapports entre *la forme* et *le contenu*. Nos auteurs ont senti la nécessité de concevoir cette double nature du nom et du mot en s'appuyant sur les théories du nom des auteurs anciens et modernes²².

¹⁶ Losev 1927 [1999, p. 31-32].

¹⁷ Onomatodoxes égalent les glorificateurs du nom.

¹⁸ Théorie qui cherche à expliquer les phénomènes vitaux par les lois physiques de la mécanique, s'oppose au vitalisme. – E.A.

¹⁹ Losev 1929b, p. 2.

²⁰ Florenskij 1918 [1990a, p. 233-234].

²¹ Bulgakov 1920 [1998, p. 32-33].

²² Losev souligne dans son travail «La philosophie du nom» que dans son étude du nom il a été influencé par d'anciennes théories du nom, oubliées depuis longtemps, et auxquelles on ne pense plus (Losev 1927 [1999, p. 32]).

C'est à cause de son état de guerre que le monde est multilatéral. Le trouble de Babel a provoqué le trouble de la transparence du *son*. C'est dans ce multilinguisme que s'est exprimé l'état commun de l'humanité, mais cela n'exprime pas la nature des langues. Si l'on regarde comment apparaissent à nos yeux les dialectes et les accents qui deviennent de nouveaux obstacles, il est clair que la possibilité du multilinguisme est innée en l'homme. Cela ressemble à un miroir opaque, affirme Bulgakov²³.

Selon cet auteur, «la question de la multiplicité des langues nationales ne supprime pas l'unité ontologique du langage en tant que *voix* du monde *uni* dans l'homme *uni*. La langue se réalise individuellement en accord avec la morphologie multiple de l'humanité»²⁴. Bulgakov compare «la morphologie de la langue avec l'organisme humain ayant différents centres et organes, ou avec une famille qui se compose de membres de différents âges, sexes et caractères»²⁵.

Selon les glorificateurs du nom, le *nom* sert de référence essentielle dans les réflexions sur l'ontologie de la langue humaine. Ils se demandent «quelle est l'origine des mots, des idées» et s'opposent à toutes les théories existantes qui expliquent l'apparition du langage à partir de l'imitation des sons – la théorie onomatopéique ou des exclamations spontanées et des interjections, la théorie interactionnelle ou peut-être des gestes intérieurs, et la théorie psycho-physiologique: «Selon toutes ces théories le mot émerge de la nécessité d'avoir une désignation conventionnelle d'un certain contenu psychologique plus ou moins complexe»²⁶.

Mais toutes

«[...] ces explications ne répondent pas à la question de l'être [*bytija*] et de la nature du mot. La genèse du mot aide à suivre seulement son devenir et son évolution, mais non pas *sa naissance*. L'approche psychologique n'est pas capable d'expliquer l'*énigme* de l'apparition *du mot* et de *la langue*»²⁷.

CONCLUSION

Le développement intense de la sémiotique européenne vers le milieu du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle a mis au jour de nombreuses questions qui avaient été longtemps oubliées. Les glorificateurs russes du nom ont été les continuateurs d'une ligne de recherche initiée par les auteurs grecs et médiévaux, sur le caractère double du signe linguistique et la nature du langage.

²³ Bulgakov 1920 [1998, p. 34].

²⁴ *Ibid.*, p. 65-66; nous soulignons.

²⁵ *Ibid.*, p. 66.

²⁶ *Ibid.*, p. 23-24.

²⁷ *Ibid.*, p. 24-25; nous soulignons.

Les philosophes russes du nom comprenaient le *nom* non pas comme un simple ensemble de sons, mais comme il avait été conçu à l'époque du néoplatonisme aréopagite chrétien au VI^{ème} siècle. Selon leur idée, le *nom* exprimait toujours l'essence de la chose et en était inséparable. Le monde fut créé par le *nom*.

Les glorificateurs du nom ont avancé des arguments nombreux pour affirmer une autre vision sur le mot et son origine et sur la langue en général. Ce sont: la référence à la nature divine du mot et de la langue, l'unité absolue de la forme et du contenu, le lien étroit entre le mot et la pensée ou le sens.

Rappelons enfin que cette réflexion fut entamée par la pensée développée par les penseurs antiques, notamment par Platon, continuée aux premières décennies du christianisme, et de nouveau reprise par la philosophie russe au début du XIX^{ème} siècle.

© Ekaterina Alekseeva

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALFEYEV Hilarion [ALFEEV Ilarion (Grigorij Valer'evič)], 2007: *Le Nom grand et glorieux – La vénération du Nom de Dieu et la prière de Jésus dans la tradition orthodoxe*. Paris: Cerf.
- BULGAKOV Sergej Nikolaevič, 1915: «Sion», in Andreev L., Gor'kij M., Sologub F. (éds), *Ščit: literaturnyj sbornik*. Moskva: [sans édition], p. 42-45. [Sion]
- , 1920 [1998]: *Filosofija imeni*. Sankt-Peterburg: Nauka, 1998. [La philosophie du nom]
- , 1921: *Na piru bogov. Pro et contra: sovremennye dialogi*. Sofija: Rossijsko-bolgarskoe knigoizdatel'stvo. [Sur le festin des dieux. Pro et contra: dialogues contemporains]
- CORRADO Florence, 2004: «La représentation de la Russie à l'Âge d'Argent: Vladimir Ėrn et la pensée du Logos», in *Actes du colloque «Représentations de la Russie: dire et connaître» à l'ENS Lettres et Sciences Humaines à Lyon, 2004*, <http://www.ens-lsh.fr/labo/CID/russe/>
- FLORENSKIJ Pavel Aleksandrovič, 1914: *Stolp i utverždenie istiny*. Moskva: Put'. [Le pilier et l'affirmation de la vérité]
- , 1918 [1990a]: «Stroenie slova», in Florenskij 1918 [1990b], p. 232-251. [Composition du mot]
- , 1918 [1990b]: *U vodorazdelov mysli*. Moskva: Pravda, 1990. (Florenskij P.A. *Sočinenija v dvux tomax*, vol. II). [Auprès des lignes de partage de la pensée]
- , 1922 [1993]: «Ikonostas», in Florenskij P.A. *Ikonostas. Izbrannye trudy po iskusstvu*. Sankt-Peterburg: Mifril, Russkaja kniga, 1993, p. 1-175. [L'iconostase]
- , 1926 [1993]: *Imena*. Kostroma: Kupina, 1993. [Noms]
- LOSEV Aleksej Fedorovič, 1919: «Onomatodoksija», <http://www.smerch.ru/tornados-127-2.html> [Onomatodoxie]
- , 1919 [1993]: «Imjaslavie», *Voprosy filosofii*, 1993, № 9, p. 52-60. [La glorification du nom]
- , 1927 [1999]: «Filosofija imeni», in Losev A.F. *Samoe samo: Sočinenija*. Moskva: ĖKSMO-Press, 1999, p. 29-204. [La philosophie du nom]
- , 1929a: «Srednevekovaja dialektika», http://www.hrono.ru/libris/lib_1/losev00.html [La dialectique médiévale]
- , 1929b: «Vešč' i imja», <http://tululu.ru/read56648/2/> [La chose et le nom]
- , 1930 [1990]: *Dialektika mifa*. Moskva: Pravda, 1990. [Dialectique du mythe]

- MINDLIN Aleksandr Borisovič, 2004: «Podavlenie religioznogo dviženija russkix monaxov na grečeskom Afone», *Cerkovno-istoričeskij vestnik*, 2004, № 11, p. 138-148. [L'écrasement du mouvement religieux des moines russes au Mont Athos en Grèce]
- [SXIMONAX ILARION (LE MOINE HILARION)], 1907: *Na gorax Kavkaza. Beseda dvux starcev pustynnikov o vnutrennem edinenii s Gospodom našix serdec, črez molitvu Iisus Xristovu. V trex častjax. Sostavil pustynnik Kavkazskix gor, lesov i uščelij*. Batalpašinsk: Tipografija L.Ja. Kočka. [Sur les montagnes du Caucase. Conversation des deux sages-ermites sur l'union intérieure des nos cœurs avec le Seigneur, par la prière de Jésus Christ. En trois parties. Composée par un ermite des montagnes, des forêts et des défilés du Caucase] (publié de façon anonyme)



Pavel Aleksandrovič Florenskij (1882-1937)

Le structuralisme pragois vu par le marxisme officiel en Tchécoslovaquie

Kateřina CHOBOTOVÁ

Université de Lausanne

Résumé:

Le structuralisme pragois, la théorie dominante dans la linguistique tchécoslovaque d'avant-guerre, éprouve une période difficile après le putsch communiste de 1948. Suite à l'intervention stalinienne, il y a nécessité de s'acquitter de ce courant scientifique, si éloigné des principes marxistes. La critique publique est lancée. Le structuralisme pragois est qualifié de science bourgeoise pour son incompatibilité avec l'idéologie communiste officielle, basée sur le matérialisme dialectique et historique. Le structuralisme est accusé d'enfreindre la «loi» de l'unité dialectique, l'indissolubilité de la langue et de la pensée et celle de la langue et de la société. La notion structuraliste de langue, ainsi que les théories développées par des membres du Cercle linguistique de Prague (la phonologie, la théorie de la langue littéraire, la langue poétique, etc.) sont mises en cause. Cette critique est suivie de nombreuses conséquences, entre autre par la dissolution du Cercle linguistique de Prague.

Mots-clés: intervention stalinienne en linguistique, matérialisme dialectique et historique, marxisme, structuralisme pragois, Cercle linguistique de Prague, caractère téléologique de la langue, méthode synchronique, langue du «peuple tout entier», langue littéraire, langue poétique, typologie des langues

L'influence de l'idéologie politique sur la science est un phénomène très répandu aujourd'hui. Nous pouvons en trouver un exemple remarquable dans la linguistique des pays communistes des années 1950, après la fameuse intervention de J. Staline. Les articles de Staline, «À propos du marxisme en linguistique», paru le 20 juin 1950, et «À propos de quelques problèmes linguistiques», paru le 29 juin 1950, ont bouleversé le monde linguistique de tous les pays du bloc communiste. Publiés en pleine discussion sur la stagnation de la linguistique soviétique, ils mettent fin à tous les doutes portant sur des questions marxistes en linguistique et imposent de nouvelles directives à toute recherche non seulement linguistique, mais aussi et plus généralement scientifique.

1. L'INTERVENTION STALINIENNE

Staline s'acquitte d'un héritage linguistique, celui du marrisme, qui est une fois pour toutes condamné et désigné comme une linguistique fausse, dérivée et idéaliste. La notion marriste de langue en tant que superstructure est corrigée. Selon Staline, la langue n'appartient ni à la superstructure, ni à la base. La langue se développe, se forme et s'enrichit à travers différentes époques et bases.

La langue de classe, au sens marriste, est également condamnée, puisqu'il n'existe qu'une langue unique pour toute la société – la langue du «peuple tout entier». «L'histoire nous apprend qu'une langue nationale n'est pas une langue de classe, mais une langue commune à l'ensemble du peuple, commune aux membres de la nation et unique pour la nation»¹. La langue du «peuple tout entier» est définie par un système grammatical et par un fonds essentiel de vocabulaire. L'idée que la langue appartient à tous les membres de la nation se couple avec la fonction primordiale de la langue – celle d'être au service de la société sans classes. Au sein de cette langue commune à l'ensemble du peuple, il n'existe pas d'autres langues, seulement des jargons ou des dialectes. Cette notion de langue unique et commune à travers différentes classes renforce la société nationale².

Après avoir rejeté le marrisme, il est nécessaire de réorienter les recherches. Pour Staline, la linguistique doit étudier avant tout les lois internes du développement de la langue. En proclamant cela, il réhabilite la méthode historique comparée: «Disons que la méthode historique comparée, malgré ses défauts graves, vaut cependant mieux que l'analyse à quatre éléments [...]»³. Ainsi, il met en valeur encore plus l'axe diachronique de la recherche linguistique, conformément aux principes du matérialisme histo-

¹ Staline 1950b [1975, p. 6].

² Staline 1913 [1951].

³ Staline 1950b [1975, p. 15].

rique selon lequel tout est dans un mouvement incessant⁴. Il recommande les études comparatives des langues apparentées, du développement des langues.

L'approche scientifique doit être désormais matérialiste. Allant dans le sens marxiste, la substance est primordiale. Les idées ne peuvent pas exister indépendamment de la substance. De même, la pensée coexiste avec la langue dans une unité dialectique. La langue est une réalité immédiate de la pensée. La même sorte d'unité doit exister désormais entre la forme et le contenu. Pour la recherche linguistique au sens stalinien, il ne suffit plus d'étudier uniquement la forme comme c'était le cas, selon Staline, chez les disciples de Marr du régime à la Araktchéev⁵.

L'intervention stalinienne provoque un changement radical de la scène linguistique dans chaque pays communiste, y compris en Tchécoslovaquie.

2. L'INFLUENCE DE L'INTERVENTION STALINIENNE EN TCHÉCOSLOVAQUIE

En Tchécoslovaquie, où le communisme a été instauré deux ans avant l'intervention stalinienne, cela provoque de nombreuses discussions qui remettent en cause la linguistique existante. Contrairement à la discussion soviétique qui concerne notamment la doctrine marriste dont il faut se débarrasser, le débat en Tchécoslovaquie ne touche que peu le marrisme.

Premièrement, le marrisme n'a jamais représenté en Tchécoslovaquie une doctrine aussi officielle qu'en URSS. Selon V. Šmilauer, le marrisme a été présenté en Tchécoslovaquie pour la première fois dans les années 1930 lors de la conférence de J.V. Bečka⁶, en tant que simple curiosité, mais il n'a jamais été accepté sérieusement⁷.

Il est vrai qu'après le putsch communiste de 1948, il y eut des tentatives qui visèrent à introduire le marrisme de façon plus officielle. Le marrisme fut décrit en détail dans plusieurs articles⁸, et présenté comme une doctrine qui mettait en valeur le matérialisme dialectique et historique.

⁴ Staline 1938 [1945].

⁵ Staline 1950a et 1950b. Staline reproche entre autres au marrisme deux choses qui peuvent sembler contradictoires. D'un côté, il reproche à Marr l'accent mis avant tout sur la sémantique (cf. Velmezova 2007, p. 225-230) et son idéal de la communication envisageant de la pensée sans langue, sans support matériel. De l'autre côté, il reproche aux disciples de Marr le «formalisme» de leurs idées concernant la grammaire. En effet, dans les deux cas, Staline défend son idée de l'unité dialectique de la pensée et du langage et de la forme et du contenu.

⁶ Josef Václav Bečka (1903-1992) était un linguiste et pédagogue tchèque. Il s'est illustré par ses travaux dans le domaine de la stylistique, de l'enseignement de la stylistique, ainsi que de la syntaxe.

⁷ Cf. Novák 1990. Vladimír Šmilauer (1895-1983) était un linguiste tchèque, spécialiste des études tchèques et slovaques. Dans ses recherches, il s'est concentré notamment sur l'onomatistique, la formation des mots et les questions de syntaxe.

⁸ Meščaninov 1947-1948 et 1948-1949; Bosák 1948-1949.

Mais à cette époque, le marrisme n'était plus présenté dans sa totalité. I. Meščaninov soulignait l'évolution de la langue par stades, tout en s'intéressant notamment au niveau syntaxique. Ni l'analyse à quatre éléments, ni le caractère de classe de la langue n'étaient mentionnés.

Deuxièmement, en Tchécoslovaquie, ce n'est pas le marrisme qui a joué le rôle de doctrine scientifique principale, mais un autre courant linguistique, le structuralisme. Alors après l'intervention stalinienne, il a fallu s'acquitter notamment de cet héritage intellectuel, très éloigné des principes marxistes.

2.1. LE STRUCTURALISME PRAGOIS

Parmi les écoles structuralistes d'avant-guerre, le structuralisme pragois, représenté par le Cercle linguistique de Prague, s'est formé dans les années 1920, dans une ambiance influencée par le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure (1916) et par la nécessité de se distinguer de la science «académique» des néogrammariens.

2.1.1. LA CONSTITUTION DU CERCLE LINGUISTIQUE DE PRAGUE

Au début, il ne s'agit que d'un petit cercle clos de linguistes. Les membres du Cercle linguistique de Prague (dorénavant CLP) se rencontrent pour la première fois à l'initiative de V. Mathesius en 1926. Deux ans plus tard, ils adressent publiquement une résolution lors du 1^{er} Congrès linguistique à la Haye, conjointement avec les représentants de l'École de Genève. En s'opposant aux positivistes, ils conçoivent la langue en tant que système, contenant des éléments d'expression qui sont mutuellement en corrélation. Ils préconisent l'analyse statique et synchronique tout en insistant sur l'approche fonctionnelle.

En 1929, le CLP présente son programme de travail au 1^{er} Congrès philologique à Prague, où ses membres précisent leur notion de langue en tant que «système de moyens d'expression appropriés à un but»⁹. La langue est conçue comme un système répondant à une fonction, et pour assumer cette fonction, il faut mettre en œuvre les moyens nécessaires adéquats. Le CLP prête attention à la recherche des langues de différentes fonctions, notamment la langue littéraire¹⁰ et la langue poétique¹¹. Il prend toujours en considération le lien entre la langue et le monde extralinguistique.

⁹ [Cercle linguistique de Prague] 1929.

¹⁰ La *langue littéraire* [spisovný jazyk] est employée au sens de *langue standard*. Nous préférons le terme *langue littéraire* à celui de *langue standard* parce que le CLP s'est servi du premier dans ses «Thèses», rédigées en français (*ibid.*).

¹¹ Au sens structuraliste du terme, la langue poétique est l'une des langues fonctionnelles, définie par sa fonction esthétique. Elle a pour objectif de transmettre une valeur esthétique, c'est pourquoi, on la trouve le plus souvent dans la littérature (pour plus de détails, cf. le point 3.3.2).

Pour le CLP, la langue est aussi liée à la réalité et à la pensée. Elle aide à structurer la réalité en nommant par ses éléments des constructions mentales abstraites. En résumé, la langue sert d'intermédiaire entre la réalité et la pensée abstraite¹².

Le CLP se prononce à nouveau en faveur d'une méthode synchronique de l'analyse de la langue, qui seule peut profiter de matériaux complets et des expériences personnelles des linguistes avec la langue. Néanmoins, il ne renie jamais son rapport avec la méthode diachronique qui reste toujours indispensable pour la recherche sur les changements de la langue.

Le CLP développe ses théories au cours des années 1930. À partir d'une base de données empiriques, il développe de nombreuses théories reconnues dans le monde entier, par exemple la théorie de la phonologie de N. Trubeckoj, la typologie des langues de V. Skalička ou la théorie de la langue littéraire de B. Havránek.

Pendant la Seconde guerre mondiale, le CLP rencontre de nombreux obstacles. La revue structuraliste *Slovo a slovesnost* est interdite, le Cercle ne peut plus fonctionner de manière officielle. Par ailleurs, il est affaibli par la mort de Mathesius et celle de Trubeckoj, ainsi que par l'émigration de R. Jakobson.

2.1.2. LE DESTIN DU CERCLE LINGUISTIQUE DE PRAGUE APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Après la Seconde guerre mondiale, l'ambiance intellectuelle en Tchécoslovaquie s'est modifiée, notamment à cause de son orientation générale vers l'URSS et de son exemple socialiste. L'URSS est considérée comme un exemple à suivre dans tous les domaines de la vie sociale; phénomène qui s'intensifie encore après le putsch communiste de 1948.

La linguistique existante est mise en doute par des critiques dans un esprit combatif. Les premières critiques envers le structuralisme en général viennent d'URSS¹³. Celles-ci le comparent au marxisme, tout en prenant en considération la lutte entre la philosophie idéaliste et matérialiste. Le structuralisme pragois ainsi que copenhagois est placé du côté idéaliste, donc négatif. Il est critiqué pour son attitude trop abstraite, voire «à la limite de l'abstraction». Pour les structuralistes, la langue devrait être étudiée indépendamment de la réalité extérieure, elle devrait représenter le seul objet de recherche, libérée du fardeau de toutes les autres sciences non linguistiques, isolée de la société et de son évolution, ce qui va directement contre les principes du matérialisme dialectique selon lesquels rien n'existe isolément.

La langue pour les structuralistes, selon la critique mentionnée, n'est qu'une structure dont tous les éléments sont dépendants les uns des autres, et où règnent des règles immanentes. Les structuralistes ignorent la connexion directe entre la langue et la pensée, en affirmant, conformément

¹² [Cercle linguistique de Prague] 1935.

¹³ Černodanov 1947.

aux opinions de Saussure, que la langue sert d'intermédiaire entre la pensée et le son. «La différence principale entre la théorie de N.Ja. Marr et la théorie structuraliste réside dans l'ignorance structuraliste de l'interconnexion de la langue et de la pensée»¹⁴.

L'approche diachronique, particulièrement accentuée dans la recherche marriste, est un autre élément reproché au structuralisme. La méthode synchronique est inacceptable, car elle ne suffit plus à la recherche linguistique au sens marxiste.

Pour répondre à ces critiques, les structuralistes publient plusieurs articles¹⁵. Skalička met en évidence la différence entre les deux écoles structuralistes critiquées. Il souligne notamment que le CLP, dans sa notion de langue, n'isole pas la langue de son extérieur. La langue pour les structuralistes praguais n'est pas une abstraction, mais une réalité évidente qui est étudiée en relation avec la réalité extralinguistique¹⁶.

De plus, la langue est directement liée à sa réalisation sociale, dont la relation est comparée à un jeu d'échecs:

«Ce qui donne du sens au jeu d'échecs, ce sont des règles, toujours en transformation et difficiles à saisir, qu'il est indispensable de connaître pour réussir à jouer jusqu'à la fin. Dans ce cas, la dépendance à la réalisation sociale est aussi valable que dans la vie économique»¹⁷.

La théorie de la langue littéraire de B. Havránek¹⁸, ultérieurement étudiée dans le cadre de la sociolinguistique¹⁹, témoigne du respect de cette relation.

Par rapport à l'approche diachronique des structuralistes, Trnka montre comment le CLP considère la temporalité dans sa recherche. Pour les structuralistes praguais, la langue se modifie sur l'axe temporel aussi bien que sur l'axe spatial. La modification de la langue dans le temps représente un élément nécessaire à l'approche structuraliste:

«Le structuralisme d'aujourd'hui compte sur les deux phénomènes, le temps linguistique ainsi que l'espace linguistique, et considère l'identification saussurienne du structuralisme à la synchronie comme erronée. La démarcation telle-ment pointue entre la synchronie, représentant la langue en tant que système, et la diachronie, manquant de caractère structural, conçue comme perturbatrice, est une fiction, puisque la langue se modifie sans cesse, même au moment présent. La langue représente un système à chaque moment de son évolution»²⁰.

¹⁴ *Ibid.*, p. 120.

¹⁵ Skalička 1947-1948; Trnka 1948.

¹⁶ Skalička 1947-1948.

¹⁷ *Ibid.*, p. 138.

¹⁸ Havránek 1929 [1963] et 1932.

¹⁹ Cf. Nikol'skij 1976.

²⁰ Trnka 1948, p. 77.

Quant à la diachronie, dont le manque est vivement reproché aux structuralistes, elle n'est jamais complètement rejetée par les Praguois. Tout au long de l'activité du CLP, les questions de caractère diachronique occupent une place importante dans sa recherche, même si elles ne sont jamais primordiales²¹. La seule chose à laquelle il s'oppose est l'approche néogrammatrice.

2.1.3. LE STRUCTURALISME VU DU POINT DE VUE MARXISTE

Néanmoins la véritable critique du structuralisme se formule au moment où Staline intervient dans la linguistique dans le but de résoudre la stagnation dans la linguistique soviétique, en instaurant un nouveau dogme linguistique – la linguistique marxiste.

Peu de temps après l'intervention stalinienne, il y a une floraison d'articles vantant la valeur infinie de cette contribution linguistique. Dans le contexte tchécoslovaque, ces articles auront plusieurs fonctions.

Premièrement, il faut bien informer le public tchécoslovaque de ce qui s'est passé en URSS, dans le pays qui servait en toute occasion d'exemple à suivre. Ces articles à caractère informatif sont soit d'origine tchèque²², soit traduits du russe²³. Il y a une nécessité très grande de transmettre l'entier de la discussion au public tchécoslovaque. La même année, la discussion est traduite en slovaque et publiée sous le nom *Za marxistickú jazykovedu* sous la direction d'A. Isačenko²⁴. Par contre, la traduction tchèque tarde, ce qui est critiqué à plusieurs reprises²⁵.

Deuxièmement, il est important de mettre en relief l'importance de la discussion et l'intervention de Staline pour la linguistique. Il est constaté que l'acquiescement du marxisme met fin à la stagnation de la linguistique soviétique et ouvre de nouvelles voies à la recherche linguistique dont la direction est bien définie. La valeur principale de cette intervention consiste à inspirer le public tchécoslovaque. Selon l'exemple de l'URSS, il est indispensable de détecter les causes de la stagnation de cette époque qui se retrouve également dans le contexte tchécoslovaque, et de tout soumettre à la critique, de réviser le travail existant et de se débarrasser de tout ce qui ne convient pas aux principes du matérialisme historique. À ce moment, l'obligation de s'acquiescer du structuralisme pragois en tant que théorie idéaliste et dangereuse est proclamée²⁶.

²¹ Le CLP s'intéresse par exemple au vieux slave (cf., entre autres, Havránek 1936).

²² Moravec 1950.

²³ Vinogradov 1950.

²⁴ Isačenko (éd.), 1950.

²⁵ Bosák 1952; [Rédaction de *Naše řeč*] 1951.

²⁶ Šefránek 1950.

3. LA CRITIQUE DU STRUCTURALISME PRAGOIS

L'une des causes de la stagnation linguistique tchécoslovaque est représentée par le structuralisme, qui doit de ce fait être soumis à une critique détaillée au nom de la nouvelle linguistique marxiste.

La nécessité de cette critique est constatée immédiatement après l'intervention stalinienne au cours de la discussion académique, organisée le 29 juin 1950 à l'Université Charles à Prague, lors de laquelle Skalička désigne le structuralisme comme «le point douloureux de toute notre histoire»²⁷. Mais Skalička se limite à ce commentaire.

La véritable critique du structuralisme est lancée une année plus tard, notamment dans la revue culturelle *Tvorba* ['Création'] dans laquelle paraissent de nombreuses critiques de linguistes tchécoslovaques. Ces dernières respectent toutes les conditions de la «bonne» critique, selon laquelle tout doit être évalué conformément à la doctrine marxiste²⁸. Les articles staliniens y servent de clef de voûte, en délimitant le bon du mauvais et en définissant les mesures claires pour la critique.

Le structuralisme est accusé d'être purement idéaliste et formaliste, donc bourgeois et dangereux pour la société socialiste. Les critiques dans la plupart des cas décrivent en détail certains éléments de l'approche structuraliste.

3.1. LA NOTION DE LANGUE

3.1.1. LA LANGUE EN TANT QUE SYSTÈME D'OPPOSITIONS

Au sens structuraliste, la langue est conçue comme un système d'oppositions, conditionnées uniquement par leur connexion mutuelle. Cette notion de langue est critiquée car elle se fait passer pour dialectique, alors qu'il s'agit d'une dialectique au «sens hégélien»:

«Cette notion de langue en tant que système d'oppositions en connexion mutuelle peut sembler dialectique au premier aspect, ce qui a trompé nos linguistes dans leur effort d'élaborer un courant progressif. En réalité, il ne s'agit pas du tout d'application du matérialisme dialectique, mais d'éléments de la dialectique hégélienne»²⁹.

De plus, cette notion est, selon les critiques, incompatible avec celle de la linguistique marxiste, où la langue est conçue comme instrument à l'aide duquel, selon Staline, «les hommes communiquent entre eux, échangent leurs idées et arrivent à se faire comprendre»³⁰. Les structuralistes ne se

²⁷ Skalička 1951b, p. 49.

²⁸ Hrabák 1950.

²⁹ Sgall 1952, p. 3.

³⁰ Staline 1950b [1975, p. 10].

limitent qu'à étudier les relations intérieures du système de langue et ils se perdent dans ce jeu autotélique de relations et de dépendances³¹.

La langue est donc observée isolée de sa réalité extralinguistique, étudiée en tant que telle, et détachée de la vie sociale. Les structuralistes négligent dans leur recherche un rapport essentiel: celui qui existe entre la langue et la société. Ce qui va contre les principes marxistes, voire contre le dogme stalinien qui proclame: «Pas de langue en dehors de la société»³². Les structuralistes se limitent à la recherche immanente de la langue, ils

«[...] ont surestimé ces relations à l'intérieur de la langue, tout en négligeant le rapport entre le développement de la langue et l'histoire de la société. Ils n'ont pas vu ce lien étroit entre la langue et la pensée. Ils ont souvent considéré le développement de la langue comme immanent, c'est-à-dire dérivant de la langue même, et non de la réalité extralinguistique»³³.

Au sens marxiste, la langue doit être observée comme un phénomène social, mais les structuralistes n'en tiennent pas compte. La proclamation structuraliste quant à une approche fonctionnelle qui prendrait en compte également la réalité extralinguistique ne suffit pas. En revanche, la notion de fonction est censée contribuer à affaiblir la langue du «peuple tout entier» en l'éparpillant.

3.1.2. LA LANGUE EN TANT QUE SYSTÈME DE SIGNES

La définition de la linguistique structuraliste dans *Ottův slovník naučný* «considère la langue comme une structure de moyens d'expression stables et fonctionnels (parce qu'ils effectuent certaines tâches ou certaines fonctions de façon stable et conventionnelle»³⁴. Cette définition, soumise en 1951 à la critique détaillée, est jugée incorrecte. Si les signes désignent les moyens d'expression, cela signifie que ces derniers devraient être des symboles, ce qui les rapproche de la conception formaliste, et n'est donc pas acceptable pour la linguistique marxiste³⁵.

De plus, considérer la langue comme système de signes revient à nier le rapport étroit entre la langue et la pensée, et par là même de tendre à l'idéalisme pur. «Cela veut dire de supposer que dans la conscience humaine, il existe des concepts donnés, des idées que l'homme ne désigne que supplémentairement»³⁶. Cette perspective, dans l'interprétation structuraliste, dissocie la langue de la pensée en s'opposant à l'approche matérialiste qui voit la langue directement liée à la pensée.

³¹ Barnet 1951.

³² Staline 1950b [1975, p. 10].

³³ Sgall 1951, p. 674.

³⁴ Havránek 1936.

³⁵ Trávníček 1951a.

³⁶ *Ibid.*, p. 10.

3.1.3. LE CARACTÈRE TÉLÉOLOGIQUE DE LA LANGUE

Le caractère téléologique de la langue est un trait spécifique du structuralisme pragois. Le CLP analyse la langue du point de vue fonctionnel: la fonction est assimilée à un but, à une intention de la communication puisque la langue est un système de moyens d'expression appropriés à un but. D'une part, la langue elle-même a sa propre fonction, d'autre part la langue est un système, un ensemble de moyens d'expression ayant leur propre fonction. Toute l'activité linguistique devrait être mesurée à la façon plus ou moins satisfaisante qu'elle a d'atteindre ses objectifs.

Selon la fonction, les structuralistes distinguent plusieurs types de langues, *langues de diverses fonctions*³⁷ ou bien *langues fonctionnelles*³⁸ qui se délimitent par la fonction / le but de la communication et le choix des moyens d'expression. Par exemple, on peut montrer la différenciation fonctionnelle de la langue littéraire proposée par Havránek³⁹, qui distingue langue conversationnelle (fonction communicative), langue du travail (fonction spécialisée pratique), langue de la science (fonction spécialisée théorique) et langue poétique (fonction esthétique).

La critique en 1951 porte sur deux aspects de cette approche fonctionnelle. Premièrement, cette approche observe la langue du point de vue statique, ce qui contrarie la perspective diachronique marxiste, où tout est en changement continu⁴⁰.

Deuxièmement, le caractère téléologique de la langue présupposant plusieurs types de langues détruit l'idée de la langue unique et commune à toute la société, celle de langue du «peuple tout entier»:

«À cause de différentes fonctions, la langue nationale a éclaté en une quantité innombrable de diverses langues. Il n'était pas pris en considération que ces "langues" n'avaient pas leur système grammatical ni leurs fonds de vocabulaire propres, donc elles ne représentent pas des langues indépendantes, mais tout au plus des modifications de la langue du peuple tout entier [...]»⁴¹.

Pour les critiques, l'approche fonctionnelle côtoie le marrisme et sa notion de langue de classe. La théorie des langues fonctionnelles prépare le terrain pour la théorie de différentes langues de classe. Mais tandis que les marrisistes détruisent l'unité de la langue dans les sens horizontal et vertical (en considérant la langue comme appartenant à la superstructure), les structuralistes le font dans le sens horizontal seulement.

³⁷ [Cercle linguistique de Prague] 1929.

³⁸ Havránek 1932.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Sgall 1952.

⁴¹ Bělič 1951, p. 988.

3.2. LA MÉTHODE SYNCHRONIQUE

Un autre élément reproché aux structuralistes est leur préférence pour la notion statique de langue et la méthode synchronique. Selon le matérialisme historique, il n'est pas possible de connaître et d'expliquer la langue dans sa totalité, sans prendre en considération son développement. Cette approche historique est, au cours de la discussion, même élevée au rang de condition existentielle de la linguistique. «Le refus de l'historisme dans la linguistique mine le propre fondement de la linguistique en tant que science»⁴².

Les structuralistes se sont orientés vers les études linguistiques du point de vue synchronique, dont la phonologie, décrite comme «alourdie de schématisation et créant de la phonétique un système statique et invariante»⁴³, peut servir d'exemple concret. Étant donné que pour la science marxiste, tout est en développement, en changement continu, la langue ne peut pas être conçue comme quelque chose de statique, stable ou invariant.

Selon les critiques, la méthode synchronique dissocie la langue de la réalité, elle observe la langue comme indépendante du développement de la société. Pour l'illustrer, l'exemple de la phonologie est donné à nouveau, parce qu'elle se détache de la réalité phonétique et crée ainsi un système phonologique aussi bien autonome qu'autotélique⁴⁴.

Même si les structuralistes ont approuvé la nécessité d'étudier également le développement de la langue⁴⁵, ils sont accusés de ne pas s'y consacrer suffisamment⁴⁶ ou bien de ne jamais trouver une méthode convenable à cette recherche⁴⁷. Au lieu de cela, ils se sont toujours concentrés sur les éléments stables de la langue, ce qui est jugé métaphysique et idéaliste: «Le structuralisme rejette la linguistique historique et s'oriente vers la grammaire métaphysique et statique»⁴⁸.

3.3. LA LANGUE DU «PEUPLE TOUT ENTIER»

La langue du «peuple tout entier», définie par Staline comme unique et commune à tout le peuple, n'est pas également respectée par l'approche structuraliste, notamment par la théorie de la langue littéraire et des langues fonctionnelles, y compris la langue poétique.

⁴² Čikobava 1951, p. 1206.

⁴³ Sgall 1952, p. 7.

⁴⁴ Skalička 1951a.

⁴⁵ [Cercle linguistique de Prague] 1929.

⁴⁶ Bělič 1951.

⁴⁷ Sgall 1952.

⁴⁸ Čikobava 1951, p. 1205.

3.3.1. LA THÉORIE DE LA LANGUE LITTÉRAIRE

La théorie structuraliste de la langue littéraire est l'une des théories originales du CLP. Dans les «Thèses» (1929)⁴⁹, la langue littéraire est décrite par son caractère conservateur dans son système grammatical, plus réglementé et plus normatif, et créateur dans son système lexical, comme langue qui exprime la vie culturelle de la civilisation nationale. Elle est même désignée comme la marque caractéristique de la classe dominante.

Après l'intervention stalinienne, cette théorie est considérée comme bourgeoise, puisqu'elle réserve la langue littéraire seulement à certains groupes de la société. En se montrant exclusive, voire inaccessible aux masses, elle s'oppose à la notion de langue du «peuple tout entier», où la langue est unique pour toute la société, à travers toutes les classes, tous les groupes sociaux ou d'intérêt⁵⁰.

La délimitation de la langue littéraire au sens structuraliste est également critiquée. Selon les structuralistes, la langue littéraire se définit par sa fonction représentative, dont la forme correcte est mesurée au principe du *haut niveau de développement linguistique* [*jazyková vytríbenost*]⁵¹, autrement dit à la pertinence fonctionnelle, ce qui s'oppose à la demande de la pureté historique, proposée dans les années 1930 par la revue *Naše řeč*⁵². Après l'intervention stalinienne, c'est cette préférence pour la fonction représentative qui est jugée incorrecte: «Ils n'ont pas compris que c'est la fonction communicative de la langue qui est fondamentale et que toutes les autres fonctions ne sont que secondaires»⁵³.

De plus, l'une des deux caractéristiques structurales de la langue littéraire⁵⁴, celle de l'intellectualisation, est rejetée. La demande structuraliste d'enrichir le vocabulaire de la langue littéraire au moyen de nombreux termes et mots d'origine étrangère, afin de permettre la communication exacte et rigoureuse, est considérée comme malsaine. Selon les critiques, les structuralistes encouragent cet enrichissement au moyen d'emprunts, parce que «la langue de notre peuple leur semble trop pauvre»⁵⁵. En outre, en acceptant tant d'emprunts, ils se forcent à créer une langue internationale, ce qui témoigne d'une attitude cosmopolite dangereuse, parce qu'ils s'opposent ainsi à la théorie nationaliste de Staline⁵⁶.

⁴⁹ Cf. [Cercle linguistique de Prague] 1929.

⁵⁰ Les groupes sociaux sont différents groupes réunissant leurs membres selon leur position dans la société (par exemple les criminels) et se caractérisant par une certaine façon de parler (l'argot). Les groupes d'intérêt se délimitent par un intérêt particulier (par exemple, celui du sport, d'un loisir commun, etc.), dont les membres emploient des termes spéciaux (le jargon) dans leur communication.

⁵¹ Mathesius 1932.

⁵² Haller 1933a – d.

⁵³ Sgall 1952, p. 6-7.

⁵⁴ Les structuralistes ont relevé deux caractéristiques structurales de la langue littéraire, celle de la stabilité flexible (Mathesius 1932) et celle de l'intellectualisation (Havránek 1932).

⁵⁵ Sgall 1952, p. 6.

⁵⁶ Cf. Sgall 1952.

Finalement, la notion de langue littéraire au sens structuraliste nie le concept stalinien de la langue du «peuple tout entier», car elle désigne la première comme autonome de la seconde⁵⁷. Étant donné que la langue du «peuple tout entier» est unique, la langue littéraire ne peut pas lui être indépendante, ni supérieure.

3.3.2. LA LANGUE POÉTIQUE

La langue poétique est considérée dans la théorie structuraliste comme l'une des langues fonctionnelles, définie par sa fonction esthétique, ayant pour objectif de transmettre une valeur esthétique. En 1951, cette notion de langue poétique est accusée de créer une langue autonome en dehors de la langue du «peuple tout entier», ce qui va à l'encontre du dogme stalinien:

«Le terme “langue poétique” était justement une tentative de faire semblant que la littérature parle un jargon exclusif, et c'est pour cette raison que le structuralisme insistait sur toutes les particularités de l'expression poétique»⁵⁸.

Dans les critiques, on cite notamment R. Jakobson et K. Teige, le représentant de l'avant-garde tchécoslovaque⁵⁹. Ils sont accusés d'imposer cette notion de langue poétique, orientée vers la forme linguistique, et de se prononcer en faveur de la poésie d'avant-garde qui vide les mots et tue la langue. Par leur attitude, ils semblent exprimer leur mépris aussi bien pour la langue tchèque des classiques, que pour la langue du peuple, et leur irrespect pour le travail du Renouveau national. Pour les critiques marxistes, cela représente le programme du nihilisme national et le mépris pour le lien inséparable entre la forme et le contenu.

Un autre point de la critique porte sur le fait d'étudier la langue poétique dans le domaine linguistique. En effet, suivant l'opinion de Staline qui affirme qu'il est inadmissible d'identifier la langue à la superstructure et de négliger ainsi la différence entre la langue et la culture, il n'est donc pas permis de confondre les méthodes linguistiques avec celles de la théorie de la littérature⁶⁰.

3.4. LA TYPOLOGIE DES LANGUES

La typologie des langues, représentée dans le contexte tchécoslovaque notamment par Skalička⁶¹, est également soumise à la critique.

Premièrement, elle étudie des langues du point de vue synchronique, sans égard au développement de la langue. De plus, la typologie se concen-

⁵⁷ Skalička 1951a.

⁵⁸ Mukařovský 1951, p. 965.

⁵⁹ J. Mukařovský, en tant que fondateur de cette idée de langue poétique, après ses articles autocritiques (cf., entre autres, Mukařovský 1951), n'est jamais mentionné.

⁶⁰ Sgall 1952.

⁶¹ Skalička 1935 et 1951c.

tre uniquement sur le côté formel de la langue, en évitant son contenu, et détache ainsi la langue de la pensée⁶².

Deuxièmement, la typologie prend comme objet de comparaison des langues non apparentées, alors que d'un point de vue marxiste, elle ne peut servir que d'illustration, et elle ne sera donc jamais capable d'expliquer les lois internes de la langue, ce qui n'est possible que grâce à la comparaison des langues de la même famille. D'ailleurs, la sélection de langues non apparentées risque fortement d'être aléatoire, donc non scientifique. Le structuralisme s'approche à nouveau sur ce point du marrisme qui rejette également «toute tentative d'étudier les groupes (familles) de langues, comme une manifestation de la théorie de la "langue-mère"»⁶³.

Enfin, la typologie structuraliste est désignée comme idéaliste car elle omet le lien à la nation. Elle conçoit la langue comme un système hermétiquement fermé, isolé de la réalité extralinguistique, indépendant du développement de la société⁶⁴. Il va de soi qu'elle ne peut pas accéder à des résultats satisfaisants.

3.5. LE COUPABLE DE LA STAGNATION

Au cours de cette discussion et de cette critique de 1951, le structuralisme est critiqué en détail. En général, il est accusé de menacer la recherche linguistique en causant sa stagnation. Il est intéressant de relever qu'il existe une tendance forte à vouloir identifier et désigner un coupable à la crise. Dans les critiques, on concède que la plupart des structuralistes praguais étaient des linguistes d'excellente qualité, respectant l'esprit socialiste, mais malheureusement ils avaient été guidés sur la mauvaise voie. Le plus séducteur d'entre eux n'était personne d'autre que R. Jakobson qui aurait influencé négativement le structuralisme praguais en propageant les idées idéalistes dans la linguistique:

«[C]'était avant tout l'émigré antisoviétique, cosmopolite et trotskiste caché, le vrai mauvais esprit de notre linguistique, Roman Jakobson, qui trompait beaucoup de nos excellents linguistes en les égarant, qui jouait dans la linguistique le même rôle que Karel Teige dans la science de la littérature»⁶⁵.

Même si Jakobson se classe parmi les structuralistes praguais, voire parmi les membres fondateurs du Cercle linguistique de Prague, pour les critiques, il doit être mis à part, car, d'après eux, il ne fait pas partie de ce groupe de linguistes tchécoslovaques socialistes. Par contre, il représente un élément étranger, d'origine russe, dangereux et diabolique pour la linguistique tchécoslovaque, ce qui se reflète dans ses opinions sur la langue

⁶² Trávníček 1951c.

⁶³ Staline 1950b [1975, p. 15].

⁶⁴ Trávníček 1951a.

⁶⁵ Sgall 1951, p. 674. Cf. aussi le point 3.3.2.

tchèque (il ose dire que la langue tchèque n'est pas aussi développée que les autres langues européennes).

De plus, Jakobson force la linguistique structuraliste à devenir exclusive, renfermée et réservée à certaines personnes. Il l'éloigne de la vie pratique, la détache de la vie, du peuple, de la société. Par exemple, la phonologie souffre soi-disant de schématisme et crée à partir de la phonétique un certain système immobile et invariable.

Son rôle de démon séducteur de la linguistique tchécoslovaque est en plus politisé. Il est accusé d'utiliser la rhétorique structuraliste pour désorienter l'intelligence de gauche, pour l'éloigner du matérialisme dialectique, de la lutte prolétarienne. Il s'oppose au marxisme, il se prononce négativement à l'égard de l'URSS. Il est même accusé de passer au service de l'impérialisme américain⁶⁶.

Par contre, les linguistes d'origine tchèque sont graciés. Même s'ils n'ont pas pris en compte la nocivité du structuralisme, ils ne lui ont pas complètement succombé. Il est vrai qu'il faut mettre à l'épreuve toutes leurs théories, les débarrasser des éléments idéalistes et les retravailler au sens marxiste⁶⁷. Les linguistes mêmes devraient faire leur autocritique⁶⁸. Mais une fois purifiée, la linguistique tchécoslovaque pourra continuer son travail.

CONCLUSION

Après l'intervention stalinienne, il faut rapidement trouver la cause de la stagnation de la recherche linguistique et purifier tout ce qui est désigné comme idéaliste, et qui n'est pas conforme au nouveau dogme linguistique. Suivant l'exemple soviétique, la critique est lancée. Elle cause des changements radicaux dans le domaine linguistique en Tchécoslovaquie. À la suite de ces critiques, le Cercle linguistique de Prague cesse de fonctionner, même s'il n'est jamais officiellement dissous. Quant aux destins de ses membres, ils varient. Certains d'entre eux font leur autocritique afin de pouvoir continuer leur recherche, ils s'excusent⁶⁹, ils modifient leurs idées structuralistes et les accordent avec la science marxiste (Havránek et sa théorie de la langue littéraire). Les autres tentent de poursuivre leur recherche structuraliste, malgré tous les obstacles, mais cette tentative n'est possible que trois ans après les critiques (référons-nous au travail de B. Trnka et de son Groupe pour la linguistique fonctionnelle, fondé en 1954).

Il est certain que la critique radicale du structuralisme ne représente qu'une réaction immédiate après l'intervention de Staline. Elle rejette presque tout ce qui a été créé avant et instaure la nouvelle linguistique marxiste,

⁶⁶ Trávníček 1951b.

⁶⁷ Sgall 1952.

⁶⁸ Mukařovský 1948-1949 et 1951; Skalička 1951a

⁶⁹ Mukařovský 1951; Skalička 1951a.

selon laquelle la langue est étudiée et considérée comme unique et commune à tout le peuple, observée dans le temps et au regard de la société. Tout linguiste doit adopter ces principes ainsi que la méthode du matérialisme historique et dialectique afin de pouvoir travailler dans la science officielle. Le travail linguistique devient une tâche collective, ce qui met fin à toute recherche individualiste. C'est pour cela qu'apparaissent de nombreuses discussions concernant l'unification des méthodes de travail. L'intérêt de la linguistique se concentre désormais sur la lexicologie, des travaux lexicographiques, l'enseignement de la langue maternelle, la théorie de la traduction ou le développement de la langue.

Même si l'ambiance linguistique se relâche après la mort de Staline et si une certaine sorte de recherche structuraliste restreinte est tolérée, le structuralisme en tant que tel ne sera restauré qu'après 1989.

© Kateřina Chobotová

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARNET Vladimír, 1951: «Ke kritice strukturalismu v naší jazykovědě», *Tvorba*, 1951, № 49, p. 1177-1178. [À propos de la critique du structuralisme dans notre linguistique]
- BĚLIČ Jaromír, 1951: «Překonáním strukturalismu k marxistické jazykovědě», *Tvorba*, 1951, № 41, p. 987-989. [En surmontant le structuralisme vers la linguistique marxiste]
- BOSÁK Ctirad, 1948-1949: «Sovětský nástup proti lingvistickému idealismu», *Slovo a slovesnost*, 1948-1949, t. XI, № 3, p. 132-135. [Le combat soviétique contre l'idéalisme linguistique]
- , 1952: «Rok od vyjití Stalinovy práce "Marxismus a otázky jazykovědy"», *Slovo a slovesnost*, 1952, t. XIII, № 1, p. 42-44. [Une année après la parution du travail de Staline «Le marxisme et les problèmes de la linguistique»]
- [CERCLE LINGUISTIQUE DE PRAGUE], 1929: «Thèses», in *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, t. I, p. 1-8.
- , 1935: «Úvodem», *Slovo a slovesnost*, 1935, t. I, № 1, p. 1-5. [Introduction]
- ČEMODANOV Nikolaj Sergeevič, 1947: «Strukturalizm i sovetskoe jazykoznanie», *Izvestija Akademii nauk SSSR (Otdelenie literatury i jazyka)*, 1947, t. 6, fasc. 2, p. 115-124. [Le structuralisme et la linguistique soviétique]
- ČIKOBAVA Arnold [Arnol'd Stepanovič], 1951: «Za historismus v jazykovědě», *Tvorba*, 1951, № 50 p. 1205-1206. [Pour l'historisme dans la linguistique]
- HALLER Jiří, 1933a: «Spisovná čeština a jazyková kultura, I.», *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 1 et 2, p. 11-19 et p. 50-54. [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, I.]
- , 1933b: «Spisovná čeština a jazyková kultura, II.», *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 3, p. 77-87. [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, II.]
- , 1933c: «Spisovná čeština a jazyková kultura, III.», *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 4, p. 105-111. [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, III.]
- , 1933d: «Spisovná čeština a jazyková kultura, IV.», *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 5, p. 138-146. [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, IV.]
- HAVRÁNEK Bohuslav, 1929 [1963]: «Funkce spisovného jazyka», in Havránek B. *Studie o spisovném jazyce*. Praha: Nakladatelství Česko-

- slovenské Akademie věd, 1963, p. 11-18. [La fonction de la langue littéraire]
- , 1932: «Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura», in Havránek B., Weingart M. (éds), 1932, p. 32-84. [Les tâches de la langue littéraire et sa culture]
- , 1936: «Vývoj spisovného jazyka českého», in Havránek B., Hujer O., Vážný V. (éds), *Československá vlastivěda*, řada II. *Spisovný jazyk český a slovenský*. Praha: «Sfinx», Bohumil Janda. [Le développement de la langue littéraire tchèque]
- , 1940 [2003]: «Strukturální lingvistika», in Němec B. (éd.), *Ottův slovník naučný nové doby: dodatky k velkému Ottovu slovníku naučnému*, t. VI. Praha: Novina, 2003, p. 455-457. [La linguistique structuraliste]
- HAVRÁNEK Bohuslav, WEINGART Miloš (éds), 1932: *Spisovná čeština a jazyková kultura*. Praha: Melantrich a.s. [Le tchèque littéraire et la culture de la langue]
- HRABÁK Josef, 1950: «Nový pohled na české básnictví», *Slovo a slovesnost*, 1950, t. XII, № 3-4, p. 191-192. [Un nouveau regard sur la poésie tchèque]
- ISAČENKO Alexander [Aleksandr Vasil'evič] (éd.), 1950: *Za marxistickou jazykovědu*. Bratislava: Slovenská akadémia vied a umení. [Pour la linguistique marxiste]
- MATHESIUŠ Vilém, 1932: «O požadavku stability ve spisovném jazyce», in Havránek B., Weingart M. (éds), 1932, p. 14-31. [Sur la demande de la stabilité dans la langue littéraire]
- MEŠČANINOV Ivan [Ivan Ivanovič], 1947-1948: «Úloha N.J. Marra ve vývoji sovětské jazykovědy», *Slovo a slovesnost*, 1947-1948, t. X, № 1, p. 1-9. [Le rôle de N.Ja. Marr dans le développement de la linguistique soviétique]
- , 1948-1949: «"Nové učení o jazyku" v SSSR v jeho současné vývojové fázi», *Slovo a slovesnost*, 1948-1949, t. XI, № 1, p. 1-7. [La «nouvelle théorie du langage» en URSS à son stade de développement actuel]
- MORAVEC Jaroslav, 1950: «Sovětská jazykověda a jazykovědná diskuse v "Pravdě"», *Slovo a slovesnost*, 1950, t. XII, № 3-4, p. 113-122. [La linguistique soviétique et la discussion linguistique dans la revue «Pravda»]
- MUKAŘOVSKÝ Jan, 1948-1949: «Kam směřuje dnešní teorie umění?», *Slovo a slovesnost*, 1948-1949, t. XI, № 3-4, p. 49-59. [Où se dirige la théorie de l'art aujourd'hui?]
- , 1951: «Ke kritice strukturalismu v naší literární vědě», *Tvorba*, 1951, № 40, p. 964-966. [À propos de la critique du structuralisme dans notre science littéraire]
- NIKOL'SKIJ Leonid Borisovič, 1976: *Sinxronnaja sociolingvistika*. Moskva: Nauka. [La sociolinguistique synchronique]
- NOVÁK Pavel, 1990: «Konstanty a proměny Havránkových metodologických postojů (se zvláštním zřetelem k jeho pojetím marxistické ori-

- entace v jazykovědě)», *Acta Universitatis Carolinae – Philologica 1-3, Slavica Pragensia*, 1990, t. XXXIV, p. 21-38. [Les constantes et changements des attitudes méthodologiques de Havránek (en tenant compte en particulier de sa notion de l'orientation marxiste dans la linguistique)]
- [RÉDACTION DE NAŠE ŘEČ], 1951: «Zprávy o sovětské jazykovědě», *Naše řeč*, 1951, t. XXXV, № 1-2, p. 34-35. [Les nouveautés dans la linguistique soviétique]
- SGALL Petr, 1951: «Stalinovy články o jazykovědě a pražský lingvistický kroužek», *Tvorba*, 1951, № 28, p. 674-676. [Les articles de Staline sur la linguistique et le Cercle linguistique de Prague]
- , 1952: «Stalinovy články o jazykovědě a pražský lingvistický strukturalismus», *Slovo a slovesnost*, 1952, t. XIII, № 1, p. 1-11. [Les articles de Staline sur la linguistique et le structuralisme linguistique de Prague]
- SKALIČKA Vladimír, 1935: *Zur ungarischen Grammatik*. Praha: Filozofická fakulta university Karlovy.
- , 1947-1948: «Kodaňský strukturalismus a “pražská škola”», *Slovo a slovesnost*, 1947-1948, t. X, № 3, p. 135-142. [Le structuralisme de Copenhague et l'École de Prague]
- , 1951a: «Ke kritice strukturalismu», *Tvorba*, 1951, № 42, p. 1011-1012. [À propos de la critique du structuralisme]
- , 1951b: «Stalinův článek a naše jazykovědná tradice», in [sans éditeur], *Ohlas článku J.V. Stalina «O marxismu v jazykovědě» na našich vysokých školách*. Praha: Nakladatelství Rovnost, p. 48-50. [L'article de Staline et notre tradition linguistique]
- , 1951c: *Typ češtiny*. Praha: Slovanské nakladatelství. [Le type de la langue tchèque]
- STALINE Joseph [STALIN Iosif Vissarionovič], 1913 [1951]: *Marxismus a národnostní a koloniální otázka*. Praha: Vydavatelstvo družstevní práce, 1951. [Le marxisme et la question nationale et coloniale]
- , 1938 [1945]: *O dialektickém a historickém materialismu*. Praha: Svoboda, 1945. [Le matérialisme dialectique et historique]
- , 1950a [1975]: «À propos de quelques problèmes de linguistique», in Staline 1975, p. 33-41.
- , 1950b [1975]: «À propos du marxisme en linguistique», in Staline 1975, p. 1-32.
- , 1950c [1975]: «Réponse aux camarades», in Staline 1975, p. 42-53.
- , 1975: *Le marxisme et les problèmes de linguistique*. Pékin: Éditions en langues étrangères.
- ŠEFRÁNEK Július, 1950: «Význam Stalinových prác o jazykovede», in Isačenko A. (éd.), 1950, p. 252-265. [L'importance des travaux de Staline sur la linguistique]
- TRÁVNÍČEK František, 1951a: *Český jazykozpytný strukturalismus ve světle Stalinova učení o jazyce*. Praha: Slovanské nakladatelství. [Le

structuralisme linguistique tchèque à la lumière de la théorie stalinienne du langage]

- , 1951b: «Strukturalismus – nepřítel naší jazykovědy», *Tvorba*, 1951, № 37, p. 866-869. [Le structuralisme, l'ennemi de notre linguistique]
- , 1951c: «Strukturalistická typologie jazyková», *Tvorba*, 1951, № 47, p. 1125-1126. [La typologie structuraliste des langues]
- TRNKA Bohumil, 1948: «Jazykozpyt a myšlenková struktura doby», *Slovo a slovesnost*, 1948, t. X, № 2, p. 73-80. [La linguistique et la structure de pensée de l'époque]
- VELMEZOVA Ekaterina, 2007: *Les lois du sens: la sémantique marxiste*. Bern [etc.]: Peter Lang.
- VINOGRADOV Viktor [Viktor Vladimirovič], 1950: *Geniální program marxistické jazykovědy*. Praha: Slovanské jazykovědné příručky. [Le programme génial de la linguistique marxiste]



Bohuslav Havránek (1893-1978)

Discours constituants et discours sur la langue

Yana GRINSHPUN

Université Paris III, SYLED-RES

Résumé:

Dans cet article, nous nous intéresserons à la problématique des discours constituants initiée par D. Maingueneau et F. Cossutta dans un article fondateur («L'analyse des discours constituants», publié en 1995 dans la revue *Langages*), puis développée par la suite par D. Maingueneau. Après avoir rappelé quelques traits essentiels de cette problématique, on s'efforcera de voir en quoi elle intéresse l'étude des discours sur la langue. On distinguera ainsi deux aspects majeurs:

- 1) Les discours sur la langue sont inévitablement amenés à s'appuyer sur un ou plusieurs discours constituants pour se légitimer.
- 2) L'énonciation des discours constituants eux-mêmes implique une réflexion sur ses propres ressources linguistiques; c'est ce qui est théorisé sous le nom de «code langagier».

La problématique des discours constituants et des discours sur la langue sera illustrée par quelques exemples significatifs:

- le statut de la langue pour le discours religieux au XVII^{ème} siècle (la traduction de la Bible en français);
- la langue de la philosophie au XVII^{ème} siècle (Descartes);
- le statut du discours littéraire comme caution du discours politique (l'École romane et l'Action française).

Mots-clés: histoire des idées, analyse du discours, discours constituant, champ discursif, communauté discursive, code langagier, positionnement, discours sur la langue

«[...] la langue est l'interprétant de la société, deuxièmement, la langue contient la société. [...] cela se vérifie de deux manières: d'abord empiriquement, du fait qu'on peut isoler la langue, l'étudier et la décrire pour elle-même sans se référer à son emploi dans la société, ni avec ses rapports avec les normes et les représentations sociales qui forment la culture. Tandis qu'il est impossible de décrire la société, de décrire la culture, hors de leurs expressions linguistiques».

(Benveniste 1974, p. 96)

1. DISCOURS CONSTITUANTS

La problématique des discours constitutants, initiée par D. Maingueneau et F. Cossutta dans un article fondateur de 1995¹, a été développée par la suite par D. Maingueneau dans divers ouvrages et articles. Cette notion s'appuie sur une intuition banale: dans toute société il existe des discours qui font autorité et qui servent de légitimation aux multiples actes de la société tout en leur donnant sens. Par exemple, lors d'un débat sur un problème de société, vont être sollicités les avis des experts qui vont s'exprimer au nom de la religion, de la science, de la philosophie, de la justice, etc. Le public a en effet le sentiment que les discours dont ils sont porte-parole sont en quelque sorte des discours «ultimes», au-delà desquels il n'y a plus que de l'indicible, des discours qui se confrontent à l'Absolu. La relation n'est évidemment pas symétrique: le philosophe n'en appelle pas à l'autorité du journaliste pour construire une ontologie.

Les discours constitutants se définissent par le fait qu'ils n'ont pas de discours au-delà d'eux-mêmes. Ils sont indissociablement liés à la notion d'*archéion*, concept dont l'étymologie grecque est double (*arché* signifie 'source' et 'pouvoir') et qui renvoie à l'action de: fonder dans et par le discours dans un lieu particulier.

«L'hypothèse sous-jacente à cette catégorie est en effet que la position singulière qu'ils occupent dans l'interdiscours a pour corrélat que ces discours partagent un certain nombre d'invariants énonciatifs. En dépit de leurs différences évidentes, un texte littéraire, un texte philosophique ou un texte religieux, par exemple, partagent un certain nombre d'invariants quant à leur manière de gérer leur mode d'inscription dans la société (champ discursif, communauté discursive, positionnement, leur scène d'énonciation et leurs modes d'organisation textuelle)»².

L'un des points les plus remarquables est que les discours constitutants sont multiples, en concurrence, bien que chacun puisse avoir à un moment ou un

¹ Maingueneau, Cossutta 1995.

² Maingueneau, Charaudeau (éds), 2002, p. 133.

autre la prétention d'être seul détenteur de l'*archéion*. Cette pluralité est à la fois irréductible et constitutive de ces discours: chaque discours constituant ne fait qu'un avec la gestion de cette pluralité, de cette impossible coexistence. Il apparaît ainsi à la *fois intérieur et extérieur* aux autres, qu'il traverse et dont il est traversé. Longtemps le discours philosophique et le discours religieux ont lutté pour savoir lequel était fondé à assigner leur place aux autres discours constitutants. Cette prétention a été contestée par les tenants d'une supériorité du discours scientifique, qui lui-même se développe en écartant à chaque instant la menace du religieux ou du philosophique. En Occident l'histoire de la culture est structurée par ce travail de délimitation réciproque de discours qui doivent négocier l'*archéion*

CONSTITUTION

On peut parler de «constitution» dans la mesure où le dispositif énonciatif fonde sa propre possibilité, tout en faisant comme s'il tenait cette légitimité d'une Source qu'il ne ferait qu'incarner (le Verbe révélé, la Raison, la Loi). La notion de *constitution* est indispensable pour comprendre le fonctionnement de ces discours. En effet, lorsqu'il s'agit d'un discours «ordinaire», ce dernier peut se référer par exemple au Coran ou au discours de Jésus. Mais qu'y a-t-il au-delà du Coran ou au-delà du discours de Jésus? Le discours constituant montre la re-présentation qu'il construit de sa propre situation d'énonciation. Comme le dit D. Maingueneau:

«Ils [les discours constitutants. – Y.G.] doivent se poser comme liés à une Source légitimante. Ils sont à la fois *auto-* et *hétéro-constituants*, ces deux faces se supposant réciproquement: seul un discours qui *se constitue* en thématissant sa propre constitution peut jouer un rôle constituant à l'égard d'autres discours»³.

En outre, la constitution implique d'une part un *code langagier* qui lui permet de valider son autorité et d'autre part, elle implique des enjeux de pouvoir. Par exemple, le rôle de l'hébreu et du latin, comme on le montrera ci-dessous est fondamental pour comprendre les positionnements complexes au sein du discours religieux au XVII^{ème} siècle.

³ Maingueneau 2004, p. 48; l'auteur souligne.

2. CHAMPS DISCURSIFS ET POSITIONNEMENTS

COMMUNAUTÉ DISCURSIVE

La construction du discours constituant implique l'articulation difficile entre l'opération énonciative et le mode d'organisation institutionnel.

Ces dispositifs naissent au sein de communautés discursives qui partagent un ensemble de normes. Autrement dit, le discours constituant ne mobilise pas les auteurs qui se déclarent appartenir à tel ou tel champ, mais les réseaux entiers de communautés discursives qui impliquent non seulement la production du discours mais aussi sa gestion: le discours philosophique n'est pas seulement le discours de Platon, mais aussi des disciples de son école. Chose importante: ces communautés discursives n'existent que par l'énonciation et varient en fonction du positionnement, de l'inscription du texte dans un lieu particulier et dans une organisation sociale particulière. Ce qu'on appelle *positionnement* en analyse du discours n'est pas une notion simple et univoque: il ne s'agit pas seulement des contenus idéologiques des discours, mais surtout dans la négociation souvent très hétérogène des lieux de production, des genres du discours et du contenu. Le discours ne surgit jamais *ex nihilo*, et tout en se nourrissant de l'interdiscours ou bien du discours fondateur (ce qui n'est pas toujours la même chose que le discours constituant), il est assignable au lieu de production, lequel lieu n'est pas forcément réel et situable sur la carte géographique. Il s'agit de lieu comme de l'origine spatiale ou temporelle. Cela se voit lorsque l'on parle des écoles pour le discours philosophique ou le discours scientifique ou littéraire, par exemple, dans le cas du discours philosophique, on parlera des écoles, qui porteront tantôt les noms des endroits où la pensée de l'école est censée être née: l'École éléatique (on parle des Éléates) fondée par Xénophan de Colophon à Élée, tantôt le nom du fondateur de l'école («École de Pythagore qui porte le nom de son fondateur»), tantôt le nom du concept que défend l'école: les sensualistes (la théorie de connaissance développée surtout par Condillac et Helvetius).

Pour le discours littéraire, on parle plutôt des mouvements: le romantisme, le symbolisme, le surréalisme... mais en même temps, la naissance du romantisme est indissociable de l'avènement de la Révolution, du retour aux sources, de la passion pour l'art populaire et le folklore.

Le discours constituant ne véhicule pas simplement des idées sur le monde, il s'efforce d'articuler, à travers le dispositif énonciatif, le textuel et l'institutionnel.

Cette problématique des discours constituants intéresse l'étude des discours sur la langue à deux titres:

1. Les discours sur la langue, dès qu'ils s'institutionnalisent, s'appuient sur des garants qui en règle générale relèvent des discours constituants: philosophique, religieux, scientifique, littéraire en particulier. Le discours littéraire par exemple vient cautionner de nombreuses politiques linguistiques.

Jusqu'à nos jours, lorsque l'on consulte des dictionnaires ou des grammaires de langue, on s'aperçoit qu'ils renvoient le plus souvent à un corpus d'énoncés prestigieux: les énoncés littéraires. La politique de modernisation de l'alphabet turc par Atatürk s'appuie, entre autres, sur la philosophie des Lumières. Si l'on regarde les efforts faits par l'Académie Française pour épurer la langue française, son travail allait de pair avec le discours sur des éléments de philosophie: la clarté du français et sa supposée conformité avec un ordre naturel de la pensée. (De leur côté, les discours constitutants interagissent constamment: par exemple la philosophie et la linguistique, le discours religieux et le discours littéraire, la psychanalyse et la linguistique, etc.)

Les exemples sont innombrables et ont été abondamment étudiés par les historiens de la linguistique. La catégorie de «discours constituant» pourrait permettre de mettre un peu d'ordre dans l'étude de ces phénomènes d'étayage.

2. Les discours constitutants eux-mêmes entretiennent une relation constitutive avec la langue, ils sont obligés de réfléchir sur les ressources linguistiques qu'ils mobilisent. Cela implique la notion de «code langagier».

CODE LANGAGIER

S'agissant de discours constitutants, la langue (l'idiome choisi et l'usage qui en est fait) ne peut être un instrument neutre, mais elle est investie comme possédant les ressources langagières appropriées à l'univers que prétend imposer le positionnement. Dès lors qu'on opère sur la frontière du dicible et de l'indicible, il est inévitable que la question de la langue devienne cruciale. La Vérité, la Beauté, le Bien... ne peuvent pas s'«incarner» dans n'importe quel idiome.

Les textes ne se développent pas dans la compacité d'une langue, mais à travers l'interlangue, l'espace de confrontation des variétés langagières: variétés «internes» (usages sociaux variés, niveaux de langue, dialectes...) ou variétés «externes» (idiomes «étrangers»). Distinction qui, au reste, est relative dans la mesure où l'écart entre langue «étrangère» et «non étrangère» n'est pas invariante (pour un Européen lettré le latin, pendant longtemps, n'a pas été une langue «étrangère»). Dans cette notion de «code langagier» s'associent l'acceptation de système sémiotique permettant la communication et celle de code prescriptif: le code langagier que mobilise le discours est en effet celui à travers lequel il prétend qu'il faut énoncer, le seul légitime eu égard à l'univers de sens qu'il instaure.

En privilégiant tel ou tel usage ou registre de la langue, le locuteur (l'auteur, le philosophe, l'homme politique, etc.) montre par son énonciation quelle est la vraie manière conforme à l'univers instauré par son discours. Par exemple, un homme politique lorsqu'il choisit le registre populaire «montre» par son énonciation que la vraie parole politique est proche

du peuple et de ses valeurs. L'usage de la langue par le Président de la République française, Nicolas Sarkozy, en est un bon exemple.

De même quand un écrivain choisit d'écrire dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle, ce choix est significatif par rapport au positionnement du scripteur au sein de la communauté discursive ainsi qu'eu égard de ses rapports avec l'institution. Par exemple, quand Nabokov ou encore Beckett choisissent l'un le français ou l'anglais l'autre le français comme langue d'écriture, ils montrent par là une sorte de prise de distance par rapport à leur langue maternelle: tous les deux ne vivent pas dans leurs pays d'origine. Nabokov, après avoir été reconnu comme écrivain de langue russe, écrit la majorité de son œuvre en anglais. Il vit successivement en Angleterre, aux États-Unis et ensuite en Suisse. Il arrive qu'il traduise les romans qu'il écrit en anglais en russe, et qu'il écrive certains de ses essais en français («Mademoiselle O»). Cette jonglerie linguistique montre bien qu'il n'y a pas l'œuvre d'une part et la langue de l'autre. L'écrivain n'appartient pas à sa langue maternelle, mais il fait de la langue une dimension constitutive de son œuvre. «Le travail d'écriture consiste toujours à transformer sa langue en langue étrangère, à convoquer une autre langue dans la langue, langue autre, langue de l'autre, autre langue»⁴. Le choix d'une langue plutôt qu'une autre dans ce cas est un geste qui récuse la plénitude imaginaire procurée par sa propre langue.

Le rapport à la langue est inextricablement lié à la «constituance» et c'est à travers le langage qu'est négociée l'identité énonciative.

CODE LANGAGIER ET DISCOURS RELIGIEUX

Nous allons considérer un premier exemple de relation essentielle entre discours constituant et investissement d'un certain code langagier: le cas du discours religieux au XVII^{ème} siècle, qui se trouve, comme aux siècles précédents, obligé de gérer le plurilinguisme irréductible du catholicisme: ses textes fondateurs sont écrits en hébreu (Ancien Testament) et en grec (Nouveau Testament), mais la langue de l'Église est le latin et celle des fidèles et de l'État est le français. La Parole de Dieu, par définition, est inséparable de la langue dans laquelle elle a été proférée; la notion de «peuple élu» est là pour le rappeler, mais il y a deux peuples élus: l'ancien (les Juifs) et le nouveau (l'Église)...

D'où le caractère crucial de la traduction: faut-il traduire en français à partir de la traduction latine ou à partir de l'hébreu et du grec? Ou des deux? Et si l'on traduit de l'hébreu, le sens «chrétien» et le sens juif sont-ils compatibles?

Étant donné que le discours religieux joue un rôle dominant à cette époque, les conséquences sur le statut des langues et les rapports de pouvoir sont considérables. La prééminence du latin renforce le pouvoir de

⁴ Robin 1992, p. 132.

l'Église et de l'Université; la référence au grec et à l'hébreu risque de favoriser les humanistes, mais aussi le mouvement protestant. Au-delà de l'objectif de traduction sont impliqués divers enjeux idéologiques, théologiques, linguistiques et institutionnels majeurs.

Au XVII^{ème} siècle, en France le débat sur la traduction catholique met en évidence deux œuvres: a) la traduction de l'Ancien Testament faite par des jansénistes – Louis-Isaac Lemaître de Saci en collaboration avec son frère Antoine de Saci, Arnauld d'Andilly, Pierre Thomas du Fossé; b) le commentaire de l'Ancien Testament de Richard Simon, *Histoire Critique de l'Ancien Testament*, qui analyse le texte latin de la *Vulgate* en le confrontant à l'hébreu.

Pour les jansénistes, rendre la Bible accessible en français permet de se démarquer de la langue de l'Église, ce qui est étroitement lié aux idées gallicanes des jansénistes et à leurs conflits permanents avec la papauté. Du point de vue institutionnel, la traduction de ce texte en français est un moyen de mettre en cause le contrôle des ultramontains et de se distinguer de l'enseignement des jésuites et de l'université, deux piliers de l'Église catholique, qui s'appuient massivement sur le latin. Les jansénistes vont prendre une position de compromis: certes, ils traduisent en français à partir de la *Vulgate*, mais en prenant également en compte le texte hébraïque.

Mais l'hébreu au XVII^{ème} siècle pose problème. Bien qu'étant la langue de la Parole de Dieu, il est communément considéré comme inférieur au latin: «rude», «barbare», «irrégulier», «équivoque»... Ce dernier adjectif renvoie à la polysémie foisonnante de l'hébreu que lui reprocheront ses traducteurs. Sacy écrira par exemple à Martin de Barcos en 1668:

«[...] la langue hébraïque étant fort indéterminée et souvent susceptible de plusieurs sens, ils [les hébraïsants qui ont travaillé sur les textes sacrés avant Sacy. – Y.G.] n'ont aucune lumière du fond des choses pour prendre plutôt l'un que l'autre»⁵.

À la fois traducteur et homme d'Église, Saci propose ainsi deux interprétations très différentes des «obscurités» du texte hébraïque, l'une fondée sur la langue, l'autre sur la théologie.

Il explique ainsi dans sa préface à la traduction du *Cantique des cantiques* que si certaines expressions bibliques sont inintelligibles pour le lecteur contemporain, c'est parce que le Saint-Esprit, pour transmettre son message, devait recourir au langage du peuple. Cette distance à l'égard de l'hébreu est possible parce que c'est le latin qui assume le rôle de code langagier de la Parole divine. Mais dans d'autres contextes le traducteur est

⁵ Goldmann (éd.), 1956, p. 302.

pris de doute et se demande s'il ne faut pas privilégier le texte hébreu⁶, qui recèle «le dessein de Dieu»:

«Que sais-je moi, ajouta-t-il, si je ne fais rien en cela contre le dessein de Dieu? J'ai tâché d'ôter de l'Écriture Sainte l'obscurité et la rudesse, et Dieu jusqu'ici a voulu que sa parole fût grossière, obscure et irrégulière. N'ai-je donc pas à craindre que ce ne soit résister au dessein de St. Esprit en donnant comme je tâche de faire une version claire, réglée et agréable? Je sais bien que je n'ai affecté aucun ornement, ni les curiosités qu'on aime dans le monde, et qu'on pourrait rechercher dans l'Académie Française. Dieu m'est témoin combien ces ajustements m'ont toujours été en horreur. Mais je ne puis me dissimuler à moi-même que j'ai tâché de rendre l'Écriture claire, pure, et exacte selon les règles de la langue, et qui peut m'assurer que ce ne soit pas là une méthode différente de celle qu'il a plu au Saint-Esprit de choisir, le faisant parler autrement qu'il n'a eu dessein de parler par les auteurs canoniques et d'une manière plus exacte que celle qui lui a toujours été conservée par ceux qui ont traduit l'Écriture Sainte avant moi?»⁷

L'expression «dessein de Dieu» montre de manière forte le statut singulier du discours constituant: certes, il s'agit d'un texte écrit dans une langue, mais ce texte n'est constituant que s'il est rapporté à un Absolu qui n'est pas dicible – le «dessein de Dieu».

Pour Richard Simon, le problème de la traduction ne se pose pas de la même manière. Il n'appréhende pas la Bible comme discours constituant, mais prône le retour à l'original hébreu, en bon philologue en quête du texte source:

«Toute traduction doit représenter autant qu'il se peut son original et aussi il est nécessaire d'établir d'abord quel est cet original sur lequel on doit régler les versions de la Bible. Si le texte hébreu n'avait pas reçu tant de changement, il n'y ait eu aucune difficulté qu'il ne fût le seul et véritable original: mais parce que plusieurs interprètes de l'Écriture le considèrent maintenant comme une pièce altérée par les Juifs, principalement par les Massorètes de Tibériade, ils ont recours aux anciennes versions de la Bible. Les uns prétendent qu'à défaut du premier et véritable original, il faut s'en tenir aux Septante: et les autres prétendent qu'on ne doit point reconnaître présentement d'autre Écriture sainte que l'ancienne version qu'on nomme Vulgate»⁸.

⁶ «Il se trouva quelques personnes qui étant accoutumées depuis longtemps à la manière brute et gauloise des traductions qui jusque là avaient paru, craignirent qu'on ne donnât trop à la beauté au dépens de la fidélité» (Fontaine, Lemaître de Saci 1757, t. 1, p. 136-138).

⁷ Fontaine 1736 [2001, p. 937].

⁸ Simon 1685 [1972, p. 353].

LA LANGUE DES PHILOSOPHES AU XVII^{ÈME} SIÈCLE

Notre deuxième exemple sera emprunté à la même époque et au discours philosophique. C'est le cas célèbre du *Discours de la méthode* que Descartes a écrit en français contrairement à l'usage des savants de l'époque. Ce choix a des conséquences sur le statut du français comme langue de savoir, mais il a aussi le statut de code langagier pour ce discours constituant par excellence qu'est la philosophie de Descartes.

En choisissant le français et non le latin, Descartes investit une langue qu'il montre aussi appropriée à l'énonciation philosophique que le latin. Par cette décision il se crée une sorte de boucle: en écrivant en français Descartes met en scène non pas tant le philosophe universitaire mais un honnête homme qui n'a pas d'engagement institutionnel mais qui détient la méthode permettant de conduire sa pensée. Cette pensée «claire» investit en fait une langue qui elle-même est traversée par la recherche de la clarté (le travail de l'épuration auquel participent de nombreux experts de l'époque des Remarqueurs de l'Académie jusqu'aux grammairiens). Le français accède au statut de langue digne de ce discours constituant qu'est la philosophie, en l'occurrence une philosophie de la raison et de la clarté.

Mais chez Descartes le choix du français se fait contre l'université en ce qu'elle réserve la philosophie au latin, et non contre le latin en lui-même. Descartes écrit ses œuvres aussi en latin. Cela se comprend, car le langage est considéré comme représentant la pensée et peu importe donc quelle est la langue choisie si elle permet d'articuler clairement la raison.

Une interprétation très réductrice de la philosophie de Descartes va servir à la fin du XIX^{ÈME} siècle à étayer la politique linguistique de l'école républicaine, qui tient un discours très ferme idéologiquement sur la langue française en invoquant sa «clarté». En voici un exemple tiré d'un manuel de l'enseignement primaire:

«La langue française est claire, nette et précise: il n'en est pas où la pensée se montre plus à jour et où l'on voit mieux ce que vaut une idée. Elle est l'ennemi de l'emphase, de la déclamation, du galimatias, elle est impitoyable pour toutes les équivoques. C'est pour cela que la langue française est par excellence la langue de la science, c'est pour cela qu'elle a été choisie dans divers pays de l'Europe comme la langue de la diplomatie, la langue dans laquelle on rédige des traités; parce qu'elle est de toutes la plus lumineuse, celle où l'on dit le mieux ce que l'on veut dire, où il est le plus difficile aux malhonnêtes gens de tromper les autres»⁹.

Cette clarté de la langue française s'oppose à la barbarie:

«Les Romains étaient bien plus instruits que les Gaulois. Ils savaient lire et écrire. Ils savaient la grammaire et les règles pour bien parler. On apprenait cela

⁹ Hanriot, Huleux 1906, p. 10.

et d'autres choses encore dans leurs écoles. Les Gaulois allèrent dans ces écoles. Ils apprirent la langue des Romains qu'on appelle le latin. Le latin est devenu plus tard, avec beaucoup de changements, la langue que nous parlons, la langue française»¹⁰.

On voit ici la complexité du «bricolage» idéologique. Le discours philosophique du XVII^{ème} siècle est invité à étayer la supériorité du français, mais c'est la doxa qui fait des Romains un peuple civilisé et civilisateur. La langue de la République a des origines nobles, car c'est la fille du latin. À travers cette filiation, il ne s'agit pas seulement de se doter du prestige de l'ancienneté mais de renvoyer aux origines nobles de la République elle-même dont le modèle est la République romaine.

UN CODE LANGAGIER LITTÉRAIRE: LE CAS DE L'«ÉCOLE ROMANE» ET DE L'«ACTION FRANÇAISE»

Au XIX^{ème} siècle en France, les discours sur la clarté du français prennent une ampleur politique. Deux fractions opposées idéologiquement investissent le discours sur la langue: le discours scolaire républicain et le discours de l'Action Française.

Parallèlement, le discours de l'Action Française considère également le français comme une langue claire, la clarté étant un discriminant efficace, qui sépare le registre politique des forces positives de celui des forces destructrices.

Contrairement au discours républicain, la clarté du français n'est pas le fruit de l'évolution historique équivalente au progrès. Les lettres françaises s'inscrivent dans la filiation gréco-latine. Paris ne fait que prolonger Athènes. Ce qui est assez curieux, c'est que l'Action Française, à l'instar de la république, se réfère au XVII^{ème} siècle, mais il ne s'agit pas de valoriser la clarté et la raison du discours philosophique que l'harmonie et l'ordre inspirés par la culture gréco-latine, ce dont témoignent les écrits de Léon Daudet:

«Les conséquences d'une rupture des ponts qui subsistent entre les Latins, les Grecs et nous, auraient une portée incalculable, dans le sens de l'obscurcissement et de la confusion barbares. En outre, privé de ses supports linguistiques et syntaxiques, le style français lui-même s'écroulerait, s'éparpillerait... Il y a une loi d'interdépendance cachée mais effective entre les écrivains de l'antiquité et nous, Gallo-Romains»¹¹.

Cette tentative transparaît surtout dans les écrits des poètes de l'École romane, qui, accablée par les affres du symbolisme, se tourne vers la poésie néo-classique qui se réclame héritière de la tradition gréco-romaine. Charles Maurras, l'un des poètes et théoriciens principaux du mouvement, est

¹⁰ Lavis 1884 [1933, p. 12].

¹¹ Daudet 1927, p. 86.

aussi l'inspirateur du mouvement l'«Action Française». L'idée principale du mouvement au départ était de retrouver dans la culture française l'universalisme des anciens: les lettres, la politique et la philosophie faisant partie du même ensemble. Le discours nationaliste de Maurras trouvait écho dans ses écrits littéraires dans lesquels les réflexions sur la pureté et la clarté de la langue française s'opposaient à la barbarie des Allemands, des francs-maçons et des protestants. Le cas de Maurras est intéressant parce qu'il justifie son discours politique par le discours littéraire à la fois en y faisant constamment référence comme à un discours qui «constitue» la culture et par conséquent la nation et en faisant de la littérature. La poésie maurassienne est essentiellement d'inspiration antique, qui se veut classique et se montre telle:

«Guide et maître de ceux qui n'eurent point de maître
 Ou, plus infortunés, que leur maître trompa,
 Donne-leur d'inventer ce qu'ils n'apprirent pas.
 Ulysse, autre Pallas, autre fertile Homère,
 Qui plantas sur l'écueil l'étoile de lumière
 Et redoublas les feux de notre firmament!
 L'amour même, l'amour qui traîna le tourment
 D'Hélène et de Pâris en un même désastre,
 À ton ciel agrandi fidèle comme un astre,
 Rayonne la beauté de ton enseignement
 Et la Postérité lit sur tes monuments,
 Quelle sainte vertu, quelle raison divine
 Enchaînèrent ton cœur dans ta triste poitrine:
 Ô cœur, apaise-toi!»¹² –

ou encore:

«Ce qui importe seul, c'est le sentiment poétique. Mais c'est justement pour cela que les thèmes classiques sont encore les préférables. Ils sont les plus légers de tous, et les plus transparents; la matière y est réduite à si peu que rien. Le chant n'y est pas encombré; l'attention n'est pas retenue. Tout y est simple, aérien. Le génie secret du poème se peut manifester dans ces thèmes connus, usés, subtilisés et sublimés par le chant de tant de générations, de poètes, même antérieurs à Homère. Donc, il se manifeste sans embarras et sans retard. Telle est cette robe classique, à plis simples et purs, dont Fénelon voulait que nos jeunes dames fussent vêtues. Ce lin fluide, ce n'est rien. Il vêt pourtant, et sans couvrir. Il aide les lignes décisives à se marquer; il simplifie les autres. L'exemple des Tragiques grecs est bien instructif là-dessus. Deux ou trois épisodes des antiquités nationales firent les frais de toutes les trames de leurs actions les plus diverses pendant de longs cycles d'années. Plus un sujet avait attiré de poètes, plus c'était un sujet beau et riche pour eux»¹³.

¹² Maurras 1895 [1954].

¹³ Maurras 1895, p. 291.

On voit bien que Maurras et ses compagnons se donnent pour modèle la Cité grecque, l'incarnation de l'esthétique du Beau, du Vrai. Ces exemples sont particulièrement frappants pour montrer que le discours sur la langue inséparable du discours politique s'appuie sur le discours littéraire et philosophique.

CONCLUSION

Pour conclure, nous espérons avoir pu rendre plus claire la problématique liée aux rapports des discours constituants et des discours sur la langue. À savoir:

— que les discours constituants sont constamment amenés à réfléchir sur leurs rapports avec le langage en gérant à tout moment de leur propre énonciation les rapports avec un code langagier qui les légitime et qu'ils légitiment à leur tour. Problématique illustrée ici par les rapports véritablement difficiles des traducteurs jansénistes avec les codes langagiers. Les enjeux liés aux rapports avec l'Église et le Pouvoir sont inséparables de l'emploi et de la connaissance des langues;

— que les discours sur la langue s'appuient nécessairement sur les discours constituants, comme le montrent les passions autour du français encore à la fin du XIX^{ème} siècle. De nos jours, si l'on prend comme exemple, le discours constituant scientifique, l'on voit bien que seules les langues qui sont considérées comme langues du savoir: l'anglais, le français, l'allemand, vont être apprises ou utilisées pour la diffusion du savoir. Un Slovène ne songera pas une seconde d'écrire ses articles en slovène s'il veut faire partie de la communauté scientifique internationale.

© Yana Grinshpun

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Émile, 1974: *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- DAUDET Léon, 1927: *Études et milieux littéraires*. Paris: Grasset.
- FONTAINE Nicolas, 1736 [2001]: *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, vol. 1-2. Utrecht: Aux dépens de la Compagnie. (Réédité en 2001 sous le titre *Mémoires ou histoire des Solitaires de Port-Royal*. Paris: Champion.)
- FONTAINE Nicolas, LEMAÎTRE DE SACI Isaak, 1757: *L'histoire du vieux et du Nouveau Testament, avec des explications édifiantes tirées des Saints Pères*. Paris: Chez Desaint et Saillant.
- GOLDMANN Lucien (éd.), 1956: *Correspondance de Martin de Barcos*. Paris: PUF.
- HANRIOT Édouard, HULEUX Émile, 1906: *Cours régulier de langue française. Livre du maître. Cours intermédiaire*. Paris: A. Picard et Kaan.
- LAVISSE Ernest, 1884 [1933]: *Histoire de France, cours moyen*. Paris: Armand Colin, 1933.
- MAINGUENEAU Dominique, 2004: *Le discours littéraire*. Paris: Armand Colin.
- MAINGUENEAU Dominique, CHARAUDEAU Patrick (éds), 2002: *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Hachette.
- MAINGUENEAU Dominique, COSSUTTA Frédéric, 1995: «L'analyse des discours constitutants», *Langages*, 1995, N° 117, p. 117-125.
- MAURRAS Charles, 1895: «Défense du système des poètes romains», *La Plume*, N° 149 du 1^{er} juillet 1895, p. 289-292.
- , 1895 [1954]: «Musique intérieure», in Maurras Ch. *Œuvres capitales*. Paris: Flammarion, 1954, p. 346.
- ROBIN Régine, 1992: «La brume-langue», *Le gré des langues*, 1992, N° 4, p. 132-149.
- SIMON Richard, 1685 [1972]: *Histoire critique du Vieux Testament*. Genève: Slatkine reprints, 1972.



René Descartes (1596-1650)

Le triomphe des langues «démocratiques»: A. Meillet et l'Europe nouvelle

Sébastien MORET

Université de Lausanne

Résumé:

Cet article est centré autour de l'expression *Europe nouvelle* chez Antoine Meillet (que l'on trouve dans le titre de son ouvrage le plus connu: *Les langues dans l'Europe nouvelle*) et se demandera ce qu'elle signifiait pour lui. En homme de son temps, Meillet envisageait l'Europe nouvelle en termes de démocratie et de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais, ce caractère démocratique qui s'annonçait aura, dans l'esprit de Meillet, une composante linguistique. À travers certains de ses textes écrits autour de la Première guerre mondiale semble poindre en effet l'idée que cette Europe nouvelle, cette Europe démocratique, ne pourra se faire que sous la direction de certaines nations, parlant des langues bien précises, comme si ces dernières pouvaient, plus que d'autres, faire résonner l'écho du changement.

Mots-clés: A. Meillet, Europe nouvelle, Première guerre mondiale, développement des langues, langues «démocratiques», l'article «Les langues et les nationalités» d'A. Meillet

INTRODUCTION

Il est des textes longtemps oubliés qui finissent par se rappeler au bon souvenir des chercheurs. L'article que fit paraître Antoine Meillet (1866-1936) en 1915 dans la revue italienne *Scientia* sous le titre «Les langues et les nationalités» est de ceux-là. Pendant longtemps, cet article resta dans les rayons des bibliothèques, avant de réapparaître dans deux publications récentes.

En 2009, ce texte de Meillet fut republié dans un recueil¹, intitulé *Langue française et identité nationale*², avec deux autres textes: 1) la célèbre conférence d'Ernest Renan (1823-1892) «Qu'est-ce qu'une nation?» de 1882 et 2) un article de Michel Bréal (1832-1915) de 1891, «Le langage et les nationalités», paru à l'origine dans la *Revue des Deux Mondes*³. Comme son titre l'indique, ce recueil souhaitait redonner à lire ces textes dans le contexte du retour en France du «thème fascisant d'«identité nationale»» «repris à son compte» par «la droite française», «[a]vec l'arrivée de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République en mai 2007», retour symbolisé entre autres par la création d'un nouveau «ministère de la République» et par des discussions autour de la place de la langue dans la formation d'une identité nationale, puisqu'«il faut désormais parler français pour venir vivre en France»⁴. On ne peut que regretter l'absence, dans ce recueil, d'une introduction ou de commentaires, car, dans le contexte d'une discussion sur l'identité nationale et les rapports de cette dernière avec la langue, ces trois textes ne disent pas la même chose. C'est ce qu'a montré récemment Jean-Louis Chiss dans un article inspiré par le recueil précité et analysant les trois textes sous l'angle «du rapport à la langue (aux langues) dans la problématique de la construction nationale», en faisant ressortir les convergences et les divergences des trois auteurs en ce qui concerne «la relation langue(s) / nation»⁵. Alors que Renan, dans sa conférence, souhaite corriger «l'erreur» qui fait que «l'on attribue à des groupes [...] linguistiques une souveraineté»⁶ et que Bréal, dans son article, conteste l'idée qui fait de la langue «comme une sorte de marque de fabrique imposée par la nature aux

¹ Rendons quand même à César ce qui est à César et précisons que, comme le laisse entendre le petit mot de l'éditeur au début de ce recueil, c'est le site internet du CRECLECO (<http://www2.unil.ch/slav/ling/index.html>) qui est à l'origine de ces republications, puisque c'est sur le site de notre Section, où ils s'y trouvaient depuis quelques années, que l'éditeur a redécouvert ces trois textes. C'est donc, d'une certaine manière, l'équipe du CRECLECO à la Section de langues et civilisations slaves de l'Université de Lausanne qui a permis à ce texte de Meillet de sortir de l'oubli.

² Aux Éditions Lambert-Lucas de Limoges.

³ *La Revue des Deux Mondes*, 1891, t. 109, p. 615-639.

⁴ Toutes ces citations sont tirées du quatrième de couverture du recueil.

⁵ Chiss 2011, p. 41.

⁶ Renan 1882 [2009, p. 10].

différents groupes ethniques»⁷, Meillet, quant à lui, «confère à la langue le rôle d'un marqueur culturel identitaire»⁸.

On le voit, ces deux publications autour de l'article de Meillet «Les langues et les nationalités» comprennent le dernier mot du titre en en faisant un synonyme de *nations*, comme c'est le cas dans le titre de l'article de Bréal. Et il n'y a pas de raison de ne pas le faire puisqu'il est vrai que l'on trouve dans cet article de Meillet des considérations sur le rapport langue / nation. Mais, de notre point de vue, ce n'est pas tant ce rapport langue / nation qui est au centre de ce texte. Même si le titre que Meillet a donné à son texte est très semblable à celui donné par Bréal au sien, nous allons montrer qu'il ne s'agit pas de la même chose et que l'on peut (doit?) donner une autre interprétation au titre et à l'article de Meillet. Dans notre analyse, nous allons comprendre le mot *nationalités* comme on le comprenait aussi parfois depuis le milieu du XIX^{ème} siècle et encore au moment de la Première guerre mondiale, à savoir en se référant aux minorités nationales des empires multinationaux qu'étaient les empires allemand, austro-hongrois et ottoman. Comme le dit le linguiste Hugo Schuchardt (1842-1927) dans un texte de 1898, c'était alors «l'usage»⁹ d'utiliser le mot *nationalités* pour renvoyer aux diverses minorités des grands empires. Ce sera avec cette même référence que, plus tard, le Français Jean Pélissier (1883-1939) créera en 1911 l'Office Central des Nationalités, puis la revue *Les Annales des Nationalités* (1912), avant d'organiser plusieurs Conférences des Nationalités, dont l'une se tiendra à Lausanne en juin 1916¹⁰. Autrement dit, nous allons montrer que, dans ce texte de Meillet intitulé «Les langues et les nationalités», il est aussi question du rapport qu'entretiennent les langues (et les peuples qui les parlent – c'est dans cette optique que ce texte de Meillet renvoie au rapport langue / nation) avec les minorités nationales du centre et de l'est de l'Europe.

Nous essaierons de le montrer en analysant à partir de cet article de Meillet ce que nous avons appelé les *langues démocratiques*. Cette expression ne se trouve pas chez Meillet, nous l'avons forgée nous-même, car elle semble bien correspondre aux idées que nous allons présenter ici. Ces idées, justement, ne sont jamais clairement et ouvertement énoncées telles quelles par Meillet dans son article sur les «Langues et les nationalités». Il nous a fallu les découvrir, les extraire à partir de certains passages, puis les recouper à l'aide d'autres écrits de Meillet. Ces idées qui seront au centre de cet article s'intègrent dans le contexte de reconstruction dans lequel se trouvait l'Europe à l'époque. Le Vieux Continent était en effet sorti de la Première guerre mondiale non seulement exsangue, mais aussi totalement déstructuré politiquement, et il fallait tout réorganiser, tout refaire, redessiner une Europe nouvelle. Cela se fit officiellement lors des conférences de

⁷ Bréal 1891 [2009, p. 59].

⁸ Chiss 2011, p. 51.

⁹ Schuchardt 1898, p. 9.

¹⁰ Soutou 1995, p. 15.

paix de 1919-1920, mais aussi moins officiellement dans de nombreux journaux et revues avant même la fin des hostilités¹¹. C'est dans ce contexte que se place l'article de Meillet qui sera analysé ici. En effet, les idées de Meillet dont il va être question ne représentent rien moins que sa conception de l'Europe nouvelle. Alors que l'ouvrage le plus connu de Meillet s'intitule justement *Les langues dans l'Europe nouvelle*, personne ne s'est jusqu'à présent vraiment intéressé de savoir ce que l'expression *Europe nouvelle* pouvait bien signifier pour lui.

L'EUROPE DÉMOCRATIQUE

Nous rappellerons ici le tout début de la *Chartreuse de Parme* (1839) de Stendhal (1783-1842). Le 15 mai 1796, les troupes françaises révolutionnaires, commandées par le général Bonaparte (1769-1821), entrent dans Milan qui, depuis 1713, faisait partie de la Maison d'Autriche et libèrent ainsi la ville de la tutelle autrichienne¹². Dès ces premières pages, et tout au long du roman, cette Autriche monarchique fera pour Stendhal, en cette époque baignée par les idéaux de la Révolution française, «figure de méchant»¹³. Ainsi, l'on peut lire que «[l]e départ du dernier régiment de l'Autriche marqua la chute des idées anciennes» et fit sortir la ville de Milan et la Lombardie de la «nuit profonde» où les avait plongées «la continuation du despotisme jaloux de Charles-Quint et de Philippe II»¹⁴. De telles idées seront toujours d'actualité au début du XX^{ème} siècle. Dans une Europe divisée en deux camps, où les pays gagnés par les idées nouvelles issues de la Révolution française côtoient des monarchies ou des empires séculaires, ce sont deux visions du monde et de la société qui s'affrontent. Au sortir de la Première guerre mondiale, avec la chute de ces monarchies et de ces empires, l'Europe nouvelle qu'on tentera de dessiner devra aussi être celle des idées nouvelles. À l'asservissement des nations et à la légitimité dynastique répondra désormais le principe wilsonien de l'autodétermination des peuples. Antoine Meillet, en homme de son temps, s'intègre à cette problématique, lui qui écrit que «[l]e caractère de l'Europe moderne est d'être essentiellement démocratique»¹⁵. Ce caractère démocratique de l'Europe nouvelle qui s'annonçait aura, dans l'esprit de Meillet, une composante linguistique. À travers certains de ses textes écrits autour de la Première guerre mondiale semble poindre en effet l'idée que cette Europe nouvelle,

¹¹ Montandon 1915, p. 8.

¹² Rappelons brièvement ici que Milan sera dès le 27 juin 1797 la capitale de la première République cisalpine fondée par Napoléon après sa victoire sur les Sardes et les Autrichiens. Le 29 avril 1799, Milan sera reprise par les troupes austro-russes; ce sera la fin de cette première République cisalpine.

¹³ Fromkin 2004, p. 69.

¹⁴ Stendhal 1839 [1973, p. 6].

¹⁵ Meillet 1928a, p. 23.

cette Europe démocratique, ne pourra se faire que sous la direction de certaines nations, parlant des langues bien précises, comme si ces dernières pouvaient, plus que d'autres, faire résonner l'écho du changement. On retrouvera alors ici, encore une fois, la conviction qui a traversé l'histoire de la linguistique, une conviction qui veut qu'une langue influe sur les gens ou la nation qui la parlent, et inversement. Pour pouvoir bien comprendre les différentes idées que nous allons présenter ci-après, il convient de dire quelques mots sur ce que nous appellerons la vision du monde de Meillet.

LA VISION DU MONDE DE MEILLET

Pour le dire simplement, Meillet envisage le monde et son histoire en termes de civilisations. Pour lui, il a existé et existe encore sur la planète plusieurs civilisations, qui occupent divers territoires. Pour Meillet, une civilisation se définit en termes de domination, d'influence et de production intellectuelle. «Pour développer une civilisation puissante et originale», nous dit Meillet, il faut des idées, de la volonté, et des conditions matérielles favorables¹⁶. Ainsi, pour obtenir, dans les écrits de Meillet, l'appellation de *civilisation* un peuple ou un groupe de peuples apparentés doit en avoir dominé d'autres; il doit également avoir exercé «une influence forte»¹⁷ et imposé un modèle, et être l'auteur d'une production intellectuelle, littéraire et philosophique originale¹⁸. Tout au long de l'histoire du monde, ces civilisations ont cohabité, ou se sont opposées; certaines ont disparu violemment, d'autres à la suite d'un processus plus lent. De nouvelles ont vu le jour. Il y en a aussi qui se sont étendues, d'autres qui ont vu leur influence diminuer¹⁹. Dans son article de 1929 sur la «Situation linguistique de l'Asie», Meillet mentionne quelques-unes des civilisations (elles ne sont pas nombreuses, «il ne saurait y avoir beaucoup de grandes civilisations originales»²⁰) qui ont marqué l'histoire du monde: la civilisation suméro-babylonienne, la civilisation indo-aryenne, la civilisation gréco-romaine, la civilisation arabo-islamique, ou la civilisation chinoise; dans un autre texte, il avait aussi parlé de la civilisation égyptienne²¹.

Chez Meillet, une civilisation est avant tout l'expression d'une langue (ou d'un groupe de langues); il dit en effet à plusieurs reprises que les

¹⁶ *Ibid.*, p. 13.

¹⁷ Meillet 1929, p. 181.

¹⁸ *Ibid.*, p. 179-184. Pour Meillet, la mentalité d'un peuple se reflète dans sa production intellectuelle. Un peuple qui ne fait que s'inspirer ou traduire des ouvrages étrangers ne témoigne pas d'une vigueur particulière (Meillet 1928a, p. 9).

¹⁹ Cf. les quelques exemples dans Meillet 1918d, p. 99-103 et 1928b, p. 81-84. Chaque fois que nous citerons des passages tirés des *Langues dans l'Europe nouvelle*, nous donnerons les références pour la première édition de 1918 et pour la seconde de 1928. Nous signalerons les éventuelles différences ou absences.

²⁰ Meillet 1928b, p. 146. Passage absent dans Meillet 1918d.

²¹ Meillet 1918d, p. 101-102 et 1928b, p. 83.

langues sont «l'organe d'une civilisation»²². Ainsi, «[l']unité de langue provient de l'unité de culture, et le maintien d'une langue une s'explique par le maintien de l'unité de culture»²³. Pour cette raison, «[l']ancienne unité linguistique indo-européenne reposait sur une unité de civilisation»²⁴. Pour Meillet, il y a deux sortes de langues de civilisation. Premièrement les langues qui sont à l'origine même d'une civilisation originale, et qui sont peu nombreuses (comme sont peu nombreuses ces civilisations originales, nous venons de le voir): le sumérien et l'akkadien, organes de la civilisation suméro-babylonienne, le sanskrit et le pali pour la civilisation indo-aryenne, l'arabe pour la civilisation arabo-musulmane, le chinois²⁵, mais aussi l'égyptien²⁶ et, bien sûr, le grec et le latin qui sont à la base de «la civilisation gréco-latine qui domine en Europe depuis le premier millénaire avant notre ère»²⁷; deuxièmement enfin les langues qui se sont adaptées au point de pouvoir refléter totalement une civilisation donnée. C'est le cas par exemple des autres langues indo-européennes de l'Europe qui se sont transformées et adaptées au contact de la civilisation gréco-latine (nous y reviendrons): à leur propos Meillet parle de langues de civilisation qui «ont été en partie créées sous l'influence d'autres langues»²⁸.

Langue et civilisation sont étroitement liées, et, pour Meillet, l'histoire du monde, c'est avant tout une histoire de langues: ainsi, en Silésie, ce ne sont pas les Allemands et les Polonais qui s'affrontent «sur les rives mêmes de l'Oder», mais «l'allemand et le polonais»²⁹. Voici encore, témoignant de la même chose, deux autres citations:

«Les langues dravidiennes occupent à peu près le tiers méridional de l'Inde. La façon dont le marathe s'avance à l'Ouest, et dont la langue dravidienne la plus septentrionale de l'Inde, le gondi, est disloquée au profit des parlers indo-aryens qui l'entourent, montre assez comment les parlers dravidiens sont refoulés par les parlers indo-aryens»³⁰.

«Ainsi de la Méditerranée au Golfe Persique, la situation linguistique a changé du tout au tout au cours des trois ou quatre derniers millénaires, et en partie à des dates voisines de l'époque actuelle. Les langues sont choses instables; on les voit, au cours de l'histoire proprement dite de l'humanité qui est pourtant bien courte au regard du passé géologique ou stellaire – elle atteint ou dépasse

²² Cf. entre autres Meillet 1918d, p. 102 et 1928b, p. 83.

²³ Meillet 1918d, p. 99 et 1928b, p. 81.

²⁴ Meillet 1918d, p. 103 et 1928b, p. 104. Dans l'édition de 1928, le mot *civilisation* est entre guillemets.

²⁵ Toutes ces langues sont citées dans Meillet 1929, p. 181-185.

²⁶ Meillet 1918d, p. 102 et 1928b, p. 83.

²⁷ Meillet 1928a, p. 9.

²⁸ Intervention de Meillet in Pittard 1921, p. 27.

²⁹ Meillet 1932, p. 59.

³⁰ Meillet 1929, p. 178.

rarement quatre mille ans, – se remplacer les unes les autres, et même se remplacer plusieurs fois sur un même domaine»³¹.

Au début du XX^{ème} siècle, quand Meillet écrit ses articles, plusieurs civilisations se partagent le globe. À côté de la civilisation européenne, qu'il appelle aussi parfois gréco-romaine ou classique, cohabitent la civilisation chinoise et la civilisation arabo-musulmane³². Ce nombre relativement petit s'explique par un fait inéluctable: le monde se dirige petit à petit vers une unité de civilisation. C'est d'ailleurs sur cette idée que s'ouvrent les deux éditions des *Langues dans l'Europe nouvelle*: «Le monde tend à n'avoir qu'une civilisation»³³. À ce sujet, Meillet constatait une grande contradiction qu'il développe dans les premières pages du livre. Si d'un côté le monde va tranquillement vers une unité de civilisation, d'un autre côté Meillet remarquait à son époque la volonté de plus en plus de nationalités de posséder sa propre langue. C'était pour lui paradoxal et problématique:

«La situation linguistique de l'Europe d'aujourd'hui est paradoxale. La civilisation matérielle, la science, l'art même s'y unifient de plus en plus. Chaque jour, l'Européen cultivé se sent davantage chez lui dans tous les pays qui ont la civilisation européenne, c'est-à-dire, de plus en plus, dans le monde entier. [...] Cependant les langues qui servent d'organes à cette civilisation sont très diverses, et elles deviennent constamment plus nombreuses. La connaissance de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, du français, de l'italien ne suffit plus à qui veut se tenir au courant de toute la civilisation moderne»³⁴.

La civilisation qui finira par s'étendre au monde entier, selon les vues de Meillet, c'est la civilisation européenne, puisqu'il est dit que l'Européen se sent chez lui dans le monde entier. C'est sur cette idée que se terminent les *Langues dans l'Europe nouvelle*: l'«humanité dont l'unité apparaît chaque jour plus évidente [...] n'a de plus en plus qu'une civilisation, héritière de la civilisation gréco-romaine»³⁵. C'est pourquoi Meillet parle de la civilisation européenne comme de la «civilisation moderne».

³¹ *Ibid.*, p. 180.

³² *Ibid.*, p. 183-184.

³³ Meillet 1918d, p. 10 et 1928b, p. 2.

³⁴ Meillet 1918d, p. 9-10 et 1928b, p. 1.

³⁵ Meillet 1918d, p. 333 et 1928b, p. 287.

LES MODÈLES GRÉCO-LATINS

Cette civilisation gréco-latine, comme son nom l'indique, c'est «celle que nous devons aux Grecs et à laquelle les Romains ont donné une valeur universellement humaine»³⁶, et à la base de laquelle il y a le grec («qui a eu une influence immense»³⁷) et le latin. Elle est porteuse d'un certain nombre de *choses*, que l'on pourrait appeler valeurs et que Meillet nomme «modèles grecs et latins»³⁸. L'explicitation de ce que sont ces modèles est à chercher dans différents textes de Meillet. Ainsi, on trouve dans un article de 1929 que le «rationalisme»³⁹ fait partie de ces modèles; on peut aussi, toujours en citant Meillet, les définir par la négative: ils ne sont ni puritains ni mystiques, et n'ont rien de primitif⁴⁰. Un extrait d'un texte de Meillet de 1932 viendra compléter cette explication:

«La civilisation européenne d'aujourd'hui ne doit rien, au moins rien de ses données intellectuelles, à autre chose qu'au monde gréco-romain. C'est ce monde qui nous a fourni le christianisme, la religion qui est celle de toute l'Europe d'aujourd'hui, c'est lui qui nous a fourni toutes les idées philosophiques dont nous vivons. C'est le modèle gréco-romain qui a servi à toutes nos littératures d'aujourd'hui: nous sommes pleinement, complètement les fils du monde gréco-romain [...]»⁴¹.

À travers l'expression «toutes les idées philosophiques dont nous vivons», nous pouvons intégrer la démocratie et la liberté à notre définition des modèles grecs et latins.

À travers l'expansion de la civilisation gréco-romaine, ce sont donc aussi ces modèles qui sont en train de se répandre à travers la planète:

«Les langues de l'Europe sont diverses, trop diverses. Mais presque toutes sont d'une même famille, la famille indo-européenne. Toutes se sont formées sous l'influence de la même civilisation; derrière toutes, il y a les mêmes modèles grecs et latins qui ont été imités partout; les nouveautés se sont créées parallèlement; elles s'équivalent d'une langue à l'autre. Malgré la diversité des apparences, la civilisation européenne n'a au fond qu'une même langue de culture»⁴².

³⁶ Meillet 1928a, p. 19-20.

³⁷ Meillet 1918d, p. 51 et 1928b, p. 42.

³⁸ Meillet 1929, p. 187.

³⁹ *Ibid.*, p. 185.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Meillet 1932, p. 57.

⁴² Meillet 1929, p. 186-187. Mentionnons que, en Europe, la civilisation européenne n'est pas portée uniquement par les langues indo-européennes; cette dernière est aussi exprimée par les langues finno-ougriennes, le hongrois et le finnois, qui «se sont transformées au contact des langues indo-européennes et adaptées aux exigences de la civilisation européenne» (Perrot 1988, p. 313). Cf. aussi Meillet 1918d, p. 54-59; 1920 et 1928b, p. 47-51.

Dans cette expansion, l'élément linguistique a eu et va avoir, pour Meillet, une importance réelle. Quand la civilisation à base gréco-latine s'est répandue à travers le continent européen, les langues des peuples nouvellement touchés ont dû s'adapter:

«L'originalité de l'Europe d'aujourd'hui tient essentiellement à ce que des langues qui ne servaient en rien à exprimer une civilisation ont dû se plier à exprimer toutes les notions de la civilisation de l'Europe occidentale, venues de la Grèce et de l'humanisme romain. Il a fallu verser dans ces langues les moyens d'expression leur permettant de rendre les idées générales. Cela a été un effort prodigieux, l'effort qui a été fait dans le XIX^e siècle et surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle»⁴³.

Cette adaptation des langues et leur capacité à se «civiliser» est une idée que Meillet défendit régulièrement. Ainsi avait-il déclaré, en janvier 1912 lors d'une séance de la Société française de philosophie, que, même s'«[i]l est bien vrai [...] qu'on ne peut marquer aucun moment auquel une langue devient civilisée», «[n]éanmoins, quand on compare le point de départ au point d'arrivée, on constate une différence très profonde, et c'est en ce sens qu'on peut opposer l'esprit des langues "primitives" à celui des langues civilisées»⁴⁴. Et Meillet avait donné l'exemple de l'évolution de la catégorie du nombre:

«Les langues primitives ont des catégories multiples et concrètes; les langues civilisées ont des catégories plus abstraites. Dans plusieurs grandes familles de langues, on a commencé par avoir trois nombres: le singulier, le duel et le pluriel. Cela signifie qu'on avait une idée concrète du groupe de "deux" objets, comme distinct du groupe de "plusieurs"; on n'était pas parvenu à l'abstraction qui oppose l'unité à la pluralité en général. Or toutes les langues qui avaient le duel l'ont perdu à mesure qu'elles se civilisaient. L'indo-européen commun, le sémitique commun, le finno-ougrien possédaient les trois nombres. Eh bien! le grec a perdu le duel à l'époque historique: en ionien, très tôt, car c'était le dialecte le plus évolué, celui de la civilisation qui a été la plus avancée à une époque très ancienne; en attique, plus tard, parce que c'était le dialecte d'une région un peu isolée, civilisée plus tard; le duel existe régulièrement chez Platon; il devient rare chez Démosthène, et il a disparu chez Ménandre. De même l'hébreu a perdu le duel dès les plus anciens textes; mais l'arabe, langue d'une population du désert, l'a conservé longtemps. Et ainsi de suite»⁴⁵.

On le voit, l'état d'une langue reflète le degré de civilisation de ses locuteurs.

Au XX^{ème} siècle, désormais, l'extension de la civilisation européenne dépasse le domaine indo-européen et cette dernière touche des peuples de langue non indo-européenne. Un problème va alors se poser,

⁴³ Meillet 1928a, p. 21.

⁴⁴ «Sur la structure» 1912, p. 59.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 57-58.

puisque Meillet semble convaincu que la civilisation européenne ne peut être pleinement exprimée, et ses modèles intégrés, que par des langues indo-européennes. Il écrit par exemple que «la langue chinoise n'était préparée par rien à exprimer les idées de la civilisation européenne»⁴⁶. Dans ces conditions, cette dernière aura de la peine à se faire intégrer par des peuples ne parlant pas des langues indo-européennes:

«D'une manière générale, à un moment où, même s'ils n'admettent pas tout de la mentalité européenne, loin de là, les peuples de l'Asie ne peuvent prendre dans le monde la place qu'ils ambitionnent sans acquérir et sans savoir exprimer les idées de la science européenne et sans savoir manier les doctrines sur lesquelles reposent les techniques, leurs langues de civilisation se trouvent impropres à cette tâche. Elles ont été faites pour des civilisations dominées par des religions ou étroitement puritaines comme l'Islam, ou mystiques comme les religions de l'Inde ou bien encore engagées dans des idées cristallisées de primitifs comme celle de la Chine. Aucune n'est proche du rationalisme gréco-latin qui, avec des formes diverses, se retrouve le même dans toutes les langues de civilisation de l'Europe. Partout en Asie est ouverte une même grande crise des langues de civilisation, et il faudra pour la résoudre de longues années»⁴⁷.

Il y aurait donc ainsi comme une incompatibilité entre la civilisation européenne et ses idéaux et ses modèles, et les langues non indo-européennes. Et pour briser cette incompatibilité, Meillet ne donne pas d'autre moyen que celui-ci: il faut conformer ces langues à la civilisation européenne, faire en sorte que ces langues puissent «tant bien que mal [...] exprimer la civilisation moderne»⁴⁸. Il ne donne pas d'autres indications, mais fournit cependant l'exemple d'une «grande innovation [...] en cours»⁴⁹:

«Grâce à son autorité indiscutée, Mustapha Kemal a pu imposer en Turquie la substitution d'un alphabet latin à l'alphabet arabe, qui convient mal au turc. Cette réforme entraîne la substitution de mots savants européens, ou imités de mots européens aux mots arabes, c'est-à-dire une "européanisation" du turc»⁵⁰.

La «graphie arabe, très incomplète, et qui néglige les voyelles»⁵¹ ne permettait pas l'expression de la civilisation moderne. Dans le même registre, Meillet appelait de ses vœux la résolution du problème posé par «l'écriture chinoise [qui] convient mal à la civilisation moderne»; il fallait, selon lui, faire de «l'ancienne écriture chinoise un instrument commode pour les besoins d'aujourd'hui», mais, même si «on a fait quelques efforts pour

⁴⁶ Meillet 1929, p. 185.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 186.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 185.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Meillet 1928b, p. 10. Chapitre absent de Meillet 1918d.

trouver la solution⁵²», la fin de cette dernière «n'est sans doute pas prochaine»⁵³.

Même s'il affirme qu'il ne réclame pas «une prééminence au nom des peuples de langues indo-européennes»⁵⁴, Meillet n'en a pas moins une vision toute coloniale de cette expansion de la civilisation européenne à travers le monde: «Les nations européennes, au moins dans les circonstances actuelles, ont des colonies parce qu'elles sont les seules en mesure de porter les pays africains et une part des pays asiatiques au niveau de la civilisation moderne et d'en tirer parti»⁵⁵.

La valeur de leur civilisation donne aux «populations européennes» le «droit [...] de répandre la civilisation dans le monde»⁵⁶. Meillet parle même de «mission»⁵⁷, voire de raison de vivre: «[...] l'Europe ne peut vivre qu'en colonisant le monde, en répandant sa civilisation sur les parties voisines»⁵⁸. C'est là un discours typique de ces années-là et nous n'avons aucune raison d'en tenir rigueur à Meillet.

LES LANGUES «DÉMOCRATIQUES»

Après cette exposition de la vision du monde de Meillet, revenons sur notre notion de départ, celle de *langues démocratiques*. Commençons par en proposer une définition qui servira d'hypothèse de départ et que nous justifierons par l'analyse qui va suivre: pour nous, les langues «démocratiques», ce sont les langues dont les locuteurs peuvent comprendre la notion de démocratie; ce sont essentiellement les langues indo-européennes, autrement dit les langues qui appartiennent à la même famille que la langue-peuple qui a imaginé la démocratie. Mais il faut nuancer les choses, car toutes les langues indo-européennes ne semblent pas posséder les qualités nécessaires pour intégrer l'idée de démocratie. Afin de justifier cette définition, nous allons analyser l'article de Meillet de 1915 «Les langues et les nationalités».

À première vue, cet article est du genre à pouvoir passer inaperçu, comme celui sur la «Situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie»⁵⁹ qui nous a permis de développer ailleurs une analyse des frontières chez Meillet⁶⁰. Mais en s'y attardant, en y regardant de plus près, on découvre un système de pensées qui se tient. Cet article est pour Meillet l'occasion de parler de la guerre, de ses origines, et de l'avenir de l'Europe.

⁵² Meillet ne dit pas à quels efforts il pense en écrivant cela. – S.M.

⁵³ Meillet 1929, p. 184.

⁵⁴ Intervention de Meillet in Pittard 1921, p. 28.

⁵⁵ Meillet 1919a, p. 14-15.

⁵⁶ Meillet 1919b, p. 7.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 10.

⁵⁹ Cf. Meillet 1918b.

⁶⁰ Cf. Moret 2003.

Même si la guerre de 14-18 est le résultat «de la politique poursuivie depuis des siècles par les peuples de l'Europe»⁶¹, il n'en demeure pas moins «qu'elle a été déclarée par l'Autriche à la Serbie, par l'Allemagne à la Russie et à la France, et, au moyen de l'invasion de la Belgique, imposée à l'Angleterre, dont le gouvernement très pacifiste se tenait éloigné du conflit»⁶². La guerre met aux prises, d'un côté, la France, l'Angleterre et la Russie⁶³, et, de l'autre, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et les Turcs de l'Empire ottoman. Mais il n'y a pas que les tranchées ou les lignes de front pour séparer les belligérants: il y a aussi le rapport aux nationalités. Ainsi, il y a les pays qui respectent les nationalités, et ceux qui les méprisent et les oppriment. Et Meillet de faire une liste: il y a l'Autriche qui «comprime les aspirations des Tchèques, des Ruthènes, des Slovènes et des Italiens, pour ne rien dire des Polonais»⁶⁴, quant à l'Allemagne, elle «a des sujets qu'elle s'efforce de dénationaliser, en Alsace-Lorraine, en Slesvig, en Pologne»⁶⁵. Et les alliés de ces empires centraux ne font guère mieux:

«Les seuls alliés des Allemands sont deux groupes qui vivent en opprimant d'autres nationalités: les Magyars qui ont réussi à se rendre seuls maîtres d'un pays où ils sont en minorité en face des Serbo-Croates, des Roumains, des Ruthènes et des Slovaques, et les Turcs qui par la force dominant des Arabes, des Grecs, des Arméniens, des Slaves (maintenant peu nombreux), des chrétiens de Syrie, des Juifs, et dont l'administration désordonnée tient en respect ses sujets par des massacres organisés»⁶⁶.

À l'opposé, il y a «l'Angleterre et la France [qui] ont travaillé à faire prévaloir le principe du respect de chaque nationalité»⁶⁷. En d'autres termes, si l'on suit Meillet, la guerre semble opposer ceux qui respectent les nationalités et ceux qui les oppriment. À une exception près: la Russie. Cette dernière, même si elle combat aux côtés de la France et de l'Angleterre, n'en a pas moins un comportement très différent:

«Les nations qui sont régies par cette bureaucratie [russe. – S.M.], la nation finlandaise, la nation lette, la nation polonaise, la nation petite-russienne, la nation géorgienne, la nation arménienne sont opprimées, et tous leurs efforts pour maintenir un reste de vie nationale sont combattus»⁶⁸.

⁶¹ Meillet 1915, p. 192.

⁶² *Ibid.*

⁶³ C'est le cas en 1915 quand Meillet écrit cet article. Après la révolution, la nouvelle Russie soviétique se retirera et signera une paix séparée avec l'Allemagne (traité de Brest-Litovsk du 3 mars 1918).

⁶⁴ Meillet 1915, p. 193.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*, p. 192.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 192-193.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 200-201.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette différence entre la Russie et ses alliés français et anglais.

À plusieurs reprises⁶⁹, Meillet avait fait sien le plus célèbre des Quatorze points du président Wilson, celui sur l'autodétermination des peuples. Il avait admis que c'était là, d'une certaine manière, le slogan de l'époque: «Il ne faut pas oublier que c'est le droit des populations à réclamer le Gouvernement qu'elles désirent qui doit dominer»⁷⁰. Dans ces conditions, on comprend qu'il considère la France et l'Angleterre et leur respect des nationalités comme faisant partie de «l'Europe moderne»⁷¹. À l'inverse, il parlera du «cadre médiéval de l'Autriche»⁷², et reprochera aux Allemands⁷³ leur comportement périmé à l'égard des nationalités qui «va contre les tendances du monde actuel»⁷⁴: «Modernes dans la science, modernes dans leur habileté à l'appliquer, modernes dans le commerce et l'industrie, les Allemands ne s'aperçoivent pas que leur morale politique retarde de plusieurs siècles»⁷⁵. Pour résumer, on aurait ainsi des pays tournés vers l'avenir, des pays qui ont compris que désormais résonnera le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; et des autres, tout englués dans le passé, pour qui la légitimité dynastique demeure la règle.

D'où vient cette différence? À quoi tient-elle? Comment expliquer ces différents comportements? Une fois encore, Meillet va mettre en avant l'importance des langues: «[...] la différence entre les Français et les Anglais, d'une part, les Russes de l'autre, nous dit-il, se marque dans la langue»⁷⁶. Pour commencer, prenons les cas les plus faciles à expliquer: la Hongrie et la Turquie. Dans les deux cas, ces deux peuples ne parlent pas une langue indo-européenne, le hongrois est une langue finno-ougrienne et le turc, une langue de la famille turcique. Concernant la langue turque, Meillet nous dit qu'elle reflète la civilisation arabo-islamique⁷⁷, ce qui devrait lui rendre totalement étrangers les modèles gréco-romains dont nous avons parlé. Sur le hongrois, Meillet sera plus loquace. Pour trouver une explication au fait que les Magyars oppriment les nations qui sont intégrées à leur royaume, il faut se tourner vers la seconde édition des *Langues dans l'Europe nouvelle*, vers ces pages qui avaient provoqué l'«affaire hon-

⁶⁹ Cf. par exemple Meillet 1918a, p. 39 ou 1918c.

⁷⁰ Intervention de Meillet après la conférence du Lieutenant-Colonel Dieulafoy devant le Comité national d'études sociales et politiques le 31 mars 1919 (Dieulafoy 1919, p. 33). Il s'agit certainement de l'archéologue Marcel-Auguste Dieulafoy (1844-1920), spécialiste de l'Iran.

⁷¹ Meillet 1915, p. 192.

⁷² Meillet 1918b, p. 216.

⁷³ Ici le mot «Allemands» doit être compris dans son acception linguistique, et non nationale. Ici, il s'agit de tous ceux qui parlent l'allemand, puisque dans l'article en question, Meillet parle aussi bien du comportement des Autrichiens que des Allemands d'Allemagne.

⁷⁴ Meillet 1918e, p. 122.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Meillet 1915, p. 201.

⁷⁷ Meillet 1918d, p. 59 et 1928b, p. 51.

groise»⁷⁸. Là, on y trouve un paragraphe qui était absent de la première édition de 1918. Meillet y parle du magyar comme de «la langue de la vieille aristocratie et de la vieille bourgeoisie»⁷⁹. L'adjectif *vieux* souligne le caractère périmé et les mots *aristocratie* comme *bourgeoisie* s'opposent à la démocratie nouvelle. Dans ces conditions, dans l'esprit de Meillet, langue hongroise et oppression sont comme liées:

«Le jour où la constitution oligarchique de la Hongrie aurait cédé au mouvement démocratique qui emporte le monde, la situation de la langue magyare aurait été emportée dans la ruine de la caste aristocratique qui l'imposait. Car le magyar n'était défendu que par la force politique de cette caste»⁸⁰.

Pour résumer ces deux premiers cas, c'est comme si le fait que ni les Hongrois ni les Turcs ne parlent une langue indo-européenne rendait presque évident aux yeux de Meillet leurs actes et leurs comportements. C'est comme si ces actes et ces comportements étaient naturels et sortaient de l'état des choses⁸¹.

Maintenant, comment expliquer que la Russie, l'Autriche et l'Allemagne, qui, toutes trois, parlent une langue indo-européenne, se comportent comme la Hongrie et la Turquie ottomane et oppriment ainsi les nationalités sous leur contrôle? Pour répondre à cette question, Meillet va, une fois de plus, utiliser des éléments linguistiques et comparer les langues des peuples en question. L'importance sera donnée au chemin de développement suivi par ces langues. Voici tout d'abord ce que Meillet écrit sur l'anglais et le français: «L'anglais et, à un moindre degré, le français (et les autres langues néo-latines, comme l'italien) sont les plus avancées dans leur développement, les plus modernes de toutes les langues indo-européennes»⁸². Ce rapprochement dans le développement entre l'anglais et les langues romanes est aussi présent dans les *Langues dans l'Europe nouvelle*:

«Celle des langues germaniques qui a fait depuis le XVII^e siècle la plus grande fortune est celle [= l'anglais. – S.M.] qui a pris l'aspect le plus aberrant, dont la grammaire, évoluant dans le même sens que celle des langues romanes, s'est le plus éloignée du type germanique commun, dépassant même le français par son caractère tout moderne [...]»⁸³.

⁷⁸ L'expression est de J. Perrot (1988): après la publication, en 1928, de pages peu tendres avec la langue hongroise dans la seconde édition des *Langues dans l'Europe nouvelle* (Meillet 1928b), certains intellectuels hongrois s'en prirent publiquement à Meillet.

⁷⁹ Meillet 1928b, p. 209.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ Meillet 1917, p. 188.

⁸² Meillet 1915, p. 201.

⁸³ Meillet 1918d, p. 32 et 1928b, p. 27.

Ainsi, le développement du français et de l'anglais en fait des langues modernes, des langues modernes qui se comportent en totale adéquation avec «l'Europe moderne»⁸⁴. L'adéquation des termes est ici parfaite.

Voyons maintenant quels adjectifs Meillet utilisera pour qualifier le type et la structure de l'allemand et du russe. L'allemand, tout en étant une langue germanique comme l'anglais, n'en a pas moins suivi un développement tout autre:

«L'origine linguistique de l'allemand et de l'anglais est sensiblement la même. Mais nulle part deux évolutions, parties d'un point de départ identique, n'ont abouti à des résultats plus différents. [...] La grammaire allemande est demeurée archaïque [...]. Les noms ont encore une déclinaison à plusieurs cas; les démonstratifs ont une flexion à part; les adjectifs se déclinent de deux manières, suivant les circonstances comme l'un des types de formes ordinaires ou comme des démonstratifs. Les formes personnelles des verbes sont bien distinguées les unes des autres; les verbes radicaux comportent des alternances vocaliques complexes de la syllabe radicale, subsistent en grand nombre et tiennent une place importante dans la langue. L'agencement des phrases est compliqué»⁸⁵.

Dans le contexte belliqueux de la Première guerre mondiale, la description que Meillet donne de l'allemand n'est pas des plus neutres et on retrouve dans cet extrait certaines des idées que Meillet avait de la langue hongroise. À en croire A. Sommerfelt⁸⁶ (1892-1965), les Allemands ne restèrent pas indifférents face à ce genre de propos. Sommerfelt ne mentionne pas cet article de 1915, mais il nous apprend que les Allemands reprochèrent à Meillet, dans les journaux et dans des publications scientifiques, les points de vue qu'il défendait dans ses ouvrages sur les *Langues dans l'Europe nouvelle* et sur les *Caractères généraux des langues germaniques* (1917), et l'accusèrent de «nationalisme»⁸⁷. D'après Sommerfelt, Meillet riait de tout cela⁸⁸. Il n'empêche qu'il serait intéressant d'analyser en détail le livre que Meillet publia pendant la guerre sur les *Caractères généraux des langues germaniques*, et d'étudier à partir des sources allemandes les critiques sévères à l'encontre de Meillet.

Voyons maintenant le cas du russe, et des langues slaves en général. À leur sujet, nous allons retrouver pratiquement les mêmes idées que celles énoncées pour l'allemand:

«Les langues slaves, au contraire, sont les plus archaïques. Elles ont gardé dans leur grammaire une infinité de vieilleries; les noms ont encore une déclinaison; grand nombre de cas et de formes variées suivant les types; les démonstratifs et les adjectifs se fléchissent autrement que les substantifs. Le verbe a une flexion

⁸⁴ Meillet 1915, p. 192.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 197-199.

⁸⁶ Sommerfelt 1937 [1971, p. 384].

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*

à formes très diverses, exprimant des notions subtiles et de caractère médiocrement abstrait: la considération du degré d'achèvement de l'action y domine, et non la notion relativement abstraite du temps. La grammaire du russe et du serbo-croate est encore, à une foule d'égards, une vieille grammaire indo-européenne»⁸⁹.

Là aussi, nous pouvons mettre en relation les termes concernant les langues et ceux concernant les comportements, même si la correspondance n'est pas absolue. Les locuteurs de langues archaïques comme l'allemand et le russe n'ont pas un comportement moderne vis-à-vis des nationalités. Ils ont, au contraire, un comportement qui correspond au cadre médiéval représenté par ces groupements irrespectueux de nationalités obtenus «par des alliances dynastiques et par des conquêtes»⁹⁰ que sont les Empires russe et allemand.

À partir de ces textes de Meillet, on voit s'établir un rapport entre le comportement d'un peuple ou d'une nation, et la structure, ou le type, de langue parlée: «[...] pas plus que la population anglaise ne ressemble à la population allemande ni les usages anglais aux usages allemands, les deux langues ne se ressemblent aujourd'hui»⁹¹.

Avant de conclure, il convient encore de se demander d'où proviennent les différences de type linguistique et dans les développements des langues. Là encore, tout sera lié au contact avec la civilisation occidentale. Si les langues slaves sont archaïques, c'est parce que «les Slaves et en particulier les Russes sont demeurés longtemps à l'écart du grand mouvement de la civilisation européenne»⁹², à l'inverse des Anglais:

«En Angleterre, le germanique occidental, adopté par des populations qui avaient une tout autre langue, soumis ensuite à l'influence d'une domination étrangère, la domination franco-normande, et d'une culture toute latine, s'est éloigné de plus en plus de son origine, a pris un caractère de moins en moins germanique»⁹³.

Meillet conclura son article sur les «Langues et les nationalités» en tentant d'expliquer l'alliance contre-nature du début de la guerre: c'est uniquement «la prétention allemande à l'hégémonie [...] [qui] a obligé à s'unir trois grandes puissances aussi différentes que la Grande-Bretagne, la France et la Russie»⁹⁴.

⁸⁹ Meillet 1915, p. 201.

⁹⁰ Meillet 1918b, p. 216.

⁹¹ Meillet 1915, p. 198.

⁹² *Ibid.*, p. 201.

⁹³ *Ibid.*, p. 198.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 201.

CONCLUSION

Comme nous l'avons déjà dit, cet article sur les «Langues et les nationalités» est l'occasion pour Meillet de parler de la guerre, de son origine, de ses causes et de ses conséquences. Parmi ces dernières, il y a la défaite des langues qu'on pourrait appeler non démocratiques. Mais l'avènement de la démocratie qui s'annonce est justifié et renforcé par une autre idée encore. Le cheminement de la pensée de Meillet que nous avons présenté peut en effet se terminer sur une note optimiste, puisque Meillet écrit que toutes les langues indo-européennes sont destinées à suivre le même développement que l'anglais et le français:

«On peut résumer le contraste entre la grammaire allemande et la grammaire anglaise, en disant que l'allemand est, de toutes les langues germaniques, la plus fidèle au vieux type, et que l'anglais ayant rompu entièrement avec le type ancien, représente, sous une forme presque idéale, le terme de l'évolution vers laquelle se dirigent toutes les langues indo-européennes. Les langues romanes tendent vers le même type, mais elles ne s'en sont pas encore autant rapprochées»⁹⁵.

L'allemand et le russe finiront donc, eux aussi, par posséder le caractère moderne de l'anglais et du français; et c'est tant mieux, car ils feront peut-être partie de ces quelques langues qui serviront «en Europe de langues communes de civilisations»⁹⁶. Convaincu que «[l]'unité de civilisation tend à exiger l'unité de langue»⁹⁷, Meillet prévoit la mort des petites langues européennes de civilisation, comme sont morts les patois⁹⁸. Il ne restera dès lors qu'un petit nombre de langues pour exprimer la civilisation gréco-romaine, «celles qui sont les illustrations les plus brillantes de cette civilisation»⁹⁹, celles qui sont arrivées à un tel niveau de développement pour pouvoir être les «moyens universels d'expression» de «la démocratie universelle qui s'institue»¹⁰⁰.

Ajoutons encore que Meillet aurait vu d'un bon œil, à côté de ces langues de civilisation, l'élection d'une langue internationale artificielle «aisée à apprendre et qui n'avantagerait personne»¹⁰¹ pour «exprimer l'unité de la civilisation moderne»¹⁰². Dans l'esprit de Meillet, cette langue artificielle et les langues de civilisation auraient pu se partager les tâches:

⁹⁵ *Ibid.*, p. 199.

⁹⁶ Meillet 1918d, p. 332 et 1928b, p. 286.

⁹⁷ Meillet 1918d, p. 332 et 1928b, p. 287.

⁹⁸ Meillet 1928b, p. 288. Passage absent de Meillet 1918d.

⁹⁹ Perrot 1988, p. 313.

¹⁰⁰ Meillet 1918d, p. 334 et 1928b, p. 288.

¹⁰¹ Meillet 1918d, p. 325 et 1928b, p. 281. Dans Meillet 1918d, est utilisée la forme verbale *avantage*.

¹⁰² Meillet 1918d, p. 329 et 1928b, p. 284.

«[...] avec une langue internationale artificielle, l'humanité disposerait d'une commodité pour des besoins simples, et d'ordre quasi matériel; elle ne perdrait rien de la richesse que représentent pour les choses de l'esprit les langues de civilisation existantes»¹⁰³.

Dans le contexte troublé de la Première guerre mondiale, Meillet propose un raisonnement, basé sur des considérations linguistiques où s'entremêlent des idées politiques, qui devrait laisser croire que le monde, parce qu'il finira par être tout entier celui de la civilisation européenne génitrice de l'idéal démocratique et parce que les langues indo-européennes finiront par toutes posséder le caractère moderne de l'anglais et du français, sera le monde de la démocratie et de la liberté.

On le voit, Meillet partageait certaines idées que l'on peut rapprocher du processus de mondialisation et d'uniformisation qui a cours de plus en plus de nos jours, et pour lequel l'exportation de la démocratie est la seule voie possible.

© Sébastien Moret

¹⁰³ Meillet 1928b, p. 284-285.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRÉAL Michel, 1891 [2009]: «Le langage et les nationalités», in *Langue française* 2009, p. 35-74.
- CHISS Jean-Louis, 2011: «Les linguistes du XIX^e siècle, l'“identité nationale” et la question de la langue», *Langages*, 2/2011, N^o 182, p. 41-53.
- DIEULAFOY [LT-COL] Marcel-Auguste, 1919: *Les aspirations nationales de la Perse*. Paris: Comité national d'études sociales et politiques.
- FROMKIN David, 2004: *Le dernier été de l'Europe*. Paris: Hachette Littératures.
- LANGUE FRANÇAISE, 2009: *Langue française et identité nationale. Textes d'Ernest Renan (1882), Michel Bréal (1891) et Antoine Meillet (1915)*. Limoges: Lambert-Lucas.
- LOICQ Jean, 2006: «Mémorial Antoine Meillet publié à l'occasion du centenaire de sa nomination au Collège de France (1906-2006)», *Studia Indo-Europaea. Revue de mythologie et de linguistique comparée*, 2006, vol. III, p. 5-169.
- MEILLET Antoine, 1915: «Les langues et les nationalités», *Scientia*, 1915, N^o 18, p. 192-201.
- , 1917: «L'empire austro-hongrois et les nationalités», *Bulletin de l'Alliance française*, 1917, N^o 66 (15 juillet 1917), p. 188-191.
- , 1918a¹⁰⁴: «La Pologne et les empires centraux», *Bulletin de l'Alliance française*, 1918, N^o 80 (avril 1918), p. 37-39.
- , 1918b: «La situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie», *Scientia*, 1918, N^o 23, p. 209-216.
- , 1918c: «Le programme de paix des Alliés», *Bulletin de l'Alliance française*, 1918, N^o 78 (février 1918), p. 4-6.
- , 1918d: *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris: Payot.
- , 1918e: «Les peuples slaves et l'Allemagne», *Bulletin de l'Alliance française*, 1918, N^o 85 (septembre 1918), p. 121-124.
- , 1919a: *La nation arménienne*. Paris: Imprimerie nationale.
- , 1919b: *La question arménienne et ses conséquences pour l'avenir international*. Paris: Comité national d'études sociales et politiques.
- , 1920: «Avant-propos», in Setälä E.N. *La lutte des langues en Finlande*. Paris: É. Champion, p. 3-4.

¹⁰⁴ Les articles Meillet 1918a, 1918c et 1918e ne sont pas signés, mais d'après les recherches de Jean Loicq (cf. Loicq 2006), ils ont été écrits par Meillet.

- , 1928a: «Les civilisations des nouveaux États de la Baltique», *Bulletin de la dotation Carnegie pour la paix internationale*, 1928, № 1, p. 3-23.
- , 1928b: *Les langues dans l'Europe nouvelle (avec un appendice de L. Tesnière sur la statistique des langues de l'Europe)*. Paris: Payot.
- , 1929: «La situation linguistique de l'Asie», *Scientia*, 1929, № 45, p. 173-187.
- , 1932: «La question des langues en Silésie», in [sans éditeur], *La Silésie polonaise*. Paris: Gebethner et Wolff, p. 55-62.
- MONTANDON George, 1915: *Frontières nationales. Déterminations objectives de la condition primordiale nécessaire à l'obtention d'une paix durable*. Lausanne: Imprimeries réunies.
- MORET Sébastien, 2003: «Antoine Meillet et l'indépendance nationale», in Sériot P. (éd.), *Contributions suisses au XIII^e congrès mondial des slavistes à Ljubljana, août 2003*. Bern [etc.]: Peter Lang, p. 183-198.
- PERROT Jean, 1988: «Antoine Meillet et les langues de l'Europe: l'affaire hongroise», *Histoire Épistémologie Langage*, 1988, t. X, fasc. 2, p. 301-318.
- PITTARD Eugène, 1921: *Les races et les nationalités*. Boulogne-sur-Seine: Imprimerie d'études sociales et politiques.
- RENAN Ernest, 1882 [2009]: «Qu'est-ce qu'une nation?», in *Langue française* 2009, p. 9-34.
- SCHUCHARDT Hugo, 1898: *Tchèques et Allemands*. Paris: H. Welter.
- SOMMERFELT Alf, 1937 [1971]: «Antoine Meillet, the scholar and the man», in Sommerfelt A. *Diachronic and synchronic aspects of language: selected articles*. 'S-Gravenhage: Mouton & Co, 1971, p. 379-385.
- SOUTOU Georges-Henri, 1995: «Jean Péliissier et l'Office Central des Nationalités, 1911-1918: un agent du gouvernement français auprès des Nationalités», in Soutou G.-H. (éd.), *Recherches sur la France et le problème des nationalités pendant la Première guerre mondiale*. Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 11-38.
- STENDHAL [BEYLE Henri], 1839 [1973]: *La Chartreuse de Parme*. Paris: Garnier Frères, 1973.
- «SUR LA STRUCTURE», 1912: «Sur la structure logique du langage», *Bulletin de la société française de philosophie*, 1912, p. 47-84.

S. Karcevskij on the asymmetrical dualism of the linguistic sign¹

Malinka PILA

Université de Padoue

Abstract:

This paper aims to highlight the figure of S. Karcevskij, a Russian linguist usually mentioned by historians of linguistics for having introduced Saussure's theory to the Russians, but who was not appreciated enough for his own linguistic achievements. Karcevskij, who studied in Geneva from the beginning of 1900 as a pupil of Saussure, Bally and Sechehaye, not only adopted Saussure's method, applying it to the analysis of the Russian language, but also developed one of the basic concepts of the *Cours de linguistique générale*: the definition of sign. Karcevskij analyses the relationship between the *signifiant* and the *signifié* from a dynamic point of view. He observes that they are linked in a sort of unstable balance, which gives the *signifiant* the possibility to shift towards other *signifiés*, creating homonyms of the given sign, while the *signifié* has the possibility to acquire new *signifiants*, creating synonyms of the given sign. Karcevskij calls the precarious balance between «form» and «function» an «asymmetrical dualism of the linguistic sign». Karcevskij emphasizes that this asymmetrical dualism paves the way to linguistic changes. This concept was already present in Saussure's *Cours* but was not analysed to the same extent as in Karcevskij's work.

Key words: linguistics, S. Karcevskij, F. de Saussure, sign, *signifiant*, *signifié*, synonymy, homonymy, transposition, asymmetrical dualism

¹ This article is an abridged and revised version of the article «S.I. Karcevskij: il dualismo asimmetrico del segno linguistico», in *Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, 2010, № 8/9, p. 69-83.

1.

Karcevskij, a Russian linguist who received his linguistic education in Geneva, is surely an interesting figure of the linguistic panorama of the first half of the XXth century. In fact, not only did he have an important role in spreading the ideas and methods of F. de Saussure both in Europe and in Russia, but he also gave a brilliant description of a grammatical language such as Russian simply by applying Saussurean principles to its analyses. Nevertheless, he remains little known².

The reason is that, as he used to say, he was «in his work, a man of one love, and this love was the Russian language»³. Karcevskij wrote half of his works in French, half in Russian, and even when he wrote in French or / and dealt with questions of general linguistics, he could never quite keep himself from citing examples in Russian; therefore, he never quite made himself fully comprehensible to Western linguists, who generally did not know Russian.

In Russia, his fate was no better. In the mid-thirties, after the new linguistic movement of Marrism had become popular, Karcevskij's name was no longer cited in references of works published in the USSR. Moreover, keeping contact with the members of the Prague Linguistic Circle, in which Karcevskij was an active participant, became more difficult for their Russian counterparts.

The situation changed only after Stalin's death. Karcevskij, however, died shortly afterwards, in 1955.

Nevertheless, Karcevskij's thoughts, representing in some ways a development of Saussure's theory, are of fundamental importance in the same interpretation of Saussurean ideas.

The author often stresses the need to study language from a synchronic point of view, but he also underlines the fact that synchrony does not agree with immobility. Language has to be considered as a mechanism, and the linguist's task is to understand its functioning, its dynamics. What allows Karcevskij to conceive language as a dynamic and fluctuating system is the nature of the relationship between *signifiant* and *signifié*, the asymmetrical dualism of the linguistic sign.

² Recently I. Fougeron published two collections of Karcevskij's works (Karcevski 2000; Karcevskij 2000). Moreover, she also edited the author's masterpiece *Système du verbe russe* both in French (Karcevski 2004) and in Russian translation (in Karcevskij 2004, p. 27-205).

³ Jakobson 1956, p. 11.

2.

Before explaining how Karcevskij developed one of the basic concepts of the *Cours de linguistique générale*, the definition of sign, I believe it useful to cite some things about his life in order to understand his linguistic background.

Karcevskij was born in Tobol'sk (Siberia) in 1884. He became a teacher and worked there until he moved to Moscow, where he was arrested in 1906 for revolutionary activity. He escaped from prison and fled to Geneva in 1907. There, he studied at university as a pupil of F. de Saussure⁴, Ch. Bally and A. Sechehaye. In 1917, after the Revolution, he returned to Russia for two years. During this period he met some of the most important Russian linguists of his time (D. Ušakov, A. Peškovskij, R. Jakobson, N. Durnovo, etc.). Moreover, he took part in the meetings of the Dialectological Commission of Moscow, an opportunity to introduce Saussure and the *Cours de linguistique générale* to his Russian colleagues.

In 1920 he moved to Strasbourg, where he worked under the supervision of A. Meillet on his future doctoral thesis *Système du verbe russe*, which was published in Geneva in 1927.

In 1922, he moved to Prague, becoming one of the promoters of the Prague Linguistic Circle, alongside V. Mathesius, R. Jakobson, N. Trubeczkoy, etc. and began to spread again the methods he had learnt at the Geneva School. Moreover, as J. Fontaine points out⁵, he became a point of reference, from a semiological point of view, thanks to his article «Du dualisme asymétrique du signe linguistique»⁶.

In 1928, in Moscow, he published *The outline of the Russian language* [*Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka*]⁷, which he defined as «an elementary introduction to the science of language based uniquely on the mother tongue»⁸.

Karcevskij spent the rest of his life in Switzerland, where he founded the *Société genevoise de linguistique*, with the aim of promoting the development of linguistics by analysing languages on the basis of the principles and methods of Saussure. In Switzerland, however, he complained about his scientific isolation. Nobody read his works and he could not publish them because of financial problems. He wanted to go back to

⁴ Some scholars claim that Karcevskij attended several of Saussure's courses (Fontaine 1997, p. 78; Komte 2006, p. 106, etc.). J. Toman, on the basis of the registers of the University of Geneva, maintains that Karcevskij only attended the Sanskrit course in 1911/1912, and states that in Geneva Karcevskij attended mostly the courses of Bally (Toman [ed.], 1994, p. 33). Other scholars agree with Toman (Baran, Dušičkina 1998, p. 151). Nevertheless, the most important element is that Karcevskij considered Saussure his Maestro, an impression, which many of Karcevskij's works clearly convey.

⁵ Fontaine 2001, p. 87.

⁶ Karcevski 1929.

⁷ Karcevskij 1928.

⁸ Jakobson 1956, p. 11.

Russia. The situation there, however, was even worse than in Switzerland. Karcevskij died in 1955, soon after receiving the permission to return and work in Russia.

Besides the two above-mentioned monographs, Karcevskij wrote approximately seventy essays and reviews. Among them, his most interesting work from a theoretical point of view, is «Du dualisme asymétrique du signe linguistique», published in *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* in 1929. Here the author shows how the instability of the bond between *signifiant* and *signifié* represents the driving power of a language, which allows linguistic evolution.

We will now see what the asymmetrical dualism of the linguistic sign is, how it functions, and what consequences it has.

3.

At the beginning of his essay Karcevskij states:

«Le signe et la signification ne se recouvrent pas entièrement, leurs limites ne coïncident pas dans tous les points: un même signe a plusieurs fonctions, une même signification s'exprime par plusieurs signes. Tout signe est virtuellement "homonyme" et "synonyme", à la fois»⁹.

This can be considered the definition of the asymmetrical dualism of the linguistic sign. In these few lines, Karcevskij suggests that the structure of the linguistic sign has two essential characteristics: dualism and asymmetry.

The linguistic sign, in fact, is made up of two entities alternatively called by Karcevskij *signe* / *signification*, *signe* / *fonction*, *phonique* / *fonction* or, with a more Saussurean terminology, *signifiant* / *signifié*. These two entities, like two asymmetrical geometrical figures, are not perfectly superimposable; they are coupled in a sort of unstable balance and the *signe* shows a tendency for homonymy (more precisely it aims to acquire new *significations* in addition to its own, «proper» one), while the *signification* shows a tendency for synonymy (that is, it is inclined to be expressed by other *signes* in addition to its own).

In the article «Du dualisme asymétrique du signe linguistique» Karcevskij uses the term *signe* in an ambiguous way, sometimes referring to the sign as the unity of *signifiant* and *signifié*, sometimes referring to the *signifiant* alone.

To avoid any ambiguity, in this paper, I will use the Saussurean terminology: *sign* to refer to the complex entity, *signifiant* for the 'form', and *signifié* for the 'meaning'.

⁹ Karcevski 1929, p. 88.

Karcevskij exemplifies the concept of asymmetrical dualism by showing how a word is made up. The author states that the *signifié* of a word consists of «deux centres opposés de fonctions sémiologiques» adding that «l'un groupe autour de lui les valeurs formelles, l'autre les valeurs sémantiques»¹⁰. If we consider the word *voda* 'water', we can split its *signifié* into these elements¹¹:

1. semantic value: water is a liquid defined by the formula H₂O;
2. half-formal value: inanimate;
3. formal values of gender (feminine) and number (singular);
4. formal-functional value of case (nominative).

In Karcevskij's opinion, formal values (gender, number, case, aspect, tense, etc.) represent the elements of the *signifié* that all speakers understand in the same way; they are somehow safe from subjective interpretations and remain the same in every situation.

The semantic part of the word is a sort of residue, which cannot be split into such objective elements as the formal values. The exact semantic value of a word is never fixed without referring to a concrete situation, because it always depends on it:

«[...] chaque fois que nous appliquons un mot, en tant que valeur sémantique, à la réalité concrète, recouvrons-nous par lui un ensemble de représentations plus ou moins nouveau. Autrement dit, nous transposons continuellement la valeur sémantique de notre signe»¹².

The transposition, which can be defined as a shift involving the semantic or the formal values constituting the *signifié* of a word, may be so small as to be irrelevant, and therefore, imperceptible; but it may also be considerable. In this case, a *tertium comparationis* is introduced to motivate the new meaning of the old *signifiant*.

It is important to note, regarding the components of the *signifié*, that in *Système du verbe russe* and in *Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka*, Karcevskij claims that formal values capture the semantic value of the words, giving them the form of a noun, a verb, or an adjective etc. Thus, the words are distributed into the various parts of speech, which in turn, allow them to establish grammatical relations in the sentence.

After having clarified the structure of a word, we will focus our attention on how a sign can be a homonym and a synonym at the same time and we will try to understand what role the above mentioned mechanism of transposition plays in this phenomenon.

In *Système du verbe russe* Karcevskij states that, «toute signification [...] n'est qu'un point de croisement d'une série idéologique avec une série

¹⁰ *Ibid.*, p. 91.

¹¹ The example is taken from Karcevski 1927, p. 18.

¹² Karcevski 1929, p. 91.

psychologique. Elle est virtuellement un synonyme et un "homonyme", tout à la fois»¹³.

A *signifié* is necessarily «la spécification d'un genre»¹⁴; in other words, it is the species of a genus. The Russian word *učitel'* 'teacher', for instance, is a member of the series:

učitel' 'teacher',
prepodavatel' 'lecturer',
nastavnik 'preceptor',
rukovoditel' 'supervisor',
vospitatel' 'educator'.

All the members of the series represent a species of the genus *pedagog* 'pedagogue'; they are varieties of the same class of facts, and therefore, they are synonyms¹⁵. Karcevskij points out that every *signifié* is a member of an «ideological» (synonymic) series. Moreover, every series is open, and thanks to the transposition, can always accept new *signifiés*.

A *signifié*, however, can be conceived not only as a species of a genus, but also as «un groupement organisé de représentations»¹⁶. As such, it can be involved in whatever association of ideas primed by the concrete situation, thus evoking other groups of representations. Its proper (usual) *signifiant* will follow it in this shift. This phenomenon, called by Karcevskij «transposition», lies on fortuitous, subjective analogies between a fact and a group of representations.

Let us compare the meanings of the Russian word *byk* in two different sentences:

1. *Byk pasetsja v stade* 'The bull grazes in the herd';
2. *Most stoit na bykach* 'The bridge rests on pillars'¹⁷.

In the first sentence *byk* means 'bull', whereas in the second one, *byk* is used in a figurative (metaphoric) sense to refer to pillars. The ideas of

¹³ Karcevski 1927, p. 31. This statement seems to be imprecise. Synonymy and homonymy cannot involve the sole *signifié*; they necessarily concern the sign as a whole.

¹⁴ Karcevski 1927, p. 31.

¹⁵ The relationship between *pedagog* and each member of the given series (*učitel'*, *prepodavatel'*, *nastavnik*, *rukovoditel'*, *vospitatel'*) seems to be the same kind of relationship as between a hyperonym and his co-hyponyms. By comparing the semantic matrices of the given terms, in fact, we notice that the hyperonym is characterized by a certain number of semantic markers, which are also present in the semantic matrix of its co-hyponyms. The latter, however, contain some additional markers, varying from one co-hyponym to another. Thus *flower* is the hyperonym of *rose*, *daisy*, *tulip*, etc., which are its co-hyponyms. We observe the same kind of relationship between *pedagog* and *učitel'*, *prepodavatel'*, *nastavnik* etc. In regards to the synonymic series, in *Système du verbe russe*, Karcevskij adds that the language may lack the hyperonym of a series; or, in other words, some series do not have the word naming the class of facts to which the given varieties belong. This does not spoil our interpretation of the concept, because the missing hyperonym is present in the language as a «virtual», as a possibility.

¹⁶ Karcevski 1927, p. 32.

¹⁷ The two examples are taken from *Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka* (cf. in Karcevskij 2000, p. 116), but the case of *byk* is also analysed in *Système du verbe russe* (Karcevski 1927, p. 30-34).

strength and solidity of the pillars allow them to be associated with bulls. *Byk* in (2) has undergone a shift and has become a homonym of *byk* in (1). But *byk* (2) is also a synonym of *ustoj*, which actually means ‘pillar’. So, through transposition, we obtained both a homonym and a synonym at the same time.

We can illustrate the above with this diagram:

homonymic series (↓)

byk (1):
(usual meaning ‘bull’)
[+ animate]

↓

<i>byk</i> (2): (metaphoric meaning ‘pillar’) [– animate]	→	<i>ustoj</i> : (usual meaning ‘pillar’)	<i>synonymic series</i> (↔)
---	---	--	-----------------------------

The transposition of one of the values can affect the others, or, to be more precise, it can leave traces in the others.

When using *byk* in the sense of pillar, the word loses the formal value of animacy, and, since in Russian the declension of animate nouns differs from that of inanimate ones, one must say, *Ja smotrju na byk-i mosta* ‘I’m looking at the pillars of the bridge’, and not, *Ja smotrju na byk-ov mosta*, because *-ov* is the accusative plural ending of animate nouns.

The essential thing in every transposition is the discordance between the proper meaning and the metaphoric one. This gap remains until the *tertium comparationis*, the psychological link between the two meanings, is perceived by the speaker. The more one uses a word in its metaphoric sense, the less one perceives its proper meaning; and, in the end, the two words separate and become independent of one another, while still sharing the same *signifiant* (homophones)¹⁸.

In Russian the word *ključ*, for instance, means ‘key’, ‘clef’, ‘interlinear translation’, ‘source’. If it is possible to find a link between ‘key’ and ‘interlinear translation’, because both of these meanings suggest the idea of opening something, it is much harder, even impossible, to find a connection between the previous meanings and that of ‘source’. These are homophones¹⁹.

We have just seen a case of semantic transposition, but transposition can also affect the formal (grammatical) values of a word. If *Zamolči!* ‘Be

¹⁸ Karcevskij 1927, p. 31.

¹⁹ The example is analysed both in «Du dualisme asymétrique du signe linguistique» (Karcevskij 1929, p. 90), and in *Povtoritel’nyj kurs russkogo jazyka* (cf. in Karcevskij 2000, p. 140).

quiet!' is a proper imperative, in the case of a sentence like, *Smolči on*²⁰, *vse by obošlos* 'If he had said nothing, all would have gone well', we have a shifted, or metaphoric imperative, because the imperative form is used with a hypothetical function. They are homonyms.

The imperative form has some synonyms too; that is to say, it can be expressed by other means besides its proper one: *Zamolčat*! (verb, infinitive), *Molčanie*! (noun, neuter, nominative case)²¹.

Karcevskij points out that grammatical and semantic transpositions behave in the same way. The only difference is that the grammatical transposition is more regular than the semantic one.

The author underlines the fact that the «game» of synonymy and homonymy rests on the «differential nature» of the linguistic sign. A linguistic system cannot be based on simple oppositions. Every linguistic sign is a member of a series of facts and therefore shares something with the other members of the series. However, at the same time, it is somehow different from all the other members of the same series. That is why in Russian, the same morpheme *-a* expresses the value of the genitive case in the paradigm of masculine singular declension of nouns, while at the same time expressing the value of the nominative case if the considered series is that of the feminine singular noun paradigm.

Every language moves between two poles: the general and the individual, the abstract and the concrete. Every sign must be so general as to be recognized and used by every member of the linguistic community, but it must also be able to capture every single element of the surrounding reality. Thus, if the signs were fixed, if each of them only had one meaning, the language would be an unusable catalog of labels; if the signs were so flexible that it would be impossible to assign them a meaning without reference to a concrete situation, language would also be useless. The sign needs only be partially modified, in order to be recognized by every speaker and to adhere to every specific situation. This is the reason why:

«[...] le signifiant (phonique) et le signifié (fonction) glissent continuellement sur la "pente de la réalité". Chacun "déborde" les cadres assignés pour lui par son partenaire: le signifiant cherche à avoir d'autres fonctions que sa fonction propre, le signifié cherche à s'exprimer par d'autres moyens que son signe. Ils sont asymétriques; accouplés, ils se trouvent dans un état d'équilibre instable. C'est grâce à ce dualisme asymétrique de la structure de ses signes qu'un système linguistique peut évoluer: la position "adéquate" du signe se déplaçant continuellement par suite d'adaptation aux exigences de la situation concrète»²².

²⁰ *Smolči* = imperative mood, second person singular; *on* = subject personal pronoun, third person singular, nominative, masculine.

²¹ Karcevskij 1929, p. 92.

²² *Ibid.*, p. 93.

4.

In 1957, N. Pospelov published an article on the linguistic heritage of Karcevskij. In this essay Pospelov states that the principle of asymmetrical dualism of the linguistic sign, conceived as an intersection between synonymy and homonymy, is the fundamental idea of Karcevskij's theory. Nevertheless, Pospelov adds that, with the principle of the asymmetrical dualism of the sign, Karcevskij causes the Geneva School's static linguistic theory to explode, by finding the deep internal conflict between *significant* and *signifié*²³.

It is not clear where the discordance between Karcevskij and the members of the Geneva School actually was.

The Geneva linguistic theory can be defined as static because Saussure, after having pointed out the differences between static (synchronic) and evolutive (diachronic) linguistics, states that they do not have the same level of importance. He believes that, «l'aspect synchronique prime l'autre, puisque pour la masse parlante il est la vraie et la seule réalité»²⁴. In his works, Karcevskij often insists on the importance of the synchronic approach to language, thus going down the path paved by Saussure.

Maybe Pospelov intended to underline the fact that Karcevskij pays more attention to the dynamism of the language than the Geneva linguists did, by finding in the conflict between *signifiant* and *signifié* the premise to linguistic changes. If this interpretation is correct, it can be deduced that, in Pospelov's opinion, Saussure and his pupils conceived the language as a static, rather than dynamic system. In this sense, T. de Mauro, in an interview with F. Erban²⁵, observes that Bally and Sechehaye edited the *Cours*, arranging the students' notes with the aim of creating a general linguistics handbook for students. Thus, Bally and Sechehaye made some interpolations and did not reproduce the argument order chosen by Saussure. As a result, it seemed that Saussure had a static conception of language and that he had focused on the analysis of its phonological and morphological aspects, neglecting its semantic one.

It was the work of R. Godel and the critical editions of the *Cours de linguistique générale* by R. Engler and T. de Mauro²⁶ that did justice to the Saussurean theory by showing that, in Saussure's opinion, language undergoes continuous breakdown and reconstruction, and is therefore always in a changeable situation. Moreover, meaning seems to be an equally important element in this phenomenon.

Therefore, it would seem that Saussure's conception of language is anything but «static», leading us to refuse Pospelov's aforementioned statement.

²³ Pospelov 1957, p. 49.

²⁴ Saussure 1916, p. 131.

²⁵ De Mauro 2004.

²⁶ Godel 1957; Saussure 1916 [1968] and 1916 [2000] respectively.

5.

At this point, it would be relevant to identify the sources from which Karcevskij could have drawn some inspiration in elaborating the concept of asymmetrical dualism of the sign.

Some scholars²⁷ claim that there is a tight link between Karcevskij and Saussure, and that the concept of asymmetrical dualism represents the development of some of Saussure's ideas, a hypothesis that this author supports.

In the *Cours de linguistique générale*, in fact, there are some passages where Saussure investigates the structure of the sign, relating it to linguistic changes, and suggests the same conclusions drawn later by Karcevskij. The latter simply explained to a deeper extent how this can be possible and how the mechanism of linguistic changes works.

The two passages I was referring to are in chapter II, part I (on mutability and immutability of the sign) and chapter VIII, part III (on unity, identity and diachronic reality).

The first passage (chapter II, part I) states, «quels que soient les facteurs d'altérations, qu'ils agissent isolément ou combinés, ils aboutissent toujours à un déplacement du rapport entre le signifié et le signifiant»²⁸. Saussure gives an example. The word *necāre* in classical Latin means 'to kill'; in vernacular Latin (IV-V centuries) *necare* means 'to drown'; in modern French we have *noyer* with the meaning of 'to drown'. The vernacular Latin *necare*, and the French *noyer* are nothing but the result of a shift in the relationship between «idea and sign», between *signifié* and *signifiant*. Saussure points out that this is a consequence of the arbitrariness of the sign, and that the language is «radically powerless» against the factors influencing the relationship of the *signifiant* with the *signifié*.

The other passage (chapter VIII, part III) states:

«[...] l'altération du signe est un déplacement de rapport entre le signifiant et le signifié. Cette définition s'applique non seulement à l'altération des termes du système, mais à l'évolution du système lui-même; le phénomène diachronique dans son ensemble n'est pas autre chose»²⁹.

It seems that Karcevskij agrees with Saussure when he states that the asymmetrical dualism of the linguistic sign represents the premise for the evolution of the linguistic system.

The Genevan stamp on Karcevskij's theory of the sign is evident. The article «Du dualisme asymétrique du signe linguistique», however, was published in Prague, where the author's ideas were adopted by R. Jakobson and V. Skalička.

²⁷ Cf. for instance Fontaine 2001, p. 87; Kuznecov 2003, p. 51.

²⁸ Saussure 1916, p. 111.

²⁹ *Ibid.*, p. 254.

Jakobson fully agrees with Karcevskij's theory, and adds that the numerous «antinomies» implied by the game of *signifiant* and *signifié* represent the motor of grammatical changes³⁰.

In one of his works, Skalička highlights the importance of «homonymy» and «homosemy» in determining the relationship between «meaning» and «form» in the sign. Homonymy manifests itself when one and the same form has several meanings (e.g. germ. *Bauer* means 'farmer' and 'cage'). Homosemy emerges when one and the same «element» has several expressions, as is the case for the first person singular in the conjugation of the Czech verbs *nes-u* 'I bring', *kupuj-i* 'I buy', *dělá-m* 'I do', where it is expressed by three different morphemes. If this phenomenon takes place at the semantic level, Skalička calls it synonymy. Skalička explicitly quotes Karcevskij when stating that the formal and the semantic part of the sign are not always symmetric³¹.

It should be noted that in Prague, even before Karcevskij's arrival, these concepts were already being discussed, providing a perfect environment in which his ideas could flourish.

In Mathesius' essay written in 1911, for instance, the author deals with the potentiality of linguistic phenomena, defining it as a static oscillation, as the instability of language at a given moment³². Karcevskij was surely aware of Mathesius' work – he included it in the bibliography of his monograph *Système du verbe russe*.

Karcevskij could have also drawn inspiration from Russian Formalists. Using linguistic means to analyse literary texts, they in fact identified the shift in the relationship between *signifiant* and *signifié* as a basic tool in the analysis of poetic language. It is probable that Karcevskij became well acquainted with these theories during his stay in Moscow between 1917-1919, when he took part in the meetings for the Dialectological Commission, which was also attended by many Formalists.

6.

From all of the above, it emerges that «Du dualisme asymétrique du signe linguistique» can be considered the result of an original and deep reflection that drew its inspiration from theories originating from various sources such as Geneva, Prague and, most likely, also Moscow. We must not forget, of course, that all of this was made possible thanks to «European» and «Russian» linguistics of that era following the same structural synchronic direction.

© Malinka Pila

³⁰ Jakobson 1932.

³¹ Skalička 1935.

³² Mathesius 1911.

REFERENCES

- BARAN Xenrik, DUŠEČKINA Elena Vladimirovna, 1998: «Stranica iz istorii slavjanovedenija. Pis'mo S.I. Karcevskogo I.I. Meščaninovu», in Fomenko I.V. (ed.), *Literaturnyj tekst: Problemy i metody issledovanija. Sbornik naučnyx trudov*, vyp. IV. Tver': Tverskoj gosudarstvennyj universitet, p. 150-156. [A Page from the History of Slavic Studies. S.I. Karcevskij's Letter to I.I. Meščaninov]
- DE MAURO Tullio, 2004: *La cultura degli italiani*, ed. by F. Erbani. Roma – Bari: Laterza.
- FONTAINE Jacqueline, 1997: «S. Karcevski et R. Jakobson, grammairiens de la langue russe à l'époque du Cercle Linguistique de Prague», in Gadet F., Sériot P. (éds), *Jakobson entre l'Est et l'Ouest (1915-1939): un épisode de l'histoire de la culture européenne (Cahiers de l'ILSL, 1997, № 9)*, p. 77-89.
- , 2001: «Contribution sous ses différentes formes des trois linguistes russes aux activités du Cercle linguistique de Prague», in Burda M. (éd.), *Prague entre l'Est et l'Ouest. L'émigration russe en Tchécoslovaquie, 1920-1938*. Paris: L'Harmattan, p. 83-96.
- GODEL Robert, 1957: *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève – Paris: Droz – Minard.
- JAKOBSON Roman [Roman Osipovič], 1932: «Zur Struktur des russischen Verbuns», in *Charisteria Guilelmo Mathesio quinquagenario a discipulis et circuli linguistici Pragensis sodalibus oblata*. Pragae: Sumptibus Prazsky linguistický krouzek, p. 74-84.
- , 1956: «Serge Karcevski (1884-1955)», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1956, № 14, p. 9-16.
- KARCEVSKI Serge [KARCEVSKIJ Sergej Osipovič], 1927: *Système du verbe russe. Essai de linguistique synchronique*. Prague: Impr. Le-giografie.
- , 1929: «Du dualisme asymétrique du signe linguistique», *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1929, t. I, p. 88-93; cf. also in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1956, № 14, p. 18-24.
- , 2000: *Inédits et introuvables*, éd. par I. et G. Fougeron. Leuven: Peeters.
- , 2004: *Système du verbe russe: essai de linguistique synchronique*, éd. par I. Fougeron et al. Paris: Institut d'études slaves.
- KARCEVSKIJ Sergej Osipovič, 1928: *Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka*. Moskva – Leningrad: Gosudarstvennoe izdatel'stvo; cf. also in Karcevskij 2000, p. 97-204. [The Outline of the Russian Language]

-
- , 2000: *Iz lingvističeskogo nasledija*, ed. by I. Fužeron [I. Fougeron]. Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury. [From the Linguistic Heritage]
 - , 2004: *Iz lingvističeskogo nasledija*, vol. II, ed. by I. Fužeron [I. Fougeron] et al. Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury. [From the Linguistic Heritage]
 - KOMTE Rože [COMTET Roger], 2006: «Iz istorii nauki. O klassifikacii slavjanskogo glagola v pervoj polovine XX veka: Pol' Buaje, Sergej Karcevskij i Antuan Meje», *Voprosy jazykoznanija*, 2006, № 1, p. 102-122. [From the History of Science. On the Classification of Slavic Verbs in the First Half of the XXth Century: P. Boyer, S. Karcevskij et A. Meillet]
 - KUZNECOV Valerij Georgievič, 2003: *Ženevskaja lingvističeskaja škola: ot Sosšjura k funkcionalizmu*. Moskva: URSS. [The Geneva School of Linguistics: from Saussure to Functionalism]
 - MATHESIUS Vilém, 1911: «O potenciálnosti jevů jazykových», *Věstník Královské české společnosti nauk, třída filosoficko-historicko-jazykopyt-ná*, č. 2, únor 1911 (English translation in Vachek J. *A Prague school reader in linguistics*. Bloomington: Indiana University Press, p. 1-32). [On the Potentiality of the Phenomena of Language]
 - POSPELOV Nikolaj Semenovič, 1957: «Iz istorij jazykoznanija. O lingvističeskem nasledstve S. Karcevskogo», *Voprosy jazykoznanija*, 1957, № 4, p. 46-56. [From the History of Linguistics. On the Linguistic Heritage of S. Karcevskij]
 - SAUSSURE Ferdinand de, 1916: *Cours de linguistique générale*, éd. par Ch. Bally et A. Sechehaye. Lausanne – Paris: Payot.
 - , 1916 [1968]: *Cours de linguistique générale*, éd. critique par R. Engler. Wiesbaden: O. Harrassowitz, 1968.
 - , 1916 [2000]: *Corso di linguistica generale*, introduzione, traduzione e commento di T. de Mauro (1^{ère} éd., 1967). Roma – Bari: Laterza, 2000.
 - SKALIČKA Vladimír, 1935: «Asymetrický dualismus jazykových jednotek», *Naše řeč*, 1935, roč. XIX, p. 138-145 (Russian translation in Kondrašov N.A. [éd.], *Pražskij lingvističeskij kružok*. Moskva: Progress, 1967, p. 119-127). [The Asymmetrical Dualism of Linguistic Units]
 - TOMAN Jindřich (ed.), 1994: *Letters and other materials from the Moscow and Prague linguistic Circles, 1912-1945*. Ann Arbor: Michigan Slavic Publications (*Cahiers Roman Jakobson*, 1994, № 1).



Sergej Osipovič Karcevskij (1884-1955)

L'approche sociolinguistique de B. Larin dans le contexte historique et académique des années 1920-1930

Margarita SCHOENENBERGER

Université de Lausanne

Résumé:

Dans l'article est remise en question la thèse d'une sociolinguistique soviétique des années 1920-1930 en tant que précurseur de la sociolinguistique occidentale, mais aussi en tant que courant linguistique uni et homogène. C'est l'approche sociolinguistique de B. Larin qui est étudié en détail dans le contexte social et intellectuel de cette époque: ses recherches manifestent une volonté d'isoler l'objet de la linguistique sociale en tant que science indépendante, de le définir et de tracer les voies d'accès à cet objet. Comparées à celles de ses collègues-linguistes des années 1920-1930, les convictions scientifiques de Larin sont singulières. Larin préconisait dans la recherche linguistique une *méthode inductive*: toute conclusion devrait se baser sur une analyse d'un corpus de produits linguistiques réellement attestés, toute généralisation devrait être en accord avec les faits particuliers et ne devrait pas être remplacée par une déduction hâtive afin de satisfaire à des postulats pré-conçus.

Mots-clés: histoire des idées linguistiques en URSS, sociolinguistique, B.A. Larin, variation linguistique, langue «littéraire», langue «nationale»

0.

Dans les années 1920-1930, le «social» devient un thème de prédilection dans les travaux des linguistes en Union soviétique. L'intérêt pour les facteurs sociaux dans le fonctionnement du langage a une longue histoire dans les sciences du langage en Russie. De nombreux linguistes soviétiques et postsoviétiques revendiquent une «ancienneté» russe dans le domaine de l'étude sociale du langage, et ce bien avant l'apparition de la sociolinguistique anglo-américaine dans les années 1950 et insistent sur une continuité de leurs recherches avec celles de linguistes comme E.D. Polivanov, R.O. Šor, V.M. Žirmunskij, L.P. Jakubinskij, B.A. Larin. Les mêmes noms apparaissent, le plus souvent, sous forme d'une liste dans plusieurs textes. C'est le cas de l'article de M.M. Guxman de 1972 «Aux origines de la linguistique sociale soviétique» [*U istokov sovetskoj social'noj lingvistiki*], devenu un article de référence dans le domaine de la linguistique sociale¹. Les manuels de sociolinguistique parus en Russie (étonnamment rares)², les ouvrages d'histoire des théories linguistiques³ citent ces mêmes noms.

Il est vraisemblable que l'émergence de la linguistique socialisante dans les deux premières décennies après la révolution de 1917 se soit produite en partie parce que celle-ci s'accordait avec l'air du temps, où toutes sortes d'idées anciennes étaient critiquées, en matière sociale autant que scientifique et artistique. La jeune linguistique soviétique est devenue une façon parmi d'autres de se rallier aux idées progressistes. En même temps, l'intérêt pour le «social» a été conditionné par des événements politiques et a évolué dans un cadre institutionnel particulier.

En effet, les travaux des linguistes soviétiques de cette période ont une orientation sociologisante prononcée. Cependant, les chercheurs en question ne constituent pas un groupe homogène ni du point de vue théorique ni du point de vue méthodologique. Je m'intéresserai surtout à la figure de Boris Larin pour dégager et comparer la place, le contenu et les pratiques d'investigation, tels qu'ils apparaissent dans ses écrits, et qui concernent deux notions, à savoir la notion de variation linguistique due

¹ «La deuxième moitié des années 1920 et la décennie suivante ont été dans l'histoire de la linguistique soviétique une période décisive pour l'évolution ultérieure de la science marxiste du langage. [...] Plusieurs thèmes qui sont actuellement au centre des recherches à l'étranger comme la stratification sociale du langage urbain, les rapports entre la langue standard et d'autres formes linguistiques, etc. ont déjà été formulés et dans une certaine mesure étudiés il y a 40 ans dans toute une série de travaux de linguistes soviétiques» (Guxman 1972, p. 2).

² Švejcer, Nikol'skij 1978; Krysin, Belikov 2001; Golovko, Vaxtin 2004. L'ouvrage de Vaxtin et Golovko est une exception frappante parmi tous ces textes et s'appuie ouvertement dès les premières pages sur la tradition anglophone dans l'étude sociale du langage. Pour plus de détails sur ces deux derniers manuels, cf. Schoenenberger 2009.

³ Berezin 1975; Kondrašov 1979 [2004]; Susov 1999; Alpatov 1999.

aux facteurs sociaux et la notion de langue «littéraire» ou, plus largement, celle d'une langue «commune pour tout le peuple» ou «nationale».

1. LE CONTEXTE HISTORIQUE ET ACADÉMIQUE DES ANNÉES 1920-1930

Durant les années 1920, beaucoup de scientifiques continuaient de travailler sur des problématiques avec des méthodes qui leur étaient familières, essentiellement au sein de l'Académie des Sciences (dès 1925, l'Académie des Sciences de l'URSS)⁴. En même temps, il y avait des savants qui revendiquaient dans leur approche le marxisme en tant que méthode de recherche. Certaines sciences, comme la psychologie, la sociologie et, dans une certaine mesure, la linguistique cherchaient à prendre en compte la théorie marxiste d'une façon «naturelle» qui n'émanait pas d'une décision du parti, mais provenait d'une opposition générationnelle d'avant la révolution entre, d'une part, les jeunes scientifiques cherchant à intégrer dans leurs travaux les nouvelles méthodes d'investigation et, d'autre part, la science académique traditionnaliste⁵.

Par ailleurs, la période des années 1920-1930 a été celle de deux autres tendances dans les sciences humaines soviétiques. Premièrement, la création et l'organisation de la science soviétique suivaient un processus semblable à celui des pays occidentaux: on y observe une centralisation et une étatisation des activités scientifiques (en particulier, création d'instituts de recherches spécialisés pour chaque discipline), un caractère de plus en plus collectif de la recherche et sa planification organisée⁶. Deuxièmement, en Union soviétique la recherche scientifique devient très vite l'objet d'un endoctrinement marxiste: pour veiller sur la direction idéologique des activités scientifiques sont créées l'Académie communiste en 1918, l'Institut du professorat rouge en 1921 (sous la direction de l'historien M.N. Pokrovskij)⁷. Plusieurs professeurs de l'Académie, formés avant la révolution, travaillent dans des instituts de recherches récemment créés, regroupés en 1924 en une Association des instituts de recherche en sciences humaines de Russie (la RANION) qui avait pour tâche de former de nouveaux enseignants en sciences humaines pour les écoles supérieures. Il se trouve que les instituts de la RANION, qui occupaient une position intermédiaire entre l'Académie des Sciences et l'Institut du professorat rouge, ont formé

⁴ Cf. Esakov 1994.

⁵ A.N. Dmitriev, historien des sciences humaines soviétiques, appelle ce phénomène «marxisme académique» (Dmitriev 2007, p. 10). D'après Dmitriev, le travail des sociologues russes comme V.F. Asmus et A.I. Neusyxin, des psychologues L.S. Vygotski et A.N. Šebunin, du culturologue spécialiste du cinéma I.I. Ioffe était directement inspiré par et lié au marxisme.

⁶ Cf. Kojevnikov 2002; Graham 1975.

⁷ Cf. Dmitriev 2007; David-Fox 1998.

l'essentiel des cadres scientifiques des années 1930-1970, tandis que l'Institut du professorat rouge était une «pépinière» pour les dirigeants politiques du pays⁸.

Dans l'histoire des sciences humaines en Union soviétique, plusieurs chercheurs distinguent deux périodes en articulant l'axe des changements autour de ce qu'on appelle le Grand tournant [*Velikij perelom*]. Dans les grands traits, il s'agit de l'évolution des sciences avant et après⁹.

Dans les années 1920, le canon marxiste soviétique à appliquer à l'activité scientifique a des contours flous et permet différentes interprétations¹⁰. Devenu l'idéologie officielle des vainqueurs, le marxisme-léninisme des années 1920 donnait quelques indications méthodologiques que les sciences intégraient chacune à sa façon dans leurs activités. Il faut cependant remarquer que les recherches qui prévoyaient des enquêtes sociologiques et qui, officiellement, allaient dans le sens du marxisme-léninisme des années 1920 ont été arrêtées dès 1921¹¹. Les recherches de terrain en

⁸ Cf. Dmitriev 2007; Berendt 2002; Aleksandrov 2002.

⁹ Le livre de V.Z. Papernyj *Culture 2* [*Kul'tura 2*], écrit en 1979 comme une thèse de doctorat en histoire de l'architecture soviétique et publié pour la première fois en 1983 aux États-Unis, après l'émigration de l'auteur sur sol américain, est le premier à thématiser cette différence entre les climats intellectuels et culturels des années 1920 et 1930. L'histoire de l'architecture russe sert de prétexte à l'auteur pour décrire la réalité soviétique dans sa globalité sous la forme de deux modèles que Papernyj appelle Culture 1 et Culture 2. Papernyj compare les modèles en question à l'aide d'un certain nombre d'oppositions binaires: «début / fin», «mouvement / immobilité», «mutisme / parole», «horizontalité / verticalité», «homogénéité / hiérarchie», etc. Le modèle de la Culture 1 (les premiers termes des oppositions citées) décrirait l'architecture des années 1920, tandis que la Culture 2 trouverait son assise dans l'architecture des années 1930 et exprimerait la quintessence du stalinisme. Papernyj étend l'opposition Culture 1 / Culture 2 à d'autres domaines de la vie culturelle en Union soviétique des années 1920-1930. Ainsi, la Culture 1 et la Culture 2 connaîtraient chacune non seulement un type particulier d'architecture mais aussi des formes d'art et des sciences aux contours précis, qui seraient associées à un ordre social déterminé. Papernyj va plus loin et avance pour l'histoire de la Russie en tout cas des quatre derniers siècles, depuis Ivan le Terrible, la thèse de cycles historiques où les périodes de Culture 1 et de Culture 2 se succéderaient à tour de rôle: après le stalinisme (Culture 2) a lieu le «Dégel» des années 1956-1965, suivi de nouveau par la période de Culture 2 («stagnation» bréjnévienne) et ensuite par celle de Culture 1 («perestrojka» de Gorbatchev et les années 1990). Dans la dernière édition de son livre de 2006, Papernyj prédit une nouvelle période de la Culture 2. Je n'adhère pas à toutes les thèses de Papernyj, mais celle sur une interdépendance (des rapports réciproques, bilatéraux) et non une influence unilatérale entre l'ordre politique et social, et la «culture», que je comprends comme des représentations sociales partagées par une grande partie de la communauté (car un pays ne peut pas fonctionner par la pure répression, il faut l'adhésion des gens), me semble très intéressante.

¹⁰ Je laisse le soin d'explicitier les aléas de la théorie marxiste sur le sol russe et son intégration par les différentes disciplines scientifiques à des recherches particulières (cf., entre autres, Dmitriev 2004 et Jaroševskij 1994).

¹¹ La sociologie a été introduite dans le cursus universitaire en 1917, en 1919 ont été menées des enquêtes sociologiques parmi les habitants de Petrograd, mais en 1921 les cours de sociologie ont été remplacés par des cours de matérialisme historique. En 1922, le chef de file de la sociologie P. Sorokin a quitté la Russie, comme bon nombre d'intellectuels russes. À la fin des années 1920, la tentative de quelques sociologues soviétiques de faire sortir la sociologie du

linguistique ont connu le même sort vers la fin des années 1920. À ceci il y avait une raison objective, à savoir la difficulté de mener des investigations de terrain dans le pays ravagé par la guerre civile avec un effectif de chercheurs réduit. La raison décisive était pourtant de nature politique, à savoir la «métamorphose» du marxisme en marxisme-léninisme où le principe marxiste de base sur le caractère *concret* de la science n'a plus de corrélation avec le monde sensible et matériel connaissable, l'étude du concret passe obligatoirement par l'étude de l'histoire sociale qui contient déjà toute la vérité, il suffit de l'interpréter correctement; l'autre principe marxiste sur la *pratique* «qui décide tout» n'a plus de rapport avec les faits observables qui décideraient que tel ou tel postulat scientifique est vrai ou faux, mais a un rapport avec l'utilité de la science dans l'instruction et l'éducation des masses.

Dans les années 1930, après le Grand tournant dans la politique du parti vers la collectivisation et l'industrialisation, le marxisme «revu et corrigé» par J. Staline connaît une autre métamorphose: il prend des allures nationalistes et devient une idéologie officielle et obligatoire en Union soviétique, proclamée supérieure à toute autre. De même, les sciences humaines soviétiques des années 1930 s'appuient sur le marxisme-stalinisme en vigueur pour affirmer la supériorité de la science soviétique sur la science bourgeoise occidentale, taxée de réactionnaire et positiviste. Le ton des reproches adressés aux savants occidentaux ne ressemble plus à des critiques entre partenaires égaux, mais à «un intérêt condescendant et méfiant envers des païens de la part d'élus déjà initiés à la vérité marxiste»¹².

La conjonction des deux facteurs, à savoir l'organisation de plus en plus étatisée des investigations scientifiques et la pression idéologique de l'État, mène à une autosuffisance de la science soviétique qui fonctionne en vase clos et déterminera la direction et les méthodes de recherches à venir. Les sciences humaines sont instrumentalisées, éloignées de l'empirique, tournées vers l'étude du passé¹³.

Cependant, d'après plusieurs chercheurs contemporains qui ont pris en compte des documents rendus accessibles ces dernières années¹⁴, la spécificité des sciences humaines de la période stalinienne ne peut s'expliquer uniquement par la pression idéologique et physique grandissante de l'État et par l'apparition d'institutions scientifiques à l'échelle nationale qui organisaient et géraient toute recherche. La tendance à l'auto-suffisance et au renfermement aurait eu des appuis dans la mentalité des scientifiques soviétiques. Autrement dit, la peur des répressions et le désir

matérialisme historique et de lui procurer une niche spécifique en tant que science appliquée a échoué.

¹² Dmitriev 2007, p. 18. D'après Dmitriev, cela a été la fin définitive du «marxisme académique» en tant que recherche d'une nouvelle méthode prometteuse pour sortir de la crise scientifique.

¹³ Cf. Aleksandrov 1996. Sur la situation en psychologie soviétique des années 1920-1930, cf. Jaroševskij 1994; sur la situation en sciences historiques, cf., par exemple, Dubrovskij 2005.

¹⁴ Cf., par exemple, Sorokina 1997; Paperno 2002; Bogdanov 2005.

carriériste des protagonistes ne suffisent pas à expliquer l'histoire des sciences humaines en Union soviétique, il faut prendre en considération les «états d'esprit» des gens qui font la science. Il en ressort une vision de la vie scientifique soviétique plus complexe que la vision d'une science, simple victime des repressions¹⁵.

2. LA SITUATION EN LINGUISTIQUE

Dans les années 1920, les travaux en linguistique sont menés surtout à l'Université de Moscou et à celle de Petrograd (Leningrad), les universités d'autres grandes villes connaissant de grandes difficultés après la guerre civile. Y travaillent aussi bien des scientifiques de la «vieille» génération, formés et reconnus avant la révolution, que des linguistes plus jeunes. Les premiers continuent d'appliquer des méthodes de recherche traditionnelles comparativistes et s'occupent de l'histoire des langues indo-européennes, avant tout de l'histoire des langues slaves¹⁶. Les linguistes russes plus jeunes comme G.O. Vinokur, N.F. Jakovlev, N.N. Durnovo, E.D. Polivanov s'intéressent à de nouvelles théories et méthodes linguistiques, venues d'Occident, entretiennent des relations avec les linguistes occidentaux, essentiellement avec les linguistes de l'École de Prague, et partagent avec leurs collègues les concepts comme «structure», «synchronie», «diachronie» et les méthodes de description des faits linguistiques¹⁷. En même temps, les linguistes soviétiques se trouvent face à des tâches concrètes à accomplir comme la création d'alphabets pour les communautés linguistiques soviétiques qui ne connaissent pas d'écriture, ce qui influence sans doute leurs conceptions linguistiques.

Il faut noter avant tout la conviction de la plupart des jeunes linguistes soviétiques que la langue est un objet d'intervention et que leur devoir

¹⁵ Dès le début des années 1990, apparaissent en Russie et dans les ex-républiques soviétiques des travaux sur les répressions menées par le pouvoir soviétique de différentes époques contre les disciplines scientifiques tout entières ou contre des savants particuliers. Cf. les recueils d'articles *La science victime de répressions [Repressirovannaja nauka]* (Jaroševskij [éd.], 1991-1994) sur les savants de l'Académie des Sciences de Russie, d'après les archives de l'Académie rendues accessibles; Ašnin, Alpatov, Nasilov 2002; Onoprienko 1990. Ces ouvrages mettaient en avant le rôle néfaste (et décisif) du régime totalitaire soviétique sur la recherche et les destins personnels de savants. Dans le domaine de la linguistique, un point de vue similaire est défendu par la linguiste moscovite de renom M.O. Čudakova dans son récent article de 2007 «La langue d'une civilisation désagrégée» [*Jazyk raspavšejsja civilizacii*] où est présentée comme victime du régime soviétique la langue russe elle-même (Čudakova 2007).

¹⁶ Pour plus de détail sur les biographies scientifiques de ces linguistes, cf. par exemple Alpatov 1999, p. 225-244.

¹⁷ Même si les concepts en question n'ont pas été pensés de la même façon par ces linguistes. Par ailleurs, il y a eu des linguistes qui développaient des théories linguistiques personnelles, différentes de la grammaire comparée et du structuralisme praguois. L'exemple le plus frappant est la théorie de N.Ja. Marr.

est de trouver la meilleure façon de «construire» la langue du futur. Cette vision n'est pas, à mon avis, normative, car l'aspiration des linguistes à diriger l'évolution linguistique n'est pas tournée vers l'usage langagier de tous les jours, mais vers un état de langue dans un avenir plus au moins lointain de la révolution mondiale.

Dans les années 1930, après le Grand tournant vers l'idéologie nationaliste et la réorganisation générale de la science en URSS, la science universitaire ne joue plus le même rôle qu'auparavant. La linguistique n'est plus du tout enseignée dans les universités, mais uniquement dans quelques facultés pédagogiques, dans le but de former de futurs enseignants pour l'école secondaire, et dans les instituts de recherche spécialisés du système RANION. Les linguistes sont toujours appelés à aider le pouvoir soviétique dans la construction du socialisme, mais cette aide prend des formes différentes dans les années 1930: les spécialistes du langage doivent former les nouveaux écrivains soviétiques¹⁸.

C'est dans ces années-là qu'apparaît le concept linguistique de langue «nationale», élaborée par V.M. Žirmunskij et L.P. Jakubinskij¹⁹, qui a son assise dans la forme livresque de la langue de la bourgeoisie mais doit être différente de cette dernière en vertu du déterminisme historique du marxisme-stalinisme. Cette langue *commune à tout le peuple* est à rechercher dans le passé de la culture russe et est destinée à consolider dans la population l'idée d'appartenance à un groupe particulier, une nation au passé unique et à l'avenir radieux. En somme, la Russie soviétique de l'époque stalinienne emprunte un raisonnement et un cheminement similaires à ceux des pays européens des XVIII^{ème}-XX^{ème} siècles²⁰ pour créer leurs identités nationales, mais dans des conditions politiques spécifiques, celles d'un État totalitaire. La réflexion sur les fondements du concept de

¹⁸ En avril 1932, la décision du Comité central du parti «Sur la réforme des organisations littéraires» [*O perestrojke literaturno-xudožestvennyx organizacij*] met officiellement fin à l'existence et à la concurrence entre plusieurs organisations littéraires des années 1920. La formation des nouveaux écrivains soviétiques est, dans les années 1930, un cheval de bataille de l'écrivain M. Gorki qui se met au service du régime stalinien, fonde et dirige dès 1930 la revue *Literaturnaja učeba* ['Formation littéraire'] et dès 1934 l'Union des écrivains de l'URSS. Papernyj remarque pour la période des années 1930 (Culture 2) l'importance du langage verbal, du «mot», dans tous les arts, y compris dans l'architecture: si la Culture 1 des années 1920 répugne particulièrement à la parole littéraire (peinture de V. Kandinsky et de K. Malévitch, théâtre de V. Meyerhold et A. Tairov, cinéma muet) et lutte contre tout emprunt à un autre art pour élaborer son propre langage, la Culture 2 «illustre», traduit tout en parole. S'établit une hiérarchie des arts fondée sur leurs possibilités verbales où la littérature occupe la plus haute place. Toute modification institutionnelle commence par les Unions des écrivains, les autres domaines artistiques suivent (Papernyj 2006, p. 222-223). En effet, le retard des arts soviétiques des années 1920 d'après la *Grande encyclopédie soviétique* de 1953 (2^{ème} éd., t.21, p.19) est qualifié de façon suivante: «Dans les années 1920, le cinéma était dépourvu de parole, le moyen essentiel d'expression de tout artiste». Le rôle des écrivains professionnels est reconnu comme primordial dans l'écriture des scénarios cinématographiques, impossibles à changer. Dès 1938 une décision spéciale interdit de changer le moindre mot dans le script.

¹⁹ Žirmunskij 1936; Jakubinskij 1930 et 1932.

²⁰ Cf. Thiesse 1999; Bogdanov 2005.

langue «nationale» n'est pas l'affaire de l'élite cultivée, mais une entreprise scientifique organisée par les autorités compétentes. En fait, le concept est plus politique que linguistique.

Les travaux linguistiques d'orientation sociale des années 1920-1930 évoquent une autre notion, celle de *langue littéraire* en tant que langue de la littérature et celle de *langue «littéraire»* en tant que langue de la culture qui ont toutes les deux des rapports étroits avec la notion de langue «nationale» et qui font partie des intérêts des linguistes²¹.

3. L'APPROCHE DE B.A. LARIN

Parmi les linguistes qui ont réfléchi à des voies d'accès au fonctionnement de la langue dans la société, Boris Aleksandrovič Larin (1893-1964) occupe une place particulière, car ce linguiste soviétique ne s'intéresse pas à la langue «nationale», «de culture», «littéraire», «de tout le peuple» en tant qu'objet de descriptions linguistiques, mais bien au contraire déploie des efforts considérables pour écarter ce genre d'objets «factices» de sa démarche scientifique.

Larin a étudié à l'Université de Kiev, qu'il a terminée en 1914. Dès 1916 l'essentiel de sa carrière scientifique se déroule à Petrograd – Leningrad où il enseigne à l'Université et à l'Institut pédagogique²².

Dans son travail de linguiste, Larin n'a pas abouti à une construction théorique achevée, mais il avait une idée claire de la façon de mener une recherche en linguistique et il a donné une direction à ceux qui voulaient suivre sa voie. Larin préconise dans la recherche linguistique une *méthode inductive*: toute conclusion doit se baser sur une analyse d'un corpus de produits linguistiques réellement attestés, toute généralisation doit être en accord avec les faits particuliers et ne doit pas être remplacée par une déduction hâtive afin de satisfaire à des postulats préconçus. De ce point de vue, Larin suit l'approche de l'académicien A.A. Šaxmatov dont la pratique scientifique et les idées ont exercé une influence indéniable sur Larin²³. Les convictions scientifiques de Larin sont, à mon avis, singulières si on les compare à celles de ses collègues de la même époque.

²¹ Les différents points de vue sur la langue «nationale» et la langue «littéraire» ont trouvé leur place dans la définition de ces notions données dans la première édition de la *Grande encyclopédie soviétique* de 1939. La langue «nationale» y est l'objet d'un grand article de 5 pages (Šor 1939b). Tout au long de l'article, son objet est désigné tantôt comme langue «nationale», tantôt comme langue «nationale littéraire», tantôt comme langue «nationale littéraire de tout le peuple», tantôt comme langue «littéraire de toute la nation». Les traits «national» et «littéraire» apparaissent comme indissociables, où «littéraire» concerne aussi bien la littérature que la culture-civilisation, le tout englobant «tout le peuple». La même encyclopédie contient un petit (3 alinéas) article sur la langue «littéraire» qui ne comporte rien de différent comparé à l'article sur la langue «nationale» (Šor 1939a).

²² Pour plus de détails, cf. l'article de Berezin (2002) qui contient l'autobiographie de Larin.

²³ Larin 1960 [2010]; Lixačev 1977.

Larin consacre une de ses premières publications, l'article de 1923 «Sur les variétés de textes littéraires» [*O raznovidnostjax xudožestvennoj reči*]²⁴, à se situer dans une certaine tradition scientifique qu'il ne comprend pas comme tradition russe. L'objectif de l'auteur est d'explicitier à la fois sa filiation et sa rupture conscientes avec ses prédécesseurs russes. L'article porte sur les travaux en analyse littéraire et ne contient que peu de remarques sur la science du langage. Larin commence par dire ce qui n'est pas l'objet de la linguistique. Ainsi, la langue des belles lettres n'en serait pas un et devrait être l'objet d'une discipline à part. En parlant de la langue de la littérature, Larin remarque que son étude «se situait traditionnellement à la frontière de la linguistique et de la science de la littérature»²⁵. Or, Larin affirme la nécessité de séparer ces deux disciplines car elles n'ont pas, d'après lui, le même objet.

Le linguiste définit la science des textes littéraires comme une étude de leurs propriétés *esthétiques* en tant que propriétés distinctives, tandis que les linguistes qui se sont intéressés aux textes littéraires en relevaient des points communs avec d'autres usages non littéraires.

Pour définir l'objet de l'analyse littéraire, Larin commence par désavouer certaines méthodes appliquées à l'étude littéraire et qui lui semblent inappropriées. Tout d'abord, Larin critique l'approche génétique, c'est-à-dire celle qui voit le texte littéraire dans une perspective historique en faisant intervenir des critères étymologiques. C'est la position d'A.A. Potebnja et de ses disciples que Larin accuse de «psychologisme étymologisant»²⁶. Larin s'appuie sur certains apports de la linguistique qui mettent en évidence le caractère secondaire et bancal de preuves étymologiques (en citant des travaux d'I.A. Baudouin de Courtenay, de Ch. Bally, de F. de Saussure) et il affirme que «la nouveauté sémantique du texte littéraire ne coïncide pas avec une nouveauté historico-lexicologique»²⁷. Or, c'est la première qui doit être le centre d'intérêt d'une analyse littéraire scientifique. Ensuite, Larin se prononce contre une méthode analytique qui «morcelle» le texte littéraire, en étudiant le sens des mots pris isolément, tandis qu'il faudrait étudier leur signification dans un contexte beaucoup plus large, car «au-delà d'un certain degré d'isolement [des éléments] la signification esthétique est complètement perdue»²⁸. Une telle approche n'étant qu'à l'état embryonnaire, Larin propose quelques exemples pour démontrer les limites de l'approche analytique.

Pour le sujet du présent article, il est intéressant de relever dans le texte de Larin ses considérations sur les rapports qu'entretiendraient la langue de la littérature et les usages linguistiques réels. Larin examine deux hypothèses courantes à l'époque et partagées par de nombreux linguistes

²⁴ Larin 1923 [1997].

²⁵ *Ibid.*, p. 149.

²⁶ *Ibid.*, p. 150-151.

²⁷ *Ibid.*, p. 151.

²⁸ *Ibid.*

russes. La première est celle de la langue de tous les jours qui serait une source, un «matériau» pour la langue littéraire. Le linguiste s'inscrit en faux contre cette hypothèse et affirme qu'elle n'a rien d'évident et qu'elle n'est communément admise que par tradition:

«Humboldt et Potebnja ont trouvé et analysé certaines *analogies* entre les parlers populaires (des analogies justes car les parlers populaires possèdent des traits esthétiques, mais ils ne faisaient cet effet *que sur ces savants* à cause de la perception étymologisante de ces derniers) et une parole recherchée et originale d'un poète. Ils y ont supposé un rapport régulier qu'ils n'ont pas étudié ni défini. Et leurs successeurs ont découvert la vérité dans les livres de leurs maîtres et considèrent comme incontestable *leur* théorie qui affirme que le langage poétique est une mise en forme du matériau langagier de tous les jours. Le terme de mise en forme a été emprunté aux arts plastiques et appliqué aux phénomènes linguistiques de façon irréfléchie. Ici, il n'est pas judicieux et n'explique rien»²⁹.

Larin est conscient que ses affirmations n'ont pas été étayées par des recherches ciblées et appelle de ses vœux ce genre de travaux. Il n'exclut pas par ailleurs une influence de la «langue vivante» sur différents styles littéraires, mais elle devrait être étudiée.

Larin examine également l'hypothèse du passage de la langue des belles lettres dans un usage vivant et considère qu'«elle doit également être discréditée»³⁰. Le linguiste russe envisage l'existence de rapports complexes entre l'usage linguistique des belles lettres et celui de tous les jours, et essaie d'en donner une première définition, qu'il développera par la suite à la fin des années 1920. Dans son article de 1923, il s'agit plutôt d'une description à grands traits que d'une définition rigoureuse et les formulations de Larin sont parfois opaques. Je présente en entier les extraits en question:

«L'attention et l'intérêt que porte à la littérature un mélange [*smes'*] si plurilingue de caractères si multiples, qu'est la *nation*, témoigne de façon particulièrement flagrante que la langue poétique, et uniquement elle, est potentiellement commune, inconditionnelle et compréhensible pour tout le peuple de façon supradialectale et supraindividuelle»³¹.

«La variété poétique de la langue fédère [*ob''edinjaet*], mais pas tout le temps (*sic*), les parlers régionaux et les parlers de classes, il serait plus juste de dire que cette variété n'est pas conditionnée par les types et les normes linguistiques en tant que matériau, mais par une communauté d'esprit entre le poète et la nation dans leur sens créatif du langage; ce n'est pas une même tradition de signes et de système, mais des tendances similaires dans leur façon de se réorganiser [*perestroen'e*]. La variété poétique ne coïncide avec les normes d'aucun dia-

²⁹ *Ibid.*, p. 156; l'auteur souligne.

³⁰ *Ibid.*, p. 158.

³¹ *Ibid.*, p. 157; nous soulignons.

lecte pour la simple raison que *tous les membres de la nation* disposent d'une pluralité de types linguistiques (même si tous ne le font pas de la même façon) dans le but de se différencier socialement; la langue de la littérature assure un contact potentiel entre justement les membres plurilingues de façon homogène [*odnorodno-mnogojazyčnyx*] (*sic*) non pas en vertu d'un matériau commun (composition de ce plurilinguisme), mais en vertu d'une majesté magique et immédiate de ses propriétés esthétiques, avant tout en vertu de son potentiel combinatoire³².

J'avoue que certains passages me semblent ambigus, mais je retiens de ces citations les points suivants:

- il n'y a pas de rapport direct entre la langue de la littérature et la langue effectivement parlée: l'une n'emprunte rien à l'autre ni n'influence l'autre directement;
- la communauté linguistique n'est jamais homogène, elle présente une multitude d'usages régionaux et sociaux;
- chaque locuteur dispose et a régulièrement recours à plusieurs usages langagiers;
- la langue de la littérature n'est pas un usage qui existerait réellement, par conséquent, il n'est pas l'objet de la linguistique;
- la langue de la littérature peut apparaître sous certaines conditions (restant à préciser) comme une langue que tous les membres de la communauté linguistique comprennent même s'ils ne l'utilisent pas dans leur vie verbale de tous les jours;
- les raisons de cette compréhension générale de la langue de la littérature ne relèvent pas d'une communauté de forme avec les usages en présence, mais d'une autre dimension que l'on peut appeler psycho-sociale (la langue de la littérature *peut* jouer un rôle social fédérateur) et dont les mécanismes restent à élucider.

Même si Larin insiste sur le fait que «du point de vue de l'objet scientifique, ce travail n'a pas de rapport avec la linguistique»³³, on peut affirmer le contraire: la teneur de la position de Larin est de séparer aussi bien l'étude littéraire de la linguistique que la linguistique de l'étude littéraire pour affirmer que le texte littéraire et l'usage langagier réel font deux. D'ailleurs, le dernier paragraphe de son article contre une approche évolutionniste dans l'étude littéraire semble tout aussi pertinent pour le domaine des sciences du langage russes de cette époque:

«On peut noyer dans la tradition historique tout phénomène littéraire. La conception et l'interprétation scientifiques du chercheur dépendent de ses aspirations et de ses convictions: les évolutionnistes enrichissent inévitablement et sans peine les prédécesseurs et les contemporains de l'auteur étudié par l'éclat de ses succès, tandis que ce dernier se retrouve privé de sa majesté, et ils ob-

³² *Ibid.*, p. 158; l'auteur souligne.

³³ *Ibid.*, p. 162.

tiennent un tableau clair du “conditionnement” et de “l'évolution ininterrompue” de tout ce qu'ils veulent»³⁴.

L'approche théorique et méthodologique de Larin trouve des contours précis plus tard en 1928, dans ses deux articles sur les usages urbains où l'auteur revendique l'actualité d'une linguistique sociale: «Sur une étude linguistique de la ville» [*O lingvističeskom izučenii goroda*] et «Une caractéristique linguistique de la ville» [*K lingvističeskoj xarakteristike goroda*]³⁵. Comme l'indiquent les titres de ses articles, le linguiste soviétique s'intéresse aux usages urbains qui lui sont contemporains, plus précisément aux rapports entre la situation sociale et la langue, intérêt que partagent plusieurs des ses collègues dans ces années-là.

Larin choisit cet objet parce qu'il est convaincu que c'est l'étude des usages urbains qui permettrait de dégager et de décrire les facteurs sociaux dans le fonctionnement du langage. Il constate d'emblée l'absence de telles recherches sur le terrain russe car, d'après lui, les faits linguistiques décrits jusqu'alors provenaient de textes écrits tirés essentiellement d'œuvres littéraires. Par ailleurs, Larin cherche à affranchir l'étude des usages urbains de celle de la langue «littéraire» en tant que langue de culture, même si cette dernière se serait formée historiquement dans les villes:

«L'élaboration d'une “linguistique sociologique” (ou “sociologie linguistique”) se fait depuis peu en France et en Allemagne et n'est pratiquement pas entamée chez nous. L'essentiel des données scientifiquement exploitables ont été recueillies par la dialectologie ethnologique des cinquante dernières années. Les langues “littéraires” n'ont pas été étudiées de ce point de vue bien que la science ait accumulé chemin faisant beaucoup de faits pertinents d'ordre sociologique (par exemple dans les travaux de l'académicien Šaxmatov sur la langue “littéraire” russe). Il existe peu de données et il n'y a pratiquement pas d'études sur les “parlers urbains”, exception faite pour l'usage “littéraire”. À mon avis, c'est cette dernière lacune qui freine le plus les investigations actuelles en linguistique sociologique»³⁶.

Larin propose une nouvelle stratégie d'investigation qui tranche avec le passé, à savoir étudier d'abord la composition et la structure des pratiques linguistiques urbaines réelles, ensuite seulement l'interaction linguistique entre la ville et la campagne, ce qui diverge de l'étude du rapport entre la langue «littéraire» et les dialectes car les langues de culture ne représenteraient plus des usages réels de telle ou telle ville:

³⁴ *Ibid.*, p. 162.

³⁵ Larin 1928a [1977] et 1928b [1977].

³⁶ Larin 1928b [1977, p. 189].

«Les langues “littéraires” sont génétiquement liées à la ville mais ce berceau leur est devenu “trop petit” à point tel qu’elles ne peuvent pas se substituer aux usages urbains et représenter la culture linguistique urbaine»³⁷.

Larin ne critique pas les recherches sur les langues «littéraires» en tant qu’usages cultivés, il reconnaît même leur utilité, mais il affirme que de telles recherches ne sont pas complètes sans une *étude préalable des «parlers urbains»*. Les langues dites «littéraires», n’étant l’apanage que d’une couche supérieure de la communauté urbaine, sont délimitées par les frontières d’une ville donnée, plus tard de toutes les villes en tant que langues d’État, certaines en tant que langues de culture, c’est-à-dire supraétatiques, internationales, mais elles restent en contact avec les usages urbains réels:

«On ne peut pas aborder une analyse sociologique de la langue “littéraire” sans avoir étudié son milieu linguistique effectif, autrement dit d’autres types de la langue écrite et toutes les variétés du parler au sein de la communauté urbaine en question»³⁸.

L’absence d’une «dialectologie de la ville» explique, d’après Larin, le peu de recherches sur l’usage cultivé (ou «littéraire»), le retard sensible et même l’absence de travaux en linguistique sociologique en Union soviétique.

Larin expose les points de vue qui constituent un modèle d’interactions linguistiques urbaines et qui méritent tout notre intérêt. Le point primordial est l’affirmation d’une polyglossie urbaine en tant que caractéristique nécessaire de la ville. Toute grande ville connaîtrait une forme de plurilinguisme [*mnogo jazykov*]³⁹ conflictuel en tant que reflet d’une cohabitation conflictuelle entre citadins et d’un mélange de plusieurs cultures, que Larin comprend aussi bien comme appartenance sociale (paysanne, ouvrière, petite-bourgeoise, etc.) qu’appartenance linguistique (les citadins provenant de différentes régions de l’ancien Empire russe véhiculeraient des marques langagières de leurs régions d’origine respectives). Pour Larin, la langue est un facteur de différenciation sociale au même titre que d’intégration sociale:

«Seuls les sauvages possèdent probablement un seul dialecte... Dans les conditions étatiques actuelles, deux (ou plus) dialectes sont imposés à tout un chacun avec plus ou moins d’obligation. La variation linguistique urbaine est par conséquent double: elle consiste non seulement en une rencontre de communautés de langues différentes (appelons cela “plurilinguisme de la ville”), mais également en une pluralité de compétences linguistiques au sein de chaque groupe

³⁷ *Ibid.*, p. 190.

³⁸ *Ibid.*, p. 191.

³⁹ L’emploi des termes «langue», «dialecte» ou «parler» n’est pas rigoureux chez Larin et renvoie tantôt à un usage en tant que réalisation particulière du système de la langue (sociale ou régionale), tantôt à l’emploi d’une langue étrangère à celle pratiquée également dans la communauté en question (de la cohabitation de deux ou plusieurs systèmes linguistiques distincts).

(soudé par un parler commun), autrement dit en une maîtrise de deux ou plusieurs dialectes, en une polyglossie embryonnaire ou parfaite de citoyens»⁴⁰.

Tout citoyen serait le locuteur d'un parler «d'origine» et d'un parler «universel», orienté vers un milieu social plus large (langues «mondiales» pour les couches supérieures, langue livresque pour des classes peu cultivées). Larin souligne qu'il n'est pas contre une nécessité pratique d'avoir une langue d'État commune⁴¹, mais critique sévèrement une «intervention barbare du pouvoir», qui ne ferait que freiner l'expansion d'une langue donnée, il est également contre une attitude «passive» (protection des langues minoritaires), mais pour une politique linguistique qui serait en phase avec la réalité linguistique. Larin attribue la responsabilité de ces phénomènes nuisibles pour une vie «normale» des langues à une certaine linguistique «dogmatique» qui n'est autre que la linguistique «traditionnelle»:

«Dans la linguistique traditionnelle, aussi bien historique que théorique, persiste une idée reçue du caractère monolingue des groupes sociaux (donc du caractère prétendument monolingue de l'individu). Tout comme en reconstituant une protolangue, on croyait en son unicité pour de grandes formations sociales du passé lointain, de même pour donner un fondement linguistique au nationalisme on partait du dogme de la nation monolingue (voir, par exemple, chez Potebnja); enfin, en raison de la même "superstition", on se représente la situation d'un avenir lointain comme une expansion universelle d'une seule langue»⁴².

Larin met en garde les linguistes contre un interventionnisme dans la vie de la langue sur des bases aussi peu scientifiques qui sont, d'après lui, des représentations profanes sur l'évolution linguistique. Il ne donne pas pour autant d'explications détaillées sur ce qu'est la vie «normale» d'une langue. Larin reconnaît que la langue dépend de phénomènes ayant lieu dans la communauté parlante, il les divise en trois groupes:

- le poids culturel de la langue en question,
- le caractère de sa base sociale et
- l'intervention du pouvoir politique.

Le linguiste cite des exemples de situations linguistiques à Paris pour le français, à Moscou et à Saint-Petersbourg pour le russe, à Samarkand et Tachkent pour une coexistence non conflictuelle du russe et de

⁴⁰ Larin 1928a [1977, p. 192].

⁴¹ Il s'agit probablement, de la part de Larin, d'une attitude conciliante et politiquement correcte propre à l'époque où d'autres linguistes militaient pour une politique linguistique à tous niveaux et la pratiquaient souvent avec succès comme Jakovlev et Polivanov dans la création d'alphabets pour les peuples soviétiques ayant une langue non écrite. Larin va même jusqu'à citer un article de Marr sur la nécessité d'une langue caucasienne commune («Pour l'étude de la langue géorgienne contemporaine» [*K izučeniju sovremennogo gruzinskogo jazyka*], 1922) auquel le linguiste reconnaît quelque mérite, mais finit par remarquer que l'article ne sort pas du cadre du «monisme linguistique traditionnel» (Larin 1928a [1977, p. 193]).

⁴² *Ibid.*, p. 195; l'auteur souligne.

l'ouzbek, situations dans les centres urbains où les changements linguistiques seraient essentiellement dus à ces trois facteurs externes, que Larin ne définit pas davantage, mais il profite de ces exemples pour affirmer de nouveau son idée centrale du *plurilinguisme urbain*:

«L'avenir appartient à la situation linguistique de ce dernier type (Tachkent), mais avec une nette délimitation des langues en usage et avec un arrêt définitif de la lutte entre les langues, autrement dit à une polyglossie équilibrée et totale»⁴³.

Il est intéressant que Larin partage, d'une part, les opinions de bon nombre de ses contemporains et collègues sur l'avenir radieux où il n'y aura plus de place pour des guerres à cause de la langue ou de la religion, un idéal communiste, mais d'autre part, il est farouchement contre l'idée d'une langue mondiale, qu'elle soit artificielle ou naturelle, idée également très en vogue à l'époque. Larin ne conçoit pas l'humanité du futur comme une entité homogène et monolithique, mais comme un ensemble pluriel. Cette pluralité serait déjà en œuvre dans les plus gros centres urbains et Larin prône son étude scientifique. C'est bien dans les villes que tout se passe du point de vue de Larin et il formule des prédictions parfois hasardeuses, parfois visionnaires:

«L'étude linguistique de la ville n'est qu'à ses débuts. Mais déjà maintenant on peut dégager des processus primordiaux: de petits groupes linguistiques peu cultivés disparaissent, le bilinguisme s'élargit, le nombre de polyglottes augmente. Des langues qui prétendent à un usage universel ne survivent pas toutes, mais le nombre de telles langues est en augmentation. D'abord, c'était l'espagnol, le français et l'anglais, ensuite l'allemand, l'italien et le russe, s'y rajouteront dans le futur une des langues turciques, une langue des Indes et le chinois. Chaque langue aura sa sphère d'usage privilégié, mais sans frontières linéaires, avec des zones de cohabitation sans heurt»⁴⁴.

Une politique linguistique que Larin défend, me semble-t-il, sincèrement et ardemment est celle qui soutient un bilinguisme urbain lettré. Pour qu'une telle politique soit possible, la linguistique devrait revoir ses idées sur la notion de langues «littéraires» ou de culture et élaborer une nouvelle théorie linguistique des langues «littéraires».

Les idées de Larin sur le bilinguisme urbain peuvent sembler en contradiction avec la réalité linguistique de son époque. En effet, la partie écrasante des habitants des centres urbains russes comme Moscou ou Petrograd n'étaient ni polyglottes ni bilingues. Larin reconnaît cet état de fait et le déplore car la Russie serait très en retard sur son époque et ne vivrait pas assez de tensions linguistiques à cause de l'absence d'apprentissage d'autres langues à l'école, d'un niveau de culture médiocre des nouveaux

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 196.

citadins soviétiques. Larin donne plusieurs exemples recueillis lors de discours publics, typiques de l'époque d'après la révolution, qui témoignent d'un manque de culture manifeste des citadins soviétiques bilingues, ces derniers mélangeant sans cesse des formes issues de langues différentes, de l'ukrainien et du russe par exemple. Larin explique également le retard de la Russie par un nombre important d'anciens paysans dans les villes russes:

«Un tel obscurcissement de la frontière entre les dialectes ne peut perdurer que dans un milieu peu cultivé et sans différenciation linguistique où le sens de la norme linguistique n'est soutenu par aucune mesure sociale, ce qui a lieu à la campagne, rarement en ville»⁴⁵.

Cependant, le linguiste a de l'espoir pour les villes soviétiques car, d'après lui, l'enseignement scolaire et la communication constante avec des porteurs de l'usage normalisé rétabliront les frontières entre les langues dans les consciences des locuteurs et ensuite dans leur usage:

«L'essor culturel mène à une réglementation de la vie linguistique: d'une pauvreté linguistique à une accumulation et à un usage de plus en plus pertinent de moyens linguistiques en passant par le stade de croisement et d'une alternance aléatoire de langues vers une parfaite polyglossie»⁴⁶.

Je retiens de l'article de Larin présenté ici l'appel de l'auteur aux linguistes d'entreprendre des descriptions linguistiques des usages contemporains réels sans porter de jugement et de rompre avec la linguistique traditionnelle russe qui ne se préoccupait que de la langue «littéraire» (en tant que langue de culture ayant des liens privilégiés avec les belles lettres) au mépris de la réalité mais qui donnait des prescriptions au nom de sa science. Je retiens également la vision qu'a Larin du sujet parlant: c'est un sujet «pluriel» par définition, ayant le droit d'être «pluriel» de par ses langues et de par ses cultures. Je remarque néanmoins que le linguiste réserve ces droits uniquement aux citadins et non aux paysans. Il s'agit de citadins qui chercheraient à se cultiver, à devenir conscients des normes linguistiques qui gèrent leurs usages pour éviter des mélanges entre plusieurs langues (plusieurs systèmes), mélanges considérés par Larin comme négatifs. L'idée de Larin qu'une conscience des normes influe sur l'usage réel est intéressante et semble moderne. Néanmoins, il serait, à mon avis, prématuré de conclure à un programme d'étude d'un «imaginaire linguistique» chez les locuteurs, l'intention de Larin est d'entreprendre avant tout des descriptions de faits linguistiques.

La pluralité légitime d'usages linguistiques est présentée et défendue avec plus de détails et de rigueur dans le second article de Larin de 1928 «Sur une étude linguistique de la ville».

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 197.

Larin constate une nouvelle fois un retard dans l'étude du quotidien linguistique [byt] de la ville, insiste sur la nécessité d'un travail collectif. Ce retard serait à l'origine, d'après Larin, des explications banales et incomplètes de l'histoire (de la genèse) et de la stylistique (de la division) des langues dites «littéraires». Larin réfute l'argument de la révolution russe qui mettrait en difficulté une telle recherche. Larin impute ce retard à l'intérêt traditionnel des linguistes russes pour les langues «littéraires», intérêt qui a justement mis à l'écart de la science l'étude des usages urbains. Cet intérêt s'expliquerait également par une relative facilité d'une telle étude qui n'aurait pas besoin d'investigations de terrain. En effet, les linguistes étudient la langue dans les œuvres littéraires avant tout, en présupposant que les écrivains ont déjà fait tout le travail à la place des linguistes pour dégager la norme sociale en usage. Dans cette optique, les faits non attestés dans les œuvres littéraires sont présentés sporadiquement et analysés par rapport à la norme littéraire écrite. Même dans les travaux dialectologiques, descriptions de terrain par essence, les dialectes sont toujours présentés dans leur rapport à la langue écrite et non en tant que tels.

En ce qui concerne les usages «non littéraires» mais pas dialectaux pour autant, ils acquièrent un statut peu clair dans les travaux des linguistes:

«Il était quand même impossible de passer complètement à côté de types de parole “non littéraires”... En tombant dans le domaine de la dialectologie, ces données ont été baptisées du terme vague de “parlers petits-bourgeois” [meščanskije govory]»⁴⁷.

Le plus souvent, remarque Larin plus loin, les usages urbains «non littéraires» reçoivent un statut intermédiaire entre le style élevé et le style bas de la langue: quand les linguistes russes parlent d'argots, ils les traitent soit comme une vulgarisation de la langue «littéraire», soit comme un anoblissement de l'usage paysan. Larin appelle à réfuter catégoriquement «ces jugements patriarcaux».

L'essentiel de l'article de Larin est consacré précisément à la définition de la notion linguistique d'«argot» [žargon]. En prenant en considération les apports des linguistes occidentaux, Larin propose son concept de l'argot urbain:

«Les argots urbains, qu'ils soient oraux ou écrits, doivent être considérés comme le troisième cercle [en dehors des dialectes et de la langue “littéraire”] de phénomènes linguistiques, parce que: 1) considérés comme un tout, ils ne coïncident ni avec la langue “littéraire” ni avec les dialectes de la campagne (même si *a priori* personne n'en doutait), 2) ils sont spécifiques du point de vue de leur base sociale et du point de vue de leurs propriétés purement linguistiques et ne peuvent par conséquent être ramenés aux deux premières sphères de

⁴⁷ Larin 1928b [1977, p. 181]. La dénomination «parlers petits-bourgeois» se retrouve dans les travaux de V.M. Žirmunskij, un chercheur considéré comme «sociolinguiste» par la linguistique soviétique.

la langue, 3) ils demandent une étude spéciale car ils possèdent un trait spécifique d'ordre théorique, qui conduit à élaborer des méthodes scientifiques à part. Il s'agit d'un *conditionnement réciproque étroit entre deux ou plusieurs systèmes linguistiques, qui se trouvent à la disposition de tout groupe social* (et donc de tout individu) car le groupe social donné (ou l'individu) appartient en même temps à plusieurs collectifs jouant des rôles sociaux différents»⁴⁸.

Larin appuie ses propositions par des données statistiques et sociologiques sur l'accroissement sans précédent de la population urbaine dans les pays industrialisés⁴⁹, ces données montrent que la composition des villes est très différente de celle des villages et comporte un grand nombre d'«étrangers» de toutes sortes. Larin réaffirme dans cet article sa thèse du *plurilinguisme* de la ville, en appliquant ce terme à la situation urbaine monolingue (russo-phonie, par exemple) où tout individu citadin posséderait des compétences linguistiques multiples suivant le contexte de communication. Larin postule que les locuteurs vivant dans les mêmes conditions socio-économiques *peuvent* partager un usage linguistique particulier, différent de celui d'un autre groupe. Pour Larin, ce postulat demande à être confirmé par des données linguistiques:

«Ce groupe socio-économique qu'on a dégagé correspond-il à une communauté linguistique? Peut-on supposer que la ville compte autant de dialectes que de métiers ou de catégories socio-économiques? Tant qu'il n'y a pas de données fiables sur la vie linguistique urbaine, il est impossible de donner une réponse scientifique. Il est possible de formuler *a priori* quelques hypothèses en se basant essentiellement sur l'analyse de telles données en Occident»⁵⁰.

⁴⁸ Larin 1928b [1977, p. 182-183; l'auteur souligne].

⁴⁹ Larin se réfère au livre d'A.F. Weber *The Growth of Cities in the Nineteenth Century* (1899), traduit et paru à Saint-Petersbourg en 1903. En comparant les données de cet ouvrage avec les statistiques du recensement de la population, mené en Union soviétique en 1926, Larin prédit une augmentation sans précédent de la population urbaine soviétique, prédiction qui s'est avérée juste par la suite. Actuellement, plus de 70% de la population de la Russie habite en ville.

⁵⁰ Larin 1928b [1977, p. 184]. Larin s'appuie sur le livre de L. Sainéan *Le langage parisien au XIX^e siècle* (1920) et considère ce linguiste français comme fondateur d'une vraie étude des argots et du bas-langage. Dans la vision de Sainéan, les argots français ne constituent plus des usages distincts, leur différence relevant essentiellement du vocabulaire. Larin est très critique envers les travaux d'A. Delvau et de M. Cohen sur le même sujet. Larin exprime son désaccord catégorique avec Cohen pour qui la structure de l'argot est partielle, c'est-à-dire incomplète si on la considère par rapport à la langue «littéraire», Larin est également contre la distinction entre les argots et les langues spéciales (professionnelles) chez Cohen. Du point de vue de Larin, les langues spéciales n'ont que leur propre lexique, une terminologie particulière, et n'existent pas en tant que systèmes à part entière. Le linguiste soviétique est également très critique à l'égard des travaux allemands sur les usages de différents groupes de population (Gunther L. *Die deutsche Gaunersprache* [1919]; Kluge Fr. *Deutsche Studentensprache* [1895] et *Seemannssprache* [1911]). Dans leurs grandes lignes, les points de vue de Larin sont proches de ceux de Sainéan, même si le linguiste soviétique propose un modèle innovateur, exposé dans les pages qui suivent.

Larin propose son modèle linguistique de l'usage «argotique» où l'argot possède ses propres traits systémiques et est l'usage d'un groupe social donné: «Une nature sociale (et pas individuelle) de l'argot, son caractère systémique et sa stabilité (existence d'une norme propre à l'argot) sont ses traits les plus importants»⁵¹.

L'argot ne serait jamais le seul usage qu'un individu possède mais existerait dans une situation de bilinguisme où la série argotique est *primaire*, la mieux maîtrisée, «d'origine», l'autre série étant à définir:

«Il faut appeler “locuteur de l'argot” toute personne pour qui la langue “littéraire” ou tout autre type linguistique est tout aussi secondaire, difficilement maîtrisable, exotique que de véritables argots pour nous. Ce point de vue nous fait réfuter le poncif partagé par les chercheurs français pour situer les argots: ont-ils leur propre phonétique, leur propre morphologie? (Leur lexique “spécifique” est hors de doute.) *L'argot appartient aux langues mixtes*, surtout en raison du bilinguisme de leurs locuteurs. Les argots possèdent leur propre phonétique et leur propre morphologie bien qu'elles ne soient pas “spécifiques” ou originales. Mais il n'existe aucune différence de principe entre les argots et les langues “littéraires” (qui sont aussi toujours mixtes), il n'y a qu'une différence quantitative relative»⁵².

Il est important de relever que, une fois de plus, Larin relativise l'importance de l'usage «littéraire» dans le fonctionnement du langage et dans l'étude linguistique. D'ailleurs, la langue «littéraire» en tant qu'usage cultivé prestigieux ne serait qu'un des candidats potentiels à être la seconde série chez les locuteurs de l'argot. Pour Larin, toute ville voit apparaître un usage plus ou moins homogène, forme véhiculaire partagée par tous les citadins:

«L'intensité des échanges, une population beaucoup plus homogène, une solidarité croissante des citadins mèneront inévitablement à la formation d'un parler urbain homogène, qui existera parallèlement mais ne coïncidera pas avec la langue “littéraire” livresque»⁵³.

De cette façon, Larin déplace la réalité de la langue «littéraire» vers des textes uniquement écrits. Mais quelle que soit cette seconde série dans l'usage du locuteur de l'argot, elle serait inévitablement moins bien maîtrisée par le sujet parlant que l'argot:

«Seul un certain système langagier qui est une base première pour un groupe social peut s'appeler “argot”. À la différence des dialectes paysans et de la langue littéraire, ce système possède toujours une série linguistique parallèle étroitement liée et pour beaucoup identique à la première. Pour nous, le trait spéci-

⁵¹ Larin 1928b [1977, p. 184].

⁵² *Ibid.*; l'auteur souligne.

⁵³ *Ibid.*

fique du bilinguisme argotique consiste dans une perception floue de la seconde série»⁵⁴.

Larin propose de soumettre son modèle à une vérification empirique par des études de terrain qui prendraient en compte les contextes linguistique et extralinguistique, travaux qui manquent cruellement, d'après le linguiste, à l'avancement de la linguistique sociale descriptive⁵⁵.

À la lecture des travaux de Larin que je viens de présenter, il est possible de résumer sa position de linguiste comme ceci:

— du point de vue théorique, le linguiste soviétique rompt avec la tradition aussi bien russe qu'occidentale en écartant la langue des belles lettres en tant que source de descriptions en linguistique. La langue «littéraire», en tant que langue de culture qui serait éventuellement en usage chez certains groupes de locuteurs, ne fait pas partie non plus des recherches linguistiques d'après Larin, car il n'y a pas de cadre théorique adéquat pour décrire cet objet;

— du point de vue méthodologique, Larin revendique une linguistique empirique qui décrit son objet à partir de corpus de faits réellement attestés;

⁵⁴ *Ibid.*, p. 186.

⁵⁵ Larin juge les quelques rares travaux, parus sur le fonctionnement de la langue russe après la révolution, peu satisfaisants. Ainsi, il critique le livre d'A.M. Seliščev *La langue de l'époque révolutionnaire: observations sur la langue russe des dernières années (1917-1926)* [*Jazyk revoljucionnoj èpoxi: iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let (1917-1926)*] (1928), salué et très cité dès sa sortie, interdit peu après à cause de citations de L. Trockij, de L. Kamenev et d'autres bolcheviks en disgrâce, réédité en 2003 (Seliščev 1928 [2003]). Seliščev constate une masse grandissante d'écarts par rapport à l'usage du russe d'avant la révolution, mais il s'agit, d'après le texte de Seliščev, d'écarts essentiellement lexicaux. Le linguiste explique ces changements par les événements des années 1917-1926 sans entrer dans les détails de ces changements socio-politiques, ce qui lui évite de donner des appréciations préjudiciables. Larin reconnaît la richesse des exemples présentés dans ce livre, il remarque pourtant qu'il s'agit surtout du lexique, rarement authentique et tiré d'œuvres littéraires sans critique des sources. Larin n'y voit donc rien de nouveau du point de vue de la méthode, l'ouvrage de Seliščev contenant peu d'indications sur les conditions de ses observations, mais de longues listes de «nouveaux mots». La critique la plus virulente est adressée à l'encontre de la définition de l'objet linguistique chez Seliščev, pour qui il n'y a que la langue «littéraire» et les dialectes paysans, les innovations linguistiques (lexicales) sont toujours présentées en rapport avec la langue «littéraire», plusieurs «nouveautés» n'étant pas si nouvelles que cela, du point de vue de Larin. Le travail de Seliščev est cité actuellement en Russie comme un exemple de travail en sociolinguistique (Čudakova 2007, p. 262-265; Krysin, Belikov 2001, p. 15), même si les auteurs relèvent les lacunes méthodologiques du texte de Seliščev (Krysin, Belikov 2001, p. 15; Alpatov 1999, p. 229; Vaxtin, Golovko 2004, p. 21). Il faut noter néanmoins l'attitude non axiologique de Seliščev à l'égard des «soviétismes» qu'il décrit. M. Čudakova, qui soutient la thèse d'un génocide organisé contre la langue russe durant toute l'époque soviétique qui aurait opéré par une introduction massive du lexique «soviétique», politisé et idéologique, qualifie l'attitude du linguiste soviétique de fataliste. Čudakova pense que l'absence d'une méthode apparente chez Seliščev est sa vraie méthode: il s'agirait d'une ruse, d'un camouflage et elle qualifie de «naïfs» (Čudakova 2007, p. 264) les linguistes qui ne prennent pas le livre de Seliščev pour une recherche scientifique. J'avoue que j'appartiens à ces linguistes «naïfs».

— les textes de Larin donnent une image particulière de l'individu parlant: il est par définition «pluriel» car il recourt dans son usage à deux ou plusieurs formes linguistiques qui co-existent et que le linguiste doit dégager et décrire sans jugement de valeur. Leurs caractéristiques linguistiques précises et leurs situations d'emploi, c'est-à-dire les facteurs internes et externes (sociaux) de leur fonctionnement, doivent être dégagés par des investigations de terrain. Dans la conception de Larin, certains de ces usages seraient mieux maîtrisés et il leur donne le nom d'«argots». Cette approche est différente de la linguistique traditionnelle russe où le locuteur cherche à maîtriser la forme de culture ou de prestige pour une meilleure communication avec autrui: chez Larin, l'argot est mieux maîtrisé que l'usage commun urbain, forme de prestige;

— l'emploi des termes «plurilinguisme» et «bilinguisme» me semble ambigu. Est-ce le reflet d'un vrai problème linguistique ou un choix maladroit des termes? Si c'est un problème linguistique, s'agit-il de deux étapes successives dans l'histoire des usages urbains: d'abord le bilinguisme argot / usage urbain commun, ensuite quand l'usage urbain grâce à une diffusion massive par l'enseignement, l'administration, etc. devient l'apanage de tous les citoyens, les argots disparaissent et à leur place vient le plurilinguisme dans le sens communément admis (cohabitation de plusieurs langues)? Larin n'est pas clair à ce sujet.

Les articles de Larin contiennent quelques concessions à l'époque comme un avenir pacifique radieux (sans heurts sociaux et linguistiques), une vision quelque peu péjorative de la paysannerie, classe sans avenir et dont l'usage doit par conséquent se dissoudre dans d'autres usages, des références à Marr. Ces passages n'obscurcissent pas pour autant les thèses principales de Boris Larin.

Dès les années 1930, Larin abandonne l'étude des usages oraux urbains. Il publie plusieurs articles, somme toute consensuels, dans la revue de M. Gorki *Literaturnaja učeba*, essentiellement sur les particularités stylistiques de différents auteurs comme A. Tchekhov ou M. Gorki lui-même, se consacre à des problèmes de grammaire russe et surtout à la lexicologie. Son intérêt pour les usages oraux ne disparaît pas pour autant, Larin participe activement à la préparation d'expéditions dialectologiques et à la rédaction de dictionnaires de différents dialectes russes⁵⁶. Le linguiste travaille dès 1944, en pleine guerre, sur une de ses œuvres les plus importantes sur l'usage oral à l'époque de la Russie moscovite des XV^{ème}-XVII^{ème} siècles qu'il décrit à partir du corpus de notes et de mémoires de voyageurs étrangers sur le russe de cette période⁵⁷. Larin en fait un exposé en 1944 à Leningrad, ensuite seulement en 1960, après la mort de Staline. Lors de son intervention de 1960, Larin réaffirme ses thèses des années 1920 sur ce que

⁵⁶ La bibliographie complète des travaux de Larin est consultable sur <http://www.ruthenia.ru/apr/textes/larin/bibliogr.htm>.

⁵⁷ Larin 1960 [1977].

doit être une recherche en linguistique, une déclaration qui ressemble fort à une profession de foi:

«Un problème qui reste pratiquement inabordable par les linguistes est celui de la langue parlée à l'époque soviétique... Tous les efforts aussi bien des instituts académiques que des linguistes universitaires travaillant dans le domaine des langues modernes sont dirigés vers une normalisation de la langue et vers une élévation de sa culture, ceci tant pour l'orthographe et la grammaire que pour l'usage. On étudie des dialectes paysans, mais dans la dialectologie règne une orientation historique tandis que la parole orale de la population urbaine qui varie d'un district à l'autre, d'un milieu culturel à l'autre, reste en dehors du champ d'investigation. Les types de parole plus larges, supralocaux sont postulés mais ne sont point étudiés. Cet état de choses s'explique également par des raisons théoriques: en ignorant les dialectes sociaux excepté les dialectes paysans, ceux qui devraient poser ouvertement le problème de la langue parlée préfèrent discuter de mille et un styles de la langue "littéraire" en tant que sublimation des dialectes sociaux *afin de préserver le dogme de l'unité et de l'étendue à tout le peuple des langues "nationales"*. Je considère ce dogme comme une abstraction scolastique freinant notre travail aussi bien dans le domaine des langues modernes que dans celui de la linguistique historique»⁵⁸.

Ainsi, Larin s'inscrit en faux contre les concepts de langue «littéraire», «nationale», «du peuple entier» qui sont, pour lui, une généralisation hâtive et une substitution inadmissible de descriptions véritablement scientifiques qui ne se font toujours pas. Larin n'entamera pas, lui non plus, de telles descriptions et consacra ses derniers travaux essentiellement à la lexicologie. Cependant, le linguiste donne beaucoup de son temps et de son énergie à l'enseignement. Ses idées sur les investigations de terrain ont reçu une reconnaissance surtout dans les universités de province: dans les universités de Perm' en Oural ou de Krasnojarsk en Sibérie centrale où depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui sont menées des recherches sur les «sociolectes»⁵⁹.

4. CONCLUSION

Je remets en question la thèse d'une sociolinguistique soviétique des années 1920-1930 en tant que précurseur de la sociolinguistique occidentale, mais aussi en tant que courant linguistique uni et homogène. En effet, tous les auteurs reconnaissent d'emblée deux choses, à savoir: l'absence quasi totale de travaux en linguistique sociale du côté russe et la reconnaissance du début de telles recherches à l'Occident. Si les linguistes soviétiques de cette époque s'intéressent au «social» dans la langue et sont partisans d'une poli-

⁵⁸ *Ibid.*, p. 163; nous soulignons.

⁵⁹ Cf. par exemple l'article de T.I. Erofeeva, linguiste de la ville de Perm', sur la notion de sociolecte où elle se réfère directement à Larin et expose ses points de vue (Erofeeva 2002).

tique linguistique active, ils ne partagent pas la même vision de l'objet de la linguistique sociale, proposent des méthodes différentes pour constituer un corpus de données et d'en faire une description.

Ainsi, les travaux de Larin manifestent une volonté d'isoler l'objet de la linguistique sociale en tant que science indépendante, de le définir et de tracer les voies d'accès à cet objet. Pour ce faire, Larin écarte catégoriquement la langue dite «littéraire» du domaine de la linguistique, un vœu resté ignoré par les sociolinguistes soviétiques où c'est précisément la langue «littéraire» qui est un des concepts centraux⁶⁰.

© Margarita Schoenenberger

⁶⁰ Cf. Schoenenberger 2004.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEKSANDROV Daniil Aleksandrovič, 1996: «Počemu sovskie učenyje perestali pečatat'sja za rubežom: stanovlenie samodostatočnosti i izolirovanosti otečestvennoj nauki, 1914-1940», *Voprosy istorii estestvoznanija i texniki*, 1996, fasc. 3, p. 3-24. [Pourquoi les savants soviétiques ont cessé de publier à l'étranger: apparition d'une autosuffisance et d'un isolement de la science soviétique, 1914-1940]
- , 2002: «Sovetizacija vysšego obrazovanija i stanovlenie sovskoj naučno-issledovatel'skoj sistemy», in Kolčinskij È.I., Xajnemann M. (éds), 2002, p. 152-165. [La soviétisation de l'instruction supérieure et la formation du système soviétique des sciences et des recherches]
- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 1999: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Jazyki russkoj kul'tury, 2^{ème} éd. [Histoire des théories linguistiques]
- AŠNIN Fedor Dmitrievič, ALPATOV Vladimir Mixajlovič, NASILOV Dmitrij Mixajlovič, 2002: *Repressirovannaja tjurkologija*. Moskva: Vostočnaja literatura. [La turcologie victime de répressions]
- BERENDT [BEHRENDT] L.-D., 2002: «Institut krasnoj professury: "kuznica" kadrov sovskoj partijnoj intelligencii», in Kolčinskij È.I., Xajnemann M. (éds), 2002, p. 166-197. [L'Institut du professoriat rouge: la «forge» des cadres de l'intelligentsia soviétique du parti]
- BEREZIN Fedor Mixajlovič, 1975: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Vysšaja škola. [Histoire des théories linguistiques]
- , 2002: «Boris Aleksandrovič Larin», in Berezin F.M. (éd.), *Otečestvennye lingvisty XX veka*, vol. I-III (2002-2003). Vol. I, Moskva: INION RAN, p. 232-254.
- BOGDANOV Konstantin Anatol'evič, 2005: «Nauka v èpičeskiju èpoxu: klassika fol'klora, klassičeskaja filologija i klassovaja solidarnost'», *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2005, fasc. 78, p. 86-125. [La science à l'époque épique: les classiques du folklore, la philologie classique et la solidarité de classe]
- ČUDAKOVA Mariëtta Omarovna, 2007: «Jazyk raspavšejsja civilizacii», in Čudakova M.O. *Novye raboty. 2003-2006*. Moskva: Vremja, p. 234-348. [La langue d'une civilisation désagrégée]
- DAVID-FOX Michael, 1998: «From Symbiosis to Synthesis: The Communist Academy and the Bolshevization of the Russian Academy of Sciences, 1918-1929», *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 1998, vol. 46, fasc. 2, p. 219-243.

- DMITRIEV Aleksandr Nikolaevič, 2004: *Marksizm bez proletariata: Georg Lukač i rannjaja Frankfurtskaja škola v 1920-1930 gg.* Moskva – Sankt-Peterburg: Letnij sad – Izdatel'stvo Evropejskogo universiteta v Sankt-Peterburge. [Le marxisme sans prolétariat: Georg Lukács et les débuts de l'École de Francfort dans les années 1920-1930]
- , 2007: «“Akademičeskij marksizm” 1920-1930-x godov: zapadnyj kontekst i sovetskie obstojatel'stva», *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2007, fasc. 88, p. 10-38. [Le «marxisme académique» des années 1920-1930: contexte occidental et circonstances soviétiques]
- DUBROVSKIJ Aleksandr Mixajlovič, 2005: *Istorik i vlast'. Istoričeskaja nauka v SSSR i koncepcija istorii feodal'noj Rossii v kontekste politiki i ideologii (1930-1950)*. Brjansk: Izdatel'stvo Brjanskogo gosudarstvennogo universiteta. [L'historien et le pouvoir. La science historique en URSS et la conception de l'histoire de la Russie féodale dans le cotexte politique et idéologique]
- EROFEEVA Tamara Ivanovna, 2002: «Ponjatie “sociolekt” v istorii lingvistiki XX veka», in *Izmenjajuščijsja jazykovoju mir. Materialy Meždunarodnoj naučnoj konferencii (Perm', Permskij gosuniversitet, nojabr' 2001)*. Perm': Permskij universitet, <http://language.psu.ru/bin/view.cgi?art=0061&lang=rus> [La notion de sociolecte dans l'histoire de la linguistique du XX^{ème} siècle]
- ESAKOV Vladimir Dmitrievič, 1994: «Ot Imperatorskoj k Rossijskoj Akademii nauk v 1917 godu», *Otečestvennaja istorija*, 1994, fasc. 6, p. 120-138. [De l'Académie des Sciences impériale à l'Académie des Sciences de Russie en 1917]
- GOLOVKO Evgenij Vasil'evič, VAXTIN Nikolaj Borisovič, 2004: *Sociolingvistika i sociologija jazyka*. Sankt-Peterburg: Evropejskij centr v Sankt-Peterburge. [La sociolinguistique et la sociologie du langage]
- GRAHAM Loren R., 1975: «The Formation of Soviet Research Institutes: A Combination of Revolutionary Innovation and International Borrowing», in *Social Studies of Science*, 1975, vol. 5, № 3 (August), p. 303-329.
- GUXMAN Mirra Moiseevna, 1972: «U istokov sovetskoj social'noj lingvistiki», in *Inostrannye jazyki v škole*, 1972, № 4, p. 2-10. [Aux origines de la linguistique sociale soviétique]
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1930: «Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka. Jazyk krest'janstva», *Literaturnaja učeba*, 1930, fasc. 4, p. 80-92. [Composition de classe de la langue russe moderne]
- , 1932: «Jazyk proletariata», in Ivanov A.M., Jakubinskij L.P. *Očerki po jazyku dlja rabotnikov literatury i dlja samoobrazovanija*. Leningrad – Moskva: GIXL, p. 107-123. [La langue du prolétariat]
- JAROŠEVSKIJ Mixail Grigor'evič (éd.), 1991-1994: *Repressirovannaja nauka*, fasc. 1 (1991) – fasc. 2 (1994). Leningrad (fasc. 1) / Sankt-Peterburg (fasc. 2): Nauka. [La science victime de répressions]

- , 1994: «Marksizm v sovetskoj psixologii (k social'noj roli rossijskoj nauki)», in Jaroševskij M.G. (éd.), 1991-1994, fasc. 2 (1994), p. 24-44. [Le marxisme dans la psychologie soviétique]
- KOJEVNIKOV Alexei [KOŽEVNIKOV Aleksej B.], 2002: «The Great War, the Russian Civil War, and the Interwar Conjunction», *Science in Context*, 2002, vol. 15, fasc. 2 (June), p. 239-275.
- KOLČINSKIJ Èduard Izrailevič, XAJNEMANN [HEINEMANN] Manfred (éds), 2002: *Za železnym zavesom. Mify i realii sovetskoj nauki*. Sankt-Peterburg: Nauka. [Derrière le rideau de fer. Les mythes et la réalité de la science soviétique]
- KONDRAŠOV Nikolaj Andreevič, 1979 [2004]: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Prosveščenie, 2004. [Histoire des théories linguistiques]
- KRYSIN Leonid Petrovič, BELIKOV Vladimir Ivanovič, 2001: *Sociolingvistika*. Moskva: Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet. [Sociolinguistique]
- LARIN Boris Aleksandrovič, 1923 [1997]: «O raznovidnostjax xudožestvennoj reči», in Neroznak V.P. (éd.), *Russkaja slovesnost'. Antologija*. Moskva: Academia, 1997, p. 149-162. [Variétés de textes littéraires]
- , 1928a [1977]: «K lingvističeskoj karakteristike goroda», in Larin 1977, p. 189-199. [Une caractéristique linguistique de la ville]
- , 1928b [1977]: «O lingvističeskom izučenii goroda», in Larin 1977, p. 175-189. [Sur une étude linguistique de la ville]
- , 1960 [1977]: «Razgovornyj jazyk Moskovskoj Rusi», in Larin 1977, p. 163-177. [L'usage parlé de la Russie moscovite]
- , 1960 [2010]: «Istoričeskaja dialektologija ruskogo jazyka v kurse lekcij akademika A.A. Šaxmatova i naši sovremennye zadači», in Šaxmatov A.A. *Russkaja dialektologija: lekcii*. Sankt-Peterburg: Izdatel'stvo Sankt-Peterburgskogo gosudarstvennogo universiteta, 2010, p. 5-15. [La dialectologie historique de la langue russe dans les cours de l'académicien A.A. Šaxmatov et nos tâches contemporaines]
- , 1977: *Istorija ruskogo jazyka i obščee jazykoznanie*. Moskva: Prosveščenie. [Histoire de la langue russe et linguistique générale]
- LIXACEV Dmitrij Sergeevič, 1977: «O Borise Aleksandroviče Larine», in Larin 1977, p. 5-10. [Sur Boris Aleksandrovič Larin]
- ONOPRIENKO Valentin Ivanovič, 1990: *Repressirovannaja nauka Ukrainy*. Kiev: Obščestvo «Znanie» USSR. [La science ukrainienne victime de répressions]
- PAPERNO Irina Borisovna, 2002: «Personal Accounts of the Soviet Experience», *Kritika*, 2002, vol. 3, fasc. 4, p. 577-610.
- PAPERNYJ Vladimir Zinov'evič, 2006: *Kul'tura dva. 25 let spustja*. Moskva: NLO. [Culture deux. 25 ans après]

- SCHOENENBERGER Margarita, 2004: «Une sociolinguistique prescriptive: la théorie des langues “littéraires” dans la linguistique soviétique des années 60-90», *Langage et société*, 2004, fasc. 110, p. 25-52.
- , 2009: «La sociolinguistique russe actuelle: deux approches divergentes et non conflictuelles?», in Velmezova E. (éd.), *Philologie slave (Études des Lettres*, 2009, fasc. 4), p. 115-134.
- SELIŠČEV Afanasij Matveevič, 1928 [2003]: *Jazyk revoljucionnoj èpoxi: iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let (1917-1926)*. Moskva: Èditorial URSS, 2003. [La langue de l'époque révolutionnaire: observations sur la langue russe des dernières années (1917-1926)]
- SOROKINA Marina Jur'jevna, 1997: «Russkaja naučnaja èlita i sovet-skij totalitarizm», in Camutali A.N. (éd.), *Ličnost' i vlast' v istorii Rossii XIX-XX vv. Materialy naučnoj konferencii*. Sankt-Peterburg: Nestor, p. 248-254. [L'élite scientifique russe et le totalitarisme]
- SUSOV Ivan Pavlovič, 1999: *Istorija jazykoznanija*. Tver': Tverskoj gosudarstvennyj universitet. [Histoire de la linguistique]
- ŠOR Rozalija Osipovna, 1939a: «Literaturnyj jazyk», in *Bol'shaja sovet-skaja ènciklopedija*, 1^{ère} éd. Moskva: Gosudarstvennyj institut «Sovetskaja ènciklopedija», t. 37, p. 212. [Langue littéraire]
- , 1939b: «Nacional'nyj jazyk», in *Bol'shaja sovet-skaja ènciklopedija*, 1^{ère} éd. Moskva: Gosudarstvennyj institut «Sovetskaja ènciklopedija», t. 41, p. 398-402. [Langue nationale]
- ŠVEJČER Aleksandr Davidovič, NIKOL'SKIJ Leonid Borisovič, 1978: *Vvedenie v sociolingvistiku*. Moskva: Vysšaja škola. [Introduction à la sociolinguistique]
- THIESSE Anne-Marie, 1999: *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècles*. Paris: Seuil.
- VAXTIN Nikolaj Borisovič, GOLOVKO Evgenij Vasil'evič, 2004: *Sociolingvistika i sociologija jazyka*. Sankt-Peterburg: Evropejskij centr v Sankt-Peterburge. [La sociolinguistique et la sociologie du langage]
- ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, 1936: *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*. Leningrad: Goslitizdat. [La langue nationale et les dialectes sociaux]



Boris Aleksandrovič Larin (1893-1964)

Marxisme et philosophie du langage (1929)
de V. Vološinov et sa réception chez R. Šor:
deux voies du développement
de la science du langage «marxiste»
dans les années 1920 en Russie

Inna TYLKOWSKI

Université de Lausanne

Résumé:

Malgré le succès de *Marxisme et philosophie du langage* (par la suite *MPL*) de V. Vološinov, ce texte n'a suscité que trois comptes rendus. Le quatrième est ébauché par A. Romm. Resté à l'état de notes, ce compte rendu est bien étudié par les chercheurs contemporains. En revanche, le compte rendu écrit par R. Šor n'a jamais été analysé de façon détaillée. Notre article a pour but de combler cette lacune et porte sur le contenu de l'analyse critique de *MPL* faite par Šor. Son examen révèle que le compte rendu écrit par cette dernière et *MPL* de Vološinov représentent la formulation de principes de base diamétralement opposés de la science du langage «marxiste». Cela se manifeste dans la réception des idées de F. de Saussure. Si Šor considère la conception de ce dernier comme fondement de la linguistique «théorique» portant sur la langue en tant que système de signes (ou de «significations» dans les termes de Šor), Vološinov rejette la théorie de Saussure. Il la considère comme «abstraite», d'où le nom «objectivisme abstrait» qu'il donne au saussurisme. En élaborant la philosophie du langage «marxiste», il s'appuie sur la néo-philologie idéaliste (les idées de Vossler et de son École) définie dans *MPL* comme «subjectivisme individualiste». Vološinov propose d'étudier la «langue» comme fait réel, accessible à l'observation immédiate et non pas comme objet d'étude «théorique». Ce fait constitue une cible de la critique adressée par Šor à Vološinov.

Mots-clés: V.N. Vološinov, R.O. Šor, G.G. Špet, F. de Saussure, linguistique «théorique» dans les années 1920 en Russie, signe, signification, sémiologie générale, Mot, forme «interne» du Mot / mot

INTRODUCTION

Malgré le succès et la réédition une année après sa publication, *Marxisme et philosophie du langage* [*Marksizm i filosofija jazyka*] (par la suite *MPL*) (1929) de V. Vološinov (1895-1936) ne suscite que trois comptes rendus. Leurs auteurs sont un des collègues de Vološinov à l'ILJaZV¹ J. Loja (1896-1969)², R. Šor (1894-1939)³ et V. Deržavin (1899-1964)⁴. Ces deux derniers se connaissent personnellement: en témoignent les documents de la RAXN⁵ (à partir de 1925 la GAXN⁶) (1921-1931) conservés dans les archives (RGALI⁷). Ils montrent que Deržavin a fait un exposé intitulé «Essai de classification des phénomènes et des disciplines linguistiques» [*Opyt klassifikacii lingvističeskix javlenij i disciplin*] à la GAXN. Il a eu lieu le 14 avril 1925 au Département de philosophie, à la Commission pour l'étude de la forme artistique [*Komissija po izučeniju problemy xudožestvennoj formy*]⁸. Parmi les participants de cette séance on trouve non seulement Šor, mais aussi l'auteur de la traduction russe non publiée du *Cours de linguistique générale* (1916) de F. de Saussure (1857-1913)⁹ A. Romm (1898-1943), dont l'analyse critique de *MPL* est restée à l'état de notes. Malgré ce fait, sa façon de lire l'ouvrage de Vološinov est bien étudiée par les chercheurs contemporains¹⁰. En ce qui concerne le compte rendu de Šor, il n'a jamais été l'objet d'une étude. L'objectif de notre article est de combler cette lacune. En y présentant le contenu de l'analyse critique de *MPL* faite par Šor et publiée en 1929 dans le troisième numéro de la revue *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, nous essayerons de trouver la base sur laquelle reposent les reproches adressés à Vološinov par Šor.

¹ Abréviation du russe *Institut sravnitel'noj istorii Literatur i Jazykov Zapada i Vostoka* 'Institut d'histoire comparée des littératures et des langues d'Occident et d'Orient' (1923-1930).

² Loja 1929.

³ Šor 1929.

⁴ Deržavin 1929.

⁵ Abréviation du russe *Rossijskaja Akademija Xudožestvennyx Nauk* 'Académie russe des sciences artistiques'.

⁶ Abréviation du russe *Gosudarstvennaja Akademija Xudožestvennyx Nauk* 'Académie d'État des sciences artistiques'.

⁷ Abréviation du russe *Rossijskij Gosudarstvennyj Arxiv Literatury i Iskusstva* 'Archives russes d'État de la littérature et de l'art' à Moscou.

⁸ RGALI, fonds 941, inventaire 14, document 10(2).

⁹ Saussure 1916 [1986]. Sur la première traduction du *Cours de linguistique générale* en russe, cf. Čudakova, Toddes 1982.

¹⁰ Sur le compte rendu non publié de Romm, cf. Beglov, Vasil'ev 1995; Depretto 2007; Reznik 2008.

1. LES OBJECTIONS PRINCIPALES ADRESSÉES À VOLOŠINOV PAR ŠOR

1.1. LA DISTINCTION DU «SUBJECTIVISME INDIVIDUALISTE» ET DE L'«OBJECTIVISME ABSTRAIT» FAITE PAR VOLOŠINOV DANS *MPL*

Šor¹¹ commence sa critique de *MPL* par la mise en relief de l'actualité du livre de Vološinov: elle souligne la nécessité de revoir les fondements de la linguistique sur la base de la philosophie et de la sociologie «marxistes». Par la suite, elle met en évidence des lacunes dans les connaissances de l'auteur de cet ouvrage dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques et de la philosophie du langage, y compris «marxiste». Šor poursuit sa critique en reprochant à Vološinov la distinction de deux orientations de la pensée philosophico-linguistique: l'«objectivisme abstrait» et le «subjectivisme individualiste». Parmi les représentants typiques de ce dernier, Vološinov cite W. von Humboldt (1767-1835), A. Potebnja (1835-1891) et l'École de K. Vossler (1872-1949). Il considère comme partisans de

¹¹ Philologue, linguiste, culturologue, traductrice et historienne de la littérature, Šor fit ses études supérieures à l'Université de Moscou 2 (l'ex-Cours supérieurs pour les femmes) (1919), et à la Section de linguistique de la Faculté d'histoire et de philologie à l'Université de Moscou 1 (1921). Elle y suivit les cours d'histoire de la littérature d'Europe occidentale, de linguistique comparée et de sanskrit. Pendant ses études universitaires, elle fut membre actif de la Société linguistique de l'Université de Moscou (1917-1921) et du Cercle linguistique de Moscou (1918-1924). En 1921, elle commença sa carrière académique et scientifique à la Section de linguistique comparée de l'Université de Moscou 1. Par la suite, elle travailla en tant que chercheuse au sein de plusieurs instituts de recherches: à la Section de linguistique de l'Institut des langues et des littératures de la RANION (Organisation des Instituts de recherches dans le domaine des sciences sociales) (1922-1929), à l'Institut des cultures ethniques et nationales des peuples de l'Orient (1926-1929), à l'Académie d'État des sciences artistiques (la GAXN) (1924-1930), à l'Institut japhétique (1927-?) et à l'Institut de linguistique (1931-1933). Docteur ès sciences philologiques (1936), Šor fut nommée professeur en 1934 et enseigna à l'Institut des langues étrangères et à l'Institut de philosophie, de littérature et d'histoire de Moscou (1934-1939). Šor fut également critique de livres portant sur la linguistique et la poésie dans la revue *Pečat' i revoljucija* (1923-1928). Elle rédigea une série d'articles sur la linguistique, la poésie, la littérature de l'Europe Occidentale pour la *Grande encyclopédie soviétique* [*Bol'saja sovetskaja ènciklopedija*] (il s'agit de la première édition, 1926-1947), ainsi que pour l'*Encyclopédie littéraire* [*Literaturnaja ènciklopedija*]. Elle participa au travail de la Commission permanente de dialectologie de la langue russe au sein de l'Académie des Sciences de l'URSS (1924) et fut membre du conseil scientifique au Comité central du nouvel alphabet turk. Šor fonda une publication en série *Linguistes de l'Occident* [*Jazykovedy Zapada*] (1933-1938) et publia deux ouvrages portant sur l'histoire de la littérature de l'Europe occidentale, plus précisément sur l'œuvre de H. Heine (1931) et Ch. Dickens (1931). Elle traduisit du sanscrit le *Pañchatantra* (1930) et les *Vingt-cinq histoires du Vetala* (1939). Les ouvrages principaux de Šor sont consacrés aux problèmes de la linguistique générale et de l'histoire des idées linguistiques. Ses intérêts scientifiques comprennent également la sémasiologie, la phonétique expérimentale, la sociolinguistique, la linguistique indo-européenne, turcique et caucasienne, la théorie de la littérature, la littérature du Moyen Âge, l'étude du folklore (RGALI, fonds 984, inventaire 14, document 1, p. 88-95; Mazur 1998).

l'«objectivisme abstrait» G.W. Leibniz (1646-1716), l'«École de Genève» (F. de Saussure, Ch. Bally [1865-1947] et A. Sechehaye [1870-1946]), ainsi que les linguistes russes: V. Vinogradov (1894/1895-1969), R. Šor (1894-1939), l'«École de Kazan'» (I.A. Baudouin de Courtenay [1845-1929] et N. Kruševskij [1851-1887]) et l'École de F. Fortunatov (1848-1914). Vološinov présente ces tendances comme diamétralement opposées. Cela se reflète dans leurs principes fondamentaux. Ceux du «subjectivisme individualiste» (tels que les formule Vološinov) consistent à considérer l'acte de parole individuel comme base du langage en tant que processus de création continue, le psychisme individuel comme «source» des signes linguistiques et les lois psychologiques individuelles comme objet d'étude de la linguistique et de la philosophie du langage qui est analogue, de ce fait, aux phénomènes «idéologiques» tels que l'art, l'activité esthétique, etc.¹² Plus précisément, Vološinov écrit:

- «1) le langage est une activité, un processus ininterrompu de création (ἐνέργεια), qui se réalise dans des faits de parole individuels;
- 2) les lois de la création verbale [jazykovoje tvorčestvo] sont des lois psychologiques individuelles;
- 3) la création verbale [tvorčestvo jazyka] est une création consciente, analogue à la création artistique;
- 4) la langue en tant que produit fini [gotovyj] (ἔργον), système stable (vocabulaire, grammaire, phonétique), est une sorte de dépôt inerte, une lave figée de la création langagière, construit abstraitement par la linguistique en vue de son enseignement pratique comme outil prêt à l'emploi»¹³.

En ce qui concerne l'«objectivisme abstrait», pour Vološinov, cette tendance étudie la langue comme système normatif des formes phonétiques, grammaticales et lexicales. Vološinov formule les principes fondamentaux de ce courant de la façon suivante:

- «1) La langue est un système stable, immuable, de formes linguistiques normativement identiques, que la conscience individuelle reçoit tel quel et qu'elle ne peut remettre en question.
- 2) Les lois de la langue sont des lois linguistiques spécifiques régissant la relation entre les signes linguistiques à l'intérieur du système fermé de la langue. Ces lois sont objectives par rapport à toute conscience subjective.
- 3) Les relations proprement linguistiques n'ont rien à voir avec les valeurs idéologiques (artistiques, cognitives, etc.). Aucun motif idéologique ne se trouve à la base des phénomènes de langue. Entre un mot et son sens, il n'y a pas de lien naturel et compréhensible pour la conscience, ni de lien artistique.
- 4) Les faits de parole individuels ne sont, du point de vue de la langue, que des réfractions fortuites ou tout simplement des déformations des formes normati-

¹² Vološinov 1928, p. 119.

¹³ Vološinov 1929 [2010, p. 215; l'auteur souligne].

*vement identiques [...]. Entre le système de la langue et son histoire il n'existe ni lien ni communauté de motifs. Ils sont étrangers l'un à l'autre*¹⁴.

Pour Šor, les conceptions élaborées dans les travaux de F. de Saussure, Ch. Bally, A. Meillet (1866-1936), J. Vendryes (1875-1960) et la «théorie de Steinthal – Humboldt»¹⁵ ne représentent pas deux orientations linguistiques opposées, mais composent un seul et même courant dont la base méthodologique consiste à considérer la langue comme un phénomène socio-culturel. Cette idée est formulée dans l'article de Šor «Crise de la linguistique contemporaine» [*Krizis sovremennoj lingvistiki*] publié en 1926 et cité explicitement dans *MPL* par Vološinov. Ce dernier critique à son tour Šor d'avoir présenté dans cet article la tendance «logistique» de l'analyse des faits linguistiques (c'est-à-dire la théorie du signe linguistique) qui a ses origines, entre autres, dans les travaux de l'École de Saussure comme seule orientation de la pensée linguistique de l'époque¹⁶. Selon Vološinov, Šor passe sous silence la théorie de Vossler et de son École. Insistant sur l'importance de cette dernière, Vološinov prend la «défense» de Vossler et inscrit sa conception dans la ligne de réflexions de Humboldt, tout en l'opposant à la théorie de Saussure. Ainsi, les textes de Šor et de Vološinov représentent une sorte de «dialogue» sur les problèmes de la linguistique contemporaine (en particulier, sur les bases de la science du langage «marxiste») et font partie d'une discussion plus large portant sur les principes de recherches dans le domaine des sciences du langage ayant lieu au début du XX^{ème} siècle non seulement en Russie, mais aussi en «Occident».

1.2. LE REJET DE LA CONCEPTION DE SAUSSURE CHEZ VOLOŠINOV

En trouvant absurdes les principes de base du «subjectivisme individualiste» et de l'«objectivisme abstrait» formulés par Vološinov, Šor reproche à ce dernier de rejeter sans appel l'«objectivisme abstrait» et la conception de Saussure en tant que son représentant typique. Elle trouve erronée la critique de la théorie saussurienne qui porte dans *MPL* sur: 1) l'objet d'étude de la linguistique, 2) l'opposition «langue-parole» et 3) la dichotomie «synchronie-diachronie» propres à la pensée de Saussure.

En analysant la conception de ce dernier, Vološinov rejette avant tout l'idée que la langue en tant que système constitue l'objet d'étude de la linguistique. Ce fait implique le refus du principe fondamental de Saussure qui est «le point de vue» sur l'objet d'étude de cette dernière. Pour Vološinov, qui se proclame «marxiste»¹⁷ et se place, à notre avis, sur la base du

¹⁴ *Ibid.*, p. 233, 235; l'auteur souligne.

¹⁵ Šor 1926b, p. 49.

¹⁶ Vološinov 1929 [2010, p. 325, 327].

¹⁷ Le «marxisme» dans les travaux de Vološinov n'est pas associé à une théorie ou à une doctrine politique. Pour lui, c'est une *méthode de recherches scientifiques* dont les principes

matérialisme, selon lequel ce n'est pas l'«esprit» qui détermine la matière, mais la matière qui détermine l'«esprit», il est inacceptable que l'«esprit» puisse construire l'objet d'étude. Ce dernier ne peut être que matériel, c'est-à-dire préexister à l'analyse scientifique. De ce fait, Vološinov caractérise la notion de langue en tant que système comme une «pure abstraction scientifique»¹⁸. Selon lui, la linguistique doit étudier un fait réel, c'est-à-dire la «langue» en tant que phénomène dynamique, historique et social en évolution continue, dont la réalité est l'interaction verbale, la communication, le dialogue, autrement dit la «langue» en tant que processus et non pas un fait statique et stable qui n'existe pas si l'on se réfère à la dialectique matérialiste. Selon elle, même dans la synchronie, il y a du mouvement qui n'est visible que sur l'échelle diachronique (les changements qualitatifs sont préparés par des transformations quantitatives).

Du point de vue «dialectique» qui avance que tous les phénomènes sont indissolublement liés et se trouvent en interaction continue, la distinction entre le langage et ses composantes (langue et parole), ainsi que l'analyse de ces phénomènes en tant que faits isolés est aussi erronée. De même pour la dichotomie «langue – parole», que Vološinov refuse d'opposer comme le social à l'individuel. Ce que l'on peut expliquer par le fait que dans la sociologie «marxiste» tout a un contenu social, y compris la conscience individuelle. Par conséquent, Vološinov efface cette opposition. Il met en avant le phénomène de la parole [*vyskazyvanie*] qui devient le point de départ de son étude sur la «langue» en tant qu'activité verbale.

Il est à noter que Vološinov reproche aussi à Saussure de considérer la langue comme un phénomène indépendant de la volonté du sujet parlant, c'est-à-dire comme système de formes normatives que «l'individu reçoit de la communauté parlante [...] comme entièrement constitué» et «ne peut qu'accepter»¹⁹. Ce fait contredit l'affirmation des théoriciens du marxisme

fondamentaux sont *le matérialisme, le monisme, le déterminisme (y compris social), le holisme et la dialectique* comprise non seulement comme l'unité et la lutte des contradictions, mais aussi comme une évolution continue et ininterrompue. C'est en tant que tel que le «marxisme» est présenté dans l'ouvrage de N. Boukharine (1888-1938) *Théorie du matérialisme historique (manuel populaire de sociologie marxiste)* [*Teorija istoričeskogo materializma (populjarnyj učebnik marksistskoj sociologii)*] (Boukharine 1921 [1967]) sur lequel s'appuie, à notre avis, Vološinov. Ce type de «marxisme» est nommé par un des chercheurs russes contemporains, A. Dmitriev, marxisme «académique», qu'il définit comme l'«ensemble des pratiques, des objectifs et des tendances de recherches en sciences sociales et humaines qui ont été liés dans les années 1920-1930 de façon directe et explicite au marxisme en tant que *méthode* particulière *de recherches* et non pas seulement au marxisme en tant qu'*idéologie* socio-politique spécifique» (Dmitriev 2007; l'auteur souligne). C'est en tant que tel qu'il faut comprendre ce terme dans les travaux de Vološinov, en particulier dans *MPL*. La notion de «marxisme» en tant que *méthode sociologique* y apparaît non seulement dans le titre. Elle constitue le principe fondamental des recherches présentées dans ce texte, ainsi que dans d'autres travaux de Vološinov, imprégnés par le contexte intellectuel russe du début du XX^{ème} siècle.

¹⁸ Vološinov 1929 [2010, p. 257, 263].

¹⁹ *Ibid.*, p. 225, 227.

que «l'homme fait l'histoire»²⁰ et crée tout produit social y compris la langue. Cette critique s'inscrit aussi dans la polémique avec le formalisme menée au début du XX^{ème} siècle par les intellectuels russes y compris ceux d'orientation marxiste²¹. Pour Vološinov, la forme «identique à elle-même» analysée sans prise en compte de son utilisation dans l'interaction verbale est une «fiction» ou un «signal» que l'on reconnaît²². Étant donné que la base de l'échange interindividuel est la compréhension réciproque, ce n'est pas la forme en tant que telle qui prime, mais son contenu qui en est inséparable et qui diffère selon les contextes de son emploi.

²⁰ L'idée que l'homme est le «facteur» de l'histoire est formulée par G. Plékhanov dans le texte «Rôle de l'individu dans l'histoire» [*K voprosu o roli ličnosti v istorii*] (1898) où il arrive à la conclusion suivante: «Oui, le grand homme [*velikij čelovek*] est un initiateur, parce qu'il voit *plus loin* et veut *plus fortement* que les autres. [...] Il est un héros. Non en ce sens qu'il pourrait arrêter ou modifier le cours naturel des choses, mais parce que son action est l'expression consciente et libre de ce cours des choses, nécessaire et inconscient. Toute son importance est là, et aussi toute sa force. [...] Mais qui fait l'histoire? *L'homme vivant en société* [*obščestvennyj čelovek*] qui en est l'*unique "facteur"*. L'homme vivant en société crée ses propres rapports, c'est-à-dire des rapports sociaux. Mais si à un moment donné il crée tels rapports plutôt que tels autres, ce n'est évidemment pas sans motif; cela est dû à l'état des forces productives. Aucun grand homme ne peut imposer à la société des rapports qui ne correspondent *plus* à l'état de ces forces ou qui n'y correspondent *pas encore*. En ce sens, effectivement, il ne peut faire l'histoire; il aurait beau avancer ou retarder sa marche: il ne pourrait ni accélérer la marche du temps, ni le faire revenir en arrière. [...] Les rapports sociaux ont leur logique: tant que les hommes seront entre eux dans des rapports donnés, ils sentiront, penseront et agiront nécessairement d'une manière et non d'une autre. Contre cette logique, le grand homme lui aussi essaierait en vain de lutter: le cours naturel des choses (c'est-à-dire cette même logique des rapports sociaux) annihilerait tous ses efforts. Mais si je sais dans quel sens les rapports sociaux sont en train de se modifier, grâce aux changements qui se produisent dans le processus social et économique de la production, je sais dans quel sens la psychologie sociale se modifiera à son tour; j'ai donc la possibilité d'influer sur elle. Et influencer sur la psychologie sociale, c'est influencer sur les événements historiques. Par conséquent, en un sens, *je peux tout de même faire l'histoire* et je n'ai pas besoin d'attendre qu'elle "*se fasse*"» (Plékhanov 1898 [1950, p. 271-272; l'auteur souligne. Traduction légèrement modifiée]). Ainsi, Plékhanov définit le cours «naturel» de l'histoire ou des changements historiques comme celui dont le «moteur» est l'homme ayant un rôle éminent dans la société [*velikij čelovek*], ainsi que tout autre homme vivant en société [*obščestvennyj čelovek*], qui agit en fonction des rapports de production.

²¹ À titre d'exemples, citons l'ouvrage de P. Medvedev (1891-1938) *Méthode formelle dans la littérature* [*Formal'nyj metod v literaturovedenii*] (1928) paru en français en 2008 sous le titre *Méthode formelle en littérature*, ainsi que le texte de Šor «*Méthode formelle*» en Occident [*«Formal'nyj metod» na Zapade*] (1927), où, en présentant les courants «formalistes» en dehors de la Russie, elle fait des remarques critiques sur le «formalisme» russe (Šor 1927a, p. 142-143).

²² Vološinov 1929 [2010, p. 257].

2. LES PRINCIPES DE BASE DE LA LINGUISTIQUE «MARXISTE» CHEZ ŠOR

2.1. LA RÉCEPTION DE LA THÉORIE DE SAUSSURE DANS LES TEXTES DE ŠOR

L'interprétation de la théorie de Saussure faite par Vološinov à travers le prisme du matérialisme historique ne correspond pas à la réception des idées saussuriennes chez Šor. Cette dernière ne soutient que les objections faites par Vološinov aux réflexions de Saussure portant sur le problème de l'«histoire» de la langue. Selon elle, dans le *Cours de linguistique générale* ce concept est défini de façon erronée sous l'influence de la conception néogrammatrice et désigne les changements phonétiques et morphologiques déterminés par les facteurs psycho-physiologiques et non pas sociaux²³. En revanche, Šor refuse de considérer la conception saussurienne comme un exemple de formalisme. Pour elle, Saussure insiste sur le lien indissoluble entre le mot et son sens en affirmant que «la langue est comparable à une feuille de papier: la pensée est le recto et le son [est] le verso; on ne peut pas découper le recto sans découper en même temps le verso»²⁴.

Šor réfute également la définition de la théorie de Saussure comme «abstraite». À la différence de Vološinov, elle la nomme «objectivisme linguistique». C'est dans ce dernier que Šor trouve les éléments du fondement de la linguistique «marxiste»²⁵. Pour elle, l'analyse scientifique du fait linguistique (tout comme d'un phénomène social) suppose que ce dernier soit pris isolément. En faisant cette affirmation, Šor s'appuie sur F. Engels qui écrit dans sa *Dialectique de la nature* (1883):

«[...] l'action réciproque est la véritable *causa finalis* des choses. Nous ne pouvons remonter au-delà de la connaissance de cette action réciproque [...]. Ce n'est qu'à partir de cette action réciproque universelle que nous en venons au rapport réel de causalité. Pour comprendre les phénomènes pris individuellement, il nous faut les arracher de l'enchaînement universel, les considérer isolément; mais alors les mouvements qui se succèdent apparaissent l'un comme cause, l'autre comme effet»²⁶.

De ce fait, Šor trouve dans les écrits d'Engels une idée tout à fait contraire au holisme prôné par Vološinov. Elle lui permet d'insister sur la nature marxiste de la linguistique dont l'objet d'étude est le «signe verbal dans sa fonction sociale» et non pas l'«objet d'observation immédiate», le langage²⁷. Pour Šor, la thèse que la langue en tant que fait social est, par con-

²³ Šor 1929, p. 153.

²⁴ Saussure, cité d'après Šor 1929, p. 153.

²⁵ Šor 1929.

²⁶ Engels 1883 [1968, p. 187], la citation de l'ouvrage de 1883 est partiellement citée par Šor (Šor 1929, p. 152).

²⁷ Šor 1929, p. 152.

séquent, un phénomène relevant de la tradition ne contredit pas non plus la théorie marxiste. Les références à la conception de N. Marr (1864/1865-1934), plus précisément à son appel d'analyser les éléments archaïques de la langue²⁸, ainsi qu'à l'idée d'Engels exprimée dans une de ses lettres adressées à J. Bloch²⁹ qui consiste, dans l'interprétation de Šor, à prouver que l'état de la langue à une époque donnée ne peut pas être expliqué par les rapports économiques qui la caractérisent, mais par l'élément de «traditionalité» [*èlement tradicionnosti*] qui existe dans la langue, lui servent de points d'appui supplémentaires pour «défendre» la théorie de Saussure en soulignant sa compatibilité avec la conception marxiste. Synonyme de «scientifique», elle donne, selon Šor, la possibilité d'élaborer une linguistique «théorique» et de sortir de la «crise» provoquée par l'utilisation des méthodes des néogrammairiens et la «conception psychologue de la lan-

²⁸ Šor cite le recueil d'articles de Marr *En suivant les étapes du développement de la théorie japhétique* [*Po ètapam razvitiija jafetičeskoj teorii*] publié en 1926. Vološinov se réfère également à ce livre, mais pour parler de l'origine du langage dans «Qu'est-ce que la langue et le langage?» [*Čto takoe jazyk?*] (Vološinov 1930 [2010]) et du rôle du Mot [*slovo*] étranger et du croisement des langues pour leur évolution dans *MPL*. (Le mot russe *slovo* est ambigu. Il signifie non seulement un mot en tant qu'unité lexicale, mais aussi la parole, le discours, etc. Dans notre article, pour désigner ces derniers nous utilisons le néologisme *Mot*, tandis que pour se référer au mot en tant qu'unité lexicale nous faisons recours au *mot*. En employant «mot / Mot», nous soulignons le double sens du terme russe *slovo*.)

²⁹ Il s'agit d'une phrase d'Engels que Šor présente de la façon suivante: «On parviendra difficilement à expliquer économiquement [du point de vue de l'économie contemporaine (dans la note de bas de page – *I.T.*)], sans se rendre ridicule, [...] l'origine de la mutation consonantique du haut allemand qui divise l'Allemagne (du point de vue des dialectes) en deux parties» (Engels 1890, cité d'après Šor 1929, p. 152, traduction du russe). Il est à noter que dans le contexte de l'original, cette citation ne peut que difficilement servir de référence pour soutenir l'idée de la «traditionalité» de la langue. Engels y parle plutôt de l'insuffisance du recours aux rapports économiques pour expliquer les faits historiques. Ainsi, il écrit: «Nous faisons notre histoire nous-mêmes, mais, tout d'abord, avec des prémisses et dans des conditions très déterminées. Entre toutes, ce sont les conditions économiques qui sont finalement déterminantes. Mais les conditions politiques, etc., voire même la tradition qui hante les cerveaux des hommes, jouent également un rôle, bien que non décisif. Ce sont des causes historiques et, en dernière instance, économiques, qui ont formé également l'État prussien et qui ont continué à le développer. Mais on pourra difficilement prétendre sans pédanterie que, parmi les nombreux petits États de l'Allemagne du Nord, c'était précisément le Brandebourg qui était destiné par la nécessité économique et non par d'autres facteurs encore [...] à devenir la grande puissance où s'est incarnée la différence dans l'économie, dans la langue et aussi, depuis la Réforme, dans la religion entre le Nord et le Sud. On parviendra difficilement à expliquer économiquement, sans se rendre ridicule, l'existence de chaque petit État allemand du passé et du présent ou encore l'origine de la mutation consonantique du haut allemand qui a élargi la ligne de partage géographique [...] jusqu'à en faire une véritable faille traversant toute l'Allemagne» (Engels 1890). Comme nous pouvons le constater, Šor «adapte» Engels pour avancer sa propre thèse. Il est curieux de voir que Vološinov cite aussi Engels dans ses travaux, par exemple dans «Qu'est-ce que la langue et le langage?» (Vološinov 1930 [2010]). Or, les deux chercheurs ayant des positions méthodologiques opposées s'adressent aux mêmes sources et ont recours à l'autorité des mêmes personnalités (Marr dans le domaine de la linguistique et Engels dans le domaine de la théorie marxiste) pour formuler et argumenter des idées qui ont des bases théoriques radicalement différentes.

gue en tant que création toujours nouvelle [*novotvorčestvo*] de l'individu»³⁰. Quels sont ses arguments?

Sans considérer la théorie de Saussure comme «révolutionnaire»³¹, Šor présente le *Cours de linguistique générale* comme un ouvrage qui marque le passage vers une «nouvelle» époque en linguistique³². D'abord, parce que la conception de Saussure met fin à la définition de la langue en tant que processus psycho-physiologique ayant lieu dans la conscience individuelle. En insistant sur le caractère social, c'est-à-dire supra-individuel, de la langue, la théorie de Saussure permet, selon Šor, d'analyser le fait linguistique, le signe verbal, en tant que porteur d'un certain sens connu de tous les membres d'une collective linguistique déterminée, autrement dit de l'unité socio-culturelle basée sur la compréhension réciproque des individus qui la composent. Analysé dans son rapport au sens qui est de nature «arbitraire» et «traditionnel», le signe verbal et, par conséquent, la langue est le produit du «corps social» et non pas d'un individu particulier. Ce dernier ne le crée pas, mais le reçoit par tradition au moyen d'un long apprentissage. D'où l'importance qu'accorde Saussure à la sémiologie, à l'étude du fonctionnement des signes dans la vie sociale, étude dont fait partie, selon lui, la linguistique. D'après Šor, le fait mis en avant dans la conception de Saussure que le sujet parlant ne peut pas modifier la langue n'exclut pas la possibilité des changements linguistiques: la langue ne reste pas stable, elle évolue puisque le signe en tant que phénomène «arbitraire» (ou «immotivé») subit les influences, son «image acoustique» ou l'«idée» qu'il désigne changent en provoquant un «glissement» du rapport entre le «signifiant» et le «signifié». Étant donné que le signe est de nature «arbitraire», sa «valeur» ne peut être définie qu'en rapport avec

³⁰ Šor 1926b, p. 32, 49.

³¹ Selon Šor, le grand mérite de Saussure consiste à faire le bilan des recherches précédentes (en évoquant la conception de W.D. Whitney [1827-1894], H. Paul [1846-1921], et d'autres), ainsi qu'à systématiser et à formuler de façon cohérente et compréhensible les idées déjà présentes dans l'«air du temps» de l'époque. Il s'agit de la conception du mot comme signe arbitraire chez A. Marty (1847-1914), de la langue comme fait social, supra-individuel chez O. Dittrich (1865-1951), ainsi que du caractère formel de la langue dans la conception définissant cette dernière comme «forme interne». Šor mentionne également deux Écoles linguistiques russes: 1) celle de Kazan' fondée par Baudouin de Courtenay et 2) celle de Moscou instaurée par Fortunatov, qui s'appuient sur la notion de système dans l'élaboration de la théorie du phonème, dans le premier cas, et de la théorie de l'appartenance formelle négative, dans le deuxième. Pour expliquer ce que représente cette dernière nous faisons appel au troisième volume de l'ouvrage collectif *Histoire des idées linguistiques* (1989-2000) intitulé *Hégémonie du comparatisme* et paru en 2000 où N. Bocadorova écrit que dans les travaux des membres de l'École de Moscou (de Fortunatov) «l'appartenance formelle du mot correspond à la partie de sa substance phonique qui change la signification de l'autre partie (le radical). [...] Les appartenances formelles des mots peuvent être non seulement positives, mais aussi négatives: dans ce cas, l'absence de la forme positive est le signe même de l'appartenance formelle du mot. Par exemple, le mot russe *dom* 'maison' a l'appartenance formelle négative (\emptyset) en comparaison avec les formes *dom-a* (génitif), *dom-u* (datif), etc. Mais l'absence de la forme positive est ici le signe du cas (nominatif ou accusatif)» (Bocadorova 2000, p. 134).

³² Šor 1926b, p. 51.

d'autres signes, c'est-à-dire dans le système. Par conséquent, pour comprendre un mot, un signe verbal, il faut l'introduire, selon Šor, dans un système déterminé, dans un contexte, y compris historico-culturel. En résumant sa réception³³ de Saussure, Šor écrit:

«Ainsi, la distinction dans le phénomène du langage de deux éléments, de l'élément commun [*obščnyj*], supra-individuel qui détermine l'activité individuelle, la langue, et de l'élément de la réalisation individuelle de cette norme, la parole; la considération de la science du langage [*nauka o jazyke*], de la linguistique au sens propre du terme comme partie de la sémiologie, de la science des fonctions du signe dans la vie sociale; la mise en évidence de la nature traditionnelle, obligatoire et hors du temps de la langue pour le sujet parlant; le caractère arbitraire du rapport [*svjaz'*] traditionnel entre la signification et le signe; la notion de la langue en tant que système et le besoin d'interpréter le mot-objet [*slovo-vešč'*] du point de vue historico-culturel qui en découlent, telles sont les conclusions de Saussure»³⁴.

Comme nous pouvons le constater, les points importants de la théorie de Saussure mentionnés par Šor diffèrent de ceux relevés par Vološinov en tant qu'objet de sa critique. Il est curieux que l'idée de la nature sociale ou supra-individuelle de la langue, de son rôle de moyen de communication interindividuel et, par conséquent, du caractère «arbitraire» des signes linguistiques n'est pas étrangère à sa conception. Ce fait est mis en avant par Šor dans son compte rendu de *MPL*³⁵ où elle cite les passages suivants de Vološinov:

«Le signe ne peut surgir que sur le *terrain interindividuel*, lequel, du reste, n'est pas "naturel" au sens propre de ce terme: entre deux *homo sapiens* un signe ne va pas apparaître spontanément. Il faut que deux individus soient *socialement organisés*, qu'ils constituent une collectivité: c'est seulement à cette condition que peut se former entre eux un milieu sémiotique. Non seulement la conscience individuelle ne peut pas expliquer quoi que ce soit, mais, au contraire, c'est elle-même qui doit être expliquée par le milieu idéologique et social»³⁶.

«[...] le Mot, en tant que signe, est emprunté par le locuteur au stock social de signes disponibles, la formulation individuelle de ce signe social dans l'énoncé concret est totalement déterminée par les rapports sociaux»³⁷.

³³ Les discussions autour de la théorie de Saussure ne se limitent pas à la réception du *Cours de linguistique générale* chez Šor et Vološinov. Elles ont eu lieu aussi à la Commission dialectologique de l'Académie des Sciences à Moscou, pendant les séances du Cercle linguistique de Moscou, à l'ILJaZV, à la GAXN. On en entend un écho dans les travaux de M. Peterson, G. Vinokur, L. Ščerba, L. Jakubinskij, et d'autres (cf. Peterson 1923; Vinokur 1923; Ščerba 1929; Jakubinskij 1931. Sur la réception de Saussure en Russie, cf. Slusareva, 1963).

³⁴ Šor 1926b, p. 58.

³⁵ Šor 1929, p. 152.

³⁶ Vološinov 1929 [2010, p. 135; l'auteur souligne].

³⁷ *Ibid.*, p. 299.

«La langue ne reflète pas les fluctuations psychologiques subjectives, mais les relations sociales stables des locuteurs. Selon les langues, selon les époques, les groupes sociaux, selon le but vers lequel s'oriente chaque contexte, on voit dominer tantôt une forme, tantôt une autre, tantôt telle modification de ces formes, tantôt telle autre»³⁸.

«Le mécanisme de ce processus [de l'appréhension active de la parole d'autrui – *I.T.*] ne se situe pas dans l'âme individuelle, mais dans la société, qui ne choisit et ne grammaticalise (c'est-à-dire, qui n'associe à la structure grammaticale de la langue) que ceux des éléments de l'appréhension active et appréciative de l'énoncé d'autrui qui sont socialement pertinents et constants et qui, par conséquent, ont leurs fondements dans l'existence économique d'une communauté parlante donnée»³⁹.

Ainsi, concernant la question de la nature supra-individuelle de la langue la conception de Saussure ne contredit pas la position de Vološinov. Mais à la différence de Šor qui met l'accent positif sur le caractère social (sociologique⁴⁰) de la conception saussurienne (la nature socio-culturelle de la langue en tant que système de signes), Vološinov, tout en insistant dans ses travaux sur l'approche sociologique des faits verbaux, le passe paradoxalement sous silence. Quant à Šor, elle y voit la possibilité d'analyser objectivement le rapport entre le mot et le sens qu'il désigne. De ce fait, la théorie de Saussure se présente dans son interprétation comme un point de départ pour l'analyse «logistique» du «mot-chose» [*slovo-vešč'*] et de ses éléments, autrement dit comme la base d'une nouvelle linguistique «théorique» dont l'objet d'étude est la structure du mot / Mot⁴¹, sa «signification» et sa «forme interne»⁴². Qualifiée de «marxiste», la linguistique «théorique», telle que la comprend Šor, doit utiliser les méthodes philologique et historique (de la recontextualisation et de l'interprétation historico-culturelle) pour étudier la langue comme «système de pures valeurs» [*sistema čistyx značimostej*] qui n'est pas «une activité individuelle (ἐνέργεια), mais le patri-

³⁸ *Ibid.*, p. 369.

³⁹ *Ibid.*, p. 367.

⁴⁰ La théorie de Saussure est interprétée souvent comme «sociologique» par ses contemporains. En témoigne le texte d'A. Naville (1845-1930) datant de 1901, où il caractérise la «sémiologie» de Saussure, ayant pour objet d'étude «les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens» comme «une partie essentielle de la sociologie». Il justifie sa définition en indiquant que les signes servent de moyen de communication des sentiments, des pensées et des volontés des «êtres associés» et, par conséquent, ils sont une «des conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale» (Naville 1888 [1901, p. 103-104]). En Russie, la conception de Saussure est aussi perçue comme «sociologique», par exemple par D. Vvedenskij (1890-1968) qui, dans la préface à la traduction russe du *Cours de linguistique générale* (1933), met en évidence les parallèles qui existent, selon lui, entre les idées de Saussure et celles d'É. Durkheim et insiste sur le fait que la théorie de ce dernier constitue la base méthodologique des réflexions saussuriennes sur les faits linguistiques (Vvedenskij 1933, p. 16-20).

⁴¹ Cf. la note 28.

⁴² Šor 1926b, p. 58-59.

moine historico-culturel de l'humanité (ἔθνος)⁴³. Quelles sont les particularités de cette «nouvelle» linguistique?

2.2. LA LINGUISTIQUE «THÉORIQUE» COMME UNE DES TENDANCES DE LA LINGUISTIQUE «MARXISTE» DES ANNÉES 1920 EN RUSSIE

La linguistique théorique se distingue, selon Šor, par son retour à la «grammaire philosophique du XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles»⁴⁴, plus précisément, par son refus des approches psychologique et physiologique de l'étude des faits verbaux et son intérêt pour la logique (la mise en avant des formes logiques dans la structure du Mot / mot, l'analyse de la signification de ce dernier, ainsi que l'étude des actes de conscience portant sur sa compréhension). Ce faisant, la «nouvelle» linguistique s'appuie, selon Šor, d'une part, sur la théorie de Saussure qui constitue, à travers la notion de système, la base de l'interprétation du mot-chose en tant que phénomène historico-culturel. D'autre part, elle emprunte les méthodes d'analyse de la signification du mot-signe à l'école philosophique allemande⁴⁵. Avant tout, à Humboldt qui formule l'idée de la «forme interne» de la langue (du Mot / mot dans l'interprétation de Šor). Par la suite, à A. Marty, K. Erdmann (1858-1931), E. Husserl (1859-1938), A. Meinong (1853-1920) et d'autres chercheurs qui consacrent leurs travaux à la problématique sémasiologique⁴⁶.

Les particularités de la linguistique «théorique», telles qu'elles sont présentées chez Šor, plus précisément dans son article «Crise de la linguistique contemporaine»⁴⁷, consistent à distinguer sous le terme de la «signification du mot», premièrement, la «visée de la signification» (*Bedeutungsin-tention*) (la signification «commune» pour le locuteur et l'auditeur) et la réalisation de la signification (*Bedeutungserfüllung*) (les représentations toujours individuelles et souvent fortuites qui accompagnent la signification et la rendent claire). Pour illustrer cette distinction, c'est-à-dire pour démontrer que la langue est de caractère supra-individuel et, de ce fait, le mot / Mot est un fait social et non pas individuel, Šor évoque la forme externe (sonore) du mot et fait référence à la notion de phonème en tant que

⁴³ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 58-59.

⁴⁶ Les textes des chercheurs mentionnés sont bien connus des intellectuels russes de l'époque. Les preuves sont les analyses critiques des conceptions de Ch. Bally, K. Bühler, K. Erdmann, et d'autres, faites à la GAXN: en 1927, au sein de sa Section littéraire, à la Commission pour l'étude du Mot vivant, et en 1924-1925, à la Commission pour l'étude de la forme artistique du Département de philosophie.

⁴⁷ Šor 1926b. Šor développe ses idées concernant la «nouvelle» linguistique théorique dans d'autres textes comme, par exemple, *Langue et société* [*Jazyk i obščestvo*] (Šor 1926a), «Expression et signification (Tendance logistique dans la linguistique moderne)» [*Vyraženie i značenie (logističeskoe napravlenie v sovremennoj lingvistike)*] (Šor 1927b), etc.

type idéal sonore qui permet la compréhension interindividuelle au sein d'une communauté linguistique donnée et se distingue de ses multiples réalisations (les sons prononcés) dans le parler individuel de tout membre de ladite communauté⁴⁸.

Deuxièmement, Šor distingue la signification du mot proprement dite (son sens et son contenu) et son «attribution référentielle» [*predmetnaja otnesenost'*] (*gegenständliche Beziehung*). Ce terme peut être aussi traduit en français comme la fonction nominative du mot par rapport à un objet désigné (le référent). Šor explique cette distinction en évoquant le fait que la signification du mot ne coïncide pas toujours avec l'objet [*predmet*] qu'il nomme: il existe des mots ou des groupes de mots qui ont différentes significations, mais désignent le même objet. Et vice versa: les mots qui nomment une multitude d'objets possèdent une même signification. D'où la nécessité de distinguer la signification du mot et l'objet qu'il désigne, ainsi que la signification du mot et sa «forme interne». De même, Šor différencie le mot en tant que signe de la pensée [*znak mysli*] et le mot comme nom [*nazvanie*]⁴⁹. Elle considère également comme distincts le changement (ou le développement) de la signification du mot et la transposition du nom [*perenesenie nazvanija*] (ou le glissement sémantique)⁵⁰. Si le premier est régi par des lois objectives, la seconde se manifeste par différentes associations qui ne peuvent être reconstituées sans la connaissance de la situation historique dans laquelle l'acte de transposition du nom a lieu⁵¹.

Enfin, Šor met en évidence le fait que dans le processus de compréhension le mot ne fonctionne pas seulement comme signe (*Zeichen*) de la pensée [*znak mysli*] qui a une signification (*Bedeutung*). Il est aussi interprété par l'auditeur comme un indice (*Anzeige*) des actes psychiques qui ont lieu dans le locuteur, mais qui ne font pas partie du sujet de la communication [*predmet kommunikacii, soobščeniija*] proprement dit. Dans ce cas, le mot / Mot est une expression (*Kundgabe*). En l'écoutant l'auditeur «devine» (en prenant en compte le contexte de la communication, le choix des

⁴⁸ Šor 1926b, p. 66.

⁴⁹ Šor définit comme noms «les mots qui n'ont pas de signification, mais qui fonctionnent en tant qu'indication d'un objet déterminé [*ukazanie na opredelennyj predmet*]» (Šor 1926a, p. 68). À titre d'exemple, elle cite les noms propres (les noms géographiques, les prénoms, les noms des monnaies [*denežnyj znak*], etc.), les mots ou les expressions employés par euphémisme, etc. (*ibid.*, p. 69-72). Elle souligne également qu'en fonction du contexte de son utilisation n'importe quel mot peut remplir une fonction nominative, c'est-à-dire fonctionner comme «indication» d'un objet déterminé (*ibid.*, p. 72-73).

⁵⁰ À titre d'exemple de «transposition du nom», Šor cite le mot russe *car* 'tsar', allemand *Kaiser* et tchèque *císař* qui proviennent du mot *caesar* (César), titre porté par les empereurs romains Gaius Julius et Octavien, qui, déjà à l'époque de l'Empire romain, désignait une personne ayant le pouvoir suprême (*ibid.*, p. 71). Šor mentionne également le cas où, après la disparition d'un objet de la vie quotidienne sociale, son nom commence à être utilisé pour désigner un nouvel objet. Par exemple, l'étymologie du mot russe *krovat'*, qui désigne dans le russe moderne un lit, est, selon Šor, *krov* 'abri' ou *šater*, une sorte de tente posée sur quatre grands piliers qui, à une époque donnée, est sorti de l'usage quotidien de la société (*ibid.*, p. 74).

⁵¹ Šor 1926b, p. 67.

mots et leurs places dans la chaîne parlée) l'état psychique de celui qui parle, y compris son attitude envers ce qu'il dit, et par la suite le qualifie comme représentant de tel ou tel groupe social⁵². Ce faisant, l'auditeur «comprend» le mot comme tout autre geste, son ou cri produits spontanément et naturellement par l'homme ou l'animal. Pour Šor, il le fait sur la base de son expérience psychologique personnelle. En percevant le mot, il l'associe par empathie à son propre vécu [*simpatiĉeski sopereživaet slovo*] et reconstruit tout le complexe des actes psycho-physiologiques qui peuvent l'accompagner. Il en résulte la «compréhension» de l'état psycho-physiologique du locuteur, autrement dit du mot comme expression des expériences vécues individuelles de ce dernier⁵³. Il est à noter qu'elle ne nécessite pas, comme l'indique Šor, l'appartenance des locuteurs à une même communauté linguistique et peut avoir lieu sur la base des similitudes psycho-physiques des individus qui expriment de la même façon leurs émotions (dans les mimiques, les gestes, le ton de la voix, etc.). Au contraire, la compréhension du mot en tant que signe du sens objectif n'est possible qu'à la condition que les sujets parlants fassent partie de la même collectivité culturelle et linguistique. Cette dernière transmet à ses membres la relation entre le signe et le sens (la signification). Ce fait constitue la base de la compréhension réciproque des individus et, par conséquent, de leur appartenance à cette communauté⁵⁴. Šor insiste sur le caractère objectif (externe par rapport à tout individu) de la relation «signe-signification». Selon elle, cette dernière contraint le sujet parlant à choisir des complexes sonores particuliers pour exprimer des significations déterminées et, en même temps, à lier les significations particulières aux complexes sonores qu'il perçoit. De ce fait, cette relation est de nature supra-individuelle, c'est-à-dire socio-culturelle, tout comme le mot-signe et, par conséquent, la langue⁵⁵. À la différence de Šor, Vološinov considère comme social non seulement le mot qui communique un sens objectif, mais aussi le mot (y compris le mot-cri) qui exprime les faits psychiques. En appliquant la méthode sociologique, il comprend le critère du social comme la présence (même potentielle) d'autrui à qui est adressée une parole (y compris un mot-cri). Vološinov attribue un caractère naturel uniquement au cri en tant que pure réaction de l'organisme à la douleur qui ne «suppose pas une atmosphère sociale»⁵⁶. De cette différence d'approche de Vološinov et de Šor découle encore une dissemblance de leurs conceptions. Si, en analysant le sens du Mot (de la parole, des énoncés), Vološinov attribue une grande importance au contexte de la communication (la situation sociale) et aux faits extra-verbaux, Šor les trouve secondaires et peu pertinents pour l'analyse de la langue, du mot-signe et de sa structure, à laquelle procède la sémasiologie

⁵² *Ibid.*, p. 68.

⁵³ *Ibid.*, p. 70.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 71.

⁵⁶ Vološinov 1929 [2010, p. 159].

générale [*obščaja semasiologija*]. Cette dernière constitue, selon elle, la base théorique de l'étude empirique des significations des mots, y compris des structures syntaxiques.

3. LES FONDEMENTS DE LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE «MARXISTE» CHEZ VOLOŠINOV

Vološinov indique une orientation du développement de la linguistique soviétique tout à fait opposée à celle proposée par Šor. En rejetant sans appel l'«objectivisme abstrait» (plus précisément, le saussurisme en tant que son représentant typique) et le «philologisme»⁵⁷, il construit sa conception en s'appuyant sur le «subjectivisme individualiste» (ou plutôt le vosslerisme) qu'il «corrige» par l'affirmation du primat du social sur l'individuel, c'est-à-dire par la mise en évidence du caractère social de la structure de l'énoncé et de la conscience individuelle. Cela se reflète dans la citation suivante de Vološinov tirée de *MPL* et évoquée également par Šor⁵⁸ dans son compte rendu:

«Le subjectivisme individualiste *a raison* de dire que les énoncés singuliers sont la réalité concrète du langage et qu'ils y ont une valeur créative. Mais il *a tort* d'ignorer et de ne pas comprendre la nature sociale de l'énoncé et d'essayer de le déduire du monde intérieur du locuteur, en tant qu'expression de ce monde intérieur. La structure de l'énoncé et du vécu que celui-ci exprime est *une structure sociale*, tout comme sa mise en forme stylistique. Même le flux verbal des énoncés en quoi consiste en fait la réalité du langage est social. Chaque goutte en est sociale, comme est sociale toute la dynamique de son devenir. Le subjectivisme individualiste *a parfaitement raison* d'affirmer qu'on ne doit pas détacher la forme linguistique de son contenu idéologique. Tout Mot est de nature idéologique. Mais il *a tort* de faire découler ce contenu idéologique du psychisme individuel. Le subjectivisme individualiste *a également tort* en ce que, tout comme l'objectivisme abstrait, il se fonde essentiellement sur l'énoncé monologique»⁵⁹.

Ce «penchant» pour le «subjectivisme individualiste» peut être expliqué, d'abord, par les intérêts personnels et scientifiques de Vološinov. Doctorant à la Sous-section de la méthodologie de la littérature à l'ILJaZV, il n'est pas indifférent aux problèmes d'esthétique et de poétique, ainsi que de stylistique. Les preuves sont ses textes «Mot dans la vie et Mot dans la poésie» [*Slovo v žizni i slovo v poèzii*] (1926), «À propos des frontières entre la poétique et la linguistique» [*O granicax poèтики i lingvistiki*] (1930), ainsi que la troisième partie de *MPL* consacrée à l'étude de la «parole d'autrui», importante, si l'on se réfère à Vološinov, non seulement

⁵⁷ *Ibid.*, 263, 265, 267, 269, 271.

⁵⁸ Šor 1929, p. 150.

⁵⁹ Vološinov 1929 [2010, p. 317; l'auteur souligne].

pour l'élaboration des problèmes de syntaxe (l'analyse du discours direct, discours indirect, discours indirect libre et leurs modifications stylistiques), mais aussi pour l'étude des phénomènes littéraires comme, par exemple, la parodie, la stylisation, etc.⁶⁰ En plus, la conception du fait linguistique comme phénomène indivisible, un énoncé intégral [*celostnoe*]⁶¹, unique et irréplicable⁶², formulée par B. Croce (1866-1952) dans *Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*⁶³ et développée par l'École de Vossler, correspond au holisme et à l'historisme avancés par le matérialisme dialectique en tant que méthode d'analyse. Il en va de même pour la notion de «langue» comme activité incessante de création dont l'analyse comprend l'étude de son rapport avec l'histoire de la culture. La conception de L. Spitzer (1887-1960) que Vološinov cite parmi les membres de l'École de Vossler est aussi proche de ses réflexions sur le rôle «créateur» de l'individu, ainsi que sur l'importance du contexte socio-culturel pour les changements linguistiques (y compris sémantiques). En effet, dans ses travaux, Spitzer s'efforce de «démontrer que le langage change par l'usage individuel de la parole aussi bien que par la manipulation consciente dans la création artistique»⁶⁴. Dans son *Italienische Umgangssprache* (1922)⁶⁵, Spitzer formule une idée que l'on retrouve aussi chez Vološinov. Elle

⁶⁰ *Ibid.*, p. 121.

⁶¹ Dans la première partie de son livre *Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale* (1902; traduit en français en 1904), consacrée aux réflexions théoriques, B. Croce affirme que «le langage est expression» (Croce 1902 [1904, p. 137; l'auteur souligne]). Il avance par la suite que l'expression verbale (ou l'énoncé, si l'on utilise le terme de Vološinov), est «un tout indivisible: le nom et le verbe n'existent pas en elle, mais sont des *abstractions* que nous forgeons en *détruisant* la seule réalité linguistique, qui est la *proposition*, c'est-à-dire l'*expression*» (*ibid.*, p. 141; l'auteur souligne).

⁶² Après avoir mis préalablement en avant que l'esthétique et la linguistique sont «une seule et même science», Croce formule cette idée dans le passage suivant: «La linguistique a découvert [...] le principe de l'individualité irréductible du fait esthétique, lorsqu'elle a affirmé que la parole [*slovo* dans la traduction russe de 1920, cf. Croce 1902 (1920, p. 165) – *I.T.*], c'est le *réellement parlé*, et qu'il n'y a pas deux paroles qui s'identifient [...]» (*ibid.*, p. 137, 141; l'auteur souligne).

⁶³ La première partie de ce livre de Croce intitulée «La théorie» est traduite en russe en 1920 (cf. Kroče 1902 [1920]). Elle est citée explicitement par Vološinov dans *MPL* (Vološinov 1929 [2010, p. 223]). Ce dernier y trouve aussi l'idée que 1) «le langage est une perpétuelle création» (Croce 1902 [1904, p. 145]); 2) «les langues n'ont pas de réalité en dehors des propositions et ensembles de propositions [ou d'énoncés, si l'on utilise la terminologie de Vološinov. – *I.T.*] réellement prononcés et écrits» (*ibid.*, p. 142); 3) la langue «n'est pas un arsenal d'armes toutes faites, et n'est pas le *vocabulaire*, qui, bien qu'on le fasse progressivement et de l'usage vivant, est toujours un cimetière de cadavres plus ou moins habilement embaumés. Le vocabulaire est un recueil d'abstractions» (*ibid.*, p. 145-146; l'auteur souligne). Toutes ces idées ont, à notre avis, inspiré certains reproches adressés par Vološinov à Saussure et à Šor.

⁶⁴ Hülzer-Vogt 1993, p. 132.

⁶⁵ Vološinov se réfère explicitement à ce texte de Spitzer dans son article «Nouveaux courants de la pensée linguistique en Occident» [*Novejšie tečenija lingvističeskoj mysli na Zapade*] (Vološinov 1928, p. 148) et dans *MPL* (Vološinov 1929 [2010, p. 317, 319]). Ce faisant, Vološinov reproche à Spitzer d'avoir utilisé une méthode psychologique descriptive des formes du langage parlé et non pas une méthode sociologique.

consiste à mettre l'accent sur le rôle de l'auditeur dans la communication verbale. Comme le remarque H. Hülzer-Vogt dans son article «Réflexions sémantiques d'un romaniste: Leo Spitzer (1887-1960) sur le changement de sens» (1993), Spitzer avance que

«[...] l'auditeur ne s'accroche pas seulement à la corde qui tombe de la pensée de locuteur, mais que le locuteur lui-même dépend de l'attention de l'auditeur et doit adapter sa parole à sa vue de l'auditeur ([c]ela veut dire que le locuteur doit évaluer l'individu-auditeur, de la même manière qu'il doit anticiper le jugement de son discours par l'auditeur)»⁶⁶.

En travaillant sur les connotations des mots et les constructions de la signification par le locuteur, Spitzer arrive aussi à la conclusion que, d'une part, ce dernier «s'approprie pour ses fins subjectives le potentiel linguistique social»⁶⁷. D'autre part, il peut être créatif et modifier les significations des mots au moyen de métaphores. Ce faisant, «il donne [...] des nuances personnelles aux significations employées par d'autres locuteurs»⁶⁸. Ainsi, l'individu «est à la fois le produit de son environnement et le créateur du monde dans lequel il vit»⁶⁹. Cette idée de l'homme qui est influencé, d'une part, par le «milieu» social et qui représente, d'autre part, la source des innovations linguistiques correspond à la conception de Vološinov qui s'appuie à son tour sur l'idée répandue dans les travaux marxistes de l'époque, en particulier, chez Plékhanov, qui consiste à considérer l'homme comme «facteur» de l'histoire. L'idée plékhanovienne que la liberté est la nécessité dont on a pris conscience⁷⁰ formulée dans le «Rôle de l'individu dans l'histoire»⁷¹ se fait aussi entendre dans *MPL*, surtout dans le passage où Vološinov résume sa vision des faits verbaux. Pour lui, ces derniers doivent être étudiés en rapport avec l'activité des sujets parlants qui utilisent la langue. Par conséquent, celle-ci ne représente pas un phénomène indépendant, évoluant selon ses propres lois, mais un fait étroitement lié à la vie de la société et son «idéologie» (sa culture, son régime économique et politique, ses valeurs, etc.). Et même si cette dernière détermine les individus, ils font «vivre» la langue en l'utilisant dans l'interaction verbale et contribuent, de ce fait, à son évolution (aux changements linguistiques). Vološinov écrit:

⁶⁶ Hülzer-Vogt 1993, p. 134.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 135.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ Plus précisément, Plékhanov écrit: «[...] dans ma conscience, la nécessité s'identifie avec la liberté, et la liberté avec la nécessité; et je ne suis pas libre dans ce sens seulement que je ne puis rompre cette identité de la liberté et de la nécessité; je ne puis les opposer l'une à l'autre; je ne puis me sentir gêné par la nécessité. Mais cette absence de liberté est en même temps sa manifestation la plus complète» (Plékhanov 1898 [1950, p. 240]).

⁷¹ Cf. Plékhanov 1898 [1950].

«1) *La langue en tant que système stable de formes normativement identiques n'est qu'une abstraction scientifique, qui n'a d'utilité qu'à des fins pratiques et théoriques particulières. Cette abstraction ne rend pas compte de la réalité concrète du langage.*

2) *Le langage est un devenir continu, qui se réalise par l'interaction verbale sociale des locuteurs.*

3) *Les lois du devenir du langage ne sont nullement des lois individuelles et psychologiques, mais elles ne peuvent pas non plus être séparées de l'activité des individus parlants. Les lois du devenir du langage sont des lois sociologiques.*

4) La création langagière ne coïncide pas avec la création artistique ou toute autre forme de création idéologique spécifique. Mais, en même temps, la création langagière ne peut être comprise indépendamment des sens et des valeurs idéologiques qu'elle contient. **Le devenir du langage, comme tout autre devenir historique, peut être perçu comme une nécessité aveugle mécaniste, mais il peut devenir aussi une "nécessité libre", après être devenue nécessité consciente et désirée.**

5) La structure de l'énoncé est une structure purement sociale. L'énoncé en tant que tel est présent entre les locuteurs. L'acte verbal individuel (au sens stricte du terme "individuel") est une *contradictio in adjecto*⁷².

Ainsi, l'objet d'étude de la philosophie du langage «marxiste» tel que le comprend Vološinov est le langage ou la «langue» dans son utilisation dans la vie sociale de tous les jours, y compris dans la communication interindividuelle comprise au sens large de ce terme, c'est-à-dire dans l'échange d'énoncés qui ne sont pas seulement des répliques du «dialogue» ayant lieu entre des individus se tenant face-à-face, mais aussi les produits socio-culturels écrits (les traités scientifiques, les œuvres littéraires, les codes juridiques, etc.). Vološinov écrit:

«La réalité effective du langage [jazyk-reč'] n'est pas un système abstrait de formes linguistiques, ni un énoncé monologique isolé, ni l'acte psycho-physiologique de réalisation de l'énoncé, mais l'événement social de l'interaction verbale, réalisé dans l'énoncé et les énoncés»⁷³.

«La philosophie marxiste du langage doit poser comme base de sa conception l'énoncé en tant que phénomène réel du langage [jazyk-reč'] et en tant que structure socio-idéologique»⁷⁴.

La méthode principale de la philosophie du langage «marxiste» que propose Vološinov est, de ce fait, l'approche sociologique, qui consiste à analyser le sens des énoncés en rapport avec la situation sociale de l'interaction, c'est-à-dire en prenant en compte le contexte historico-

⁷² Vološinov 1929 [2010, p. 327; l'auteur souligne en italique; nous soulignons en gras. – I.T.].

⁷³ *Ibid.*, p. 319; l'auteur souligne.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 325.

culturel de l'échange verbal, ainsi que les valeurs, le système de référence, etc. de la société ou d'un groupe social⁷⁵ déterminé. Il est à noter que la mise en avant de cette méthode d'analyse des faits linguistiques est aussi critiquée par Šor. Selon elle, en suivant cette approche Vološinov explique l'évolution de la langue par les changements de l'«idéologie» ou des «conceptions du monde» [*mirovozzrenie*]. En même temps, il proclame la différenciation de la langue, mais il passe sous silence le problème sociologique général de la différenciation de la société. En plus, au lieu d'étudier dans la partie pratique de *MPL* consacrée à l'analyse des structures syntaxiques (du discours direct, discours indirect et discours indirect libre) les faits verbaux relevant du langage parlé, il se concentre uniquement sur l'analyse des documents écrits, plus précisément des textes littéraires. De ce fait, Vološinov fait, selon Šor, la même erreur que les vosslériens et substitue un objet d'étude à l'autre. Au lieu d'analyser le fait linguistique, il s'occupe du fait stylistique, à la place de la langue il étudie le Mot artistique [*xudožestvennoe slovo*]⁷⁶. Par conséquent, sa conception correspond plus aux études littéraires [*literaturovedenie*] qu'à la linguistique proprement dite. D'où son incompatibilité avec la notion de linguistique «marxiste» ou scientifique ou «théorique» telle que la comprend Šor.

Parmi les chercheurs travaillant dans le cadre de la «nouvelle» linguistique on ne trouve pas seulement Šor. L'intérêt pour la problématique sémasiologique est symptomatique de l'époque. D'abord, les problèmes sémiotiques se trouvent au centre des discussions menées au sein du Cercle linguistique de Moscou (1915-1924) (par la suite CLM) dont font partie Šor, Peterson, Vinokur, Romm, R. Jakobson (1896-1982), O. Brik (1888-1945), B. Jarxo (1889-1942), et d'autres. Elles s'intensifient dans les années 1920 avec la participation du philosophe G. Špet (1879-1937). Ce dernier est élu membre du CLM à la séance du 14 mars 1920 où il présente les fondements philosophiques et méthodologiques de sa conception esthétique du Mot / mot (et de sa forme interne) exposés par la suite dans les *Fragments esthétiques* [*Ėstetičeskie fragmenty*] (1922-1923)⁷⁷. Élève de Husserl, il s'appuie, d'une part, sur les idées phénoménologiques de ce dernier⁷⁸ et, d'autre part, il repense les idées formulées par Humboldt et Marty sur la forme interne. Špet propose une compréhension très large de

⁷⁵ Dans ses textes, Vološinov ne donne pas une définition explicite du terme «groupe social». Pourtant, dans le contexte de ses réflexions, nous pouvons interpréter cette notion comme l'ensemble des individus qui ont le même «horizon» social (le savoir collectif qui comprend non seulement les «idéologies» [la science, la religion, la morale, l'art, etc.], mais aussi la culture «matérielle») ou le même système de valeurs (*ibid.*, p. 157-159).

⁷⁶ Šor 1929, p. 150-151.

⁷⁷ Dmitriev 2009, p. 85.

⁷⁸ Špet expose, repense et interprète les idées de Husserl dans son ouvrage *Phénomène et sens* [*Javlenie i smysl*] publié en 1914. Il y thématise aussi la réalité empirique sociale en introduisant la notion de «concept» [*ponjatie*] comme phénomène social. Comme l'indique T. Ščedrina, à la différence de Husserl, Špet cherche à construire la théorie de la connaissance sur la base des «concepts» en tant que faits sociaux, en prenant en compte les données de la logique, la langue et le mot / Mot (Ščedrina 2005, p. 15-16).

la notion de Mot / mot. Il le définit comme «archétype» de la culture et met en avant sa nature sémiotique et / ou sémasiologique. Les *Fragments esthétiques*, surtout la deuxième partie de ce texte, sont par la suite discutés à la GAXN. Ils sont présentés par Šor le 25 janvier 1924 à la séance de la Commission pour l'étude de la forme artistique, active au sein du Département de philosophie dirigé à l'époque par Špet⁷⁹. À la fin de 1924 (et jusqu'à 1929), ce dernier devient le vice-président de l'Académie des sciences artistiques (la GAXN) où se déplace le centre de la vie scientifique moscovite: entre 1923 et 1926 s'y retrouvent les anciens membres du CLM⁸⁰. Ils y poursuivent les discussions sur les principes fondamentaux des sciences du langage en étroite collaboration avec les philosophes. L'influence des idées de Špet sur leurs conceptions est «palpable» surtout dans les textes de Šor qui les considère, si l'on se réfère au titre de son exposé à la GAXN, comme un «nouveau système de la linguistique théorique»⁸¹.

Vološinov connaît aussi la conception de Špet à qui il se réfère explicitement dans *MPL*⁸². Il y exprime une attitude négative envers l'approche philosophico-méthologique appliquée par Špet aux problèmes de la philosophie du langage qui se trouvent également au centre de ses intérêts scientifiques. Il s'agit des problèmes de la parole, de la signification et du sens du mot / Mot en tant que moyen de l'échange verbal interindividuel, de la fonction expressive de ce dernier, ainsi que des structures syntaxiques comme formes linguistiques les plus proches de la «parole vivante». Špet les résout en étudiant le mot / Mot comme un «objet de connaissance» théorique. Quant à Vološinov, il insiste sur la nécessité d'analyser ce dernier (le Mot) en tant que fait réel, accessible à l'observation immédiate. Ce faisant, il a recours à la méthodologie sociologique «marxiste» qui consiste à appliquer les principes du monisme et du matérialisme à l'étude des faits verbaux. Il est intéressant qu'en essayant de formuler cette conception objective Vološinov fuit l'antipsychologisme absolu. Il considère le psychisme individuel comme l'élément indispensable pour la compréhension de la nature de la langue et de l'échange verbal. Pourtant, il s'efforce de le «corriger» par l'introduction de la notion de signe en tant que phénomène matériel (et, par conséquent, objectif) dans les définitions des processus cognitifs (de l'appréhension du sens et de la signification du mot / Mot). D'où les contradictions de sa position mises en évidence par ses contemporains comme Šor, Deržavin et Romm influencés par les idées

⁷⁹ RGALI, fonds 941, inventaire 14, document 15.

⁸⁰ Dmitriev 2009, p. 89. Parmi les collaborateurs de la GAXN on trouve aussi M. Kagan (1889-1937), un des amis de Vološinov considéré actuellement par la plupart des chercheurs travaillant dans le domaine des études bakhtiniennes comme un des membres du «Cercle dit de Bakhtine». Il travaille à la GAXN au Département de philosophie entre 1922 et 1926 (RGALI, fonds 941, inventaire 10, document 297).

⁸¹ RGALI, fonds 941, inventaire 14, document 15. L'influence de Špet sur le contexte intellectuel russe (surtout à Moscou) de l'époque est aussi mise en avant par Ščedrina (Ščedrina 2005, p. 24-28 et 2007, p. 11) et Dmitriev (Dmitriev 2009, p. 85).

⁸² Vološinov 1929 [2010, p. 117, 215, 217, 345].

de Špet. Leurs comptes rendus mettent en évidence la différence entre leurs approches de la langue et celle de Vološinov et, de ce fait, entre les méthodes d'analyse des faits verbaux des chercheurs de Moscou et de Leningrad représentés par Vološinov⁸³. Il en résulte une opposition des Écoles linguistiques de Moscou et de Leningrad qui a existé non seulement en linguistique, mais aussi dans le domaine des études littéraires⁸⁴.

CONCLUSION

Ainsi, les textes de Vološinov et de Šor (*MPL* et son compte rendu) témoignent de l'existence dans les années 1920 en Russie de deux approches opposées de la langue et, par conséquent, de deux tendances opposées dans les sciences du langage (et, de ce fait, dans la façon de voir la science du langage «marxiste») : la linguistique «théorique» qui porte sur la langue en tant que système de signes (dont les principes fondamentaux sont formulés dans les travaux de Šor) et la philosophie du langage dont l'objet d'étude est la «langue» en tant que moyen de l'échange verbal interindividuel (proposée par Vološinov)⁸⁵.

Cette opposition se manifeste dans la réception des idées de Saussure. Considéré par les linguistes russes (Šor, Romm, Peterson, Vinokur et d'autres) travaillant principalement à Moscou comme le chercheur dont le *Cours de linguistique général* met fin à l'approche psycho-physiologique de la langue et marque le passage vers une «nouvelle» linguistique «théorique», dont l'objet d'étude est la signification (le sens) du mot / Mot, Saussure est sévèrement critiqué dans *MPL*. Sa conception, définie par Šor dans l'article «Crise de la linguistique contemporaine» comme source de la sémiologie générale, est rejetée sans appel. Vološinov la considère comme incompatible avec la philosophie du langage «marxiste» qui doit se baser sur les principes de la dialectique, du matérialisme, du monisme et de l'homme comme «acteur» de l'histoire et / ou «créateur» de tout produit

⁸³ Pour plus de détails sur le contexte intellectuel en Russie dans les années 1910-1920, cf. Romashko 2000; Ivanova 2003.

⁸⁴ Dmitriev 2009.

⁸⁵ Les approches de Vološinov et des chercheurs de Moscou (dans notre cas, Šor influencée par la conception de Špet) en tant que deux tendances opposées dans la linguistique russe des années 1920 se développent sur le fond de la conception de Marr, une autorité incontournable à cette époque dans le domaine des sciences du langage en Russie. C'est sa conception qui prend le dessus sur toutes les autres approches des faits linguistiques : au mois de mars 1929, à la suite de la discussion linguistique au sein de l'Académie communiste sa théorie est proclamée unique approche linguistique «marxiste» officielle (Reznik 2008, p. 188). Et cela jusqu'à 1950, l'année de la publication du texte de J. Staline *Marxisme et questions de linguistique* [*Marksizm i voprosy jazykoznanija*] où il critique Marr, en mettant, de ce fait, fin au règne de sa théorie. Quant aux approches sémiotiques et sémasiologiques élaborées par Vološinov et par les chercheurs de Moscou, en particulier, par Špet, elles tombent dans l'oubli. Sur la théorie de Marr, cf. Velmezova 2007a. Sur le rapport entre la théorie de Marr et la conception de Vološinov, cf. Lähteenmäki, Vasil'ev 2005 et Velmezova 2007b.

socio-culturel, y compris la langue. Pour lui, la science du langage «marxiste» doit s'appuyer sur les principes élaborés dans les travaux de Vossler et de son École, autrement dit sur la néo-philologie idéaliste nommée dans *MPL* le «subjectivisme individualiste» dont la base méthodologique consiste à considérer le langage comme un processus continu dans lequel l'individu joue un rôle «créateur». De ce fait, la critique de la conception de Saussure dans *MPL* vise, à notre avis, deux objectifs. D'abord, à adresser des objections à Šor (ainsi qu'à d'autres représentants de l'École linguistique de Moscou influencés par les idées philosophiques de Špet sur le Mot / mot) qui propose dans ses travaux une «voie» de la linguistique «marxiste» tout à fait opposée à celle envisagée par Vološinov. En même temps, à «défendre» la conception de Vossler et de son École qui correspond plus aux attentes de Vološinov en tant que «marxiste».

En ce qui concerne le compte rendu de *MPL* fait par Šor, il constitue, d'une part, une «réponse active» au reproche que lui adresse Vološinov dans *MPL*, plus précisément à la critique d'avoir ignoré dans son article «Crise de la linguistique contemporaine» l'importance des idées de Vossler. D'autre part, Šor défend la base méthodologique des recherches menées par les linguistes russes (principalement ceux de Moscou) qui étudient la langue comme un système de signes linguistiques.

© Inna Tylkowski

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEGLOV Aleksej L'vovič, VASIL'EV Nikolaj Leonidovič, 1995: «Nenapisannaja recenzija A.I. Romma na knigu M.M. Baxtina i V.N. Vološinova *Marksizm i filosofija jazyka*», *Philologica*, 1995, t. 2, № 3/4, p. 199-216. [Compte rendu inachevé d'A.I. Romm de l'ouvrage de M.M. Bakhtine et de V.N. Vološinov *Marxisme et philosophie du langage*]
- BOCADOROVA Natalia [BOKADOROVA Natal'ja Jur'evna], 2000: «Savants russes et leurs écoles», in Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, t. 1-3 (1989-2000). T. 3: *Hégémonie du comparatisme*. Liège – Bruxelles: P. Mardaga, p. 127-138.
- BOUKHARINE Nicolas [BUXARIN Nikolaj Ivanovič] 1921 [1967]: *Théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*. Paris: Éditions Anthropos, 1967.
- CROCE Benedetto, 1902 [1904]: *Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale. I. Théorie. – II. Histoire*. Paris: V. Giard & E. Brière, 1904.
- ČUDAKOVA Mariëta Omarovna, TODDES Evgenij Abramovič, 1982: «La première traduction russe du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure et l'activité du Cercle linguistique de Moscou (Matériaux pour l'étude de la diffusion d'un livre scientifique dans les années 1920)», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1982, № 36, p. 63-91.
- DEPRETTO Catherine, 2007: «Alexandre Romm (1898-1943), lecteur du *Marxisme et la philosophie du langage* (1929)», in Vauthier B. (éd.), 2007, p. 218-227.
- DERŽAVIN Vladimir Mikolaevič, 1929: «Recenzija na[:] V.N. Vološinov. *Marksizm i filosofija jazyka. Osnovnye problemy sociologičeskogo metoda v nauke o jazyke*. Priboj. Leningrad, 1929», *Kritika*, 1929, № 4, p. 94-97. [Compte rendu de[:] V.N. Vološinov. *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*. Priboj. Leningrad. 1929]
- DMITRIEV Aleksandr Nikolaevič, 2007: «“Akademičeskij marksizm” 1920-1930 godov: zapadnyj kontekst i sovetskie obstojatel'stva», *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2007, № 88, <http://magazines.russ.ru/nlo/2007/88/dm2.html> [«Marxisme académique» des années 1920-1930: le contexte occidental et les conditions soviétiques]
- , 2009: «Kak sdelana “formal’no-filosofskaja škola” (ili počemu ne sostojalsja moskovskij formalizm?)», in Kolerov M.A., Plotnikov N.S. (éds), *Issledovanija po istorii russkoj mysli*. Moskva: Modest Kolerov

- (2006-2007, № 8), p. 70-95. [Comment est faite «l'école philosophique formelle» (ou pourquoi le formalisme moscovite n'a pas eu lieu?)]
- ENGELS Friedrich, 1883 [1968]: *Dialectique de la nature*. Paris: Éditions sociales, 1968.
- , 1890: *Lettre à Joseph Bloch*, 21-22 septembre 1890, <http://www.marxists.org/français/engels/works/1890/09/18900921.htm>
- HÜLZER-VOGT Heike, 1993: «Réflexions sémantiques d'un romainiste: Leo Spitzer (1887-1960) sur le changement de sens», *Histoire Épistémologie Langage*, 1993, t. XV, fasc. 1, p. 131-151.
- IVANOVA Irina, 2003: «Le dialogue dans la linguistique soviétique des années 1920-1930», in Sériot P. (éd.), *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (épistémologie, philosophie, idéologie)* (*Cahiers de l'ILSL*, 2003, № 14), p. 157-182.
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1931: «F. de Sossjur o nevozmožnosti jazykovoj politiki», *Jazykovedenie i materializm*, fasc. 2. Moskva – Leningrad: Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo, p. 91-104. [F. de Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique]
- KROČE [CROCE] Benedetto, 1902 [1920]: *Èstetika kak nauka o vyražanii i kak obščaja lingvistika. Čast' 1. Teorija*. Moskva: Izdanie M. i S. Sabašnikovyx, 1920. [L'esthétique comme science de l'expression et comme linguistique générale. Partie I. Théorie]
- LÄHTEENMÄKI Mika, VASIL'EV Nikolaj Leonidovič, 2005: «Recepcija "Novogo učenija o jazyke" N.Ja. Marra v rabotax V.N. Vološinova: iskrennost' ili kon''junktura?», *Russian Linguistics*, 2005, vol. 29, № 1 (April), p. 71-94. [Réception de la «Nouvelle théorie du langage» de N.Ja. Marr dans les travaux de V.N. Vološinov: sincérité ou conjoncture?]
- LOJA Jan Viljumovič, 1929: «Recenzija na[:] V.N. Vološinov. *Marxizm i filosofija jazyka. Osnovnye problemy sociologičeskogo metoda v nauke o jazyke*. Priboj. Leningrad, 1929, 188 s.», *Na literaturnom postu*, 1929, № 8 (avril), p. 72-73. [Compte rendu de[:] V.N. Vološinov. *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*. Priboj. Leningrad. 1929, 188 p.]
- MAZUR Sergej Jur'evič, 1998: «Šor Rozalija Osipovna», in Levit S.Ja. (éd.), *Kul'turologija. XX vek. Ènciklopedija*, vol. 1-2. Sankt-Peterburg: Universitetskaja kniga, <http://psylib.org.ua/books/levit01/index.htm>
- MEDVEDEV Pavel Nikolaevič, 1928: *Formal'nyj metod v literaturovedenii. Kritičeskoe vvedenie v sociologičeskiju poëtiku*. Leningrad: Priboj. [Méthode formelle dans la science de la littérature. Introduction à la poétique sociologique]
- NAVILLE Adrien 1888 [1901]: *Nouvelle classification des sciences. Étude philosophique*. Paris: Félix Alcan, 1901.

- PETERSON Mixail Nikolaevič, 1923: «Obščaja lingvistika», *Pečat' i revoljucija*, 1923, № 6, p. 26-32. [La linguistique générale]
- PLÉKHANOV Georges [PLEXANOV Georgij Valentinovič], 1898 [1950]: «Rôle de l'individu dans l'histoire», in Plékhanov G. *Questions fondamentales du marxisme*. Paris: Éditions Sociales, 1950, p. 235-273.
- REZNIK Vladislava, 2008: «Re-socialising Saussure: Aleksandr Romm's Unpublished Review of *Marxism and the Philosophy of Language*», in Sériot P., Friedrich J. (éds), *Langage et pensée. Union Soviétique années 1920-1930 (Cahiers de l'ILSL, 2008, № 24)*, p. 179-190.
- ROMASHKO Sergej Aleksandrovič, 2000: «Vers l'analyse du dialogue en Russie», *Histoire Épistémologie Langage*, 2000, t. XXII, fasc. 1, p. 83-98.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1986]: *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1986.
- SLUSAREVA Natalia [SLJUSAREVA Natal'ja Aleksandrovna], 1963: «Quelques considérations des linguistes soviétiques à propos des idées de F. de Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1963, № 20, p. 23-46.
- ŠČEDRINA Tat'jana Gennad'evna, 2005: «Gustav Špet: put' filosafo», in Špet G.G. *Mysl' i slovo. Izbrannye trudy*. Moskva: ROSSPÈN, p. 7-32. [Gustav Špet: la voie du philosophe]
- , 2007: «Idei Gustava Špeta v kontekste fenomenologičeskoj èstetiki», in Špet G.G. *Iskusstvo kak vid znanija. Izbrannye trudy po filosofii kul'tury*. Moskva: ROSSPÈN, p. 7-12. [Idées de Gustav Špet dans le contexte de l'esthétique phénoménologique]
- ŠČERBA Lev Vladimirovič, 1929: «I.A. Boduèn de Kurtenè i ego značenie v nauke o jazyke», *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, 1929, № 6, p. 63-71. [I.A. Baudouin de Courtenay et son importance pour la linguistique]
- ŠOR Rozalija Osipovna, 1926a: *Jazyk i obščestvo*. Moskva: Izdatel'stvo «Rabotnik prosveščenijsa». [Langue et société]
- , 1926b: «Krizis sovremennoj lingvistiki», *Jafetičeskij sbornik*, 1926, № 5, p. 32-71. [Crise de la linguistique contemporaine]
- , 1927a: «*Formal'nyj metod*» na Zapade. Moskva: GAXN. [«Méthode formelle» en Occident]
- , 1927b: «Vyraženie i značenie (Logističeskoe napravlenie v sovremennoj lingvistike)», *Učenyje zapiski Instituta jazyka i literatury RANION*, 1927, t. I, p. 98-100. [Expression et signification (Tendance logistiquie dans la linguistique moderne)]
- , 1929: «Recenzija na[:] V.N. Vološinov. *Marksizm i filosofija jazyka. Osnovnye problemy sociologičeskogo metoda v nauke o jazyke*. Priboj. Leningrad, 1929», *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, 1929, № 3, p. 149-154. [Compte rendu de[:] V.N. Vološinov *Marxisme et philosophie du*

- langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*. Priboj. Leningrad, 1929]
- ŠPET Gustav Gustavovič, 1914: *Javlénie i smysl*. Moskva: Germes. [Phénomène et sens]
 - , 1922-1923: *Èstetičeskie fragmenty*. Sankt-Peterburg: Kolos. [Fragments esthétiques]
 - VAUTHIER Bénédicte (éd.), 2007: *Bakhtine, Volochinov et Medvedev dans les contextes européen et russe (Slavica occitania, 2007, № 25)*.
 - VELMEZOVA Ekaterina, 2007a: *Les lois du sens: la sémantique marxiste*. Bern [etc.]: Peter Lang.
 - , 2007b: «V.N. Volochinov et N.Ja. Marr sur les origines du langage», in Vauthier B. (éd.), 2007, p. 385-398.
 - VINOKUR Grigorij Osipovič, 1923: «Kul'tura jazyka (Zadači sovremennogo jazykoznanija)», *Pečat' i revoljucija*, 1923, № 5, p. 100-111. [Culture de la langue (Objectifs de la linguistique contemporaine)]
 - VOLOŠINOV Valentin Nikolaevič, 1926: «Slovo v žizni i slovo v poëzii», *Zvezda*, 1926, № 6, p. 244-267. [Mot dans la vie et Mot dans la poésie]
 - , 1928: «Novejšie tečenija lingvističeskoj mysli na Zapade», *Literatura i marksizm*, 1928, № 5, p. 115-149. [Nouveaux courants de la pensée linguistique en Occident]
 - , 1929 [2010]: *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*. Limoges: Lambert-Lucas, 2010.
 - , 1930: «O granicax poëtiki i lingvistiki», in Desnickij V. (éd.), *V bor'be za marksizm v literaturnoj nauke. Sbornik statej*. Leningrad: Priboj, p. 203-204. [À propos des frontières entre la poétique et la linguistique]
 - , 1930 [2010]: «Qu'est-ce que la langue et le langage?», in Vološinov 1929 [2010], p. 519-566.
 - VVEDENSKIJ Dmitrij Nikolaevič, 1933: «Ferdinand de Sossjur i ego mesto v lingvistike», in Sossjur F. de *Kurs obščej lingvistiki*. Moskva: Socèkgiz, p. 5-21. [Ferdinand de Saussure et sa place dans la linguistique]



Valentin Nikolaevič Vološinov (1895-1936)

L'histoire de la linguistique dans l'histoire de la littérature: exposé d'une méthodologie pour l'enseignement de l'histoire des idées linguistiques

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

Résumé:

En enseignant l'histoire des idées linguistiques, l'une des techniques (qui permet à l'enseignant de captiver l'attention des étudiants durant une bonne partie de l'année académique, ainsi que d'aller à l'encontre de la division stricte des étudiants en «linguistes» et «littéraires») pourrait consister à s'appuyer sur la littérature. Dans cet article, nous distinguerons plusieurs procédés du travail correspondant avec les étudiants – comme la recherche de citations «linguistiques» cachées dans les textes littéraires, l'identification des prototypes des personnages-linguistes, l'analyse des théories linguistiques dominantes qui sont présentées dans les textes littéraires, la «correction» des «erreurs» linguistiques des écrivains, etc. À part les avantages purement pédagogiques que présente le travail lié à la découverte et à l'analyse des courants linguistiques dans la littérature, elle a un intérêt en tant que tel: même si les écrivains ne transposent que très rarement la linguistique dans leurs œuvres, on pourrait y distinguer quelques régularités qui se répètent d'un livre à l'autre. Cela permet de parler d'un *texte de la linguistique* dans la littérature (*texte*, dans le sens de cette notion introduit par les sémioticiens de l'École de Moscou-Tartu).

Mots-clés: histoire des idées linguistiques, enseignement universitaire, outils et techniques de la méthodologie de l'enseignement, analyse des textes, histoire de la littérature, *texte de la linguistique* dans la littérature

1. REMARQUES INTRODUCTIVES: L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DES IDÉES LINGUISTIQUES À L'UNIVERSITÉ

Cet article est le fruit de nos réflexions sur l'enseignement de l'histoire des idées linguistiques à l'université. En tant que discipline particulière, cet enseignement commence à l'Université de Lausanne (à la Section de langues et civilisations slaves) à la troisième année du Baccalauréat pour les étudiants qui choisissent l'orientation «Linguistique», sous la forme d'un cours-panorama: c'est à partir de ce niveau que nos étudiants se divisent en «linguistes» et «littéraires», et s'ils ont encore quelques cours communs (comme les cours de langue ou de civilisation, par exemple), les «linguistes» ne sont plus obligés de suivre les cours du module «Littérature», et vice versa. En enseignant l'histoire des idées linguistiques, l'une des techniques pourrait consister à s'appuyer sur la littérature, et notre enseignement de la linguistique et de son histoire avec appui sur les textes littéraires est une façon d'aller à l'encontre, dans la mesure du possible, de cette division des étudiants, trop anticipée, en «linguistes» et «littéraires».

Plus tard, au niveau de Maîtrise et dans le cadre d'un autre module («Méthodes et épistémologie») nos étudiants suivent des cours d'histoire des idées linguistiques dont les contenus sont plus détaillés et plus particuliers¹: entre autres, il pourrait y avoir un cours semestriel sur l'École sémiotique de Tartu, sur les slavophiles, sur la linguistique soviétique des années 1920-1930, etc. Ainsi, notre panorama de l'histoire des idées linguistiques au niveau du Baccalauréat prépare les étudiants-slavisants à ces enseignements ultérieurs qui sont plus détaillés. Durant une année académique (2 heures hebdomadaires pendant 28 semaines, moins 2 semaines consacrées aux tests de fin de semestre) il faut présenter aux étudiants les grandes lignes des réflexions sur les langues et sur le langage depuis les «traditions linguistiques» les plus anciennes et jusqu'aux années 1960-1980 (cf. l'Annexe): même si certains courants et directions linguistiques postérieurs à cette époque ne révèlent pas non plus de la «modernité frappante» et présentent eux aussi de l'intérêt plutôt pour les historiens des idées linguistiques que pour les linguistes, la fin de l'année académique nous oblige à nous arrêter là. Ainsi, durant une période de temps relativement courte – vu les objectifs posés – les étudiants doivent assimiler un matériau très riche, ce qui suppose non seulement leur participation active aux cours, mais aussi un travail important à la maison (entre autres, beaucoup de lecture, et pas toujours dans leurs langues maternelles).

L'utilisation du matériau littéraire au cours d'histoire des idées linguistiques non seulement permet à l'enseignant de captiver l'attention des

¹ Soulignons ici aussi la tendance récente dans notre Section d'organiser ces cours à cheval entre les chairs de linguistique et de littérature.

étudiants et de garder leur intérêt durant une bonne partie de l'année (pour l'instant, plus d'un quart de nos cours sont «assurés» par des appuis «littéraires», cf. l'Annexe). En se préparant pour les cours, les étudiants travaillent visiblement avec plus de zèle à la maison si l'analyse des textes linguistiques (qu'ils considèrent parfois «trop secs») alterne avec la lecture de la littérature. L'intérêt des étudiants pour l'enseignement de ce type semble être confirmé par le fait que, libres de choisir eux-mêmes plusieurs sujets d'examens, ils choisissent pratiquement toujours les sujets qui leur ont été enseignés avec l'appui de la littérature.

2. TECHNIQUES ET OUTILS PARTICULIERS DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DES IDÉES À TRAVERS LA LITTÉRATURE

Dans cette partie de l'article, nous distinguerons quelques techniques et outils de l'enseignement de l'histoire des idées linguistiques à travers le prisme de la littérature. Nous les illustrerons avec l'exemple de trois œuvres littéraires créées à différentes époques, dans différents pays et dans différentes langues: il s'agit de la nouvelle de P. Mérimée «Lokis» (1869)², de la pièce de B. Shaw *Pygmalion* (1916)³ et du roman de V. Kaverine *Le faiseur de scandales ou les soirées de l'île Vassilevski* (1928)⁴.

2.1. IDENTIFIER LES PROTOTYPES LES PLUS ÉVIDENTS DES PERSONNAGES-LINGUISTES

Dans toutes ces trois œuvres littéraires, parmi les personnages principaux il y a des linguistes. Ce sont:

— (dans la nouvelle de Mérimée) le professeur de linguistique comparée Wittembach qui va en Lituanie dans le but d'étudier «la langue» «*jomaït-que*, vulgairement appelée *jmoude*»⁵;

² Ici et plus loin, pour toutes les trois œuvres littéraires nous indiquons entre parenthèses l'année de la première publication de ces textes.

³ La pièce de Shaw a été écrite quelques années auparavant (en 1912), mais c'est en 1916 qu'elle a été pour la première fois publiée avec une préface sur un professeur de phonétique, ce qui est important pour notre travail.

⁴ Une étude détaillée de la «linguistique aux yeux de l'écrivain» dans la nouvelle de Mérimée est présentée dans notre article Velmezova 2010a; la linguistique dans *Pygmalion* est analysée dans un chapitre du livre de B. Collins et I.M. Mees sur le «véritable professeur Higgins» (Collins, Mees 1999, p. 97-103), sur lequel nous nous appuyons dans ce travail. Enfin, nous analysons en détail la «composante linguistique» du roman de Kaverine dans nos travaux Velmezova 2010b et 2011b.

⁵ Mérimée 1869 [1978, p. 1050; l'auteur souligne]. Aujourd'hui on parle du *dialecte* (du lituanien), et non pas de la *langue* jomaïtque (cf. par exemple Bulygina 1990).

— (dans la pièce de Shaw) le professeur de phonétique Henry Higgins qui apprend, avec beaucoup de succès, le «bon anglais» à la fleuriste peu cultivée Eliza Doolittle;

— (dans le roman de Kaverine) le professeur de l'Université de Leningrad Boris Pavlovič Dragomanov, polyglotte et linguiste théoricien qui travaille dans plusieurs domaines de la linguistique à la fois.

Tous ces personnages avaient des prototypes «évidents» – dans le sens soit que leurs noms ont été communiqués par les écrivains eux-mêmes, soit qu'il était (et il l'est toujours) facile de les «deviner» dans les personnages correspondants. L'une des premières tâches de nos étudiants (qui, d'abord, lisent les textes des œuvres littéraires à la maison) consiste à identifier ces linguistes. Dans nos trois cas ce sont, respectivement,

— August Schleicher (1821-1868)⁶, l'un des fondateurs les mieux connus du courant naturaliste en linguistique;

— le phonéticien Henry Sweet (1845-1912)⁷;

— l'un des théoriciens et des participants les plus actifs de l'époque de l'«édification linguistique» en URSS Evgenij Dmitrievič Polivanov (1891-1938)⁸.

Pendant les cours, le manque de temps nous oblige à nous passer d'une comparaison détaillée des biographies de ces linguistes et des personnages littéraires correspondants. Habituellement les étudiants ne retiennent qu'une seule régularité: dans les trois œuvres littéraires sont représentés des linguistes qui sont loin des choses de ce monde. Leur mode de vie leur est plus ou moins indifférent, ainsi que les plaisirs et les divertissements mondains. À part leur discipline préférée – la linguistique – rien ne les touche et rien ne les intéresse. Dans les trois cas, ce n'est qu'une exagération parfois grotesque, car, en réalité, les trois linguistes pris pour modèle étaient plus proches de la vie de tous les jours⁹. (Or, une telle tendance semble être propre à la représentation, dans les œuvres littéraires, des chercheurs en général, et pas seulement des linguistes.) De plus, discuter des biographies des linguistes réels en les comparant à la description des détails de vie et du comportement des personnages littéraires correspondants ne nous semble pas particulièrement important: en tant que prototypes, ces linguistes ne nous intéressent que du point de vue de la présentation, dans les œuvres littéraires, de leurs travaux, de leurs idées ou simplement de leurs intérêts professionnels particuliers. Ce n'est que dans ce sens – celui de la transposition des théories linguistiques de tel ou tel linguiste dans des textes littéraires – que nous discuterons des *prototypes*, en limitant ainsi cette dernière notion de façon non négligeable (sinon le cercle des person-

⁶ Cf. par exemple Mixajlov 1978, p. 344.

⁷ Cf. la préface à *Pygmalion* de Shaw et les commentaires de Collins et Mees (Collins, Mees 1999, p. 97-98 et suiv.).

⁸ Ivanov 1957, p. 73; Kaverine, cité d'après Larcev 1988, p. 15.

⁹ Même si on pourrait distinguer différents degrés de cette «proximité» – il suffit de rappeler un ascétisme hors du commun de Polivanov, mentionné plusieurs fois, entre autres, par son biographe V.G. Larcev (Larcev 1988, p. 182-183, etc.).

nes réelles dont les traits de caractère ou de comportement ont été reflétés dans les personnages littéraires pourrait être élargi, en principe, jusqu'à l'infini, sans être nécessairement limité par le milieu professionnel des linguistes).

2.2. RECONNAÎTRE LES COURANTS LINGUISTIQUES REFLÉTÉS DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Une autre tâche des étudiants consiste à reconnaître les courants linguistiques qui sont présentés dans les œuvres littéraires: en général, pour être reflétés dans la littérature, les théories linguistiques correspondantes devaient être très importantes et influentes pour leur(s) époque(s).

Dans la nouvelle «Lokis», c'est le courant dit naturaliste en linguistique et, dans le cadre de ce courant, la recherche des lois de l'évolution du langage humain en général, ainsi que des langues particulières. Dans les réflexions linguistiques du professeur Wittembach on trouve le mot *loi* plusieurs fois: il mentionne «la loi mystérieuse d'après laquelle les verbes slaves prennent un sens futur en se combinant avec une préposition»¹⁰ et parle de «la loi de transformation du sanscrit au lituanien»¹¹. Pendant le XIX^{ème} siècle, le mot *loi* était l'un des mots-clés de la linguistique historique et comparée en général. A. Schleicher, le prototype évident de Wittembach, voyait l'une des tâches principales de la linguistique dans la découverte des lois des changements des langues¹². C'est de la biologie que Schleicher – un ardent partisan du darwinisme – transpose la notion de *loi* en linguistique:

«Darwin et ses prédécesseurs ont maintenant fait un pas de plus que les autres zoologistes et botanistes: non-seulement [*sic.* – *E.V.*] les individus vivent, mais aussi les espèces et les races; [...] elles aussi sont soumises à des transformations continues d'après des lois déterminées. [...] Maintenant, ce que Darwin admet pour les espèces animales et végétales, vaut aussi, du moins dans les traits essentiels, pour les organismes des langues»¹³.

L'intérêt même de Wittembach – et de Schleicher – pour la Lituanie et pour la description des dialectes lituaniens s'explique par une autre métaphore biologique de Schleicher transposée en linguistique. Passionné par l'étude des plantes, il comparait les linguistes aux botanistes et les philologues – aux jardiniers. Si les philologues ne s'intéressent qu'à des langues ayant une riche tradition littéraire (tout comme les jardiniers ne s'intéressent qu'à des plantes cultivées), pour les linguistes sont intéressantes toutes les langues, sans exception (aussi bien les langues écrites avec de la littérature que

¹⁰ Mérimée 1869 [1978, p. 1081].

¹¹ *Ibid.*, p. 1090; cf. plus loin sur une telle interprétation du sanscrit.

¹² Schleicher 1861 [1871, p. 4].

¹³ Schleicher 1863 [1868, p. 6-7].

les langues sans écriture) – comme toutes les plantes, y compris les plantes sauvages, présentent de l'intérêt pour les botanistes¹⁴. Schleicher lui-même s'intéressait aux dialectes lituaniens et il a passé un certain temps en Lituanie pour recueillir du matériel pour sa grammaire et pour son dictionnaire lituaniens¹⁵. Le travail sur les dialectes lituaniens attirait Schleicher, entre autres, par la possibilité d'appliquer les méthodes historico-comparées à l'étude du matériel non littéraire, non codifié. Comme nous le savons déjà, dans la nouvelle de Mérimée, Wittembach va aussi en Lituanie dans le but de composer un dictionnaire jmoûde:

«[...] je me rendis à Kowno ("Kaunas"), avec l'intention de recueillir tous les monuments linguistiques imprimés ou manuscrits en langue jmoûde que je pourrais me procurer, sans négliger, bien entendu, les poésies populaires, "daïnos", les récits ou légendes, "pasakos", qui me fourniraient des documents pour un vocabulaire jmoûtique [...]»¹⁶.

Si dans la nouvelle «Lokis» est présentée l'époque de la linguistique naturaliste, la pièce *Pygmalion* nous transpose dans un tout autre temps de l'histoire des idées linguistiques. Pour de nombreux linguistes, le début du XX^{ème} siècle était l'âge d'or du positivisme, de l'amour pour les faits particuliers et de l'antipathie pour les thèses sans preuves. C'était l'époque de l'essor de la dialectologie (aussi bien géographique que sociale), ainsi que – en partie, en rapport avec les recherches dialectologiques – de la phonétique expérimentale. Parfois on considère également cette époque comme celle d'une *crise* en linguistique¹⁷, car, entre autres, les objets principaux des recherches linguistiques – les langues – semblaient «disparaître» sous les yeux des linguistes abasourdis. L'invention d'appareils phonétiques des plus en plus sophistiqués montrait que tous les gens parlaient de façons différentes, que dans le monde entier il n'y avait pas deux personnes dont la prononciation fût complètement identique – et il s'en suivait que seul le langage individuel pouvait constituer un objet de recherche linguistique, tandis que les langues des groupes, des peuples et des nations n'existaient pas. La solution du problème, la sortie de la crise n'a été trouvée que plus tard, dans les années 1920-1930, avec l'apparition de la phonologie, tandis qu'au début du XX^{ème} siècle, les linguistes aspiraient à inventer, enfin, un appareil capable d'enregistrer les nuances les plus fines de la prononciation. Cette situation est reflétée dans *Pygmalion*. Déjà dans la préface de la pièce, H. Sweet est mentionné comme le meilleur phonéticien de son temps¹⁸.

D'autre part, à cette époque, les phonéticiens proposaient de mettre leurs savoirs au service de l'amélioration de l'orthographe anglaise, bien

¹⁴ Schleicher 1869 [1973, p. 121 et suiv.].

¹⁵ Schleicher 1856-1857.

¹⁶ Mérimée 1869 [1978, p. 1050].

¹⁷ Cf. Velmezova 2007, p. 65-73.

¹⁸ Cf. les commentaires de Collins et Mees à ce propos (Collins, Mees 1999, p. 98 et suiv.).

connue pour son caractère conservateur. Dans la pièce de Shaw, le professeur Higgins se présente de la façon suivante: «[Je suis] Henry Higgins, l'auteur de l'*Alphabet universel de Higgins*»¹⁹. Une fois de plus, Shaw s'inspire de l'exemple de Sweet. Comme ce dernier l'a écrit à la fin des années 1870,

«[l]a nécessité d'une réforme de l'orthographe [(t)he absolute necessity of phonetic reform] est reconnue aujourd'hui pratiquement par tout le monde. [...] Comment améliorer l'alphabet existant pour que les sons de la langue anglaise soient mieux représentés à l'écrit?»²⁰

Néanmoins – à en juger par les exemples des «améliorations» de ce type qu'on trouve dans ce même travail de Sweet et qui ont également rapport aux problèmes de la transcription phonétique, – il n'est pas étonnant que la mère du professeur Higgins, Madame Higgins, lui dise la chose suivante:

«Je suis désolée. Mais je n'arrive pas à m'en sortir avec tes voyelles. Et bien que j'aime recevoir tes jolies cartes postales écrites dans ta "sténographie brevetée", je dois toujours en lire la traduction dans la copie en caractères ordinaires que tu m'adresses en même temps avec tant de prévenance»²¹.

Enfin, le roman de Kaverine *Le faiseur de scandales ou les soirées de l'île Vassilevski* nous montre l'Union soviétique à l'époque de l'édification linguistique intense de la fin des années 1920, quand la «technologie linguistique» de G.O. Vinokur faisait parler d'elle²²: elle supposait la possibilité d'appliquer des connaissances linguistiques à la résolution des tâches pratiques. La linguistique devait être utile – comme, d'ailleurs, toutes les autres disciplines. Ainsi il n'est pas étonnant que Dragomanov prépare la communication «De la rationalisation de la production verbale» dans laquelle, comme s'il parodiait la «technologie linguistique», il se révolte contre le caractère prétendument non organisé et homogène de la «production verbale» dans la société, en proposant «d'instaurer une division normative de ces discours en groupes ["d'après les indices professionnelles", "d'après des critères sociaux", etc.]²³ et d'assurer cette division par une loi»²⁴. D'après Dragomanov, «[à] cause de la non-organisation de son activité verbale, il [l'homme. – E.V.] met en jeu, pour objectiver sa conscience, beaucoup d'énergie superflue, qu'il conviendrait d'utiliser dans une autre

¹⁹ Shaw 1916 [2010, p. 20].

²⁰ Sweet 1877 [1971, p. 204, 207].

²¹ Shaw 1916 [2010, p. 71].

²² Cf. Vinokur 1925.

²³ Kaverine 1928 [1974, p. 281]. – E.V.

²⁴ *Ibid.*

voie»²⁵, et c'est la raison pour laquelle il propose de transmettre son projet «pour examen à la commission énergétique correspondante»²⁶.

Le style «rationalisateur» de l'époque y est reproduit de façon juste. À part cela, en général, dans les années 1920, le sujet de l'économie de l'énergie était très important en URSS – entre autres, pour la linguistique soviétique²⁷. Et même si la communication de Dragomanov était une moquerie outrageuse à ses collègues, le prototype principal de ce personnage, Polivanov, accordait lui aussi une grande importance à l'activité linguistique appliquée (et non seulement théorique). L'un des traits distinctifs de la jeune linguistique soviétique consistait, pour Polivanov, dans la participation efficace des linguistes aux activités pratiques – ce que la vie même semblait exiger à cette époque²⁸.

Les intérêts linguistiques «appliqués» de Dragomanov et de Polivanov coïncident en grande partie. Limitons-nous ici à deux domaines où ils pouvaient appliquer leurs connaissances linguistiques à la pratique. Tout d'abord, c'est la création d'alphabets pour les peuples soviétiques qui, à cette époque, n'avaient pas encore d'écriture. Comme Dragomanov l'avoue, «[j]'ai décidé de convertir tout l'Ouzbékistan à l'alphabet latin. Je réussirai peut-être à leur constituer une littérature correcte»²⁹. L'important travail de Polivanov sur la latinisation de l'ouzbek, ainsi que son rôle considérable dans le processus de l'édification linguistique en URSS en général (il a également travaillé sur la création des alphabets pour plusieurs autres langues) sont bien connus aujourd'hui et ont déjà été analysés en détail par les historiens des idées³⁰.

Un autre aspect de l'activité linguistique appliquée de Dragomanov / Polivanov est lié à l'enseignement du russe langue étrangère. Le roman de Kaverine s'achève par l'image d'un Dragomanov pédagogue: «Dragomanov [...] ne dort pas. Il a en face de lui cinq Chinois réfugiés politiques. Il leur apprend le russe»³¹. Dans l'ensemble des travaux de Polivanov, les recherches consacrées à l'enseignement du russe langue étrangère occupent une place importante – d'autant plus que dans ses études dans ce domaine, il s'appuyait souvent sur ses riches expériences pratiques entamées dès les années 1910³². Leur importance consistait non seulement dans leur valeur pédagogique proprement dite: parfois les expériences pra-

²⁵ *Ibid.*, p. 283.

²⁶ *Ibid.*, p. 284.

²⁷ C'est ainsi que, à cette époque, N.F. Jakovlev a proposé de s'appuyer sur les mathématiques pour créer les alphabets pour les langues des peuples soviétiques qui n'avaient pas d'écriture. Dans son célèbre article de 1928, il parle de l'élaboration d'un «alphabet le plus économe (quant à son nombre de lettres)» (Jakovlev 1928, p. 127 et 131), ainsi que du «problème de l'économie des lettres dans l'alphabet» (*ibid.*, p. 131), etc.

²⁸ Polivanov 1931, p. 6, etc.

²⁹ Kaverine 1928 [1974, p. 322].

³⁰ Entre autres, in Larcev 1988 (cf. Velmezova 2011b).

³¹ Kaverine 1928 [1974, p. 331].

³² Sur les principes pédagogiques de Polivanov, cf. notre article Velmezova 2011a.

tiques de Polivanov dans le domaine de l'enseignement contribuaient également à l'évolution de ses points de vue théoriques. Entre autres, c'est déjà dans la première moitié des années 1920 que Polivanov arrive à l'idée du crible phonologique que notre langue maternelle nous impose et à travers lequel nous percevons les sons de tous les autres idiomes, idée qui sera présente, plus tard, dans les *Principes de phonologie* de N.S. Trubeckoj et qui constituera une partie importante de sa théorie³³. Ainsi, grâce notamment à ses expériences pédagogiques, Polivanov arrive à la phonologie dont l'âge d'or commence déjà après sa mort tragique en 1938³⁴.

2.3. TROUVER DE LA «LINGUISTIQUE LITTÉRAIRE» MISE DANS LA BOUCHE DE PERSONNAGES NON LINGUISTES

Comme nous l'avons déjà indiqué dans le point précédent, pour pénétrer dans une œuvre littéraire, les théories linguistiques en général devaient être très influentes et importantes pour leurs époques. Cela explique probablement le fait que, dans toutes les œuvres littéraires correspondantes, des réflexions linguistiques sont également mises dans la bouche des autres personnages – et les étudiants sont invités à trouver ces idées dans les textes.

Il semble tout à fait «naturel» aux étudiants d'attendre des réflexions linguistiques des collègues linguistes de Dragomanov dans le roman de Kaverine. Dans *Pygmalion*, les quelques jugements ayant rapport aux problèmes linguistiques ne semblent pas déplacés dans la bouche du colonel Pickering, «l'auteur du *Sanskrit parlé*»³⁵. Par contre, en ce qui concerne la nouvelle de Mérimée, même les personnages très éloignés du milieu académique et universitaire s'intéressent à la linguistique. Ainsi, d'après Wittembach, «Mme Dowghiello», la tante de Julienne Iwinska, «lisait beaucoup nos revues allemandes, et avait des notions très saines sur la linguistique»³⁶. Le comte Michel Szémioth «blâmait la manière dont les Allemands ont imprimé le lituanien» en évoquant quelques particularités de l'alphabet allemand qui «ne convenait pas» au lituanien; il rapportait aussi les histoires «linguistiques» qu'«Alexandre de Humboldt» aurait raconté à son père³⁷. Le général russe Véliaminof donne à Wittembach «des détails très intéressants sur les langues qui se parlent dans le Caucase» et qui appartiennent à des familles linguistiques différentes³⁸.

³³ Troubetzkoy 1939 [1957, p. 54].

³⁴ Cf. Velmezova 2011a.

³⁵ Shaw 1916 [2010, p. 20].

³⁶ Mérimée 1869 [1978, p. 1072].

³⁷ *Ibid.*, p. 1060.

³⁸ *Ibid.*, p. 1074.

2.4. DÉCOUVRIR LES NOMS DES LINGUISTES-PROTOTYPES MOINS ÉVIDENTS

Si tous nos personnages-linguistes ont des prototypes «évidents», ils en possèdent également d'autres, qui le sont moins³⁹. Cela est facile à expliquer: même si parfois, dans l'histoire des idées, une époque particulière est associée à un seul nom, en réalité aucun courant linguistique important ne peut jamais être réduit aux travaux d'un seul linguiste. Dans les trois œuvres littéraires que nous analysons, les prototypes moins évidents des personnages-linguistes sont:

- Max Müller (1823-1900) («Lokis»);
- Daniel Jones (1881-1967) (*Pygmalion*);
- Nikolaj Jakovlevič Marr (1864/1865-1934) (*Le faiseur de scandales ou les soirées de l'île Vassilevski*).

Comment aider les étudiants à le comprendre?

Dans la nouvelle «Lokis», le professeur Wittembach reçoit en cadeau du comte Szémioth «le fameux *Catechismus Samogiticus* du père Lawick»⁴⁰. D'après J. Mallion et P. Salomon,

«[i]l semble que cet ouvrage soit une invention de Mérimée qui s'est peut-être souvenu [...] d'une phrase de Max Müller [ce dernier se référait d'ailleurs à Schleicher. – E.V.]: "Le plus ancien monument écrit du lithuanien est un petit catéchisme composé en 1547" (*La Science du langage*, Paris, 1867, p. 247)»⁴¹.

Ensuite, Wittembach se chagrine en évoquant le sujet de la «mort» des langues et il dit la chose suivante: «La dernière personne qui savait le cornique est morte l'autre jour»⁴². Aussi bien Müller mentionne la dernière personne qui parlait cette langue: «[...] la dernière vieille femme qui parlait le cornique (et à la mémoire de laquelle il est maintenant question d'élever un tombeau) représentait à elle seule l'ancienne langue de la Cornouaille»⁴³.

En insistant sur le caractère très ancien du lituanien, Wittembach suppose que le jomaïtique «se rapproche du sanskrit encore plus peut-être que le haut-lituanien»⁴⁴ et,

«[e]n rapprochant à tort le samogitien⁴⁵ du sanskrit, Mérimée s'inspire [de nouveau] de Max Müller [...]: "Dans le parler actuel du paysan lituanien, nous

³⁹ Conformément à ce que nous avons dit plus haut au sujet de la nécessité de limiter le contenu de la notion de *prototype* en discutant de la linguistique dans la littérature (cf. le point 2.1), une fois de plus, précisons qu'il s'agit des prototypes dans le sens purement linguistique: des chercheurs réels dont les idées ou les citations ont pénétré dans la littérature.

⁴⁰ Mérimée 1869 [1978, p. 1050].

⁴¹ Mallion, Salomon 1978, p. 1632.

⁴² Mérimée 1869 [1978, p. 1059].

⁴³ Müller 1861 [1867, p. 87].

⁴⁴ Mérimée 1869 [1978, p. 1050].

trouvons quelques formes grammaticales plus primitives et qui avoisinent plus le sanscrit que les formes corrélatives en grec et en latin»⁴⁶.

Même si, dans les années 1860, les linguistes professionnels européens pouvaient à peine confondre le sanscrit avec la langue-mère de la famille indo-européenne, en lisant les travaux de Müller, Mérimée pouvait avoir l'impression qu'il s'agissait, chez celui-là, de mettre un signe d'égalité entre les deux. À ce propos Mérimée, sans être linguiste, écrira par la suite la chose suivante dans une de ses lettres: «Je crains fort [...] que Max Müller n'ait tort. J'aurais dû me méfier de lui, car il place le basque parmi les langues aryennes»⁴⁷.

Ainsi, Mérimée s'est visiblement appuyé sur les cours linguistiques de Müller en travaillant sur la nouvelle «Lokis», et c'est la linguistique de Müller qui est également présentée dans les réflexions du professeur Wittembach.

En ce qui concerne la pièce *Pygmalion*, voici un extrait du dialogue du colonel Pickering avec le professeur Higgins:

[Pickering]: «J'étais plutôt content de moi, pour être capable de prononcer vingt-quatre sons de voyelles différentes; mais vos cent trente, cela me dépasse. Je n'arrive pas à percevoir la moindre différence entre la plupart d'entre elles». [Higgins]: «Oh, ça vient avec la pratique. Au début, on ne perçoit pas de différence. Mais, à force d'écouter, vous vous apercevez soudain qu'elles diffèrent l'une de l'autre autant que A diffère de B»⁴⁸.

C'est une référence, dans la littérature, à la technique de «l'entraînement de l'ouïe phonétique» [*ear training technics*], élaborée au début du XX^{ème} siècle par D. Jones⁴⁹. À l'instar du professeur Higgins dans *Pygmalion*, Jones donnait des cours pratiques de la correction de la prononciation⁵⁰.

De plus, le dialogue même entre Pickering et Higgins a lieu dans le bureau de ce dernier où se trouvent quelques appareils et instruments phonétiques:

⁴⁵ Le jomaitique est présenté par Wittembach comme le «samogitien», c'est-à-dire, comme une «langue» parlée en Samogitie (*ibid.*), qui «était une contrée de la Lituanie située à l'ouest de celle-ci sur les bords de la mer Baltique» (Mallion, Salomon 1978, p. 1631). – E.V.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 1631. Cf. aussi (dans le point 2.2) la thèse concernant la «transformation du sanscrit en lituanien» (Mérimée 1869 [1978, p. 1090]).

⁴⁷ Mérimée 1822-1870 [1941-1964, vol. XVI, p. 440] (lettre à A. Przewdziecki datant du 25 mai 1867). En ce qui concerne l'adjectif *aryen*, au XIX^{ème} siècle les linguistes désignaient ainsi le plus souvent soit le groupe indo-iranien de la famille indo-européenne, soit (comme dans le cas de Müller) – la famille indo-européenne en général.

⁴⁸ Shaw 1916 [2010, p. 26-27].

⁴⁹ Collins, Mees 1999, p. 99.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 103.

«Du même côté, une table-bureau, où se trouvent un phonographe, un laryngoscope, une batterie de petits tuyaux d'orgue avec un soufflet, une série de verres de lampe pour flammes hautes avec brûleurs reliés par un tuyau de caoutchouc à une prise de gaz sortant du mur, plusieurs diapasons de tailles diverses, une reproduction grandeur nature d'une coupe médiane de tête humaine montrant les organes vocaux, et une boîte contenant une réserve de cylindres de cire pour le phonographe»⁵¹.

C'est une description de l'intérieur modeste d'un petit laboratoire phonétique de Jones dans le Collège universitaire [*University College*] à Londres: en composant *Pygmalion*, Shaw l'a visité pour y faire des esquisses⁵².

De la même façon, les réflexions linguistiques du professeur Dragomanov dans le roman de Kaverine ne renvoient pas qu'à des recherches de Polivanov – ce que nous verrons dans la sous-partie suivante de notre travail, en y proposant encore un type d'exercices à faire avec les étudiants.

2.5. TROUVER LES CITATIONS DE TRAVAUX LINGUISTIQUES TRANSPOSÉES DANS LE TEXTE LITTÉRAIRE

Un exercice particulier suppose la recherche des citations de travaux linguistiques transposées dans la littérature. En guise d'exemple, référons-nous à un extrait du cours universitaire de linguistique générale de Dragomanov, dans le roman de Kaverine:

«[Dragomanov. – E.V.] [...] dessina au tableau une pyramide. Puis il expliqua que, partant de la base large qui contenait en germe une multitude de langues, le discours humain tendait, en passant par toute une série de transformations typologiques, vers la langue unique. Il représenta à côté la théorie indo-européenne, avec sa langue-source unique sous la forme d'une pyramide reposant sur le sommet avec la base en l'air»⁵³.

En général, dans ce fragment sont reflétées les discussions au sujet du caractère convergent – ou, au contraire, divergent – de l'évolution des langues, très fréquentes dans la linguistique soviétique dans les années 1920. Le partisan le plus actif du modèle de l'évolution par convergence fut N.Ja. Marr, et c'est une citation de ce dernier que Kaverine a transposée dans son roman – ce que les étudiants sont invités à «découvrir», en comparant le texte du *Faiseur de scandales* avec l'article correspondant de Marr, «Sur la théorie japhétique» (1924):

⁵¹ Shaw 1916 [2010, p. 25].

⁵² Collins, Mees 1999, p. 100.

⁵³ Kaverine 1928 [1974, p. 51].

«D'après la linguistique japhétique⁵⁴, la naissance, la croissance et l'achèvement [...] final du langage humain pourraient être représentés par une pyramide reposant sur la base. De cette base large, c'est-à-dire, de l'état proto-langagier, dans de nombreuses langues-embryons molluscoïdes, le langage humain aspire, en passant par une série de transformations typologiques, vers le sommet, c'est-à-dire, vers une seule et unique langue dans le monde. Pour la linguistique indo-européenne, avec sa seule et unique proto-langue, la paléontologie se réduit à la pyramide reposant sur le sommet, avec une base en l'air»⁵⁵.

Ce type de travail suppose une lecture très attentive des textes linguistiques et littéraires par les étudiants, en favorisant leur attention sur de petits détails. Parmi toutes nos trois œuvres littéraires, le roman de Kaverine est le plus facile à étudier de ce point de vue, car la linguistique n'y est pas seulement «éparpillée» dans tout le texte, mais elle est présentée, de façon «concentrée», dans deux grands «morceaux linguistiques» du roman.

2.6. DE L'HISTOIRE DES THÉORIES LINGUISTIQUES VERS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

Mentionné ci-dessus, le cours universitaire de Dragomanov constitue probablement la meilleure illustration littéraire des théories linguistiques élaborées durant les dernières années de la vie de Marr. Nous demandons aux étudiants d'essayer de le «prouver», en s'appuyant sur plusieurs thèses de la «nouvelle théorie du langage» qu'ils trouvent dans le cours de Dragomanov⁵⁶.

À part la célèbre thèse marriste (analysée dans le point 2.5) sur le caractère convergent de l'évolution des langues⁵⁷, il s'agit, par exemple, de la critique de «la théorie de l'indo-européen»⁵⁸, c'est-à-dire de la linguistique historique et comparée qui s'était constituée à partir du début du XIX^{ème} siècle sur la base de l'analyse des langues rattachées à la famille indo-

⁵⁴ C'est ainsi que Marr désignait parfois sa doctrine linguistique. Or, pour les historiens des idées, la «théorie japhétique» renvoie plutôt à une étape particulière de l'activité linguistique de Marr, qui précède celle de sa «nouvelle théorie du langage» (cf. Velmezova 2007, p. 49-53), cf. aussi plus loin, entre autres, la note 56. – E.V.

⁵⁵ Marr 1933-1937, vol. III, p. 31.

⁵⁶ Constituée vers 1923-1924, la «nouvelle théorie du langage» changea peu jusqu'à la mort de Marr en 1934 (soulignons seulement le fait que, avec le temps, les contradictions deviennent de plus en plus évidentes dans les théories de Marr, cf. Velmezova 2007, p. 50 et suiv.). Cela nous permet de faire abstraction de la chronologie interne du marrisme et de nous référer dans cet article, entre autres, à des travaux de Marr qui ont été composés après la publication du *Faiseur de scandales*. De la même façon, nous nous référons ici à des travaux de Polivanov publiés après 1928: Polivanov pouvait exposer les thèses correspondantes avant, d'autant plus qu'il partageait toujours généreusement ses idées avec ses élèves, y compris avec Kaverine.

⁵⁷ À la différence de Marr, en parlant de l'évolution des langues, Polivanov ne faisait que compléter la divergence par la convergence, sans entièrement remplacer l'une par l'autre (cf. par exemple Polivanov 1933, p. 11).

⁵⁸ Kaverine 1928 [1974, p. 50].

européenne avant tout. À «la théorie de l'indo-européen», Dragomanov propose d'opposer «un autre système, qui essaierait de remonter à un état du langage humain antérieur à l'indo-européen et proche de ses premières sources»⁵⁹, tandis que l'intérêt pour les origines du langage humain, pour la «préhistoire langagière», est habituellement considéré par les historiens des idées comme une composante importante de la «nouvelle théorie du langage»⁶⁰: d'après Marr, «aucune linguistique n'est possible sans intérêt pour les origines du langage»⁶¹.

Comme dans les travaux de Marr, nous trouvons dans le cours de Dragomanov la thèse sur la possibilité de réduire le langage «originel» de l'humanité à un nombre limité de complexes sonores⁶² – même si, sur cette question, Marr voulait être plus précis que Dragomanov et indiquait un nombre exact pour ces complexes, tandis que Dragomanov ne donnait aucun chiffre. Le plus souvent, Marr en distinguait quatre (*sal, jon, ber, roš*)⁶³.

Une autre particularité du cours de Dragomanov qui rappelle le marxisme est la thèse sur l'évolution du langage par stades: le professeur

«[...] avait l'audace d'avancer que les types de langues existants devaient être considérés comme la forme que prenait le travail de l'homme à chaque étape de son développement. La construction par racines, la construction agglutinante et la construction flexionnelle étaient dans son esprit trois étapes chronologiques du développement de la conscience linguistique de l'homme»⁶⁴.

Pour Marr, ce caractère de l'évolution du langage dépendait du développement socio-économique de la société, par l'intermédiaire de la pensée⁶⁵. Le remplacement de la notion de *famille de langues* par celle de *stade dans l'évolution langagière* constituait un moment important de la transformation de la «théorie japhétique» de Marr en «nouvelle théorie du langage». Si, dans son cours, Dragomanov parle des «trois étapes chronologiques du développement de la conscience linguistique de l'homme», Marr aussi distinguait parfois trois stades dans l'évolution du langage⁶⁶.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Cf. Velmezova 2007, p. 50.

⁶¹ Marr 1933-1937, vol. II, p. 35. En même temps, le modèle principal de Dragomanov – Polivanov – ne considérait même pas les études «préhistoriques» en linguistique comme une «science» («Stenogramma» 1929 [1991, p. 538]).

⁶² Cf. Velmezova 2007, p. 50.

⁶³ Cf. par exemple Marr 1933-1937, vol. III, p. 225-226. En revanche, Polivanov a critiqué cette théorie sans indulgence («Stenogramma» 1929 [1991, p. 519 et suiv.]).

⁶⁴ Kaverine 1928 [1974, p. 50-51].

⁶⁵ Marr 1933-1937, vol. III, p. 70; cf. aussi Velmezova 2007, p. 50, 135 et suiv.

⁶⁶ Cf. par exemple Marr 1933-1937, vol. III, p. 71; sur l'évolution de la doctrine marriste à la lumière du problème du développement du langage par stades, cf. Thomas 1957, Chapitre VI. Polivanov aspirait également à découvrir les raisons des changements linguistiques et à établir les lois générales de l'évolution du langage, en étant persuadé que, en général, les linguistes devaient travailler dans cette direction (cf. entre autres Polivanov 1928 [1991, p. 17 et suiv.]). Or, dans ses explications nous ne trouvons guère de schématisme droit et simpliste à la Marr.

Ainsi, l'analyse du cours de linguistique générale de Dragomanov montre que, d'un point de vue linguistique, la correspondance «Dragomanov – Polivanov» y est largement déséquilibrée, et les étudiants sont invités à réfléchir sur les raisons de ce phénomène. Après avoir étudié la chronologie des événements majeurs de la linguistique soviétique de la fin des années 1920, ainsi que l'un des épisodes de l'histoire de la littérature soviétique, ils arrivent à en distinguer deux.

La première est d'ordre purement chronologique: le roman de Kaverine a été pour la première fois publié en 1928, tandis que la «lutte publique» de Polivanov contre le marrisme n'a commencé qu'en 1929. Par contre, avant cette lutte les rapports entre Marr et Polivanov étaient plutôt neutres, voire bienveillants, et les différences entre leurs théories ne semblaient probablement pas aussi importantes pour quelqu'un comme Kaverine.

Une autre explication de l'apparition d'un discours marriste chez un personnage dont le modèle principal s'est déclaré un jour ouvertement contre Marr (désignons cette explication comme «littéraire et biographique», en nous y arrêtant plus en détail) est liée à l'évolution professionnelle de Kaverine, à son passé d'écrivain qui «se reflétait» encore dans son présent, au moment de la création du roman *Le faiseur de scandales*. L'une des particularités du cours de Dragomanov consiste dans le fait qu'il y expose des théories qui semblent plus ou moins achevées mais qui ne reflètent pas la réalité: ce sont de pures fantaisies. En ce qui concerne Kaverine, au début des années 1920 il faisait partie du groupe littéraire des «Frères de Sérapion» dont les vues esthétiques supposaient, entre autres, la propagande du principe de l'immanence de l'art: «L'art est réel comme la vie même», écrivait L. Lunc, en 1922, dans le *Manifeste des Sérapion*⁶⁷, en appelant en même temps à la réalité aussi bien des personnages que des événements imaginés⁶⁸. À cette époque, Kaverine faisait partie des adeptes les plus ardents de Lunc⁶⁹; c'est pourquoi, on lui reprochait souvent le désir de «se cacher de la vie derrière les murs de sa chambre d'étudiant, encombrée par les livres d'histoire de la littérature»⁷⁰. En prenant acte de cette critique, Kaverine renonce au caractère imaginaire et fantastique de ses œuvres et passe, petit à petit, à la représentation de la vie réelle. C'est précisément *Le faiseur de scandales* qui marque la fin d'une étape intermédiaire de sa

En rapport avec le roman de Kaverine, mentionnons ici un seul aspect de son intérêt pour cette problématique: en considérant le langage comme un travail (cf. la thèse de Dragomanov pour qui la langue constituait une «forme que prenait le travail de l'homme à chaque étape de son développement» [Kaverine 1928 (1974, p. 51); nous soulignons]), Polivanov s'appuyait sur la théorie d'I.A. Baudouin de Courtenay qui supposait le remplacement des sons «difficiles» (à prononcer) par des sons plus «faciles» (Boduën de Kurtenè 1871 [1963, p. 58]). Cela nous permet de revenir encore à la nécessité, proclamée par Dragomanov, d'entreprendre des réformes pour assurer une importante économie de l'«énergie [humaine]».

⁶⁷ Lunc 1922, p. 31.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁶⁹ Kaverin 1964 [1991, p. 5]; cf. aussi Borisova 1963, p. 466-467.

⁷⁰ Kaverin 1954, p. 187.

carrière d'écrivain, Kaverine passant du «sérapionisme» au réalisme⁷¹. Néanmoins, en même temps, *Le faiseur de scandales* reflète encore le passé littéraire de Kaverine, son appartenance à la «fraternité» de ceux pour qui l'art était aussi réel que «la vie même». Premièrement, parce qu'un monde très spécifique y est représenté – celui des philologues professionnels: la deuxième partie du titre du roman – *Les soirées de l'île Vassilevski* – renvoie aux cours du soir à l'Université de Petrograd / Leningrad où Kaverine étudiait. Deuxièmement, parce que, comme nous l'avons vu, la théorie présentée dans l'un des deux grands passages «linguistiques» du roman⁷² ne correspond aucunement à la réalité. Ayant déjà surmonté, dans une grande mesure, le «sérapionisme» dans la représentation de la vie à l'époque de la création du roman, Kaverine restait encore un Frère de Sérapion en exposant les théories linguistiques dans cette œuvre. Ses choix professionnels étant déjà faits à la fin des années 1920, la linguistique, pour Kaverine, appartenait à jamais au passé, à une étape de sa vie où, obéissant presque aveuglément aux principes esthétiques proclamés par Lunc, le jeune écrivain croyait à la «réalité» des théories linguistiques fantastiques et imaginaires. Même si, derrière ce fantastique, ce sont de vrais linguistes et de vrais discours linguistiques des années 1920 qui apparaissent dans son roman.

Ainsi, en travaillant sur l'histoire des idées linguistiques, les étudiants sont parfois obligés de passer, en même temps, par l'histoire de la littérature, ce qui ne fait qu'enrichir leurs connaissances, y compris dans le domaine de la culture générale.

2.7. CORRIGER LES ÉCRIVAINS?

Enfin, un type d'exercices que les étudiants semblent particulièrement apprécier, consiste à corriger les «erreurs» des écrivains. À la fin de l'année académique, après avoir suivi la totalité de nos cours, les étudiants relisent les œuvres littéraires lues pendant les deux semestres, dans le but de trouver (et de corriger) les «erreurs linguistiques» dans les textes qu'ils connaissent déjà.

Dans la plupart de ces œuvres, comme dans nos trois textes, sont présentés les fragments des théories de plusieurs linguistes à la fois. Or, dans une certaine mesure, ces textes reflètent un intérêt évident pour la linguistique de leurs auteurs mêmes – de Mérimée, Shaw et Kaverine (ce dernier avait, à un moment donné, hésité entre les métiers de linguiste et d'écrivain). L'intérêt des écrivains eux-mêmes pour la linguistique explique le fait que, dans la plupart des cas, leurs jugements au sujet des langues et du langage sont corrects. Et si ces derniers contiennent parfois des erreurs (de notre point de vue actuel), certaines d'entre elles n'étaient pas considérées comme telles par un grand nombre de linguistes à l'époque de la créa-

⁷¹ Kaverin 1964 [1991, p. 11].

⁷² En réalité, dans les deux passages «linguistiques», à la fois (cf. Velmezova 2011b).

tion des textes – comme, par exemple, les théories marristes exposées dans le roman de Kaverine. D'autre part, après avoir trouvé ces erreurs, les étudiants peuvent constater que, souvent, il s'agit de fautes faites consciemment et qui s'expliquent par la logique même des œuvres littéraires analysées. En voici deux exemples, tirés de la nouvelle «Lokis».

D'après le professeur Wittembach, «la première traduction des saintes Écritures en langue lituanienne»⁷³ parut vers 1866 (si on suit la chronologie interne de la nouvelle⁷⁴), ce qui n'est pas vrai, bien sûr: en réalité, Mérimée «semble ignorer que la Bible avait été traduite en lituanien depuis longtemps, en particulier par Samuel Boguslas Chylinski (Londres, 1660), par Jean-Jacob Quandt en 1735, par L.J. Rhesa en 1816»⁷⁵. Ainsi Mérimée est «très en retard» par rapport à la réalité, mais il est probable qu'il fasse cette erreur consciemment: pour présenter la Lituanie comme une région sauvage, voire «primitive»⁷⁶, ainsi que pour trouver un prétexte qui permit d'y envoyer le professeur Wittembach.

Un autre exemple concerne la mort de la langue prussienne: si on suit toujours la logique de la nouvelle, Wittembach la date de 1836 environ: «Depuis une trentaine d'années, le *prussien* n'est plus qu'une langue morte»⁷⁷. Or, le prussien était mort déjà à la fin du XVII^{ème} – début du XVIII^{ème} siècle, ce que Mérimée ne pouvait pas ignorer, car Müller en parle dans ses cours linguistiques (cours que, comme nous l'avons vu, Mérimée avait dû utiliser en travaillant sur sa nouvelle): «L'ancien prussien, qui se rapprochait beaucoup du lituanien, s'est éteint au XVII^e siècle [...]»⁷⁸. Une fois de plus, il y a une erreur chez Mérimée, qui semble être faite consciemment, pour mieux insister sur le caractère tragique de la situation de la mort des langues.

3. EN GUISE DE CONCLUSION: DE LA PÉDAGOGIE VERS LA RECHERCHE. UN TEXTE DE LA LINGUISTIQUE DANS LA LITTÉRATURE

À part les avantages purement pédagogiques (exposés ci-dessus) que présente le travail lié à la découverte et à l'analyse des courants linguistiques dans la littérature, il a un intérêt en tant que tel: même si les écrivains ne

⁷³ Mérimée 1869 [1978, p. 1049].

⁷⁴ Le professeur Wittembach lit à ses auditeurs «toutes les notes de [...] [son] journal de 1866» (*ibid.*) où, tout de suite après le titre («Lokis») et l'épigraphie (un proverbe lituanien), on trouve les lignes suivantes: «Lorsque parut à Londres la première traduction des saintes Écritures en langue lituanienne, je publiai [...] un article [...]» (*ibid.*, p. 1049-1050).

⁷⁵ Mallion, Salomon 1978, p. 1631.

⁷⁶ Où, entre autres, il y a encore un mammoth qui «s'est conservé» dans la forêt (Mérimée 1869 [1978, p. 1068]), où «les bêtes vivent en communauté, ignorant l'empire de l'homme» (*ibid.*, p. 1069), etc.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 1059; l'auteur souligne.

⁷⁸ Müller 1861 [1867, p. 248].

transposent que très rarement la linguistique dans leurs œuvres, on pourrait y distinguer quelques régularités qui se répètent d'un livre à l'autre – ce que déjà notre analyse faite dans cet article permet de révéler.

Tout d'abord, ce ne sont que les théories linguistiques importantes et influentes pour leurs époques qui pénètrent dans les œuvres littéraires.

Ensuite, même si chaque linguiste-personnage littéraire a un modèle principal réel, dans la «linguistique» de chaque œuvre littéraire sont présentées les théories de plusieurs linguistes à la fois: il s'agit souvent d'un «discours linguistique synthétique» de telle ou telle époque.

Troisièmement, présentée dans une œuvre littéraire, la linguistique ne se limite pas aux idées linguistiques des linguistes-personnages principaux, mais, telle une mosaïque, elle est éparpillée dans le texte entier.

À quelques exceptions près, les écrivains ne font pas de graves erreurs en transposant les théories linguistiques dans la littérature, ce qui s'explique par leur propre intérêt pour la linguistique. Et s'il y a des erreurs quand même, elles sont parfois conscientes, faites en correspondance avec la logique interne des œuvres littéraires.

En général, ces régularités dans l'organisation et dans la présentation des discours linguistiques dans les œuvres littéraires permettent de distinguer un *texte* particulier *de la linguistique* dans la littérature (*texte*, dans le sens de l'École sémiotique de Moscou-Tartu⁷⁹). Comme, à notre dernier cours avant le test de fin d'année, nous parlons aux étudiants, entre autres, des idées dominantes des linguistes-sémioticiens soviétiques, toutes les régularités dans la transposition de la linguistique dans la littérature nous aident à leur présenter en détail cette même notion de *texte* élaborée par les théoriciens russes.

⁷⁹ En s'appuyant sur l'une des interprétations de la notion de *texte* par les sémioticiens russes (cf. par exemple Toporov 1984 [1995]; Civ'jan 1995, etc.), précisons que le *texte de la linguistique dans la littérature* devrait satisfaire le critère suivant: *tout texte de la linguistique* est, dans un certain sens, un texte *sur* la linguistique – or, dire le contraire ne serait pas correct, puisque *tout* texte sur la linguistique *n'est pas* nécessairement un *texte de la linguistique*. Ce dernier ne renvoie pas qu'à la linguistique comme à une discipline particulière (et ne présente donc pas de «description objectivée» de la science du langage [cf. Nikolaeva 1997, p. XXXIX]), mais il se construit d'après certaines *régularités*, voire certaines *règles* implicites. Ces règles se répètent d'une œuvre littéraire à l'autre quand il s'agit des théories linguistiques qui y sont transposées; elles se laissent découvrir dans une analyse des textes. D'après T.M. Nikolaeva, ce sont les sémioticiens moscovites – avant tout, V.N. Toporov – qui ont introduit cette notion générale du *texte de X* dans le langage philologique et sémiotique (*ibid.*).

Annexe.

Programme de notre cours annuel «Histoire des idées linguistiques» (destiné aux étudiants-slavisants de la 3^{ème} année du Baccalauréat)

Notre cours est divisé en deux parties: *grosso modo*, a) avant et b) pendant le XX^{ème} siècle (semestre d'automne et semestre de printemps, respectivement)⁸⁰. Comme ce cours est destiné aux étudiants-russisants, non seulement une bonne partie de sujets est consacrée à la linguistique russe, mais les problèmes de la réception de telle ou telle théorie linguistique en Russie sont abordés même pendant les heures quand nous discutons par excellence de l'histoire de la linguistique en général. Un autre principe-clé de notre enseignement consiste dans le fait que nous organisons les cours plutôt autour des problèmes linguistiques particuliers, qu'autour des noms des linguistes célèbres.

Semestre d'automne

1. Introduction à la problématique générale de l'histoire des idées linguistiques
2. La notion de *tradition* en linguistique et les «traditions linguistiques» les plus anciennes
3. La linguistique européenne des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Grammaires générales et projets de langues universelles
4. Les origines de la «tradition linguistique russe»
5. Les discussions au sujet de la «langue littéraire russe» au début du XIX^{ème} siècle: A.S. Šiškov vs N.M. Karamzine vs A.S. Pouchkine
6. Les slavophiles et les occidentalistes. La linguistique des slavophiles
7. Les origines de la méthode historico-comparée en linguistique
8. La naissance de la typologie linguistique
9. W. von Humboldt et A.A. Potebnja: de la «forme interne de la langue» vers la «forme interne du mot»
- 10*⁸¹. A. Schleicher et le «naturalisme linguistique»
Lecture: P. Mérimée, «Lokis»
11. La linguistique des néo-grammairiens
- 12*. La notion de *crise* en linguistique et les «dissidents de l'indo-européanisme»

⁸⁰ Les frontières chronologiques et «idéologico-intellectuelles» ne coïncident pas nécessairement: le XX^{ème} siècle en linguistique n'a pas commencé en 1900 ni en 1901, mais plutôt en 1916, avec la publication du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure. De la même façon, le XIX^{ème} siècle en linguistique a commencé avec la publication du traité sur le *Système de conjugaison en sanscrit comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germanique* de F. Bopp, en 1816.

⁸¹ Les astérisques notent les cours qui sont «assurés» par les «appuis» littéraires, avec les auteurs et les titres des ouvrages indiqués.

Lecture: B. Shaw, *Pygmalion*

13. F. de Saussure et sa réception en Russie

[14. Test de fin de semestre]

Semestre de printemps

15. L'École linguistique de Genève

16. Le Cercle linguistique de Prague: entre l'Est et l'Ouest

17. La glossématique en Europe et en Russie

18. Le structuralisme (?) en France dans les années 1940-1960 à la lumière de l'évolution de la slavistique française

19*. La linguistique soviétique des années 1920-1950. Cours 1: N.Ja. Marr et les «marristes»

Lecture: V. Kaverine, *Le faiseur de scandales ou les soirées de l'île Vassilevski*

20*. La linguistique soviétique des années 1920-1950. Cours 2: Problèmes principaux de l'«édification linguistique»

Lecture: V. Kaverine, *Le faiseur de scandales ou les soirées de l'île Vassilevski*

21*. La linguistique soviétique des années 1920-1950. Cours 3: Courants «anti-structuralistes»

Lecture: K. Vaginov, *Le chant du bouc*

22*. La linguistique soviétique après l'intervention stalinienne: à la recherche du temps perdu?

Lecture: A.I. Solzhenitsyn, *Le premier cercle*

23. Le descriptivisme aux États-Unis, en Europe et en Russie

24. L'ethnolinguistique au XX^{ème} siècle: problèmes, méthodes, instruments de recherche. La notion de *vision (linguistique) du monde* et le concept de la *relativité linguistique*

25. La «révolution chomskyenne»

26*. La linguistique appliquée dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle (psycho- et neurolinguistique, traduction automatique, pédagogie)

Lecture: A.N. Strougatski, B.N. Strougatski, *Tentative de fuite*

27. La linguistique russe des dernières décennies: peut-on parler d'«emprunt de modèles étrangers»?

[28. Test(s) de fin de semestre et de fin d'année]

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BODUÈN DE KURTENÈ Ivan Aleksandrovič [BAUDOUIN DE COURTENAY Jan Nieciślaw Ignacy], 1871 [1963]: «Nekotorye obščie zamečanja o jazykovedenii i jazyke», in Boduèn de Kurtenè I.A. *Izbrannye trudy*, vol. I-II. Moskva: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1963, vol. I, p. 47-77. [Certaines remarques générales sur la linguistique et le langage]
- BORISOVA V., 1963: «Ranee tvorčestvo V. Kaverina», in Kaverin V.A. *Sobranie sočinenij v šesti tomach*, vol. 1. Moskva: Gosudarsvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, p. 461-477. [L'œuvre de jeunesse de V. Kaverine]
- BULYGINA Tat'jana Vjačeslavovna, 1990: «Litovskij jazyk», in Jarceva V.N. (éd.), *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'*. Moskva: Sovetskaja ènciklopedija, p. 271. [La langue lituanienne]
- CIV'JAN Tat'jana Vladimirovna, 1995: «Iz vostočnoslavjanskogo pastušeskogo teksta: pastux v ruskoj skazke», in Toporov V.N. (éd.), *Ètnojazykovaja i ètnokul'turnaja istorija Vostočnoj Evropy*. Moskva: Indrik, p. 336-367. [Du texte du berger chez les peuples slaves de l'est: le berger dans les contes russes]
- COLLINS Beverley, MEES Inger M., 1999: *The Real Professor Higgins. The Life and Career of Daniel Jones*. Berlin – New York: Mouton de Gruyter.
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 1957: «Lingvističeskie vzgljady E.D. Polivanova», *Voprosy jazykoznanija*, 1957, № 3, p. 55-76. [Les opinions linguistiques d'E.D. Polivanov]
- JAKOVLEV Nikolaj Feofanovič, 1928: «Matematičeskaja formula postroenija alfavita (opyt praktičeskogo priloženija lingvističeskoj teorii)», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, livre I, p. 41-64. [Formule mathématique de l'élaboration de l'alphabet (une expérience de l'application pratique de la théorie linguistique)]
- KAVERIN Veniamin [ZIL'BER Veniamin Aleksandrovič], 1954: «Poiski i rešenija», *Novyj mir*, 1954, № 11, p. 187-197. [Recherches et solutions]
- , 1964 [1991]: «Očerok raboty», in Kaverin V.A. *Skandalist, ili Večera na Vasil'evskom ostrove. Ispolnenie želanij*. Moskva: Pravda, 1991, p. 5-26. [Essai de travail]
- KAVERINE Veniamine [KAVERIN Veniamin], 1928 [1974]: *Le faiseur de scandales ou Les soirées de l'île Vassilevski*. Paris: Éditions Champ libre, 1974.

- LARCEV Vasilij Grigor'evič, 1988: *Evgenij Dmitrievič Polivanov. Stranicy žizni i dejatel'nosti*. Moskva: Glavnaja redakcija vostočnoj literatury izdatel'stva «Nauka». [Evgenij Dmitrievič Polivanov. Pages de vie et d'activité]
- LUNC Lev Natanovič, 1922: «Počemu my Serapionovy brat'ja», *Literaturnye zapiski*, 1922, № 3, p. 30-31. [Pourquoi sommes-nous les Frères de Sérapion?]
- MALLION Jean, SALOMON Pierre, 1978: «Lokis. Notes», in Mérimée 1978, p. 1621-1648.
- MARR Nikolaj Jakovlevič, 1933-1937: *Izbrannye raboty*, vol. I-V. Moskva – Leningrad: Izdatel'stvo gosudarstvennoj akademii istorii i literaturnoj kul'tury (vol. I) – Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo (vol. II-V). [Œuvres choisies]
- MÉRIMÉE Prosper, 1822-1870 [1941-1964]: *Correspondance générale*, vol. I-XVII. Paris – Toulouse: Le Divan – Édouard Privat, 1941-1964.
- , 1869 [1978]: «Lokis», in Mérimée 1978, p. 1049-1090.
- , 1978: *Théâtre de Clara Gazul. Romans et nouvelles*. Paris: Éditions Gallimard.
- MIXAJLOV Andrej Dmitrievič, 1978: «Kommentarii», in Merime P. [Mérimée P.] *Novelly*. Moskva: Xudožestvennaja literatura, p. 331-347. [Commentaires]
- MÜLLER Max, 1861 [1867]: *La Science du langage; cours professé à l'Institution royale de la Grande-Bretagne en l'année 1861*. Paris: A. Durand et Pédon Lauriel, 1867.
- NIKOLAEVA Tat'jana Mixajlovna, 1997: «Vvedenie», in Nikolajeva T.M. (éd.), *Iz rabot moskovskogo semiotičeskogo kruga*. Moskva: Jazyki russkoj kul'tury, p. VII-XLIX. [Introduction]
- POLIVANOV Evgenij Dmitrievič, 1928 [1991]: «Vvedenie v jazykoznanie dlja vostokovednyx vuzov», in Polivanov 1991, p. 9-235. [Introduction à la linguistique pour les instituts d'orientalisme]
- , 1931: «Vmesto predislovija», in Polivanov E.D. *Za marksistskoe jazykoznanie. Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej*. Moskva: Federacija, Tipografija «Internacional'naja», p. 3-9. [En guise d'introduction]
- , 1933: *Uzbečskaja dialektologija i uzbečskij literaturnyj jazyk. (K sovremennoj stadii uzbečskogo jazykovogo stroitel'stva)*. [Taškent]: Uzgosizdat. [La dialectologie ouzbek et la langue ouzbek littéraire (Sur le stade contemporain de l'édification linguistique ouzbek)]
- , 1991: *Izbrannye raboty. Trudy po vostočnomu i obščemu jazykoznaniju*. Moskva: Glavnaja redakcija vostočnoj literatury izdatel'stva «Nauka». [Œuvres choisies. Travaux de linguistique orientale et générale]
- SCHLEICHER August, 1856-1857: *Handbuch der litauischen Sprache*. Bd. I (*Grammatik*) – Bd. II (*Lesebuch und Glossar*). Prag: J.G. Calve.

- , 1861 [1871]: *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen. Kurzer Abriss einer Laut- und Formlehre der indogermanischen Ursprache, des Altindischen, Alteranischen, Altgriechischen, Altitalischen, Altkeltischen, Altslawischen, Litauischen und Altdeutschen*. Weimar: Hermann Böhlau, 1871.
- , 1863 [1868]: *La théorie de Darwin et la science du langage. Lettre publique à M. le Dr Ernest Haeckel, Professeur de Zoologie et Directeur du Musée Zoologique à l'Université d'Iena*. Paris: A. Franck, 1868.
- , 1869 [1973]: *Die Deutsche Sprache*. Walluf bei Wiesbaden: Dr. Martin Sändig oHG, 1973.
- SHAW Bernard, 1916 [2010]: *Pygmalion*. Paris: L'Arche, 2010.
- «STENOGRAMMA», 1929 [1991]: «Stenogramma 4 fevralja 1929 g. "Problema marksistskogo jazykoznanija i jafetičeskaja teorija"». Doklad E.D. Polivanova (Iz Arxiva AN SSSR)», in Polivanov 1991, p. 508-543. [Le sténogramme du 4 février 1929 «Le problème de la linguistique marxiste et la théorie japhétique». Exposé d'E.D. Polivanov (des Archives de l'Académie des Sciences de l'URSS)]
- SWEET Henry, 1877 [1971]: «The Principles of Spelling Reform», in Sweet H. *The Indispensable Foundation. A Selection from the Writings of Henry Sweet*. London: Oxford University Press, 1971, p. 204-227.
- THOMAS Lawrence Lesly, 1957: *The Linguistic Theories of N.Ja. Marr*. Berkeley – Los Angeles: University of California Press.
- TOPOROV Vladimir Nikolaevič, 1984 [1995]: «Peterburg i "peterburgskij tekst" russkoj literatury (vvedenie v temu)», in Toporov V.N. *Mif. Ritual. Simvol. Obraz. Issledovanija v oblasti mifopoètičeskogo*. Moskva: Izdatel'skaja gruppа «Progress» – «Kul'tura», 1995, p. 259-367. [Pétersbourg et le «texte de Pétersbourg» dans la littérature russe (introduction à la thématique)]
- TROUBETZKOY Nikolas S. [TRUBECKOJ Nikolaj Sergeevič], 1939 [1957]: *Principes de phonologie*. Paris: Librairie C. Klincksieck, 1957.
- VELMEZOVA Ekaterina, 2007: *Les lois du sens: la sémantique marxiste*. Bern [etc.]: Peter Lang.
- , 2010a: «Jogann Vittenbax, Avgust Šlejxer, Maks Mjuller i... Prosper Merime? (Rassuždenija o jazykax i jazyke v novelle "Lokis")», in Mixajlov A.D. (éd.), *Prosper Merime. Materialy meždunarodnoj jubilejnoj (1803-2003) naučnoj konferencii*. Moskva: IMLI RAN, p. 197-218. [Johann Wytttenbach, August Schleicher, Max Müller et... Prosper Mérimée? Réflexions sur les langues et sur le langage dans la nouvelle «Lokis»]
- , 2010b: «"Skandalist"... N.Ja. Marr (?) glazami V.A. Kaverina», in Velmezova E., Dobricyn A. (éds), *Porjadok xaosa – kaos porjadka. Sbornik statej v čest' Leonida Gellera / A. Dobritsyn, E. Velmezova (éds), L'ordre du chaos – le chaos de l'ordre. Hommages à Leonid Heller*. Bern [etc.]: Peter Lang, p. 519-530. [«Le faiseur de scandales»... N.Ja. Marr (?) vu par V.A. Kaverine]

-
- , 2011a: «E.D. Polivanov théoricien de la didactique des langues», in *Actes du colloque international «Evgenij Polivanov (1891-1938) et sa contribution à la linguistique»* (Paris, juin 2009) (à paraître).
 - , 2011b: «La linguistique d'un écrivain soviétique: E.D. Polivanov dans *Le faiseur de scandales* de V. Kaverin», in *Actes du colloque international «Evgenij Polivanov (1891-1938) et sa contribution à la linguistique»* (Paris, juin 2009) (à paraître).
 - VINOKUR Grigorij Osipovič, 1925: *Kul'tura jazyka. Očerki lingvističeskoj texnologii*. Moskva: Rabotnik prosveščenijsa. [La culture de la langue. Essais de technologie linguistique]

Interview de Vjačeslav Vsevolodovič Ivanov sur la sémiotique, les langages du cerveau et l'histoire des idées¹

Kalevi KULL (*Université de Tartu*)

Ekaterina VELMEZOVA (*Université de Lausanne*)

Résumé:

Philologue russe, l'un des fondateurs et des protagonistes principaux de l'École sémiotique de Moscou-Tartu, Vjač.Vs. Ivanov (né en 1929) a été interviewé en août 2010. Dans cet entretien, il discute de plusieurs chercheurs qui ont marqué l'histoire des sciences humaines au XX^{ème} siècle: E.D. Polivanov, M.M. Bakhtine, A.N. Kolmogorov, N.Ja. Marr, R.O. Jakobson, etc.; il parle aussi de son père – l'écrivain Vs.Vjač. Ivanov, ainsi que du passé et du futur de la sémiotique et de la linguistique (en rapport à la neurosémiotique et à la sémiotique de la culture, aux difficultés et aux problèmes de la «protection» des «petites langues», à la didactique linguistique et à l'approche «holiste» du savoir). Son livre *Le pair et l'impair* [*Čet i nečet*], dans lequel les opinions sémiotiques de Vjač.Vs. Ivanov sont exposées à la lumière de son intérêt pour les langages du cerveau, est également abordé.

Mots-clés: Vjač.Vs. Ivanov, histoire de la linguistique et histoire de la sémiotique, École sémiotique de Moscou-Tartu, Vs.Vjač. Ivanov, E.D. Polivanov, M.M. Bakhtine, A.N. Kolmogorov, N.Ja. Marr, R.O. Jakobson, approche «holiste» du savoir, langages du cerveau, le livre *Le pair et l'impair* [*Čet i nečet*] de Vjač.Vs. Ivanov

¹ La version originale russe de cette interview est disponible, depuis octobre 2010, sur le site de l'Université de Tartu (http://www.ut.ee/SOSE/sss/volumes/volume_38_preprint.html). L'interview sera publiée en anglais dans la revue *Sign Systems Studies – Trudy po znakovym sistemam* (1964 –...), dont Vjač.Vs. Ivanov a été et reste toujours l'un des fondateurs, éditeurs et auteurs principaux.

– Vjačeslav Vsevolodovič, non seulement vous parlez de nombreuses langues, mais vous maîtrisez aussi les langages des disciplines les plus diverses. Depuis l'enfance, vous vous intéressez aux différents domaines du savoir, et la variété et l'étendue de vos connaissances, votre érudition expliquent pourquoi on vous considère souvent comme l'un des derniers chercheurs encyclopédistes. De plus, dans vos recherches vous avez toujours aspiré – et vous le faites encore aujourd'hui – à réunir les domaines du savoir qui semblent actuellement éloignés, étant divisés non seulement par la structure traditionnelle des disciplines académiques, mais aussi par l'enseignement universitaire très spécialisé. Par exemple, dans vos travaux vous réunissez des disciplines comme la linguistique historico-comparée et l'archéologie, l'analyse des systèmes de signes et l'étude de la structure et des fonctions du cerveau (neurosémiotique), etc. Cela fait penser aux aspirations de nombreux intellectuels soviétiques des années 1920-1930, comme Ol'ga Frejdenberg, Lev Berg, Nikolaj Marr, Pavel Florenskij, Jakov Golosovker et encore bien d'autres (et pas seulement en URSS: il suffit de se rappeler des eurasistes émigrés de l'Union soviétique) de créer une science «holiste», une science «intégrale» qui aurait réuni les différentes branches du savoir². D'autre part, en rapport avec les recherches sémiotiques contemporaines, vient à l'esprit le programme de travail de Charles Morris, qui fut l'un des fondateurs de la science des signes... Quelle est votre attitude envers tous ces programmes-«paradigmes»? L'aspiration à la synthèse des sciences ne témoigne-t-elle pas, de la façon la plus évidente, du désir de l'humanité d'évoluer vers la noosphère, la sphère de la Raison dont la description et la définition ont été proposées par Vladimir Vernadskij?

Vjač.Vs. Ivanov: Oui, je crois aussi que l'évolution vers la noosphère peut supposer également la réunion des sciences, ainsi que des autres formes de l'activité spirituelle humaine.

J'ai toujours été attiré par l'interaction et la réunion des sciences ayant des points communs dans leurs méthodes et dans leurs positions de départ. Entre autres, en l'état actuel du savoir, il me semble très important de comprendre le rôle du sujet-observateur (dans le sens large de ce mot, en y englobant également les appareils et les instruments utilisés pour et pendant l'observation). L'influence de l'observateur sur ce qu'il observe a été étudiée dans la mécanique quantique. Le choix du point de départ, du point de référence par l'observateur est important dans la théorie de la relativité. Accepté par de nombreux physiciens, le principe dit anthrope suppose, dans l'une de ses variantes, l'orientation initiale de l'évolution cosmique vers une (grande) probabilité de l'apparition de la vie raisonnable, que l'on peut

² Cf. Ivanov 1976.

considérer comme le résultat de cette évolution. Pourrait-on penser que l'observateur raisonnable soit «inclus» dans la structure de l'Univers, lequel Univers ne serait sans lui qu'un assemblage de particules et de leurs accumulations? Seul l'observateur, avec un «déplacement», un «changement» de perception qui lui est propre est capable de créer un modèle sémiotique de l'Univers, sans lui ce dernier n'aurait jamais existé en tant qu'objet d'observation. De ce point de vue, c'est la raison qui détermine l'existence non seulement du sujet cartésien ayant conscience de son existence (*cogito ergo sum*), mais de l'univers en général, ce dernier constituant le contenu de la conscience du sujet.

L'univers peut être perçu par les différents observateurs de façons diverses. À la base des postulats propres aux sciences naturelles, cela est analysé dans des études consacrées à des distinctions qui sont déterminées biologiquement, comme dans les expériences de K. von Frisch avec les abeilles, ainsi que dans les recherches d'orientation culturelle et historique menées par les psychologues (pendant ma jeunesse, parmi les choses que j'avais apprises dans les travaux, encore quasi-interdits, des chercheurs des générations précédentes, les conclusions d'A.R. Luria [influencé par L.S. Vygotski] sur la perception optique des Ouzbeks qui habitent dans les kichlaks et qui ne percevraient pas les illusions optiques et visuelles comme les Européens, m'avaient beaucoup impressionné). Les différentes capacités de perception propres à diverses parties du cerveau d'une seule et même personne ont été découvertes par les neurosciences. En étudiant le langage poétique, on découvre la diversité des modèles sémiotiques du monde qu'un seul et même auteur est capable de construire. Le problème esthétique de la nouveauté et du caractère original de l'art (y compris dans l'art d'avant-garde et, en général, dans des cultures «chaudes», si on recourt à la terminologie de Lévi-Strauss) qui y est lié s'explique par la propension à l'augmentation de la quantité de l'information dans le texte, ce qu'on atteint grâce à la défamiliarisation [*ostranenie*]. Cela est lié, à son tour, à l'étude sociologique des capacités humaines dans les collectifs des différents types: ces capacités deviennent de plus en plus riches au fur et à mesure que les collectifs évoluent vers la réalisation des idées anarchiques et démocratiques. La philosophie du XX^{ème} siècle avec son «tournant linguistique» (*linguistic turn*, d'après R. Rorty) a découvert le rôle du sujet parlant; les célèbres linguistes (É. Benveniste, J. Kuryłowicz, R.O. Jakobson) et logiciens (B. Russel, H. Reichenbach) considéraient que les catégories linguistiques de base étaient déterminées par la valeur sémiotique des mots égocentriques et des embrayeurs. Des questions semblables sont étudiées dans plusieurs écoles de la sémantique linguistique en rapport avec la comparaison des diverses manières d'exprimer, dans différentes langues, le temps, l'espace et d'autres catégories qui déterminent la façon de présenter le réel dans le cadre de telle ou telle vision du monde.

– *Votre père, le célèbre écrivain Vsevolod Ivanov, se passionnait pour les mathématiques (entre autres pour la théorie de la relativité), il avait des connaissances encyclopédiques très variées, ayant beaucoup appris en autodidacte. Il était ami avec Jurij Tynjanov, Viktor Šklovskij, Evgenij Polivanov; le père Pavel Florenskij lui a montré son laboratoire électrotechnique... Dans vos autres interviews, vous avez déjà parlé de ce qu'il avait attaché beaucoup d'importance à votre éducation. Dans quelle mesure le spectre très large de ses connaissances a influencé l'étendue de votre propre horizon intellectuel, entre autres votre intérêt non seulement pour la linguistique, mais aussi pour la philologie dans le sens le plus large de ce mot, pour les méthodes mathématiques, pour la cybernétique, pour la sémiotique? Votre père était-il partisan du paradigme «holiste» dans les sciences?*

Vjač.Vs. Ivanov: Mon père était pour moi l'incarnation même de l'approche holiste du savoir, lequel savoir restait toujours concret pour lui. C'est grâce à lui que j'ai découvert, à l'âge de 7-8 ans, les excellents exemples de découvertes scientifiques expérimentalement fondées qu'on trouve dans les travaux de J.-H. Fabre sur les insectes. Il me parlait, en détail et avec beaucoup d'enthousiasme, de leurs passages les plus remarquables, et ensuite il me les donnait à lire. Aujourd'hui encore je n'arrête pas de m'étonner de sa façon de m'introduire dans l'univers de l'astronomie et de l'astrophysique par l'intermédiaire des deux livres du scientifique britannique J. Jeans qui étaient alors publiés: *L'univers autour de nous* [*Vselennaja vokrug nas*] et *Les étoiles dans leur course* [*Dviženie mirov*]. En me donnant à lire ces livres de vulgarisation scientifique, mon père disait qu'il considérait comme la plus importante la thèse sur l'accumulation énorme de la matière dans le centre de la Galaxie. À cette époque, cette observation n'avait pas attiré l'attention particulière des spécialistes; or, plus tard elle mena à la conclusion de l'existence des trous noirs dans les centres des Galaxies, et aujourd'hui on prend ce fait en considération en constituant les modèles cosmologiques. Pour mon père, ce fait était stupéfiant, et moi, j'admire la force de son intuition. Dans l'Introduction du recueil contenant mes cours sur l'histoire des sciences (qui vient de paraître dans le 7^{ème} volume de mes *Œuvres choisies sur la sémiotique et l'histoire de la culture* [*Izbrannye trudy po semiotike i istorii kul'tury*]), je parle de l'influence de mon père sur mes études scientifiques postérieures (y compris sur mes études consacrées à l'histoire des sciences).

Mon père, après avoir appris (je vous le dis honnêtement: sans aucun enthousiasme) que je m'étais mis, et pour de bon, à faire de la poésie, me dit que lui-même essayait toujours d'étayer ses expériences d'écrivain par la lecture de travaux scientifiques. Il m'apporta les œuvres de V.M. Žir-munskij publiées au début des années 1920 et consacrées à la composition des poèmes lyriques et à la métrique, et me conseilla de les lire. Parmi les premiers précurseurs russes de la cybernétique dont l'importance fut plus

tard soulignée par le célèbre mathématicien A.N. Kolmogorov, il y avait le médecin, homme politique et écrivain de science fiction A.A. Bogdanov, dont l'une des premières éditions de son travail sur la science de l'organisation se trouvait dans la grande bibliothèque de mon père.

Quand j'étais jeune, parmi les livres que mon père appréciait beaucoup et qui faisaient partie de sa grande collection de travaux philosophiques, il y avait *L'évolution créatrice* de son philosophe préféré Henri Bergson, qu'il me recommanda de lire. Cette lecture m'a convaincu de la nécessité d'entreprendre une comparaison scientifique de la civilisation humaine avec les associations des insectes sociaux comme les fourmis (que j'observais avec beaucoup d'intérêt depuis l'enfance). Plus tard, j'ai trouvé de semblables comparaisons dans la bio-sociologie du spécialiste des fourmis E.O. Wilson.

– *C'est à vous que la philologie moderne doit la «découverte» de nombreux noms qui avaient été injustement oubliés, comme celui du talentueux linguiste Evgenij Polivanov, qui perdit la vie à l'époque stalinienne. Votre article consacré à Polivanov et publié dans la revue Voprosy jazykoznanija en 1957³ a marqué le début de l'époque (qui continue toujours) d'un grand intérêt pour l'héritage scientifique de ce linguiste... En se renseignant sur la vie de Polivanov, on découvre qu'il avait beaucoup en commun avec votre père: par exemple, les deux avaient des intérêts et des connaissances très variés, ainsi que des dons extraordinaires et miraculeux (presque surnaturels!), tous les deux s'intéressaient au cirque... Pourrait-on expliquer votre intérêt pour Polivanov par l'influence de votre père et par ce qu'il vous racontait sur lui?*

Vjač.Vs. Ivanov: J'ai commencé à m'intéresser à l'héritage intellectuel de Polivanov pendant la première année de mes études de 3^{ème} cycle [*aspirantura*], quand M.N. Peterson, mon professeur à l'Université de Moscou, m'a proposé d'écrire un travail sur le début des recherches phonologiques en Russie (à cette époque, la phonologie était le domaine le plus avancé de la linguistique théorique). C'est ainsi que j'ai découvert que Polivanov, en développant les idées d'I.A. Baudouin de Courtenay, fut le premier à formuler les principes de base de la phonologie diachronique, que Jakobson exposa plus tard de façon systématique. J'ai commencé à écrire un poème sur Polivanov et, en le faisant, je m'informais à son sujet auprès de nombreuses personnes qui le connaissaient, parmi lesquelles Peterson et d'autres linguistes qui avaient travaillé avec lui, ainsi que V. Kaverine qui avait esquissé un portrait (pas très fidèle) de Polivanov dans un personnage du *Faiseur de scandales*, le professeur toxicomane Dragomanov. L'un des derniers à avoir vu Polivanov fut le poète S.I. Lipkin. Lipkin s'était rendu à Biškek (cette ville s'appelait alors Frunze) pour traduire l'épopée de *Manas*.

³ Cf. Ivanov 1957.

C'était l'époque de la terreur stalinienne, Polivanov était déjà en prison et il avait accepté de discuter de la traduction littérale de *Manas* avec Lipkin, à condition que, en échange, on lui permît un rendez-vous avec sa femme et qu'on lui donnât une dose de drogue. Au sujet de la traduction, Polivanov et Lipkin ne purent pas se mettre d'accord, car Polivanov voulait reproduire la brutalité presque pornographique, dans l'original kirghiz, du passage du «mariage du chameau». À l'invitation de Polivanov, mon père visita en sa compagnie une fumerie sur le boulevard Tverskoï à Moscou; en chemin, Polivanov s'arrêta à plusieurs reprises dans la rue pour discuter avec des Chinois (qui étaient alors nombreux à Moscou), et parla à chacun en son dialecte. Une autre fois que mon père se trouvait chez Polivanov, il y vit de jeunes tigres ramenés par Polivanov d'Extrême Orient. Polivanov était en train de terminer de se raser dans la pièce voisine et il demanda à mon père de s'asseoir dans un fauteuil près de l'entrée et de ne pas bouger une fois que les tigres auraient commencé à lui lécher les mains: il ne fallait pas qu'ils soient excités par l'odeur du sang s'il devait apparaître sous leurs langues rugueuses. Polivanov expliqua aussi à mon père comment il apprenait la phonétique de chaque nouvelle langue qu'il étudiait en s'appuyant sur ses connaissances générales sur l'appareil phonétique de l'homme. Pendant les années de guerre, mon père, évacué à Tachkent, acheta une édition scientifique locale qui datait du début des années 1920 et qui contenait plusieurs petits articles de Polivanov consacrés à des sujets très variés: les désignations des outils pour écrire, le nom de la ville de Tachkent, *Le dit du jugement de Chemjaka* [*Šemjakin sud*]... Ce sont les premiers travaux de Polivanov que j'ai lus.

Plusieurs années plus tard, j'ai reçu de la belle-mère de Larisa Bogoraz, Olsuf'eva, une information particulièrement précieuse sur les extraordinaires capacités parapsychologiques de Polivanov. Quand elle était jeune, elle était amie avec l'épouse de Polivanov, l'Estonienne Brigita Al'fredovna Nirk (dont la prononciation estonienne est décrite dans le manuel de Polivanov *Introduction à la linguistique pour les instituts d'orientalisme* [*Vvedenie v jazykoznanie dlja vostokovednyx vuzov*]). Brigita Al'fredovna et Evgenij Dmitrievič Polivanov avaient inventé un moyen pour échanger leurs idées silencieusement. Une fois, Polivanov proposa à Olsuf'eva de participer à une séance d'essai: sans parler, les deux femmes transmirent leurs idées à Polivanov qui leur répondit de la même façon et, plus tard, sonorisa les idées reçues.

Polivanov joua un rôle important dans la politique, il édita le premier journal communiste chinois en Russie. Je continue à m'intéresser à sa biographie et, dans un article qui fait partie du recueil électronique pour le jubilé de G.G. Superfin (licencié de l'Université de Tartu), j'ai publié les matériaux sur Polivanov que j'avais trouvés dans les archives du Komintern, là où Polivanov était à la tête du département qui s'occupait de la politique du Komintern en Extrême-Orient. (Polivanov fut fusillé pendant la terreur stalinienne, en 1938.) Le deuxième (et dernier) demi-volume du

7^{ème} tome de mes *Œuvres choisies* (que je suis en train de préparer pour la publication) comportera mon deuxième article sur le linguiste et le poète Polivanov: je l'ai écrit il y a longtemps, mais il n'a jamais encore été publié.

– *En 1959, on vous a licencié de l'Université d'État de Moscou (avant tout, pour votre désaccord avec la désapprobation officielle du roman Le Docteur Jivago, pour votre amitié avec Boris Pasternak et pour votre soutien à Roman Jakobson lors de congrès scientifiques). Trente ans après, en 1989, cette décision a été officiellement annulée par la direction de l'Université de Moscou qui l'a considérée comme «erronée». Or, à la fin des années 1950, de nombreux établissements pédagogiques et académiques où on s'occupait de sciences humaines ont reçu des lettres dans lesquelles on parlait de vous comme d'un antisoviétique. Cela vous a forcé à aller travailler à l'Institut académique de la mécanique exacte et des équipements informatiques, pour vous occuper de traduction automatique (c'était une autre époque, quand, en URSS, on désignait les ordinateurs comme ÈVM, «èlektronno-vyčislitel'naja mašina» [«appareil électronique calculateur»]...). En tant que premier président de la Section linguistique du Conseil académique scientifique pour les problèmes de cybernétique, dirigé par l'académicien Aksel' Berg, vous étiez aux origines de la cybernétique en URSS. Votre intérêt pour les ordinateurs se retrouve également dans votre livre *Le pair et l'impair*⁴ dont nous reparlerons encore aujourd'hui... Bien sûr, l'Histoire n'existe pas au conditionnel. Bien sûr, vous connaissiez de nombreux mathématiciens et physiciens remarquables (Petr Kapica, Andreï Sakharov, Lev Landau...) dont certains étaient vos amis... Bien sûr, déjà votre domaine linguistique préféré (la «reconstruction des antiquités» supposant la comparaison des formes dans différentes langues et la reconstruction des formes linguistiques originelles) est une discipline très exacte, et en 1956-1957, avec Petr Kuznecov et Vladimir Uspenskij, vous avez dirigé à l'Université de Moscou un séminaire sur l'application des méthodes mathématiques en linguistique. Or croyez-vous que vous auriez pu travailler, de façon aussi active, sur l'application des méthodes exactes, des méthodes mathématiques dans les sciences humaines sans y être poussé par les circonstances extérieures de votre vie, avant tout par le fait qu'on vous a licencié de l'Université de Moscou?*

⁴ Cf. Ivanov 1978. Ce livre a été traduit en allemand en 1983 [*Gerade und Ungerade. Die Asymmetrie des Gehirns und der Zeichensysteme*, Stuttgart: Hirzel]; en hongrois en 1986 [*Páros és páratlan. Aszimmetria az agyban és a jelrendszerekben*, Budapest: Kozmosz]; et en japonais en 1988 [*Guusuu to kisuu no kigouon. Nou to shokigou shisutemu no hitaishou*, Tokyo: Aoki Shoten]. En 1990, une nouvelle édition retravaillée du livre a paru en letton [*Pāris un nepāris. Smadzeņu asimetrija un zīmju sistēmu dinamika*, Rīga: Zinātne]. La dernière version du livre (*L'impair et le pair* [*Nečēt i čet*]) a paru dans le premier tome des *Œuvres choisies sur la sémiotique et l'histoire de la culture* de Vjač.Vs. Ivanov (Ivanov 1998).

Vjač. Vs. Ivanov: Après avoir été licencié de l'Université de Moscou, j'ai été obligé d'interrompre, pour longtemps, mon activité d'enseignant qui était très intense; j'avais donné, durant un seul semestre, des cours consacrés aux langues suivantes: le hittite, les langues tokhariennes, le mycénien, le grec, le vieux-prussien, les langues slave et indo-européenne communes, ainsi que des cours d'introduction à la linguistique destinés aux orientalistes. Néanmoins, ce licenciement a libéré du temps pour mon activité sociale dans le Conseil scientifique pour les problèmes cybernétiques où, grâce à l'aide d'A.I. Berg, nous avons réussi à élaborer plusieurs résolutions importantes sur la création, dans les différents établissements, de nouveaux départements qui devaient s'occuper de linguistique structurale et de sémiotique (à cette époque, ces recherches ne faisaient que commencer en URSS). C'est encore avant que j'avais commencé à m'intéresser à la traduction automatique, et ce fut la raison pour laquelle on me proposa le poste de directeur d'un département à l'Institut académique de la mécanique exacte et des équipements informatiques: ce département se spécialisait dans ces problèmes. (En 1959, pour des raisons politiques, on avait peur de me proposer du travail dans les établissements de sciences humaines: à l'université où j'avais travaillé avant, on a refusé de certifier de mon loyalisme soviétique.)

– D'habitude, on définit la sémiotique comme la science des signes et de leurs systèmes. Or une autre interprétation de la sémiotique est possible: celle d'une «science holiste», d'un dialogue, voire d'une synthèse des sciences. En revenant sur le domaine étonnamment large de vos études et de vos connaissances, pourrait-on dire que c'est la sémiotique – non seulement dans le sens de la science des signes, mais aussi dans le sens d'une «science holiste» – qui vous permet de «réunir» toutes les différentes disciplines dont vous êtes spécialiste? Un jour vous avez mentionné que, à l'âge de dix-huit ans, vous avez été beaucoup influencé par les lignes du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure où il était question de sémiologie...

Vjač. Vs. Ivanov: Certes, m'est très proche la thèse saussurienne sur l'unité des toutes les disciplines qui étudient les objets ayant une valeur à l'intérieur d'un système particulier (comme les mots et les autres signes, comme l'argent et les autres symboles économiques). Cette conception large de la sémiotique a été également partagée par V.N. Toporov, ce dont témoignent nos nombreux travaux écrits à quatre mains dans les années 1960-1980.

– *Peut-on dire que la sémiotique de l'École sémiotique de Moscou était, et est encore, sémiotique précisément parce que ses protagonistes aspiraient à une «science holiste»? Dans la majorité des travaux des sémioticiens de Moscou on ne trouve pas de réflexions sur les signes, sur leurs structures et leurs systèmes. Par contre, l'étendue des sujets présents dans leurs travaux frappe par sa largeur...*

Vjač.Vs. Ivanov: À mon avis, l'un des nouveaux traits essentiels des groupes sémiotiques de Moscou et de Tartu (le groupe de Lotman) consistait précisément dans leur attention non seulement pour les signes, mais également pour leurs ensembles et leurs successions, y compris pour les textes de différents types (en particulier les mythes, les films, les toiles, etc. vus comme des systèmes organisés de signes). Cela a permis d'élargir considérablement les frontières de la sémiotique. Nous avons essayé d'y inclure, entre autres, des domaines (qui, à cette époque, souffraient considérablement de la prédominance des pseudo-scientifiques officiels) comme l'histoire et l'étude des religions. C'est surtout grâce aux travaux de V.N. Toporov que beaucoup a été fait pour ces disciplines.

– *Dans le livre *Le pair et l'impair, des idées sur la structure et les fonctions du cerveau humain se trouvent réunies avec des pensées sur l'organisation des espaces urbains et des sociétés «primitives», sur les mécanismes robotiques, etc. Vous étudiez ce qu'il y avait de commun dans ce qui était différent. Pourrait-on dire que, déjà pour cette raison, ce livre est, au fond, sémiotique (le mot même «sémiotique» y est mentionné plusieurs fois)?**

Vjač.Vs. Ivanov: Oui, dans le livre *Le pair et l'impair* sont exprimées mes opinions sémiotiques de cette époque.

– *Vous êtes l'un des co-auteurs des «Thèses pour l'étude sémiotique des cultures» [«Tezisy k semiotičeskomu izučeniju kul'tur»] (1973)⁵, ce manifeste collectif de l'étude sémiotique de la culture. Dans ce texte ont été formulées les thèses centrales d'une nouvelle discipline – la sémiotique de la culture. Comment trouvez-vous ce manifeste aujourd'hui?*

Vjač.Vs. Ivanov: L'initiateur de la composition des «Thèses», Ju.M. Lotman, insistait sur la création d'une conception commune. Le défunt A.M. Pjatigorskij, qui était mon ami très proche, n'était pas d'accord (à cette époque déjà, il n'acceptait pas la thèse sur la dualité et niait l'importance des opinions correspondantes de L.S. Vygotski et de S.M. Eisenstein, ce en quoi – comme, aussi, en plusieurs autres points – nos positions divergeaient de façon catégorique). B.A. Uspenskij attirait notre attention sur quelques contradictions dans le texte des «Thèses», il mettait en

⁵ Ivanov, Lotman, Pjatigorskij, Toporov, Uspenskij 1973.

relief les parties proposées par moi-même et par V.N. Toporov en les considérant comme différentes, particulières par rapport à la totalité du texte en général. Lotman voulait que R.O. Jakobson participe aussi à la composition des «Thèses», mais ce dernier ne répondit pas à la question que je lui avais posée à ce sujet. Ainsi on pourrait avoir l'impression que, au début, nous n'avons pas réussi à créer un texte qui soit homogène et unifié. Néanmoins, je continue à croire que, ébauchée dans ces «Thèses», la direction principale de l'étude des textes ayant plusieurs niveaux reste toujours actuelle. On pourrait trouver des idées semblables dans les *Fragments esthétiques* de G.G. Špet.

– *Dans un bref aperçu de votre activité scientifique publié en 2007⁶, S.A. Krylov a écrit que ce fut R.O. Jakobson qui, avec sa «compréhension [osoznanie] de l'unité des méthodes de toutes les disciplines étudiant les signes et les textes» avait influencé votre conception scientifique du monde dans la mesure la plus importante. Seriez-vous d'accord avec ce point de vue aujourd'hui? Quels autres chercheurs – y compris ceux qui ne travaillaient pas directement avec les textes et les signes – ont influencé le processus même de la formation de vos conceptions théoriques?*

Vjač.Vs. Ivanov: Jakobson a joué un rôle important dans le tournant vers la sémiotique qui a eu lieu dans les sciences humaines en URSS à la fin des années 1950 et au début des années 1960. À cette époque et encore plus tard, j'ai été également influencé par les travaux de L.S. Vygotski, M.M. Bakhtine, A.M. Zolotarev, A.M. Hocart, Cl. Lévi-Strauss, ainsi que par les travaux des linguistes que j'ai déjà mentionnés aujourd'hui.

– *Nous savons que non seulement dans vos recherches, mais aussi dans votre activité pédagogique, en parlant d'un nouveau paradigme éducatif, vous aspirez à réunir les succès des sciences humaines avec les découvertes faites dans le domaine des sciences exactes et des sciences naturelles. Vous étiez aux origines de la fondation non seulement de l'École anthropologique russe attachée à l'Université d'État des Sciences Humaines de Russie (RGGU), mais aussi de l'Institut de la culture mondiale attaché à l'Université d'État de Moscou (MGU Lomonossov). Comme vous l'avez déjà plusieurs fois souligné, l'idée de l'enseignement d'un nouveau type peut (et même doit) reposer sur l'étude de la structure du cerveau: il faut que les gens soient capables d'assimiler la nouvelle information assez tôt, et précisément au moment quand, dans leurs cerveaux, commencent à fonctionner les parties prédisposées à ce type d'activité – et cela pour ne pas manquer le bon moment et «déclencher» le développement des capacités humaines. Connaissez-vous beaucoup de partisans de telles idées dans la pédagogie moderne?*

⁶ Krylov 2007.

Vjač.Vs. Ivanov: Plusieurs fois, j'ai discuté d'idées très proches avec le mathématicien Kolmogorov qui, durant sa vie, s'était beaucoup occupé de l'enseignement des mathématiques à l'école. J'ai essayé de vérifier mes idées en pratique, en dirigeant un Cercle de déchiffrement des anciennes écritures organisé précisément pour les écoliers. En 2008, j'ai consacré à ces réflexions un exposé qui a été présenté au Colloque international sur les sciences cognitives, à Moscou. Or, je ne peux pas me vanter du soutien de la plupart des gens qui y étaient présents. C'est à l'école primaire en Grande-Bretagne que je vois se réaliser une application pratique des idées pédagogiques proches des miennes: ils commencent à éduquer les enfants à l'âge de cinq ans et leur enseignent toute la richesse du savoir contemporain, y compris les disciplines qui sont absentes des écoles russes non-spécialisées (des écoles non mathématiques) et que j'ai enseignées dans mon Cercle – comme la théorie des probabilités ou l'analyse combinatoire.

– On raconte des légendes sur le nombre de langues que vous maîtrisez. Vous avez traduit (et publié) des textes en dix-huit langues, vous avez donné des cours non seulement en russe et en anglais, mais aussi en allemand, en français, en espagnol, en italien... On dit qu'à chacun vous pouvez parler sa langue maternelle. Comme vous l'avez avoué un jour, «sans être polyglotte, je lis en cent langues»: il est intéressant que vous vous considérez vous-même comme linguiste, plutôt que comme polyglotte... Quoi qu'il en soit, vous êtes un exemple exceptionnel de la réunion de deux choses à la fois. Or, de nombreux linguistes contemporains considèrent que les capacités pour la linguistique théorique (et même la faculté de réfléchir «de façon théorique» en général) sont plutôt complémentaires par rapport aux talents d'apprentissage des langues étrangères; que, le plus souvent, l'un exclut l'autre. Quelle serait votre opinion sur cette question? Surtout si on s'adressait à vos connaissances sur la structure et la fonction du cerveau humain?

Vjač.Vs. Ivanov: Parmi les chercheurs qui étaient, jadis, mes premiers disciples (mes étudiants universitaires), il y a de polyglottes nés aussi remarquables qu'A.A. Zaliznjak. Or eux aussi, avec le temps, s'occupent de plus en plus de linguistique à proprement parler. À en juger par les travaux expérimentaux sur le cerveau humain auxquels j'ai participé, les zones linguistiques des deux hémisphères «s'occupent» des langues proprement dites (l'hémisphère gauche «se charge» de la langue qui est principale pour la société correspondante, tandis que l'hémisphère droit – de la deuxième langue, qui serait «supplémentaire» dans les situations du bilinguisme). En même temps, c'est encore une autre partie du cerveau, différente par rapport à celle qui «assure» la maîtrise pratique de telle ou telle langue, qui gère les opérations métalinguistiques (liées, entre autres, à la création des grammaires synchroniques de chacune des langues utilisées ou parlées).

– *Si aujourd'hui vous prépariez une nouvelle édition du livre Le pair et l'impair / L'impair et le pair, que voudriez-vous y changer radicalement? Entre autres, auriez-vous l'intention d'y ajouter un chapitre qui soit consacré à de nouvelles méthodes permettant d'étudier le fonctionnement du cerveau des gens qui se trouvent en bonne santé – et non seulement le cerveau des malades, ce que les neuropsychologues avaient étudiés avant⁷? Votre point de vue sur le potentiel du cerveau humain a-t-il changé par rapport à l'époque de la première édition du livre?*

Vjač.Vs. Ivanov: Je ne suis pas sûr que les méthodes modernes non invasives de l'étude du cerveau aient déjà donné des résultats aussi importants qu'il faudrait les inclure dans une nouvelle édition du livre qui a été consacré à la neurosémiotique par excellence. En général, ces méthodes (comme la résonance magnétique ou les tomogrammes de différents types) confirment l'hypothèse suivante: occupé par tel ou tel problème, le cerveau humain fonctionne comme un tout unique, dont les diverses parties sont coordonnées. Or, la répartition des fonctions et l'interaction des diverses parties du cerveau ne sont pas encore suffisamment étudiées. Les chercheurs ne font que commencer à mieux comprendre l'importance de certains éléments dans l'interprétation des encéphalogrammes, entre autres dans leur rapport à des actions simples et concrètes de l'homme, ainsi qu'à des problèmes particuliers que le cerveau humain essaie de résoudre. Or, pour l'instant, les recherches avancent plus lentement que nous l'avions espéré. En même temps, petit à petit, on accumule de plus en plus de données qui témoignent en faveur de la nécessité d'introduire quelques corrections importantes dans nos anciennes représentations sur le fonctionnement du cerveau – et cela grâce aux modèles empruntés aux sciences naturelles et qui sont différents par rapport aux modèles précédents. Semble très vraisemblable l'hypothèse de quelques remarquables mathématiciens (comme R. Penrose et Ju.I. Manin) sur la possibilité d'utiliser, à l'égard du cerveau humain, le modèle de la supraconductibilité à haute température. Avec plusieurs spécialistes, j'ai discuté de la possibilité de décrire de façon plus exacte, de ce point de vue, l'apparition et la propagation du foyer de l'activité épileptogène.

– *Dans Le pair et l'impair, vous étudiez le fonctionnement des deux hémisphères du cerveau, en comparant ce dernier à un complexe de deux mécanismes-ordinateurs (comme les robots) qu'on construisait dans les années 1970 (quand vous écriviez ce livre). Quel serait votre point de vue sur la métaphore «le cerveau est un ordinateur» aujourd'hui?*

⁷ Déjà à la fin des années 1950 et au début des années 1960, Vjač.Vs. Ivanov étudiait les aspects linguistiques des aphasies dans le laboratoire d'A.R. Luria à l'Institut de neurochirurgie Bourdenko. Parmi ses autres travaux liés à l'étude des aphasies, mentionnons avant tout le résumé des grandes lignes de son exposé consacré aux problèmes des aphasies (Ivanov 1960), ainsi qu'un article écrit à la base de ce texte (Ivanov 1962).

Vjač.Vs. Ivanov: Dans la version du livre *Le pair et l'impair* qui a été récemment rééditée (sous le titre *L'impair et le pair* [*Nečet i čet*]) dans le premier volume de mes *Œuvres choisies sur la sémiotique et l'histoire de la culture*, ainsi que dans mes articles postérieurs j'ai déjà souligné le fait que, pour comprendre le fonctionnement du cerveau, on utilise souvent les modèles techniques développés à des époques concernées. Ainsi, par exemple, I.P. Pavlov établissait une analogie entre le fonctionnement du cerveau et le travail d'une station téléphonique automatique. Deux psychiatres de Leningrad, mes anciens collaborateurs (les défunts L.Ja. Balonov et V.L. Deglin) ont proposé un parallèle que je trouve très heureux: ils ont comparé le fonctionnement des deux hémisphères cérébraux avec un modèle technique qui suppose deux mécanismes liés l'un à l'autre, de sorte que chacun d'eux amortit l'autre, en ralentissant et en modifiant son activité. Aujourd'hui il me semble possible de réfléchir au sujet d'un tel modèle, dans lequel l'un des deux hémisphères ressemble à l'ordinateur dit classique, tandis que l'autre (lié au premier) ressemble à l'ordinateur quantique.

– On reprochait souvent (et on reproche toujours) aux structuralistes des intentions de réduire, dans leurs descriptions, toute la richesse de la langue, du folklore, de la mythologie (ainsi que de pratiquement tous les phénomènes de la culture humaine et de la vie économique et sociale) aux modèles des oppositions binaires (le sien – l'étranger, le gauche – le droit, le pair – l'impair...). Partagez-vous ces reproches aujourd'hui, ne considérez-vous pas ces modèles comme trop simplistes? Si, d'après vous, le «phénomène de la dualité» (ou de la «binarité») n'est pas un simple modèle descriptif, mais qu'il fait partie de la réalité, serait-il propre à l'homme, uniquement? Ou également aux animaux?

Vjač.Vs. Ivanov: Le rôle important du principe binaire dans les différents systèmes sociaux a été découvert par R. Harris, A.M. Zolotarev, A.M. Hocart et d'autres ethnologues (à l'Université d'État des Sciences Humaines de Russie, j'ai récemment donné un cycle des cours consacré à ce sujet; par la suite, ce cours a été publié⁸). Les linguistes sont arrivés à la conclusion de l'importance de ce principe en décrivant les systèmes linguistiques modernes ainsi que reconstruits (entre autres, j'ai été beaucoup impressionné par la reconstruction de l'akkadien faite par le spécialiste de l'assyrien I. Gelb qui n'était aucunement structuraliste). Les descriptions de nombreuses sociétés soi-disant primitives, pour lesquelles le principe dual est fondamental, nous montrent de façon évidente qu'il n'a pas été uniquement apporté dans le langage de la description sémiotique, mais qu'il fait partie des structures étudiées en tant que telles. À en juger d'après mes conversations avec les physiciens et les mathématiciens (en particulier avec le fondateur des supermathématiques, le défunt F.A. Berezin), la binarité est éga-

⁸ Ivanov 2008; cf. aussi le travail d'Ivanov écrit encore en 1972 (Ivanov 1972).

lement essentielle pour les modèles physiques du monde. En ce qui concerne les systèmes complexes auxquels ont affaire de nombreuses branches du savoir humain et social, il conviendrait mieux de les décrire avec un nombre d'éléments plus grand que deux (ainsi, dans le modèle sémantique d'A. Wierzbicka qui développe les idées de Leibniz, il y en a plus de dix); or, parfois on pourrait représenter les rapports entre ces éléments sous forme de schémas binaires.

– Dans Le pair et l'impair, vous abordez le problème des divisions non seulement binaires, mais aussi ternaires dans l'histoire des cultures. Une conception des cultures précisément ternaires est présentée également dans les derniers travaux de Jurij Lotman... Comment répondriez-vous aujourd'hui à la question de savoir quels modèles – binaires ou ternaires – on pourrait considérer comme les structures de base dans l'histoire des cultures humaines? Sinon, pensez-vous que ces deux types de modèles ne s'excluent pas?

Vjač.Vs. Ivanov: Je discute constamment de la corrélation des modèles ternaire et binaire dans mes cours sur la mythologie indo-européenne et sur la poétique que je donne aux doctorants indo-européanistes à UCLA. J'ai réussi à commencer une discussion sur ce sujet dans ma correspondance avec le propagandiste principal du principe de la ternarité du système indo-européenne, Georges Dumézil. Je pense qu'on peut expliquer logiquement comment le système ternaire est issu du système binaire (ce même avis était partagé par V. Turner). Il est intéressant que le poète N.S. Gumilev, dans les cours qu'il préparait avant son arrestation et sa mort (il a été fusillé) et qui ont été récemment découverts, insistait sur le schéma des castes indo-européennes qui était très proche de celui de Dumézil, proposé plus tard. Il serait curieux de trouver (en France, peut-être) leur prédécesseur théorique commun. Or, le schéma de Gumilev était – à la différence de celui de Dumézil – quaternaire, car y était représentée une caste particulière des poètes (comme les druides en ancienne Irlande).

– Vous avez déjà parlé (en particulier, dans Le pair et l'impair où vous vous référez, entre autres, à l'anthropologue français André Leroi-Gourhan) du danger que représente la réduction de nombreuses opérations manuelles dans la société moderne. En effet, nous écrivons de moins en moins souvent avec un crayon ou avec un stylo, et tapant de plus en plus sur l'ordinateur. Or la main est directement liée au cerveau. Que faire donc? Se forcer – et surtout forcer les enfants – à écrire, plutôt que d'appuyer sur les touches d'un clavier? Ou tout simplement se laisser aller, en «suivant le courant de l'évolution» sans aucun souci?

Vjač.Vs. Ivanov: Me semble fondamentale la thèse géniale (c'est L. Lévy-Bruhl qui la qualifia ainsi) de F.H. Cushing sur l'existence de «concepts manuels» [*manual concepts*] particuliers chez les Indiens. Sergueï Eisenstein insista aussi sur l'importance de cette découverte, il essaya de répéter l'expérience de Cushing en utilisant en pratique le langage des «concepts manuels». Cela m'amène à l'idée que l'activité manuelle est toujours nécessaire, et pour des raisons très profondes, dans de nombreux domaines de l'art (comme, par exemple, dans la sculpture, dans les arts graphiques, dans la peinture, dans plusieurs genres de musique instrumentale et, probablement, dans la musique en général).

– *Nikolaj Marr, déjà mentionné aujourd'hui, a écrit sur le rôle fondamental de la main dans l'évolution du langage. Considérez-vous certaines de ses idées comme justes, entre autres ce qu'il écrivait au sujet du langage cinétique? Si c'est le cas, quelles autres réflexions de Marr sur les langues et la linguistique mériteraient aujourd'hui une attention particulière?*

Vjač.Vs. Ivanov: Marr avait une intuition surprenante, même s'il ne savait ni ne voulait donner des preuves rigoureuses à l'appui de ses nombreuses découvertes, qui avaient été faites intuitivement (entre autres, ses découvertes sur les gestes manuels et leur importance pour le langage, sur les liens génétiques du basque et certaines autres langues, des langues dont l'appartenance à la macro-famille linguistique sino-caucasienne a été ensuite prouvée, de façon stricte, par S.A. Starostin). La participation de Marr au cercle (créé par Eisenstein et Vygotski) pour l'étude des couches archaïques de la conscience dans le langage moderne ainsi que dans le langage du cinéma suscite également mon intérêt.

– *À part la réduction du rôle de la main et du travail manuel dans la société post-industrielle moderne, un autre domaine où il semble tellement injuste de suivre «le courant naturel de l'évolution» est celui de la disparition impétueuse des langues. Dans l'Institut de la culture mondiale que vous dirigez, a été créé un Département d'écologie linguistique et culturelle dont les collaborateurs, entre autres, préparaient et préparent toujours des publications sur de «petites langues» qui sont en train de disparaître. Que pourrait-on faire encore, concrètement – en particulier, que pourraient faire les linguistes pour prévenir la mort des langues? Ou bien, au bout du compte, n'importe quels efforts seront vains et inutiles?*

Vjač.Vs. Ivanov: J'espère que le perfectionnement progressif des méthodes de traduction automatique, ainsi que la baisse de leur prix, pourraient un jour aboutir à la création de nombreux programmes de la traduction. Cela permettra aux gens qui parlent des langues en voie d'extinction de participer à la vie quotidienne (y compris économique) des sociétés concernées. Cela lèverait l'obstacle principal à l'assimilation de ces langues par les

jeunes générations. Or, pour l'instant, nous ne pouvons compter que sur la fixation, dans la base de données informatique, de la grammaire, du vocabulaire et du système phonologique de chaque langue mourante. Pour garantir une bonne continuation de la collaboration des linguistes et des généticiens qui étudient les périodes les plus anciennes dans l'histoire de l'humanité, il faudra prochainement assurer une description des centaines des langues qui sont en train de disparaître (surtout en Nouvelle-Guinée) et qui sont encore pratiquement inconnues (entre autres, du point de vue de leur évolution historique et de leur classification généalogique). Cette ignorance rend très approximatives nos idées actuelles sur les anciennes macro-familles linguistiques, se rapportant à l'époque quand nos ancêtres quittèrent l'Afrique pour s'installer sur d'autres territoires.

– *Dans le livre Le pair et l'impair est soulevé le problème de la paternité des recherches, ainsi que la tendance (positive, d'après vous) à l'effacement, à la disparition du subjectif et du personnel, une tendance qui était, dans une certaine mesure, caractéristique de la science de l'époque où vous avez écrit ce livre. Viennent à l'esprit les lignes de Pasternak: «Être célèbre n'est pas joli... On crée en toute abnégation, sans réfléchir même au succès...» [«Byt' znamenitym nekrasivo... Cel' tvorčestva – samootdača, a ne šumixa, ne uspex...»]. De nos jours, on discute souvent du problème de la paternité en rapport à Mikhaïl Bakhtine. Vous étiez un de ses amis, ainsi que l'un des premiers à le reconnaître comme l'auteur des livres publiés parfois aujourd'hui avec la précision «Bakhtine sous le masque» [Baxtin pod maskoj]⁹. Pourquoi, d'après vous, Bakhtine n'a jamais donné une réponse «officielle» directe à la question s'il était, oui ou non, l'auteur de ces livres? En général, considérez-vous que les discussions et les discussions qu'on mène aujourd'hui autour de la paternité des livres comme Marxisme et philosophie du langage [Marksizm i filosofija jazyka] et Méthode formelle dans la science de la littérature [Formal'nyj metod v literaturovedenii] soient légitimes? En général, le problème de la paternité de ces textes pourra-t-il être un jour résolu?*

Vjač.Vs. Ivanov: Bakhtine et surtout sa femme m'ont donné une réponse nette et sans aucune équivoque au sujet, par exemple, du livre sur le freudisme. Comme Bakhtine tardait un peu à répondre, sa femme est entrée dans notre conversation pour dire: «Allons donc, Mišen'ka. Tu m'as dicté tout ce livre, du début jusqu'à la fin». Mais il ne faut pas oublier que Bakhtine écrivait en sachant que ces livres paraîtraient avec comme auteurs des gens qui étaient encore en vie, qui étaient ses disciples (comme V.N. Vološinov) ou ses connaissances proches (comme P.N. Medvedev). Il se rendait très bien compte du degré de sa responsabilité personnelle et ne pouvait pas jouer un mauvais tour à ces gens. C'est ainsi que dans ces livres

⁹ Ivanov 1973.

surgit la «voix» de celui qui acceptait la philosophie officielle marxiste, laquelle philosophie était étrangère à Bakhtine lui-même. À côté de cette voix, on peut entendre la voix propre de Bakhtine, il faut savoir la distinguer. C'est pourquoi, l'interprétation de ces textes n'est pas facile.

– *Le livre Le pair et l'impair reflète, dans une grande mesure, votre intérêt pour la cybernétique. D'après vous, qu'est-ce que la cybernétique devient, aujourd'hui? Entre autres, comment pourriez-vous caractériser les rapports entre la cybernétique et la sémiotique – si on revenait, par exemple, sur vos réflexions sur le rôle de la sémiotique dans les recherches cybernétiques qui sont exprimées dans la préface au recueil des résumés des exposés faits au Symposium pour l'étude structurale des systèmes de signes en 1962¹⁰?*

Vjač.Vs. Ivanov: À cette époque, pendant la première période de l'évolution de la cybernétique, cette discipline embrassait une sphère très large de domaines scientifiques qu'on commençait seulement à élaborer (et dont on venait d'autoriser – ou seulement en partie – l'étude, en URSS). Depuis, de nombreuses parties de cet ensemble complexe de disciplines ont passé au domaine de l'intellect artificiel, des sciences cognitives ainsi que d'autres, qui évoluent vite sans avoir un nom commun, généralement accepté et reconnu. En tant que linguiste, je n'attache pas beaucoup d'importance aux noms. Je suis incliné à accepter l'hypothèse suivante de Kolmogorov: dans le futur, les sciences seront réunies par l'unité de leurs approches, plutôt que par l'unité de leurs objets d'étude. Les chercheurs américains essaient de plus en plus souvent de réunir, de nouveau, toutes les sciences de la nature et de nombreuses sciences humaines (en modifiant, en même temps, leur interprétation), du point de vue de la science de l'information (dans le sens large du mot), ainsi que de la théorie quantique de l'information. Sous ce rapport, sont importants les théorèmes prouvés par L.B. Levitin et ses co-auteurs. Cette approche est la plus proche de ce que nous sous-entendions par cybernétique. La sémiotique étudie les différents types de communication et de la création spirituelle sous l'aspect qui fait penser à leur interprétation dans la théorie de l'information, comprise dans le sens large du mot.

– *Dans les dernières pages du livre Le pair et l'impair («En guise d'épilogue» [«Vmesto èpiloga»]), vous dites que «ce sont précisément les découvertes biologiques qui soulèvent le rideau sur l'unité du savoir», ce qui nous ramène encore à l'idée de la sémiotique. Partagez-vous cette même opinion aujourd'hui, considérez-vous précisément les recherches biologiques comme prioritaires et primordiales dans les études sémiotiques?*

¹⁰ [Ivanov] 1962 (publié de façon anonyme); Ivanov 1997.

Vjač.Vs. Ivanov: Oui, j'attache une importance particulière au potentiel même de la neurosémiotique. Me semblent très importantes les découvertes qui concernent les neurones-miroirs chez les différents primates et chez les hommes. Se pose la question du substrat physiologique qui permet et assure l'entrée de chaque individu dans la communauté, à l'intérieur de laquelle se transmettent des informations très diverses, y compris des informations entre les neurones-miroirs de différentes personnes. Ce processus est probablement comparable à ce qu'on appelle *entanglement* dans la théorie quantique de l'information. La suite des recherches montrera si cette comparaison est une simple métaphore ou si, au contraire, elle a un sens plus profond.

– Pour terminer, permettez-nous de vous poser une question sur le futur, et encore une autre... sur ce qui vous est personnel. Vous avez étudié la théorie de l'économiste Nikolaj Kondrat'ev, qui a perdu la vie sous le régime stalinien. Kondrat'ev a découvert la loi du développement ondulatoire de la société. D'après cette loi, c'est précisément la période du déclin économique qui favorise de nouvelles découvertes. Il n'y a pas longtemps, les mass-medias ne parlaient, de préférence, que d'une crise économique... Cela signifie-t-il que, prochainement, nous pouvons attendre de nouvelles grandes découvertes? En général, comment voyez-vous le présent et le futur prochain des différentes branches du savoir en Russie et en Occident? Entre autres, que diriez-vous sur le présent et sur le futur de la sémiotique? Quelles directions des recherches sémiotiques vous semblent particulièrement importantes et pleines de perspectives?

Vjač.Vs. Ivanov: La situation actuelle des recherches scientifiques dans le monde entier est assez difficile avant tout à cause des formes non établies du soutien de la science par la société, lequel soutien est nécessaire. Dans les pays développés, c'est avant tout l'État qui s'en occupe. Or, corrompu et peu instruit comme il l'est aujourd'hui, cela aboutit à des erreurs (entre autres, à des erreurs de calcul), ainsi qu'à une dépense peu raisonnable de l'argent. Le système même des subsides et des grandes organisations bureaucratiques qui contrôlent la science par intermédiaire des fonctionnaires demi-savants et corrompus conduit partout au déclin de la science expérimentale, de l'éducation et du système d'évaluation des découvertes. Il me semble nécessaire de résoudre très prochainement la crise de la science, tout retard menacera l'existence même de l'homme en tant qu'espèce biologique, ce qui veut dire que les facteurs biologiques et géologiques défavorables pourraient intervenir. J'attends de grandes découvertes dans le domaine de l'intersection de la sémiotique avec les sciences qui étudient le système nerveux. Me semble probable la propagation des méthodes du savoir moderne mathématique et naturel sur les différents aspects de l'étude des systèmes sémiotiques.

– Dans *Le pair et l’impair*, vous discutez d’une photo du cerveau de Sergueï Eisenstein prise après sa mort lors de l’autopsie. (D’ailleurs, c’est précisément à Eisenstein, à son étude *Le pair et l’impair* [Čet i nečet] que votre livre doit son titre.) Dans le cerveau d’Eisenstein, la taille de l’hémisphère cérébral droit dépassait l’hémisphère gauche de façon considérable – ce que, d’après vous, il était possible de deviner déjà de son vivant, à en juger par ce qu’il faisait et comment il se comportait... En ce qui vous concerne, vos recherches sont connues dans le monde entier. En même temps, non seulement vous connaissiez et connaissez toujours de nombreux grands poètes (Boris Pasternak, Anna Akhmatova, Iossif Brodsky, Boris Sluckij, David Samoilov, Ol’ga Sedakova et encore bien d’autres) dont certains étaient (ou sont encore) vos amis, mais vous faites vous-même de la poésie¹¹ – dont, entre autres, Pasternak en personne a fait une analyse critique. Vient à l’esprit la phrase d’Anna Akhmatova que vous avez mentionnée dans l’une de vos interviews précédentes: «Vous faites de la poésie, vous étudiez le chinois... On pourrait vous exposer». Dans *Le pair et l’impair*, il s’agit du rôle prépondérant des différents hémisphères cérébraux dans les activités comme la science et la poésie: l’hémisphère gauche, «rationnel», traite avant tout l’information linguistique et logique, tandis que l’hémisphère droit «se spécialise» dans la perception plus concrète, imagée et poétique du monde. Si ce n’est pas un secret, que pourriez-vous dire sur le fonctionnement de votre propre cerveau, lequel des deux hémisphères serait donc dominant?

Vjač.Vs. Ivanov: D’après de nouvelles approches de l’étude de l’activité cérébrale dont nous avons déjà parlé, c’est le fonctionnement commun des deux hémisphères qui est le plus important. Quand je fêtais mes cinquante ans, A.D. Sakharov m’a souhaité d’aspirer à l’harmonie du gauche et du droit. Depuis plus de trente ans, j’essaie d’atteindre, dans la mesure du possible, cette harmonie.

– *Merci beaucoup, Vjačeslav Vsevolodovič! Suur tänu!*

© Vjačeslav Vs. Ivanov
© Kalevi Kull, Ekaterina Velmezova

(traduit du russe par Ekaterina Velmezova)

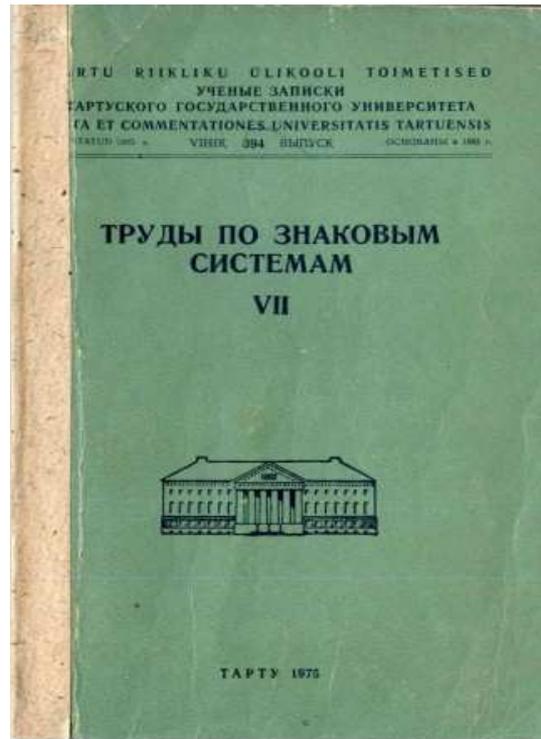
¹¹ Le premier recueil poétique de Vjač.Vs. Ivanov a paru à Moscou en 2005 (Ivanov 2005); sa poésie et ses traductions poétiques font également partie de son livre plus récent (Ivanov 2009, p. 36-78). Auparavant, Vjač.Vs. Ivanov avait publié ses œuvres poétiques dans les revues *Zvezda*, *Kontinent*, *Novyj mir*, ainsi que dans ses mémoires et ses essais; il les avait aussi présentées pendant ses récitals.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 1957: «Lingvističeskie vzgljady E.D. Polivanova», *Voprosy jazykoznanija*, 1957, № 3, p. 55-76. [Les opinions linguistiques d'E.D. Polivanov]
- , 1960: «Nekotorye lingvističeskie problemy, svjazannye s izučeniem afazii», in Morozova N.G., Lubovskij V.I. (éds), *Tezisy dokladov tret'ej naučnoj sessii po voprosam defektologii, 22-25 marta 1960 g.* Moskva: Izdatel'stvo APN RSFSR, p. 7-9. [Quelques problèmes linguistiques liés à l'étude de l'aphasie]
- , 1962: «Lingvistika i issledovanie afazii», in Mološnaja T.N. (éd.), *Strukturno-tipologičeskie issledovanija.* Moskva: Izdatel'stvo AN SSSR, p. 70-95. [La linguistique et l'étude de l'aphasie]
- , 1972: «Binarnye struktury v semiotičeskix sistemax», in Blauberg I.V. et al. (éds), *Sistemnye issledovanija: Ežegodnik 1972.* Moskva: Nauka, p. 206-236. [Les structures binaires dans les systèmes sémiotiques]
- , 1973: «Značenie idej M.M. Baxtina o znake, vyskazyvanii i dialoge dlja sovremennoj semiotiki», *Trudy po znakovym sistemam*, 1973, fasc. VI, p. 5-44. [L'importance pour la sémiotique contemporaine des idées de M.M. Bakhtine sur le signe, sur l'énoncé et sur le dialogue]
- , 1976: *Očerki po istorii semiotiki v SSSR.* Moskva: Nauka. [Essais sur l'histoire de la sémiotique en URSS]
- , 1978: *Čet i nečet. Asimetrija mozga i znakovyx sistem.* Moskva: Nauka. [Le pair et l'impair. Asymétrie du cerveau et des systèmes sémiotiques]
- , 1997: «Vstupitel'naja stat'ja k sborniku "Simpozium po strukturnomu izučeniju znakovyx sistem"», in Nikolaeva T.M. (éd.), *Iz rabot Moskovskogo semiotičeskogo kruga.* Moskva: Jazyki russkoj kul'tury, p. 3-7. [Préface au recueil «Symposium pour l'étude structurale des systèmes de signes»]
- , 1998: «Nečet i čet», in Ivanov Vjač.Vs. *Izbrannye trudy po semiotike i istorii kul'tury*, vol. I. Moskva: Jazyki russkoj kul'tury, p. 379-602. [L'impair et le pair]
- , 2005: *Stixi raznyx let.* Moskva: Raduga. [Poèmes de diverses années]
- , 2008: *Dual'nye struktury v antropologii. Kurs lekcij.* Moskva: Izdatel'stvo RGGU. [Les structures duales dans l'anthropologie]

- , 2009: *Potom i opytom*. Moskva: Vagrius. [Avec de la sueur et avec de l'expérience¹²]
- [IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič], 1962: «Predislovie», in *Simpozium po strukturnomu izučeniju znakovyx sistem: tezisy dokladov*. Moskva: Izdatel'stvo AN SSSR, p. 3-9. [Préface] (publié de façon anonyme)
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, LOTMAN Jurij Mixajlovič, PJATIGORSKIJ Aleksandr Moisejevič, TOPOROV Vladimir Nikolaevič, USPENSKIJ Boris Andreevič, 1973: «Tezisy k semiotičeskomu izučeniju kul'tur (v primenenii k slavjanskim tekstam)», in Mayenowa M.R. (éd.), *Semiotyka i struktura tekstu: Studia poświęcone VII Międzynarodowemu kongresowi slawistów. Warszawa, 1973*. Wrocław et al.: Ossolineum, p. 9-32. [Thèses pour l'étude sémiotique des cultures (appliquées à des textes slaves)]
- KRYLOV Sergej Aleksandrovič, 2007: «Akademik Vjačeslav Vsevolodovič Ivanov: kratkij očerk naučnoj dejatel'nosti», in Nevskaja L.G., Pčelov E.V., Svešnikova T.N., Xerold K. (éds), *Vjačeslav Vsevolodovič Ivanov* (Académie des Sciences de Russie. Matériaux pour la bibliographie des savants. Publié à partir de 1940. Littérature et langue. Fasc. 30). Moskva: Nauka, p. 8-37. [L'académicien Vjačeslav Vsevolodovič Ivanov: un bref aperçu de son activité scientifique]

¹² En russe, le titre de ce livre est ambigu; nous ne proposons ici qu'une seule des traductions possibles. – *Note de la traductrice*.



Trudy po znakovym sistemam – Sign Systems Studies

Compte rendu du livre:
Christina Strantchevska-Andrieu.
La découverte de la langue bulgare
par les linguistes russes au XIX^e siècle.
Toulouse, 2011, 522 p.
(*Slavica occitania*, 2011, № 32)

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

Habent sua fata libelli.

Habent sua fata libelli. Les livres ont leurs destinées – leurs auteurs aussi. Le livre de Christina Strantchevska-Andrieu (1967-2010) *La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle* est la publication de sa thèse de doctorat soutenue avec beaucoup de succès à l'Université de Toulouse – le Mirail le 27 novembre 2009 devant le jury composé de son directeur de recherches, le professeur Roger Comtet (Université de Toulouse – le Mirail), du professeur Jack Feuillet (INALCO, Paris), du professeur Michel Billières (Université de Toulouse – le Mirail) et de moi-même¹. Cette thèse, consacrée aux études bulgares en Russie et rédigée en français, reflétait non seulement les intérêts scientifiques de la chercheuse, mais aussi, en partie, sa biographie où les côtés bulgare, russe et français étaient liés de façon très étroite. Née à Varna en Bulgarie, C. Strantchevska-Andrieu a étudié à Leningrad avant de s'installer en France en 1992, où, depuis 2002 et jusqu'à sa mort, elle enseignait au Département de slavistique de l'Université de Toulouse – le Mirail. Après la soutenance, Christina avait l'intention de publier sa thèse. De plus, elle avait lancé plusieurs projets: préparer un numéro de la revue *Slavica occitania* consacré aux études bulgares; organiser à l'Université de Toulouse – le Mirail un colloque international sur l'étude des langues slaves «vues de l'extérieur»,

¹ Cf. le compte rendu de sa thèse publié en 2010 (Andrieu 2010).

par les chercheurs «slaves»² dont les langues maternelles n'étaient pas les mêmes que les idiomes qu'ils étudiaient – ce qui aussi correspondait à la problématique de sa thèse, la «découverte» du bulgare par les linguistes russes. Elle avait également accepté ma proposition de publier un chapitre de sa thèse dans un numéro des *Cahiers de l'ILSL*, à Lausanne... Or, le 27 juillet 2010 Christina Strantchevska-Andrieu est décédée à Toulouse d'un arrêt cardiaque.

Ainsi, sa thèse a été préparée pour la publication par R. Comtet qui s'était chargé de corriger les erreurs typographiques du manuscrit. Et à la place de son article, je publie dans ce recueil mon compte rendu de son livre. Le volume assez important de ce compte rendu – où j'expose en détail les grandes lignes de sa recherche, en les corroborant par les citations correspondantes – est une façon de rendre hommage à notre collègue-slavisante, enseignante et chercheuse talentueuse Christina Strantchevska-Andrieu dont je déplore la mort précoce qui est tellement injuste.

1. LA STRUCTURE DU LIVRE

Dans la recherche de C. Strantchevska-Andrieu est analysé un épisode peu connu de l'histoire de la slavistique: la «découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^{ème} siècle». Il s'agit plus particulièrement d'une étude détaillée de la première grammaire et du premier dictionnaire du bulgare qui ont été rédigés en russe, par Ju.I. Venelin (1802-1839) et par A.L. Djuvernua (1838-1886), respectivement. Le livre est composé d'une Introduction, trois Parties, une Conclusion, plusieurs Annexes, une Bibliographie et un Index des noms propres. Dans l'Introduction (p. 7-10), sont définis les objectifs de la recherche et est brièvement présentée la structure générale du travail. L'auteur y introduit également quelques indispensables précisions terminologiques – entre autres, elle explique ce qu'elle sous-entend par la *découverte* (cf. le titre même de son ouvrage: *La découverte de la langue bulgare...*):

«Découvrir implique révéler ce qui était ignoré, inconnu mais cela ne signifie pas que le découvreur soit obligatoirement celui qui a abordé en premier un sujet donné. [...] Dans notre cas, la découverte du bulgare correspondra à la première description complète de la langue bulgare réalisée par un linguiste russe [...]» (p. 7-8; l'auteur souligne).

² Nous prenons l'adjectif *slave(s)* entre guillemets pour insister sur la nécessité d'utiliser ce mot avec beaucoup de précaution en dehors des contextes purement linguistiques – même si plus loin, dans les expressions comme *chercheurs slaves*, *linguistes slaves*, *nations slaves*, *pays slaves*, *peuples slaves*, *monde slave*, *les Slaves*, etc., nous n'utiliserons plus les guillemets, pour éviter les répétitions.

Enfin, la chercheuse s'arrête ici sur les matériaux de sa recherche, en précisant que, la plupart des documents du XIX^{ème} siècle étant difficiles d'accès, elle s'était vue obligée de réaliser de nombreux déplacements pour travailler dans des bibliothèques non seulement en France, mais aussi en Bulgarie, en Russie et en Tchéquie.

Dans la première Partie du travail, intitulée «Divers fondements linguistiques et historiques ayant conduit à la découverte du bulgare» (p. 11-103), C. Strantchevska-Andrieu, en considérant «qu'un travail de recherche s'inscrit toujours dans une continuité» (p. 13), examine les «orientations magistrales de la description des langues qui préparent les grands changements du XIX^{ème} siècle» (p. 7) – avant tout, le développement du comparatisme (p. 13), initié en grande partie par la découverte du sanskrit par William Jones en 1786 (p. 57). Parmi ces «orientations», une attention particulière est consacrée aux principes généraux de l'analyse grammaticale entreprise par les auteurs des grammaires et des dictionnaires, à l'apport des «traditions» grecque et latine de l'étude des langues (idiomes slaves, entre autres), ainsi qu'aux origines de la typologie linguistique au XIX^{ème} siècle. D'autre part, C. Strantchevska-Andrieu distingue plusieurs facteurs qui ont influencé, plus particulièrement, la slavistique de cette époque – et, en particulier, le travail de Venelin et de Djuevnuia: l'«éveil» des nations slaves qui aspiraient à une autonomie politique et culturelle, l'image que l'on avait de la Bulgarie au début du XIX^{ème} siècle, ainsi que l'évolution générale de la politique extérieure de la Russie qui était liée aux études du bulgare. Dans la deuxième Partie du livre («Prémises de la découverte du bulgare au début du XIX^{ème} siècle» [p. 105-191]) est analysé l'état général de la slavistique russe au moment de la «découverte du bulgare», ainsi que la façon dont se réalisait la transmission des savoirs entre savants à cette époque. Enfin, dans la troisième Partie («La grammatisation de la langue bulgare par les linguistes russes» [p. 193-451]) sont décrits, de façon minutieuse, la *Grammaire de la langue bulgare contemporaine* [*Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija*] (dont la première version date de 1834) de Ju. Venelin et le *Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment* [*Slovar' bolgarskogo jazyka po pamjatnikam narodnoj slovesnosti i proizvedenijam novejšej pečati*] (1885-1889) d'A. Djuevnuia. Soulignons tout de suite que, dans les deux cas – mais surtout, comme nous le verrons plus loin, dans le cas de Venelin, – le défi des «découvreurs» était de taille: il s'agissait de décrire une langue encore peu connue et qui, typologiquement, était (et reste toujours) très particulière parmi les autres langues slaves (le bulgare a perdu les déclinaisons et l'infinitif, il a développé un article postposé, etc.³). Comme l'explique C. Strantchevska-Andrieu en s'appuyant, entre autres, sur S. Auroux⁴, ces deux types de description des langues, grammaires et dictionnai-

³ Notons d'ailleurs que le macédonien possède aussi ces trois traits caractéristiques (Usikova 1990).

⁴ Auroux (éd.), 1989-2000, t. 2, p. 28, cité à la p. 18.

res, qui constituent «deux regards logiquement complémentaires sur la langue» (p. 37), sont indispensables pour que telle ou telle langue soit officiellement reconnue par la communauté linguistique. Leur création met fin au processus de grammatisation d'une langue. Comme le souligne l'auteur, «[i]l existe [...] très peu de travaux critiques» sur les ouvrages qu'elle analyse dans sa monographie⁵. Cela lui a permis d'exprimer son point de vue «hors de toute opinion préexistante» (p. 224).

Un point fort du livre consiste dans le fait que, à part la *Grammaire* et le *Dictionnaire* bulgares, d'autres travaux de Venelin et de Djuvernua sont également abordés (mentionnons sous ce rapport les corpus de leurs principales œuvres [p. 205-208 et p. 402-403, respectivement]). Ainsi, en ce qui concerne Venelin, à part sa *Grammaire du bulgare*, C. Strantchevska-Andrieu analyse encore brièvement ses autres recherches, comme (p. 199-201) *Les Bulgares anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes* [*Drevnie i nynešnie bolgare v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam*] (1829)⁶, *De la source de la poésie populaire et de la russe méridionale en particulier* [*Ob istočnike narodnoj poëzii i o južnorusskoj v osobennosti*] (1834) et *De la nature des chansons populaires des Slaves au-delà du Danube* [*O xaraktere narodnyx pesen u slavjan zadunajskix*] (1835) (p. 201-202). De la même façon, à part le *Dictionnaire* de Djuvernua, dans le livre sont analysés ses autres travaux, comme *Stanislav Znoemskij et Jan Hus. Deux chapitres sur l'histoire de l'Université de Prague* [*Stanislav Znoemskij i Jan Gus. Dve glavy ob istorii Pražskogo universiteta*] (1870), *Des strates historiques dans la formation des mots slaves* [*Ob istoričeskom nasloenii v slavjanskom slovoobrazovanii*] (1867) (p. 395-398)⁷, ainsi que l'«Étude des voyelles de la langue bulgare» [*Obzor glasnyx bolgarskogo jazyka*] qui a été rédigée par Djuvernua en guise d'introduction pour le deuxième volume de son *Dictionnaire* (p. 422-431).

Les biographies de Venelin et de Djuvernua sont aussi présentées dans la monographie (et, en général, les différentes facettes de l'activité de ces chercheurs sont étudiées) – référons-nous, par exemple, à une hypothèse intéressante sur les origines de Djuvernua, dont les ancêtres étaient peut-être originaires de Montbéliard (p. 391), d'où l'intérêt non seulement épistémologique, mais aussi historiographique du livre.

Dans la Conclusion (p. 453-459), l'auteur présente brièvement les résultats de sa recherche et indique plusieurs pistes pour les futurs travaux en rapport avec la thématique et la problématique de son étude.

⁵ Cf. sous ce rapport la Bibliographie du livre (p. 479-515).

⁶ D'après la chercheuse, c'est le travail «le plus lu» de Venelin (p. 220).

⁷ Cette recherche pourrait présenter un intérêt particulier pour la raison suivante: Djuvernua y découvre que «la composition phonétique du radical est fonction de sa relation avec les différents morphèmes» (Djuvernua 1867, p. 202, cité à la p. 396), ce qui amène C. Strantchevska-Andrieu à penser à la théorie des laryngales formulée ultérieurement par F. de Saussure.

La Bibliographie contient plus de 300 sources rédigées en diverses langues (russe, bulgare, français, anglais, allemand, etc.).

Les Annexes – comme nous le verrons plus loin, très utiles – servent à mieux illustrer certaines thèses de l’auteur.

2. LE CONTENU DE LA RECHERCHE DÉPASSANT LE SUJET ANNONCÉ DANS LE TITRE

2.1. L’IMPORTANCE DU *CONTEXTE*

Comme le montre déjà cette brève présentation, le contenu réel du livre dépasse largement le sujet annoncé dans le titre⁸: la «découverte» du bulgare est analysée dans un contexte beaucoup plus large de l’histoire de la slavistique et des idées linguistiques en général.

Entre autres, dans le livre sont distingués plusieurs facteurs qui ont déterminé l’intérêt des Russes pour la Bulgarie au début et dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Parmi ces causes il y en avait de

— politiques (la révolte bulgare en 1876 «qui attirera vers ce peuple le regard de toute l’Europe et provoquera l’intervention de la Russie» en 1877-1878 [p. 80], plusieurs guerres russo-turques, etc.): ce qui intéresse ici la chercheuse, c’est «de montrer comment s’est effectué le passage d’un sujet de recherche du domaine politique au domaine linguistique» (p. 94);
 — «purement» intellectuelles⁹, comme, en particulier, la découverte, en 1795, du manuscrit du *Dit d’Igor* [*Slovo o polku Igoreve*] par A. Musin-Puškin, laquelle découverte «marque le début d’une période de quête intense de manuscrits anciens avec l’espoir de découvrir des textes écrits de la main des saints missionnaires Cyrille et Méthode» (p. 76). C’est l’une des raisons pour lesquelles «les pays slaves du Sud deviennent [...] une destination privilégiée pour les slavissants russes» (*ibid.*).

En discutant également de la «nécessité», pour une «découverte», d’être faite non seulement «au bon moment», mais aussi au «bon endroit»

⁸ En témoigne, entre autres, le fait que le volume de la troisième partie du livre (environ 250 pages), où la *Grammaire* de Venelin et le *Dictionnaire* de Djuvernua sont étudiés, ne dépasse même pas d’une centaine de pages celui des deux premières parties (environ 180 pages), où ces deux ouvrages ne sont pas abordés directement. Ainsi les deux premières parties du livre ne font que *préparer* le lecteur à la «découverte» du bulgare à travers le prisme de sa description par Venelin et Djuvernua. (D’ailleurs, même dans la troisième partie du livre, consacrée aux ouvrages de Venelin et de Djuvernua par excellence, il ne s’agit pas que de la linguistique, mais aussi des événements qui permettent de mieux comprendre tel ou tel aspect de la première grammaire et du premier dictionnaire russes du bulgare – comme, par exemple, le voyage de Venelin en Bulgarie et son bilan [p. 208-221], «le contexte linguistique russe dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle» [p. 367-383], etc. – et cela malgré le fait que, comme C. Strantchevska-Andrieu l’avoue [p. 81], l’exhaustivité de la description n’était pas son but.)

⁹ Nous prenons le mot *purement* entre guillemets pour souligner le fait que, dans la plupart des cas, même les disciplines académiques les plus théoriques et abstraites peuvent être influencées par la politique ou par l’idéologie de telle ou telle époque.

pour être acceptée par la communauté scientifique, C. Strantchevska-Andrieu rappelle à juste titre que «derrière chaque “découvreur” officiel il existe des pionniers restés dans l’ombre auxquels il convient de rendre hommage» (p. 58). C’est pourquoi, elle accorde beaucoup d’attention à la linguistique (et, entre autres, aux études bulgares) avant Venelin et Djuvernua.

Ainsi, une partie de la recherche (p. 108-121) est consacrée aux «al-lusions au bulgare jusqu’à la fin du XVIII^{ème} siècle». Ensuite, la chercheuse aborde le problème de «l’évocation du bulgare dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle» (p. 121-129). De plus, C. Strantchevska-Andrieu parle des «initiateurs» des recherches sur le bulgare (p. 131-142), en désignant ainsi A.L. Schlözer, J. Dobrovský, J. Kopitar et A.X. Vostokov –

«[...] ceux qui, dans un contexte favorable, appellent les chercheurs à faire de la langue bulgare un objet d’études à part entière. Ils jouissent d’une notoriété suffisante pour être entendus par la communauté linguistique et amorcer le début d’une orientation nouvelle» (p. 131).

Leur rôle dans les études du bulgare était non négligeable malgré leurs conclusions parfois erronées sur cette langue: ainsi, par exemple, trop influencé par le «modèle [linguistique. – E.V.] slavon», Dobrovský n’a pas «osé» mettre en évidence l’absence de l’infinitif en bulgare moderne (p. 136). Par contre, c’est Kopitar qui fut le premier à insister sur la spécificité morphologique du bulgare, comme son article (p. 138-139) ou la perte de la déclinaison (p. 139), c’est-à-dire, sur la «latinité grammaticale»¹⁰ du bulgare: d’après les commentaires de C. Strantchevska-Andrieu, «[n]ous voyons ici les prémisses d’une identification du groupe des langues balkaniques» (p. 140).

En ce qui concerne les «prédécesseurs directs» de Venelin et de Djuvernua (p. 143-191), C. Strantchevska-Andrieu en distingue deux: V. Karadžić, disciple de Kopitar, et P.I. Keppen. Elle précise que, après le travail des «initiateurs» (mentionnés ci-dessus),

«[...] viennent les premiers écrits que l’on ne peut encore assimiler à une “découverte” car ils n’abordent pas la langue bulgare dans son ensemble et de manière suffisamment approfondie. Ces premiers écrits porteront plus facilement les noms de *remarques grammaticales* ou de *lexique* que ceux, plus solennels, de *grammaire* ou de *dictionnaire*. Néanmoins, ils apporteront suffisamment de matériau pour servir d’appui aux travaux ultérieurs» (p. 132; l’auteur souligne).

D’après le chercheur contemporain G.K. Venediktov (cité à la p. 147), en général,

¹⁰ L’expression est de N.M. Petrovskij (Petrovskij 1914, p. 70, cité à la p. 140).

«[...] la slavistique doit ses premiers renseignements sur le bulgare contemporain au *Complément aux dictionnaires comparatifs de Saint-Pétersbourg* [*Dodatak k Sanktpeterburgskim sravnitel'nim rječnicima sviju jezika i narečija, s osobitim ogledama Bulgarskog jezika*] [*sic. – E.V.*]» (1822) de Karadžić

(cf. en particulier les remarques grammaticales «qui accompagnent les vingt-sept chansons populaires présentées dans le *Dodatak*» [p. 165]). Effectivement, malgré le fait que «Karadžić n'avait pas connaissance du bulgare dans son ensemble» (p. 163), ce qui explique «le caractère limité» de sa description du bulgare, «ainsi que ses inexactitudes faussant l'image du bulgare au profit du serbe» (p. 173), ce célèbre slavisant

«[...] pose des repères importants: la nécessité d'une normalisation de l'orthographe, l'originalité de la langue qui se traduit par une absence des cas et leur remplacement par des prépositions, l'allusion à la possibilité d'isoler différents dialectes»

du bulgare (p. 171).

En ce qui concerne Keppen, il sera «le premier slavisant russe qui abordera des questions du bulgare contemporain dans ses écrits» de façon approfondie (p. 177), ainsi que «le premier savant russe chez qui le bulgare apparaîtra comme un objet d'étude autonome» (p. 190). Ses *Carnets de voyage*, écrits pendant son long voyage en Europe en 1821-1824, contiennent de l'information non seulement «civilisationnelle» sur la Bulgarie et ses habitants, mais aussi des remarques sur la langue bulgare. Plus particulièrement, dans ces notes sont abordés les problèmes des dialectes, de l'orthographe et de la prononciation du bulgare (p. 179); de plus, elles contiennent une liste composée de 360 mots bulgares – «le premier essai lexicographique de recensement de mots bulgares réalisé par un savant russe» (p. 189).

À part ces études bulgares, C. Strantchevska-Andrieu indique quelques sources russes qui pouvaient inspirer Venelin dans la rédaction de sa *Grammaire* (p. 224-227): *Essai de nouvelle orthographe russe fondée sur les règles de la grammaire russe et les meilleurs exemples des écrivains russes* [*Opyt novogo rossijskogo pravopisanija, utverždennogo na pravilax rossijskoj grammatiki i na lučšix primerax rossijskix pisatelej*] (1773) de V.P. Svetov et *Grammaire russe* [*Rossijskaja grammatika*] (1788) d'A.A. Barsov. (Malheureusement, en constatant «de nombreux points communs», ainsi que «certaines orientations et prises de position» similaires [p. 226] entre les travaux de Venelin, d'un côté, et de Svetov et Barsov, de l'autre, C. Strantchevska-Andrieu n'en donne pas d'exemples.)

Mais si, déjà avant Venelin, les linguistes russes réfléchissaient sur la langue bulgare – entre autres, dans ses rapports avec le russe – c'était pour la première fois qu'il s'agissait, dans sa *Grammaire*, de proposer une description détaillée de la structure grammaticale du bulgare, d'où la

grande importance de cet ouvrage, importance qui dépassait les limites de la slavistique russe:

«Au moment de l'élaboration de sa description du bulgare, Venelin ne pouvait s'appuyer sur d'autres descriptions de cette langue pour la simple raison que celles-ci n'existaient pas encore. L'ouvrage de Venelin était rédigé au début des années 1830, c'est-à-dire avant la publication de la *Première grammaire bulgare* [*Bolgarska grammatika sega pervo sočinena*] de Neofit Rilski (1835), de la *Grammaire slavo-bulgare* [*Grammatika slaveno-bolgarska*] de Xristaki Pavlovič (1836) ou encore de celle de Neofit Boyveli. Le *Dodatak* de Vuk Karadžić constituait alors la seule source grammaticale possible»

pour Venelin (p. 236) et, dans le cas de ce dernier, il s'agissait donc de la première description détaillée de la grammaire bulgare en général, dans le monde entier – et non seulement en Russie.

Après avoir parlé des précurseurs de Venelin, de la même façon, avant de se lancer dans l'étude détaillée du *Dictionnaire* de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu distingue les grandes tendances de la lexicographie de l'avant-dernier siècle: dès le début du XIX^{ème} siècle, se manifestent «la volonté d'établir une distinction claire entre dictionnaire et encyclopédie», ainsi que «l'intérêt accru pour la langue vivante russe, étudiée dans son environnement urbain et paysan» (p. 373), de sorte que «[l]'intérêt pour la langue russe littéraire va de pair avec le besoin d'approfondir l'étude des sources populaires qui la nourrissent» (p. 374) – ce dont témoigne, entre autres, le célèbre dictionnaire de V.I. Dal', paru dans les années 1860¹¹. D'autre part, si «le travail sur la langue russe gagne en profondeur et en valeur» à cette époque, cela permet en même temps «le développement des dictionnaires de langues étrangères» (p. 374): entre autres, «[d]ans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, l'intérêt pour la lexicographie slave se développe» (p. 377).

À côté de ces grandes tendances, pour encore mieux illustrer le contexte intellectuel de l'époque de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu distingue quelques approches particulières du traitement du lexique qui présentent le plus grand nombre d'éléments communs avec la démarche de Djuvernua. Il s'agit des initiatives de:

1) (p. 378-379) A.S. Šiškov, qui, entre autres, dès 1815, publie des articles où il expose ses positions lexicographiques. Pour Šiškov, il s'agit d'élaborer un dictionnaire de la dérivation des mots russes «en utilisant les données des autres langues afin d'approfondir l'analyse historique de la sémantique et de la dérivation» (p. 378) (cf. son *Essai de dictionnaire de dérivation des mots contenant l'arbre constitué à partir de la racine* мр. Avec présentation de 24 ramifications et de 920 branches [*Opyt slovo-*

¹¹ D'ailleurs, même l'architecture du *Dictionnaire* de Djuvernua rappelait celle du dictionnaire de Dal', ce qui a permis de les comparer déjà à la fin du XIX^{ème} siècle. Par rapport à l'ouvrage de Dal', le travail de Djuvernua a été parfois considéré comme plus progressiste sous certains aspects – comme, par exemple, la richesse documentaire (p. 414).

proizvodnogo slovarja, soderžaščij v sebe derevo stojaščee na korne mp. *S označeniem 24 kolen i 920 vetvej*] édité en 1833 [*ibid.*]). Mais, C. Strantchevska-Andrieu n'explique pas ce que le travail de Šiškov avait en commun avec le *Dictionnaire* de Djivernua;

2) (p. 379-380) P.I. Sokolov qui a rédigé et édité en 1834 le *Dictionnaire fondamental slavon-russe* [*Obščij cerkovno-slavjano-rossijskij slovar'*]: un ouvrage «de type référentiel» qui inclut l'ensemble des mots – russes, slavons, vieux russes – recueillis par l'auteur. À ces mots, Sokolov donne des «définitions courtes et pertinentes qui ne retiennent que les traits les plus caractéristiques», et non pas les interprétations de style encyclopédique.

«De plus, pour la première fois, Sokolov met en place un système de disposition des mots par catégories des formes dérivées: substantifs, adjectifs et adverbes, sans oublier les suffixes de valeur appréciative qui peuvent y être ajoutés. Dans les dictionnaires académiques précédents, ces catégories, considérées comme des variantes spécifiques, étaient évoquées sous l'enseigne d'un mot principal. Sokolov leur attribue une place individuelle dans le glossaire en les accompagnant d'articles explicatifs. Il invente également une manière plus pratique de noter les genres à l'aide des abréviations *м.*, *ж.*, *ср.* qui signifient respectivement le masculin, le féminin et le neutre» (p. 379).

Ainsi ce dictionnaire «s'impose comme un modèle indispensable pour la génération suivante de lexicographes» (*ibid.*) – y compris pour Djivernua;

3) (p. 380-383) A.X. Vostokov qui dirige la rédaction d'une série des dictionnaires russes parus en 1847, 1852 et 1858-1861 (c'est le premier dictionnaire qui intéresse le plus C. Strantchevska-Andrieu). En particulier, à l'ordre du jour était «la définition des limites de la langue russe restreinte à sa variante littéraire» (p. 381), la suppression des archaïsmes et, de façon plus générale, une prédilection pour les mots de la langue vivante (*ibid.*). Plus tard, cette tendance sera typique également pour le *Dictionnaire* de Djivernua. (Par contre, il y a dans ce dernier ouvrage le même genre d'erreurs contre lesquelles Vostokov mettait en garde – comme la négligence des nuances sémantiques des mots ayant des racines similaires [p. 382-383].)

À part cela, C. Strantchevska-Andrieu fait encore l'«état des dictionnaires du bulgare parus avant les années 1890» (p. 385-390) – même si «ces travaux n'ont pas été obligatoirement consultés ou utilisés par Djivernua» (p. 385), – en commençant par «le petit glossaire bulgare joint au lexique quadrilingue (grec-albanais-valaque-bulgare), rédigé sur le modèle des *Januae linguarum* de Comenius [...] et paru en 1770 à Moskopole (Albanie)» (p. 385), en passant par le glossaire de 273 mots faisant partie du *Dodatak* de Karadžić (*ibid.*), le dictionnaire bulgare-français édité en 1871 par I. Bogorov et qui contenait environ 30'000 mots (p. 387), ainsi que plusieurs dictionnaires plus petits (p. 388) et quelques dictionnaires spécialisés (p. 389-390)... Bref, «[l]a production lexicographique est en pleine expansion au moment de la préparation pour l'impression du *Dic-*

tionnaire de Djuvernua» (p. 389). Or, comme le souligne C. Strantchevska-Andrieu en se référant au savant bulgare M. Drinov¹² et en acceptant visiblement son point de vue, même si, à la différence de Venelin, Djuvernua avait déjà des exemples de travaux sur le bulgare sur lesquels il pouvait s'appuyer, «la qualité et le contenu souvent médiocres de ces travaux» permettent d'affirmer la «supériorité» du *Dictionnaire* de Djuvernua, «ainsi que la légitimité de le considérer comme le premier ouvrage complet sur la langue bulgare populaire» (p. 385).

2.2. LE CÔTÉ COMPARATIF DU LIVRE

Discutée plus haut, la notion de *contexte (intellectuel)* suppose toujours celle de comparaison, et le côté comparatif du livre analysé mérite également d'être mis en valeur. En faisant preuve d'une érudition hors du commun, C. Strantchevska-Andrieu compare l'évolution des idées linguistiques dans différents pays:

— dans des pays slaves et en France – référons-nous, par exemple, aux remarques sur le processus de la formation de la terminologie scientifique, technique et culturelle dans les langues slaves et en français, entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècles (p. 51)¹³;

— dans des pays slaves et en Europe occidentale en général (p. 53) – où, à un moment donné,

«[l]e latin comme le slavon perdent progressivement du terrain au profit des langues nationales écrites, tout en enrichissant ces dernières, malgré ce retrait, de leurs orthographe, lexique et grammaire, surtout de leur syntaxe qui assouplit les structures des langues médiévales» (p. 53-54).

Cela permet à la chercheuse de comparer la grammatisation des langues slaves, d'un côté – et des langues romanes, germaniques, etc., de l'autre:

«[...] la grammatisation des nouvelles langues débute par la rédaction de grammaires en langue canonique: en latin pour les langues d'Europe occidentale (rappelons aussi la grammaire du russe de Ludolf écrite en latin¹⁴), en slavon pour les langues de l'Est européen» (p. 54).

¹² Drinov 1892, p. 10, cité à la p. 385.

¹³ Mentionnons aussi l'attention que C. Strantchevska-Andrieu accorde aux origines de la terminologie linguistique en général. On trouve dans son livre des remarques sur l'apparition de termes comme *indo-germanique(s)* (pour les langues indo-européennes, ce terme étant imposé en 1823 par J. von Klaproth [Comtet 1999, p. 124, cité à la p. 65]), *grammaire comparée* (généralement attribué à F. Schlegel et datant de 1808 [Mounin 1967, p. 163, cité à la p. 55]), ou du mot *linguistique* (introduit dans son sens moderne par J. Severin Vater en 1808 [Auroux (éd.), 1989-2000, t. 3, p. 11, cité à la p. 55]), etc.

¹⁴ Ludolf H.W., 1696: *Henrici Wilhelmi Ludolfi Grammatica Russica quae continet non tantum praecipua fundamenta Russicae Linguae, verum etiam Manuductionem quandam ad Grammaticam Slavonicam. Additi sunt in forma dialogorum modi loquendi communiore,*

D'autre part, C. Strantchevska-Andrieu parle du développement de la slavistique en Russie qui, d'après elle, reproduit, dans les grandes lignes, les tendances de la grammatisation en Europe (p. 110);

— en Russie et dans d'autres pays slaves: ainsi, la réforme de l'alphabet russe au XVIII^{ème} siècle est mise en parallèle avec la réforme orthographique de Karadžić, effectuée un siècle plus tard (p. 145), etc.

D'autre part, C. Strantchevska-Andrieu compare l'évolution des idées linguistiques à différentes époques, ce qui peut parfois sembler très audacieux et, en même temps, intéressant, comme, par exemple, la comparaison de la *Grammaire du bulgare* rédigée par Venelin au XIX^{ème} siècle avec la célèbre *Grammaire de Port-Royal* (1660); la mise en parallèle des idées de Djuverna avec les thèses de Saussure¹⁵, etc.

2.3. UNE ATTITUDE CRITIQUE ENVERS LES RECHERCHES DANS LE DOMAINE DE L'HISTOIRE DES IDÉES

En faisant preuve de connaissances profondes dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques, C. Strantchevska-Andrieu manifeste parfois en même temps une attitude critique envers ces recherches.

Ainsi, en se référant à des réflexions de R. Comtet¹⁶, elle parle (cf. p. 16 et suiv.) de la nécessité d'introduire des corrections indispensables concernant les langues slaves dans le «Tableau généalogique de la grammatisation des langues vernaculaires» proposé dans le deuxième volume de l'*Histoire des idées linguistiques* dirigé par S. Auroux¹⁷ et reproduit dans les Annexes (Annexe 1, p. 462)¹⁸.

De la même manière, C. Strantchevska-Andrieu n'a pas peur de contredire de temps en temps son directeur de recherches, R. Comtet. Ainsi, quand, après la «découverte» du sanskrit, les linguistes russes essaient de le rapprocher du russe, R. Comtet «voit dans la recherche obstinée de similitudes entre le russe et le sanskrit une volonté de la Russie de renverser la hiérarchie culturelle admise jusque-là en échappant au joug de la tradition gréco-latine»¹⁹. Le regard de C. Strantchevska-Andrieu «étant plutôt orienté vers la relation russo-bulgare», elle arrive

«[...] à une autre interprétation. Selon elle, une forte ressemblance avec le sanskrit ne serait pour les Russes qu'une preuve supplémentaire de l'ancienneté

Germanice aequae ac Latine explicati, in gratiam eorum qui linguam Latinam ignorant. Una cum brevi vocabulario rerum naturalium. Oxonii. A.D. MDCXCVI. – E.V.

¹⁵ Cf. plus haut, la note 7.

¹⁶ Comtet 1997.

¹⁷ Auroux (éd.), 1989-2000, t. 2.

¹⁸ En particulier, en ce qui concerne la grammatisation du slovène (p. 16), etc. L'information sur le bulgare est absente de ce Tableau, car en général, comme C. Strantchevska-Andrieu souligne, «l'exhaustivité [y] est [...] mise de côté au profit des faits les plus marquants, selon l'auteur» (p. 16).

¹⁹ Comtet 1999, p. 120, cité à la p. 60.

et de la pureté de leur langue, la première restant toujours la parenté avec l'ancienne langue slave (ce qui implique des études du bulgare et une réactualisation de la tradition byzantine)» (p. 60).

En s'appuyant sur ses connaissances concernant les deux modèles de *nation* (allemand et «romantique» vs français et «politique»²⁰), C. Strantchevska-Andrieu critique B. Lory (p. 86-87). En parlant de «[l]a fixation bulgare sur les frontières ethniques [qui] a curieusement occulté les nécessités géopolitiques que comportent les frontières»²¹, Lory y voyait une «absurdité» – tandis que C. Strantchevska-Andrieu lui reproche sa fixation «sur des critères d'ordre politique et économique» (p. 86), ce qui «ne tient pas suffisamment compte du contexte psychologique et social de l'époque», entre autres, de la vision dite romantique de la nation, propre aux Bulgares au XIX^{ème} siècle²².

C. Strantchevska-Andrieu propose également de nuancer certaines thèses plus ou moins généralement acceptées par les historiens des idées, compte tenu de l'histoire de la langue et des études bulgares (p. 38). Il s'agit avant tout de l'idée, contestée par l'auteur, qui concerne le problème de la grammatisation des langues vernaculaires européennes: «[...] même si des étrangers [y] jouent parfois un rôle important, le transfert est toujours endossé par la communauté nationale»²³.

Enfin, la chercheuse corrige les thèses et les jugements erronés concernant les ouvrages de Venelin et de Djuvernua qu'elle analyse en détail. Entre autres, C. Strantchevska-Andrieu s'inscrit en faux contre K. Kugler qui affirme que la *Grammaire* de Venelin a été éditée en 1840²⁴; elle complète et nuance les affirmations de caractère linguistique de M.V. Lunina au sujet de la *Grammaire* de Venelin (cf., entre autres, p. 268, 272, 277, 354, etc.)... En ce qui concerne le *Dictionnaire* de Djuvernua, précise-t-elle, s'il est «fréquent», par exemple,

²⁰ Même dans cette question, qui est loin d'être centrale pour son travail, C. Strantchevska-Andrieu se déclare contre une extrême simplification, en précisant que «même dans le cadre de la vision romantique [de la nation. – E.V.], il existe des degrés différents de cohésion entre langue et nation, spécifiques à la position linguistique et politique de chaque peuple envisagé» (p. 88).

²¹ Lory 1988, p. 501, cité à la p. 86.

²² Une telle vision de la *nation* étant également propre au style de pensée de Venelin, C. Strantchevska-Andrieu découvre et met en évidence des «répliques des postulats de l'époque» correspondantes dans sa *Grammaire*: comme, par exemple, «le lien étroit» entre la pensée et le langage (p. 252), ou entre la langue et le «caractère national» – ce qui est présent, entre autres, dans le chapitre «syntaxique» de l'ouvrage de Venelin, «dans l'évocation des tournures spécifiques à une langue, à travers lesquelles s'exprime son identité» (p. 338), ainsi que dans les réflexions de Venelin au sujet de l'emploi des diminutifs en bulgare et en russe (cf. plus loin, la note 33).

²³ Auroux (éd.), 1989-2000, t. 2, p. 36, cité à la p. 38.

²⁴ Kugler 1993, p. 301, cité à la p. 223. En réalité, la première édition de cet ouvrage date de 1997; sous peu, nous reviendrons sur les raisons de ce «retard», analysées dans le livre.

«[...] de lire que les travaux de rédaction du *Dictionnaire* se sont étalés sur une période de près de six ans, entre 1880 et 1886», en réalité, «comme tout travail de cette ampleur, le projet a demandé bien plus de temps, si l'on prend en compte la compilation, la vérification et le classement des matériaux» (p. 421).

Enfin, comme si elle répondait à d'autres critiques des travaux de Venelin et Djuvernua, la chercheuse essaie de temps en temps de défendre ces derniers – sur quoi nous nous arrêterons dans la quatrième partie de ce compte rendu: avant de procéder à l'analyse de ces critiques, voyons comment, en général, les ouvrages de Venelin et de Djuvernua sont présentés dans le livre de C. Strantchevska-Andrieu.

3. JU.I. VENELIN ET A.L. DJUVERNUA: SI DIFFÉRENTS... ET SI PROCHES

Dans ce compte rendu, nous ne pourrons évidemment pas nous arrêter sur *tous* les aspects de la grammaire ni du lexique bulgares qui sont distingués dans les ouvrages de Venelin et de Djuvernua et, par la suite, analysés par C. Strantchevska-Andrieu. Avant tout, il nous semble important de nous concentrer, à la suite de l'auteur du livre, sur quelques clés de lecture essentielles de ces travaux et qui permettent d'expliquer un grand nombre de leurs particularités. Mais si, dans l'ouvrage de C. Strantchevska-Andrieu, la partie consacrée à Venelin précède celle sur Djuvernua, dans ce compte rendu nous allons les juxtaposer, en les comparant en même temps (et revenant ici par la même occasion sur l'aspect comparatif de l'ouvrage analysé), et cela pour mieux distinguer les points communs dans les travaux et dans les destins mêmes de ces deux personnages. Même si, à première vue, tout semble les opposer – à commencer par leurs parcours intellectuels.

3.1. UNE DIFFÉRENCE DES PARCOURS

Déjà si Venelin, autodidacte, n'avait jamais fait «d'études spécialisées» (p. 197), Djuvernua «profitera de l'avantage de se trouver, dès le départ, dans les milieux moscovites et de pouvoir acquérir une formation solide en histoire et en linguistique», ainsi qu'en slavistique et en méthodologie pour travailler sur d'anciens manuscrits (p. 393). D'autre part, si, outre le russe, «Venelin pouvait s'appuyer essentiellement sur sa connaissance de l'ukrainien et sur celle, assez hésitante, du bulgare» (p. 394), Djuvernua était un véritable polyglotte: il avait appris le latin, le grec ancien, le gotique, le lituanien, le sanskrit, l'arabe et le persan (*ibid.*) et maîtrisait aussi plusieurs langues slaves. Il n'est donc pas étonnant que, à la différence de Venelin qui n'avait jamais eu de position stable dans le monde académique ni universitaire (en rédigeant sa *Grammaire*, il espérait obtenir un poste «au sein de la section d'histoire et de littérature des langues slaves dont la créa-

tion était prévue en 1835», mais rien ne lui fut attribué [p. 359]), Djuvernua obtienne, en 1867, la Chaire de grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université de Moscou, avant de se voir confier la Chaire de slavistique en 1869 (p. 398).

3.2. CONTEXTES HISTORICO-INTELLECTUELS DISSEMBLABLES

En revenant sur l'importance du *contexte* historique et intellectuel qui détermine en grande partie le contenu de n'importe quelle recherche, soulignons que les ouvrages de Venelin et de Djuvernua sont très différents déjà quant à l'utilisation (ou la non-utilisation) par les deux chercheurs des succès du comparatisme, ce «paradigme» linguistique dominant au XIX^{ème} siècle:

«La première grammaire russe du bulgare ne laisse pas apparaître des traces d'une application suivie de la méthode comparative. Les remarques de Venelin concernant les langues autres que le bulgare sont avant tout le fruit de sa propre intuition. Cela s'explique par son état d'autodidacte et, bien sûr, par le flou qui règne sur le sujet au début du XIX^{ème} siècle. En revanche, le premier dictionnaire russe du bulgare, créé dans la seconde moitié du siècle, bénéficie des connaissances solides de Djuvernua en matière de linguistique comparée» (p. 55-56).

En essayant d'en trouver les raisons, C. Strantchevska-Andrieu insiste encore sur le fait que le contexte intellectuel général qui accompagna la création du *Dictionnaire* de Djuvernua n'était pas du tout le même que celui qui existait au moment de la rédaction de la *Grammaire* de Venelin²⁵. D'ailleurs, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, c'est grâce à Venelin que le «capital scientifique russe» a été considérablement enrichi – surtout dans le domaine «bulgare» (p. 368): en témoignent, par exemple, une grammaire bulgare et un recueil de chansons bulgares édités par P.A. Bessonov en 1855. Même le monde journalistique accorde dorénavant de l'attention au bulgare – et cela malgré le fait que, après la mort de Venelin, l'attitude des politiciens russes envers la «question slave» (y compris bulgare) n'était pas simple: «La peur d'être impliqué dans les mouvements de libération des Slaves, contrairement à la ligne directrice choisie par l'État, reste une constante», ce qui provoque, à la fin des années 1840, une opinion officielle très «néfaste» concernant les «“rêveries” d'union culturelle et politique des Slaves», ainsi que, dans les années 1850, «une véritable campagne organisée contre les slavophiles et les slavistes en général» (p. 369). Néanmoins, une dizaine d'années plus tard, «[u]n nouveau cap est franchi»:

²⁵ Un détail intéressant: Djuvernua est né en 1838 (même si, parfois, on trouve 1839 ou encore 1840 [p. 392]), tandis que Venelin est mort en 1839; ce qui permet à C. Strantchevska-Andrieu de constater, «sans vouloir verser dans un déterminisme historique outrancier», que Djuvernua «succède» à Venelin «presque comme s'il s'agissait d'un renouvellement naturel et logique des études du bulgare» (p. 392).

«[...] après la révolte [polonaise. – E.V.] de 1863-1864, la Russie se lance dans une offensive de russification de la Pologne, la Lituanie, la Biélorussie et l'Ukraine. Dans ce contexte s'inscrivent le Congrès slave, réuni à Moscou en 1867, la "crise d'Orient" de 1876, la guerre russo-turque de 1877-1878 qui aboutit à la libération de la Bulgarie de la domination turque, ainsi que d'autres événements importants de la politique intérieure et étrangère. Tous ces événements ponctuent en toile de fond le parcours de Djuvernua, sans pour autant en faire un slaviste impliqué directement dans les questions politiques» (p. 370).

En ce qui concerne, plus précisément, les études slaves, non seulement la place du bulgare au sein du groupe des langues slaves n'est plus contestée, mais aussi «l'approche du bulgare s'est débarrassée de son intensité émotionnelle au profit d'une réflexion scientifique plus poussée» (p. 372). D'autre part, comme nous l'avons déjà vu, à l'époque de Djuvernua la production lexicographique bat son plein (p. 390), tandis que l'époque de Venelin n'était visiblement pas celle de l'épanouissement de la production grammaticale. De plus, en ce qui concerne les matériaux bulgares que les deux chercheurs ont utilisés comme base de leurs travaux, Venelin ne disposait, pour la rédaction de sa *Grammaire*, que de «quelques rares ouvrages en bulgare», tandis que Djuvernua avait «l'embarras du choix» (p. 455).

Enfin, le changement du contexte intellectuel général explique aussi les différentes orientations des deux ouvrages: la *Grammaire* de Venelin – à la différence du *Dictionnaire* de Djuvernua – était avant tout prescriptive. Ainsi, par exemple, en soulignant l'importance de la «mélodie» dans la langue²⁶, Venelin affirmait qu'elle «doit être affinée suivant le modèle de prononciation de la haute société», dans la «bouche» de laquelle «la langue prend la sonorité la plus agréable» (p. 346).

3.3. DES POINTS COMMUNS MALGRÉ LES DIFFÉRENCES

Néanmoins, ce qui intéresse C. Strantchevska-Andrieu, c'est de trouver des points communs dans les positions théoriques, ainsi que dans les parcours, à première vue si différents, des deux chercheurs. Comme elle le précise,

«[...] il y a chez tous les deux un sens du décalage, un goût du paradoxe, autrement dit, une volonté de se singulariser que chacun exprime selon le contexte de son époque. Lorsque Venelin prônait la grandeur des Slaves en s'opposant aux théories scientifiques dominantes, il agissait en amont des futurs slavophiles, dans un environnement politique où l'orientation pro-slave se dessinait à peine. Djuvernua, qui a vécu l'époque d'épanouissement des idées slavophiles, ne se sent plus obligé de s'y conformer et choisit sa propre voie. On voit que

²⁶ Sous *mélodie* [napev] Venelin sous-entendait la corrélation entre l'accent («qu'il envisage en terme de hauteur») et la mesure (qui se traduit par une durée «plus ou moins importante»), malgré le fait que ses présentations paraissent «maladroites» et contradictoires aux yeux de la phonétique contemporaine (tantôt, pour lui, l'accent est présenté comme l'une des composantes de la mélodie, tantôt il englobe cette dernière [p. 344]).

l'un comme l'autre revendiquent une liberté de penser difficile à défendre» (p. 400).

De plus, à regarder de plus près, on trouve encore d'autres points communs, plus particuliers, chez Venelin et Djuvernua.

3.3.1. DEUX «VOYAGES ACADÉMIQUES»

La première version de la grammaire de Venelin a été rédigée en 1834 (p. 223), suite à son voyage chez les Bulgares entrepris en 1830-1831 (l'Annexe 3 à la p. 464bis représente une Carte de la Bulgarie qui permet de suivre les déplacements de Venelin en s'appuyant sur les noms des régions mentionnés dans le livre). En racontant ce voyage, C. Strantchevska-Andrieu se donne souvent pour but de montrer aux lecteurs toutes les difficultés de cette expédition, ce qui lui permet d'expliquer certaines lacunes et erreurs théoriques de l'ouvrage de Venelin (au point 4 de ce compte rendu, nous verrons que la tendance à expliquer, plutôt qu'à critiquer, est typique du livre de C. Strantchevska-Andrieu en général). Ainsi, dès le début de son voyage et son arrivée en juillet 1830 dans le port de Varna, Venelin n'avait pas de chance:

«Les monastères, en partie détruits, ne disposent ni de manuscrits, ni d'archives. La population de la ville, parmi laquelle Venelin ne rencontre aucune personne qui sache lire et écrire, ne peut que lui transmettre oralement des chansons, des légendes, quelques renseignements ethnographiques et linguistiques. On peut imaginer combien il a été difficile au chercheur de percevoir et de noter lui-même une langue étrangère, avec toutes les inexactitudes que cela implique... Parmi les Bulgares rencontrés, nombreux sont ceux qui, convertis à l'islam, avaient oublié leur langue maternelle ou utilisaient un mélange quasi-incompréhensible de mots bulgares et turcs» (p. 213).

Par la suite, les difficultés continuent: pour des raisons politiques, Venelin ne put se rendre dans le Sud du pays (*ibid.*) et il fut atteint de fièvre typhoïde au cours de la traversée du Danube (p. 214). À Silistra, Venelin «prend conscience de l'oppression qu'exerce sur la culture et la langue bulgare la présence grecque dans le pays» et «constate l'absence d'un enseignement du bulgare dans les écoles grecques» (p. 215). Plus tard,

«[l']aggravation de la situation dans le pays, la maladie et la certitude de ne plus pouvoir se rendre dans les villes de Sofia, Târnovo ou Vidin [...] obligent Venelin à partir pour la Valachie avec l'espoir d'y profiter des contacts avec l'émigration bulgare» (p. 216).

Il passe ensuite plusieurs mois à travailler à Bucarest, où il «recopie quelques dizaines de chartes, réalise des reproductions phototypiques des plus importantes d'entre elles, les accompagne de remarques et d'explications.

Ces documents lui permettent d'étudier l'histoire de la langue bulgare et sa paléographie» (*ibid.*). Enfin,

«[d]e Bucarest, à travers la Moldavie, Venelin se rend à Kichinev, prêt à poursuivre ses recherches dans les colonies bulgares de Bessarabie. Le début d'une épidémie de choléra réduit son séjour à deux mois qu'il met à profit pour apprendre la langue albanaise. Ensuite, Venelin se rend à Kharkov où il se consacre longtemps au parler petit-russien. Très affaibli par la fatigue et la maladie, il revient à Moscou au début de l'été 1831 [...]. Ainsi s'achève son célèbre voyage en Bulgarie» (p. 217).

Djuvernua a aussi entrepris un voyage en Bulgarie, avant de se lancer dans la rédaction de son *Dictionnaire*: «Le schéma, semblable à celui suivi par Venelin, est en réalité une démarche couramment utilisée: prise de connaissance de la littérature existante, puis vérification et recueil de faits nouveaux dans le pays concerné» (p. 406). Mais C. Strantchevska-Andrieu trouve encore d'autres similitudes dans les expéditions des deux savants: comme dans le cas de Venelin, le séjour de Djuvernua en Bulgarie «était trop court par rapport à la difficulté de la tâche entreprise». De plus, elle signale un manque des moyens, ainsi que «l'obstacle de la langue»: «La rédaction d'un dictionnaire demande une connaissance approfondie du bulgare, à la fois théorique et pratique». Or, «[l]e contexte sociopolitique et culturel des années 1880 faisait que cette connaissance n'était parfois même pas chose acquise pour les premiers philologues bulgares» (*ibid.*).

3.3.2. LES PUBLICATIONS *POST MORTEM*

Un grand nombre des travaux et des documents recueillis par Venelin pendant son voyage n'ont été publiés qu'après sa mort, et ce n'est que «depuis quelques années» qu'on assiste «à un regain d'intérêt pour les œuvres de Venelin» (p. 221): comme nous l'avons déjà indiqué, en Russie, sa *Grammaire* n'a été publiée qu'en 1997, et il a fallu attendre 2002 pour voir la première édition bulgare de son ouvrage.

En distinguant plusieurs raisons de ce «retard», C. Strantchevska-Andrieu mentionne parmi les facteurs politico-idéologiques de cette époque «un double aspect de l'intérêt [des Russes. – E.V.] pour la Bulgarie», qui reste «timide et hésitant», de sorte qu'«aucun autre chercheur russe ne se consacre exclusivement à des recherches sur la langue bulgare» (p. 101):

«L'influence croissante de la Russie dans les Balkans mobilise la Grande-Bretagne, la France et l'Autriche, pour lesquelles la préservation de l'intégrité de l'Empire ottoman est une nécessité politique. Pendant que des mouvements d'opposition contre le régime tsariste secouent la Russie de l'intérieur, elle cherche à maintenir un équilibre dans ses rapports avec les autres puissances européennes, tout en préservant son image de protectrice des peuples slaves. Cette attitude contradictoire se traduit, dans le cas des recherches sur le bulgare,

par un manque d'intérêt soutenu pour cette langue dans la politique culturelle officielle et, simultanément, par une aide à la culture et au jeune système d'éducation bulgare à l'extérieur de la Russie, via les associations et les structures diplomatiques. L'étude et la normalisation de la langue bulgare deviennent donc l'affaire des Bulgares eux-mêmes, l'aide russe se traduisant par la possibilité offerte aux Bulgares de poursuivre des études secondaires et supérieures en Russie [...], d'éditer des livres et de bénéficier de l'expérience russe dans l'enseignement» (p. 100).

Or, il y avait aussi de raisons «intellectuelles» à la non-parution de la *Grammaire* de Venelin au XIX^{ème} siècle – plus précisément, il s'agit d'un certain «entêtement intellectuel» de ce chercheur. Après avoir rédigé sa *Grammaire*, Venelin envoie le manuscrit au Conseil de l'Université de Moscou, lequel Conseil confie à un certain I.I. Davydov, professeur de russe, d'émettre son avis sur la *Grammaire*. Cet avis est plutôt favorable – malgré le fait que Davydov distingue quelques faiblesses de l'ouvrage, comme, par exemple, «la présentation de la syntaxe comme une science à part, le manque de clarté dans la classification verbale et la confusion entre slavon d'église et vieux bulgare» (p. 359). Le deuxième avis – plutôt favorable lui aussi – était celui d'A.X. Vostokov, établi à la demande du Ministère de l'Instruction publique. Or, pour que cet ouvrage, considéré comme «utile», soit publié, Vostokov croit nécessaire de «corriger et compléter le texte» (p. 360-361), ses principaux points de désaccord avec Venelin étant les suivants: 1) «[l]a contestation de l'hypothèse de Venelin selon laquelle le bulgare serait un dialecte du russe»; 2) «[l]'opposition au modèle choisi par Venelin pour présenter le nom et le verbe»; 3) «[l]a réfutation de l'idée que l'alphabet slave a été emprunté aux Grecs et non élaboré par Cyrille et Méthode» (p. 360)²⁷. Mais Venelin, s'il accepte de corriger les maladresses de caractère technique, refuse d'introduire les changements dans ses «opinions personnelles» et il retourne le manuscrit au Ministère, sans y apporter les modifications conseillées (sous prétexte de gagner du temps, il affirme que certaines modifications pourront être ajoutées dans le manuscrit au moment de son impression). Cela est interprété comme «une non prise en compte des avis compétents» et, en 1837, le Comité chargé de l'évaluation des travaux scientifiques auprès de l'Académie russe (composé du même Vostokov, ainsi que de M.E. Lobanov, V.I. Panaev et B.M. Fedorov), émet un avis défavorable sur son ouvrage: dans les grandes lignes, y sont reprises les critiques de Vostokov, avec, encore, quelques nouvelles précisions (cf. p. 361).

Ainsi, découragé, Venelin abandonne tout espoir de voir son ouvrage publié – et il faut attendre 1855 pour voir la première grammaire du bulgare paraître en russe. Son auteur est P.A. Bessonov qui s'appuie largement sur les travaux de Venelin (p. 362).

²⁷ Nous reparlerons encore du contenu d'au moins deux de ces critiques sous peu, en rapport à l'analyse du contenu de la *Grammaire* de Venelin.

En ce qui concerne Djuvernua – celui qui incarne l'idée même de rédiger un lexique du bulgare suggérée à Venelin dans le dernier avis concernant la possibilité de publier sa *Grammaire* (cf. *ibid.*), – il eut un peu plus de chance, même si un seul volume de son *Dictionnaire* vit le jour dès son vivant, en 1885. Le deuxième volume, préparé par Djuvernua, a été publié seulement après sa mort, en 1886. Ensuite, son travail a été poursuivi par ses proches (avant tout, sa veuve A.G. Djuvernua qui a appris le bulgare exprès [p. 408]) et ses disciples (P.A. Lavrov, V.N. Ščepkin, etc.), de sorte que les sept autres volumes du *Dictionnaire* ont quand même paru assez vite, entre 1887 et 1889 (p. 406). De plus, cette «mise en commun des compétences» a assuré une qualité très haute du *Dictionnaire*, de sorte qu'il a été qualifié de «travail très consciencieux et d'une minutie rare»²⁸.

3.3.3. UNE RESSEMBLANCE DES CONTENUS?

Aussi dans les contenus des deux ouvrages analysés dans le livre, il y avait certains points communs.

3.3.3 A). UNE CLÉ DE LECTURE DES DEUX OUVRAGES: SOULIGNER LA «SLAVITÉ» DU BULGARE, AU DÉTRIMENT DE SA «BALKANITÉ»

C'est ici que nous distinguerons une clé de lecture importante qui permettra de mieux saisir les particularités des deux ouvrages à la fois. Ce faisant, nous poserons en même temps, après C. Strantchevska-Andrieu, des questions telles que la nécessité d'un regard «de l'extérieur» pour la «découverte» d'une culture ou d'une langue. D'après la chercheuse, «l'histoire de la grammatisation a déjà bien prouvé que la connaissance de soi passait

²⁸ Stepovič 1896, p. 137-138, cité à la p. 410. Un autre critique, M. Drinov, «considérât le *Dictionnaire* de Djuvernua équivalent à celui rédigé par Karadžić pour la langue serbe et qui faisait référence à l'époque» (Drinov 1892, p. 35, cité à la p. 441). Sous ce rapport, mérite une attention particulière la méthode de la composition du *Dictionnaire* décrite dans le livre. Tout d'abord, Djuvernua divisait les mots en «fréquents» et «autres» (p. 410). Ensuite, «[p]our chaque mot, les rédacteurs ont dû d'abord tirer les exemples en fonction des significations qu'ils devaient illustrer, puis classer les significations selon leur proximité plus ou moins importante avec le sens premier du mot. Le choix des bons exemples vint ensuite», les exemples redondants étant supprimés. Ainsi «[a]ucun mot porté sur les fiches de Djuvernua ne fut oublié, même dans les cas où le sens n'était pas connu, ce que les auteurs indiquaient par un point d'interrogation à côté du mot» (p. 411). Pour chaque mot était indiquée sa source, et toutes les significations étaient illustrées d'exemples avec renvoi aux documents correspondants (p. 414). De plus, le *Dictionnaire* contenait plusieurs Annexes, entre autres, l'«Étude des voyelles de la langue bulgare» de Djuvernua, la liste des sources utilisées (C. Strantchevska-Andrieu analyse certaines d'entre elles à la p. 418 et suiv., en soulignant que les successeurs de Djuvernua «ont considérablement enrichi» son corpus [p. 420] et en même temps en expliquant toutes les difficultés du travail avec les textes écrits en une langue «qui se développe en l'absence d'une politique littéraire nationale et sous l'influence, pas toujours maîtrisée ni raisonnée, des langues voisines» [p. 421]), etc. – même si les critiques ont constaté quelques «incohérences entre les titres annoncés et le contenu des compléments» (p. 414).

obligatoirement par la connaissance de l'autre» (p. 374)²⁹, et cela pour deux raisons: 1) «[...] il s'agit [...] d'une perspective spécifique dont bénéficie le regard projeté de l'extérieur», ainsi que 2) «d'une curiosité particulière qui accompagne tout désir de s'aventurer sur le terrain d'autrui» (p. 454). Néanmoins, il existe aussi un danger de décrire une autre langue à travers le prisme de son propre idiome – comme dans le cas de Venelin et de Djuvernuua qui voulaient tous les deux rapprocher le bulgare du russe, ce qui a faussé, de façon non négligeable, certaines de leurs conclusions sur la langue étudiée.

Pour Venelin, le bulgare n'était rien d'autre qu'un dialecte du russe («les Bulgares sont de toute façon une tribu russe [de la Volga, cf. p. 347. – E.V.], des descendants des Russes»³⁰) et donc une langue slave de l'est (p. 118)³¹: «Il était conforté dans son idée par Lomonosov qui organisait les langues slaves en deux sous-ensembles: sud-oriental (russe, bulgare et serbe) et nord-oriental (polonais et tchèque)» (p. 244)³².

Ainsi toute information sur le bulgare qu'on trouve dans sa *Grammaire* «est amenée dans une étroite relation avec le russe, en privilégiant les similitudes et en essayant de gommer les différences» entre ces deux langues (p. 240): d'après une expression heureuse de C. Strantchevska-Andrieu, Venelin «russifiait» les faits de la langue bulgare (p. 284)³³.

En voici quelques exemples.

Le désir de Venelin de rapprocher le bulgare du russe est manifesté dans ses réflexions «orthographiques» – même si, dans sa *Grammaire*, l'orthographe du bulgare ne sera pas directement abordée (p. 351). Néanmoins, comme la *Grammaire* de Venelin est prescriptive, il se voit obligé d'émettre son avis sur la norme orthographique du bulgare. Comme Venelin considérait nécessaire, pour le bulgare, de «revenir vers ses origines» (ce qui montrerait sa proximité non seulement du vieux bulgare – et donc sa «pureté», – mais aussi du russe), il propose pour le bulgare – contrairement à Karadžić qui appelait à «écrire comme on parle» – l'orthographe étymologique, «la seule qui puisse empêcher la langue de prendre une orientation contraire à ses racines» (p. 352)³⁴.

²⁹ Tout comme «l'étymologie d'un mot ne peut être révélée grâce à l'analyse du matériau d'une seule langue, quelle que soit la richesse des exemples recueillis» (p. 395) – voici un parallèle qui nous semble intéressant, même s'il n'a pas attiré l'attention de C. Strantchevska-Andrieu qui parle pourtant de cette «découverte» de Vostokov (*ibid.*).

³⁰ Venelin 1997, p. 86, cité à la p. 282.

³¹ Cf. sous ce rapport la toute première critique de Vostokov à l'égard de la *Grammaire* de Venelin (le point 3.3.2 de notre compte rendu).

³² D'ailleurs, comme la chercheuse le remarque tout de suite de façon très juste, «[l]a question est loin d'être simple car aucune classification ne peut prétendre à la fiabilité absolue» (*ibid.*).

³³ En même temps, parfois Venelin tenait à opposer les deux langues et les deux peuples. Entre autres, en ce qui concerne les Bulgares, «plus francs et plus directs que les Russes, ils limiteraient l'emploi de diminutifs à la catégorie des prénoms», tandis que «les Russes, trop portés sur la flatterie, seraient beaucoup plus friands de diminutifs» (p. 249).

³⁴ D'autre part, Venelin propose de démocratiser l'écriture dans un texte – «modèle à suivre» qu'il joint à sa *Grammaire*. Ce texte comporte trois colonnes. «La première donne

En décrivant la «mélodie» du bulgare³⁵, Venelin affirme qu'elle est «dans l'ensemble, celle du russe»³⁶.

La «russification» du bulgare est également reflétée dans la façon dont Venelin présente sa grammaire.

Par exemple, à Venelin a «échappé» une «différence notoire» dans l'évolution de l'adjectif en russe et en bulgare: si, en russe moderne, «l'emploi de la forme longue des adjectifs domine largement celui de la forme courte», le bulgare, par contre, «conserve la primauté d'emploi de la forme courte» (p. 269).

En parlant des adverbes, Venelin «reprend dans les grandes lignes la catégorisation adoptée par la langue russe, sans chercher à dépasser» (p. 335).

Si Venelin «signale l'absence du participe actif dans la langue bulgare parlée» (p. 326), il croit qu'il est encore possible de le «restaurer», en suivant, précisément, l'«exemple des Russes qui réservent leurs participes à la langue littéraire tout en les évitant dans leurs échanges quotidiens» (p. 327).

En parlant du gérondif, Venelin, une fois de plus, «transfère des faits de la langue russe dans la langue bulgare» – quand, par exemple, il distingue en bulgare moderne un gérondif passé que cette langue ne possède pas (p. 330).

Son désir de rapprocher le bulgare du russe explique aussi le fait que Venelin n'a pas distingué le subjonctif en bulgare. Même si, d'après J. Feuillet³⁷, «utiliser le terme de *subjonctif* en parlant du bulgare ou des autres langues slaves, peut sembler presque un abus», car les langues slaves n'avaient jamais de désinences spécifiques du subjonctif, «Venelin disposait d'échantillons de langue qui pouvaient l'inciter à une réflexion sur l'expression du subjonctif en bulgare» (p. 318). Plus loin, nous reviendrons encore sur la capacité de Venelin à voir plus juste quand il semblait oublier ses propres souhaits et regardait plutôt «de côté» que «tout droit»; en rapport au subjonctif mentionnons pour l'instant seulement que, en parlant des prépositions bulgares (et non pas des verbes) et en comparant le bulgare avec le français (et non pas avec le russe) Venelin relève «l'existence d'une tournure [correspondante. – E.V.] «spécifique à la langue bulgare»» (p. 332) et ainsi «souligne ici le subjonctif» quand même (p. 333).

l'orthographe de l'original [«la Vie de Petka Tărnovska (Čet' o svjatoj Pjatinice [Paraskevii] Těrnovskoj), écrite autour des années 1376-1382 par le patriarche Evtimij Tărnovski, dans sa version manuscrite en nouveau bulgare telle qu'elle est présentée dans le recueil de textes du XVII^{ème} siècle intitulé *Tixonravov damaskin*» (p. 353). – E.V.], la deuxième – l'adaptation de Venelin qui devrait servir de modèle d'orthographe étymologique, la troisième – la traduction du texte, assez libre, en russe» (p. 354). La «démocratisation de l'écriture» consisterait en la réduction, dans la version de Venelin, du nombre de lettres utilisées dans l'original, en abandonnant quelques lettres du vieux slave (p. 356).

³⁵ Cf. la note 26 sur cette notion.

³⁶ Venelin 1997, p. 202, cité à la p. 347.

³⁷ Feuillet 1996, p. 110, cité à la p. 317; l'auteur souligne.

Dans les yeux des slavistes modernes, toutes ces remarques grammaticales erronées de Venelin seraient encore «pardonnables». Par contre, là où il s'agit des traits particuliers du bulgare qui l'opposent à d'autres langues slaves, y compris au russe, Venelin devait probablement faire beaucoup d'efforts intellectuels pour rapprocher les deux langues. Ainsi, en expliquant le fait visiblement paradoxal que Venelin – contrairement à l'opinion de Kopitar (p. 139) et de Karadžić (p. 166) – «n'a pas remarqué» dans sa *Grammaire* la perte de la déclinaison en bulgare» (en bulgare moderne, la flexion nominale est réduite au vocatif et à quelques résidus casuels [p. 262]³⁸), car il souhaitait ramener le bulgare à l'ancien (vieux-slave) système de déclinaison, C. Strantchevska-Andrieu en donne deux raisons principales³⁹. D'une part, en le faisant, Venelin voulait rapprocher le bulgare du russe; d'autre part, il avait l'intention d'insister ainsi sur le caractère «noble» et «ancien» de la langue bulgare – ce en quoi on pourrait voir une influence de la typologie d'A. Schlegel proposée en 1818 dans ses *Observations sur la langue et la littérature provençales*⁴⁰. Schlegel y distingue deux classes linguistiques principales – «les langues flexionnelles (indo-européennes) et les langues non flexionnelles: langues sans aucune structure grammaticale (isolantes) ou langues qui emploient des affixes (agglutinantes)», les langues flexionnelles étant considérées comme «les plus parfaites et appelées “langues nobles”» (p. 65). Ainsi la déclinaison «découverte» en bulgare aurait été considérée comme une «preuve» de sa «noblesse linguistique», ainsi que de son «ancienneté», cette langue étant vue comme proche de l'«indo-européen» (*ibid.*).

Bref, même si, au XIX^{ème} siècle, le bulgare n'était pas encore aussi proche de l'analytisme qu'il est maintenant, «Venelin avait largement exagéré l'ampleur et le rôle de la flexion [dans cette langue. – E.V.]. De toute

³⁸ Sous ce rapport, C. Strantchevska-Andrieu touche au passage du synthétisme vers l'analytisme dans l'histoire du bulgare, où l'ancienne déclinaison est demeurée en vigueur jusqu'à la fin du XIV^{ème} siècle, après quoi «l'adoption d'une structure analytique s'est accélérée sous l'influence ottomane et grâce au phénomène de “balkanisation”» (p. 263). (En ce qui concerne les raisons «internes» de ce changement, d'après C. Strantchevska-Andrieu, on l'explique parfois par des «phénomènes phonétiques», ainsi que par le «rôle» des syntagmes prépositionnels [p. 264].)

³⁹ Comme le souligne plus précisément C. Strantchevska-Andrieu, «Venelin est parfaitement conscient du processus de disparition des cas en bulgare. [...] C'est la raison pour laquelle il distingue la déclinaison classique de ce qu'il appelle la *déclinaison descriptive* [...]. [...] Venelin nous présente un modèle de cette dernière, censé être commun pour les quatre déclinaisons des substantifs [substantifs féminins en -a et -я; substantifs masculins en -ъ, -ь et -ѣ; substantifs neutres en -о, -е et -іе déclinés selon deux modèles; substantifs féminins en -ъ, cf. les Annexes 5 (p. 466) et 6 (p. 467). – E.V.]. Les désinences y sont réduites au profit de prépositions qui accompagnent les mots déclinés» (p. 257; l'auteur souligne). D'autre part, ce sont les articles que Venelin considérait parfois comme des désinences incorrectes (p. 260) – tout en refusant d'admettre l'existence de ces derniers en bulgare (cf. plus loin).

⁴⁰ En réalité, ce fut «une reprise de celle [la typologie. – E.V.] déjà établie par son frère», F. Schlegel, dans *Sur la langue et la sagesse des Indiens* [*Über die Sprache und Weisheit der Indier*] (1808) (p. 65).

évidence, il a souhaité couler le matériau bulgare dans un moule qui ne lui convenait plus» (p. 262), en le rapprochant du russe.

Or,

«[a]près avoir présenté les paradigmes de chaque déclinaison, Venelin ne s'arrête plus en détail sur l'emploi de chaque cas ou, plus exactement, fait connaître au lecteur toutes les "stratégies d'évitement" du bon usage des cas, mises en place par les locuteurs bulgares. C'est justement ainsi que Venelin interprète l'emploi restreint des cas: comme une volonté consciente d'éviter l'emploi correct de la flexion et non comme le résultat de l'évolution naturelle de la langue» (p. 259).

Ainsi, si d'après Venelin le bulgare disposait à la fois de cas et de tournures qui pouvaient y suppléer, il s'agissait d'une redondance et, en faisant un effort nécessaire, «les Bulgares pourraient épurer leur langue et la rapprocher de nouveau du système de la déclinaison russe» (p. 267). Comme conclut C. Strantchevska-Andrieu, «derrière cette ambition, on détecte la vision de la langue en tant qu'organisme sur lequel on pourrait agir» (*ibid.*) – ce qui fait penser à l'époque du naturalisme en linguistique, dont l'épanouissement était déjà ultérieur à la mort de Venelin.

De la même façon, en ce qui concerne l'article, Venelin ne le distinguait pas en bulgare et il s'opposait ainsi aux avis de Kopitar (p. 138-139) et de Karadžić (p. 166), pour les raisons suivantes: tout d'abord, toujours à cause de son désir de rapprocher le bulgare du russe. D'autre part, Venelin «se référait au modèle [grammatical. – E.V.] latin de Donat repris par Smotrickij» (p. 234), dans lequel l'article est remplacé par l'interjection⁴¹ – même si, dans ses quelques autres jugements, il se rapprochait plutôt du modèle grammatical grec (par exemple, «[c]ontrairement à Smotrickij, Venelin préfère présenter l'Adverbe avant la Conjonction», «[l]'ordre de présentation des parties du discours [...] [étant] toujours révélateur de la philosophie grammaticale de l'auteur» [p. 234], etc.).

Dans l'article bulgare, Venelin voyait le plus souvent un emploi démesuré de pronoms démonstratifs possessifs (p. 280)⁴², ce qui entraînait son «incompréhension de la fréquence du phénomène en question» (p. 290)⁴³. Néanmoins, parfois, comme indépendamment de sa propre vo-

⁴¹ Cf. Velmezova 2008.

⁴² Etymologiquement, il est vrai, «l'article postposé en bulgare vient de l'ancien démonstratif *тъ, та, то* qui pouvait se placer après les substantifs» (p. 281). Sous ce rapport, C. Strantchevska-Andrieu mentionne une tentative de distinguer l'article en russe encore au début du XX^{ème} siècle (p. 288-289). Aussi, il existait l'hypothèse d'une source historique commune «qui aurait donné naissance aux particules postposées en russe [-*от*. – E.V.] et à l'article en bulgare (p. 289) – laquelle hypothèse pourrait à peine être justifiée, vu l'éloignement géographique des régions en question (Bulgarie vs. les parlers «grands-russiens» [p. 290]).

⁴³ Un fait curieux: même si la *Grammaire* de Venelin n'a été publiée que cent cinquante ans après sa rédaction, l'autorité de ce savant au XIX^{ème} siècle était telle que certains hommes de lettres bulgares, étant au courant de ses remarques au sujet de l'emploi «erroné» de l'article en bulgare, essayaient d'exclure complètement l'article de leurs œuvres, ainsi que, toujours en

lonté, comme s'il voyait plus clair en regardant «de côté» et non pas «tout droit», Venelin mettait au jour les différences importantes entre le russe et le bulgare (p. 322) – la rection étant liée de façon très étroite avec le système de déclinaison, «derrière le choix des prépositions» «se cachait» «une différence plus profonde que Venelin avait voulu gommer: la perte progressive des déclinaisons et leur remplacement par des constructions mettant en œuvre les prépositions» (p. 324). Or, comme le souligne C. Strantchevska-Andrieu, paradoxalement, la partie de sa *Grammaire* consacrée à la rection n'a pas attiré l'attention des rares chercheurs qui ont laissé des notes sur son ouvrage (p. 322).

Dans la partie «syntaxique» de sa *Grammaire*, Venelin aussi «dé-laisse sensiblement l'objectif de privilégier les similitudes entre le russe et le bulgare. Son regard s'élargit à d'autres langues comme le latin, le français et même l'anglais» – et, entre autres, il découvre que, «en matière de disposition des mots, en particulier des pronoms par rapport au verbe, le bulgare se rapproche plus du français que du russe» (p. 340).

En général, en rapprochant artificiellement le bulgare du russe et du «modèle étalon» («immuable», cf. p. 290) du vieux slave, Venelin mettait la «slavité» du bulgare en avant, au détriment de sa «balkanité» – il ne tenait pas compte de l'entourage géographique du bulgare (p. 281):

«[...] les observations de Venelin montrent que le bulgare contemporain s'est déjà sensiblement écarté du vieux bulgare et des autres langues slaves. Afin que cet écart ne s'accroisse pas davantage, il propose d'opérer un retour vers la langue primitive, le vieux bulgare, en prenant comme modèle les Écritures et les livres à usage religieux, ce qui aurait aussi pour avantage de rapprocher la nouvelle langue bulgare du russe» (p. 351).

Si pour Venelin le bulgare n'était qu'un dialecte du russe, tandis que la position de Djuvernua était plus proche de celle de Vostokov (p. 396), lors de la rédaction du *Dictionnaire*, «prouver l'étroite parenté entre le bulgare et le russe demeure une priorité» (*ibid.*) pour lui aussi, le contexte politique de la dernière guerre russo-turque (1877-1878) étant favorable à cette démarche. Et cela se manifeste non seulement dans le *Dictionnaire* en tant que tel, mais aussi dans l'Introduction pour son deuxième volume – dans l'«Étude des voyelles bulgares» (p. 423)⁴⁴.

Avant tout, Djuvernua affirme que le degré de parenté des langues dépend des caractéristiques de leurs accents (p. 424), ce qui lui permet non seulement de rapprocher le russe du bulgare, mais aussi, par contre,

suyant le conseil de Venelin, de restaurer les flexions en bulgare (p. 292) – et cela malgré le fait que, en général, l'ouvrage de Venelin a provoqué des avis mitigés, voire ouvertement négatifs, en Bulgarie (entre autres, parmi les hellénophiles [p. 362]).

⁴⁴ Entre autres, Djuvernua dote le bulgare «de lois phonétiques assez contestables» (*ibid.*).

d'éloigner le bulgare du serbe⁴⁵ (p. 424) – un point de vue contesté déjà à la fin du XIX^{ème} siècle (cf. p. 425-426).

À part la nature commune de l'accent, deux autres éléments rapprochent le bulgare du russe, d'après Djuvernua. Il s'agit du:

1) «traitement des liquides voyelles /r/ et /l/ du vieux slave» (p. 429) – ce qui a été réfuté déjà dans la seconde moitié des années 1880, car les résultats des changements correspondants en bulgare étaient différents, selon les régions – *trbt*, *tbrt* ou encore *trt* (p. 430);

2) vocalisme plein – ici aussi, le même critique (N. Šljakov) n'était pas d'accord en disant que, dans la plupart des cas, les anciens groupes **ol* et **or* se transforment en *la* et *ra* en bulgare, contrairement à *oro* et *olo* en russe (p. 431).

Tout comme Venelin, Djuvernua non seulement insiste sur la proximité du bulgare et du russe, mais aussi il ne rapproche pas le bulgare des langues balkaniques:

«Force est de constater que, dans cette seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la slavistique russe ne s'est toujours pas résignée à voir le bulgare accuser un si important écart par rapport à la famille slave. Il est intéressant de remarquer également qu'à aucun moment Djuvernua n'envisage le bulgare en relation avec les autres langues balkaniques» (p. 425).

Comme C. Strantchevska-Andrieu le résume,

«[d]outer des compétences scientifiques de Djuvernua nous paraît dérisoire. Pourtant, ces compétences donnent l'impression de s'estomper lorsqu'il s'agit de remplir une tâche linguistique qui n'est pas exempte de signification politique. Le projet de Djuvernua, tel qu'il apparaît à travers les réflexions dans son *Étude*, est d'éloigner le bulgare du serbe au profit du russe. Heureusement, ce côté tendancieux disparaît de la présentation du lexique bulgare dans le *Dictionnaire*» (p. 431).

3.3.3 B). LES DIALECTES ET L'ORTHOGRAPHE: DEUX «CENTRES D'INTÉRÊT» DANS LES ÉTUDES BULGARES EN RUSSIE AU XIX^{ème} SIÈCLE

Dans la Conclusion de son travail (p. 456), C. Strantchevska-Andrieu – à part le problème de la déclinaison en bulgare, discuté ci-dessus – distingue encore deux autres «principaux centres d'intérêt autour desquels a pris forme l'étude du bulgare en Russie au XIX^{ème} siècle» (y compris dans les cas de Venelin et Djuvernua): la normalisation orthographique et la diversité dialectale de la langue. Cela aussi pourrait être mis en parallèle avec les désirs de nos deux chercheurs de rapprocher le bulgare du russe.

⁴⁵ Sous ce rapport, C. Strantchevska-Andrieu analyse les échantillons du bulgare (représentant le parler de Kalofer) qui ont permis à Djuvernua d'arriver à cette conclusion (p. 426 et suiv.).

Quant aux problèmes orthographiques, le désir de Venelin de rapprocher les deux langues est manifeste dans ses réflexions générales sur le sujet. Même si, dans sa *Grammaire*, l'orthographe du bulgare n'est pas directement abordée (p. 351), comme il s'agit d'une grammaire prescriptive, Venelin donne un avis sur la norme orthographique du bulgare. Par contre, pendant la rédaction du *Dictionnaire* de Djuvernua, les auteurs se sont appuyés sur les recommandations de Drinov publiées en 1869. D'après Drinov, la formation de la langue moderne devait s'appuyer sur deux piliers: la langue vivante populaire et l'héritage du vieux bulgare. L'application de ces règles (p. 411-413) «permet d'éviter la répétition de mots identiques mais orthographiés de manière différente» dans le *Dictionnaire* (p. 413).

L'intérêt pour l'étude des dialectes (dans lesquels on cherchait les traces du passé et donc les «preuves» de l'«ancienneté» de telle ou telle langue⁴⁶) remontait encore à J. Grimm (p. 71-72), et «dans l'*Instruction* réglementant le voyage de Ju.I. Venelin en Bulgarie [et datant de 1830. – E.V.], l'Académie des sciences de Russie notera en priorité la tâche d'observer et de décrire les différents dialectes bulgares» (p. 72). Or, Venelin essayait de les gommer, et cela pour deux raisons principales: 1) pour ne pas «altérer» l'image de la «pureté» du bulgare (car, entre autres, la diversité dialectale était pour lui signe de l'éloignement de la langue de ses racines [p. 457]) et 2) pour ne pas «jeter un doute sur son statut de ramification du russe» (p. 350). Par contre, ensuite,

«[d]ans la lignée de l'héritage de Grimm, les dialectes vivants seront mis en valeur comme une source de langue populaire vivante, tout aussi digne d'intérêt que la langue littéraire. Cette évolution est nettement visible si l'on compare la *Grammaire*, où Venelin hésite à reconnaître l'existence de dialectes en bulgare, et le *Dictionnaire* de Djuvernua dont la richesse en formes dialectales est le principal atout» (p. 457).

3.3.3 C. UN INTÉRÊT POUR LA «CULTURE POPULAIRE»

Enfin, les deux chercheurs partageaient un intérêt pour la «culture populaire», en suivant ainsi le goût du romantisme pour le folklore. Influencé, comme de nombreux intellectuels russes de son époque, par les écrits de J.G. von Herder (qui accordait une haute valeur aux chants populaires de toutes les nations [p. 79]), Venelin recueillit les chansons populaires durant son voyage en Bulgarie – mais c'est seulement après sa mort qu'elles ont été éditées, par Bessonov⁴⁷. En ce qui concerne Djuvernua, son intérêt pour le folklore et pour la culture populaire en général est reflété déjà dans le

⁴⁶ Cf. Branca-Rosoff 2000, cité à la p. 72.

⁴⁷ Bessonov 1855a.

titre de son *Dictionnaire: Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires...*⁴⁸

4. UNE CRITIQUE BIENVEILLANTE À L'ADRESSE DE VENELIN ET DE DJUVERNUA

4.1. QUELQUES REMARQUES CRITIQUES DE L'AUTEUR DU LIVRE: COMPRENDRE, PLUTÔT QU'ACCUSER

N'importe quelle analyse des recherches effectuées dans le passé suppose inévitablement une critique de ces dernières. Ainsi, dans son livre, C. Strantchevska-Andrieu passe au peigne fin les ouvrages majeurs de Venelin et de Djuvernua en s'arrêtant souvent sur leurs défauts théoriques, les inexactitudes et les erreurs linguistiques qu'ils contiennent. À part quelques exemples déjà analysés plus haut (le fait de considérer le bulgare comme un dialecte du russe, un «oubli» volontaire des traits du bulgare qui le distinguent des autres langues slaves – la perte des déclinaisons, l'article, etc.), en voici d'autres.

D'après la chercheuse, la certitude de Venelin que, en bulgare, les emprunts au turc «représentent exclusivement des substantifs» (p. 246) «trahit [...] un manque d'observation de la langue où, en réalité, les emprunts dépassent largement la catégorie des substantifs» (p. 247). De la même façon, C. Strantchevska-Andrieu considère que la présentation des pronoms dans la *Grammaire* de Venelin est «très succincte» et qu'elle «ne comprend pas toutes les formes qui existent en bulgare» (p. 275). D'autres fragments de la *Grammaire* de Venelin sont eux aussi parfois critiqués: le fait que Venelin fonde la catégorie de l'aspect uniquement sur la notion de *durée*, en mélangeant parfois les notions de *temps* et d'*aspect* (p. 295, 309, etc.) ou encore de *temps*, d'*aspect* et de *modalité de l'action* (p. 313); dans d'autres parties de sa *Grammaire*, il mélange les catégories linguistiques des prépositions et des adverbes (p. 335), des adverbes et des conjonctions (p. 336). Sa description des conjugaisons des verbes bulgares est assez lourde (p. 306), le système des temps verbaux est présenté de façon compliquée (p. 308) et visiblement maladroite: même si Venelin distingue un nombre très conséquent de temps (p. 309), «l'ensemble des temps du futur» chez lui «se révèle plus pauvre qu'il n'est en réalité» (p. 310); le chapitre de sa *Grammaire* consacré aux conjonctions est «incomplet» (p. 335). Les particules (très répandues en bulgare – et surtout dans la langue parlée où Venelin puisait son corpus) ne sont pas du tout abordées dans la *Grammaire* (p. 337), etc.

⁴⁸ Cf. aussi la note 11 où il s'agit d'une comparaison entre son *Dictionnaire* et celui de V.I. Dal'.

De plus, «[i]l arrive fréquemment que la traduction proposée par Venelin ne corresponde pas au véritable sens du mot bulgare ou bien qu'elle ignore toutes ses facettes» (p. 335); parfois on peut constater des confusions entre formes bulgares et russes (par exemple, *умакъ* 'ainsi' est cité «comme étant une forme bulgare» [p. 336]), etc. En général, «[i]l n'est pas rare» de lire, chez Venelin, les exemples bulgares qui «sonnent faux, même lorsque l'on garde en mémoire le fait qu'il s'agit d'un état de la langue du début du XIX^{ème} siècle» (p. 341). Aussi, quand il compare le bulgare au français (qu'il prétend connaître), les phrases françaises ne sont pas toujours correctes (p. 340). Le manuscrit de la *Grammaire* contenait mêmes des erreurs en russe (p. 359): l'expression en russe de Venelin a été jugée «peu claire, maniérée et souvent incorrecte» dans un avis défavorable concernant la possibilité de publier son ouvrage (p. 362)⁴⁹.

C. Strantchevska-Andrieu critique aussi les «explications climatologiques» des phénomènes linguistiques chez Venelin: d'après lui,

«[...] le climat chaud affaiblit les mouvements du corps et prédispose à la production de mots plus courts et réalisés avec plus de mouillure. C'est ainsi que les Bulgares [...] auraient confondu toutes leurs voyelles en un son *ы* (c'est ainsi que Venelin note [ã]!)» (p. 266).

La chercheuse donne ensuite quelques contre-arguments à cette théorie – même si aujourd'hui, de toute façon, aucun linguiste professionnel ne prendrait au sérieux l'hypothèse de Venelin. De plus, Venelin mettait aussi en parallèle l'existence des dialectes dans telle ou telle langue avec la situation géographique du peuple correspondant, en affirmant que «les habitants des zones ouvertes, où l'activité et la communication ne rencontrent pas l'obstacle des montagnes, des rivières ou des mers importantes, parlent de manière uniforme»⁵⁰.

Néanmoins, le plus souvent la critique de C. Strantchevska-Andrieu reste bienveillante, car, en mettant ces recherches dans le contexte de leur époque, l'auteur essaie toujours d'expliquer pourquoi telle ou telle imperfection théorique a pu avoir lieu.

Par exemple, elle explique de nombreuses innovations terminologiques de Venelin (peu heureuses, dans la plupart des cas) par son désir de se vouloir «libéré» «du carcan scientifique dominant» (p. 241). Et s'il y a chez Venelin «une confusion des notions» *jazyk* 'langue' et *narečie* 'dialecte, parler' (p. 228, 324, etc.), cela s'explique, «en partie, par les différences, assez floues au XIX^{ème} siècle, entre [...] [ces] mots» (p. 228)⁵¹.

⁴⁹ Rappelons sous ce rapport les origines de Venelin qui n'était pas Russe, mais Ruthène, son vrai nom étant Georgij Huca (p. 197).

⁵⁰ Venelin 1997, p. 201, cité à la p. 346.

⁵¹ Moins justifiables seraient d'autres mélanges terminologiques de Venelin, quand, par exemple, il «nommera [...] la préposition du terme général de *particule*»: d'après l'auteur, «[n]ous sommes là dans une confusion terminologique totale, où le lecteur moderne ne retrouve le véritable sens des propos que grâce à ses propres bases linguistiques» (p. 324).

D'autre part, certaines conclusions erronées de Venelin s'expliquent par les particularités de son voyage et de la situation linguistique en Bulgarie à cette époque, «vu les conditions dans lesquelles les faits de langue ont été recueillis» (p. 271). Par exemple, Venelin avait une hypothèse «sur la formation progressive de l'alphabet cyrillique à partir de l'écriture onciale grecque, en dehors de l'implication des apôtres Cyrille et Méthode» (p. 216)⁵². Il en voyait la preuve, entre autres, dans le curieux épisode suivant: pendant son voyage, il rencontre «un jeune garçon qui écrivait des mots bulgares en caractères grecs tout en étant persuadé d'écrire en bulgare» (p. 215). D'autre part, les Bulgares informateurs de Venelin n'étaient pas toujours «fins connaisseurs de leur langue» (p. 311).

D'après C. Strantchevska-Andrieu, Venelin «n'échappe pas aux côtés regrettables du comparatisme lorsqu'il décide [...] d'établir une division entre langues "pauvres" et "riches"» (p. 252-253), le critère étant pour lui le nombre de formes de dérivation dans la langue (p. 252). En considérant ainsi le bulgare comme une langue «riche», Venelin lui oppose l'albanais. Ce point de vue, faisant penser à la typologie linguistique d'A. Schlegel qui privilégiait les langues flexionnelles (cf. plus haut, point 3.3.3 a)), est qualifié par la chercheuse comme «réducteur et erroné» (p. 253). Néanmoins, ici aussi elle veut excuser Venelin, en mentionnant le fait que l'étude de l'albanais «ne débute vraiment qu'au milieu du XIX^{ème} siècle et Venelin ne pouvait pas disposer de sources fiables à ce sujet» (*ibid.*).

En ce qui concerne le *Dictionnaire* de Djuvernua⁵³, ses défauts principaux (dont certains avaient déjà été mis en évidence par d'autres critiques et que C. Strantchevska-Andrieu ne fait que répéter) pourraient être divisés ainsi:

I. «Problèmes concernant le choix, le classement et la présentation des entrées» (p. 432-441).

1) Problèmes orthographiques:

a) une «bizarre disposition des lettres». À la différence de Venelin, Djuvernua a une préférence pour l'écriture phonétique (et non pas étymologique), mais il n'applique pas ce principe de manière systématique: cela concerne avant tout les mots qui contiennent les lettres ж et ѣ (ayant une prononciation identique) (p. 432). Néanmoins, C. Strantchevska-Andrieu essaie de donner une explication à la démarche de Djuvernua: il emploie ж à l'intérieur des mots «uniquement là où il correspond à une prononciation nasale dans d'autres langues slaves; dans tous les autres cas, ж était remplacé par ѣ» (p. 413). Or, malgré cette explication, il reste clair que Djuvernua s'écarte ici du principe phonétique de l'écriture pour suivre le principe

⁵² Comme nous l'avons vu, cette opinion a été contestée par Vostokov dans son compte rendu de la *Grammaire* de Venelin – cf. plus haut, point 3.3.2.

⁵³ C. Strantchevska-Andrieu distingue aussi quelques «faiblesses de méthode» (p. 397) dans d'autres travaux de Djuvernua, par exemple dans son travail de 1867 *Des strates historiques dans la formation des mots slaves* (cf. p. 395-398) – où, entre autres, «la représentation des disparités dialectales» du bulgare «manque de précision» (p. 397).

étymologique, et ainsi la remarque correspondante de son critique (Šljakov) semble quand même juste;

b) un autre problème orthographique concernait le fait que si certains mots étaient écrits de façons différentes, les deux variantes orthographiques étaient tantôt recensées dans l'ordre alphabétique général, tantôt une seule variante était choisie, tandis que les autres ne figuraient que dans les exemples (p. 432-433). Or, là aussi, C. Strantchevska-Andrieu fait appel à la compréhension des linguistes modernes, en évoquant les difficultés comme «la manipulation d'une quantité de lexique fort importante» et, d'autre part, «l'aspiration à une représentation exhaustive du contenu des sources», ainsi que «les fluctuations orthographiques typiques du bulgare de l'époque» (p. 433).

2) Problème d'une segmentation erronée des mots et des morphèmes, lié à «une mauvaise perception des frontières entre les différents mots» (p. 433-434). Par exemple, le mot *буренец* a été interprété comme un diminutif de *буре* 'baril, petit tonneau', tandis qu'en réalité il s'agissait d'un diminutif de *бурень* 'mauvaise herbe' (p. 434).

3) L'homonymie de certaines formes conduisait parfois à de fausses conclusions (p. 434-435): ainsi, parmi les exemples qui illustrent le mot *борь* 'pin', figurait une aphérèse du mot *отборь* 'toutes les personnes de choix' (p. 434).

4) Problème de la déduction de la forme initiale des mots: entre autres, Djuvernua a imaginé le mot *гуцерь* 'lézard' au féminin: *гуцера* (p. 435). Néanmoins, ici C. Strantchevska-Andrieu défend encore Djuvernua contre ses critiques – cette fois, Drinov⁵⁴ qui, après avoir constaté ce type de fautes dans le *Dictionnaire*, les trouvait même là où il n'y en avait pas.

5) Le problème du faux sens tout court: ainsi, en ce qui concerne le verbe dans l'expression *да си вадят очите* 'qu'il s'arrache les yeux', Djuvernua y attribue la signification 'arroser', au lieu de 'faire sortir, extraire' (p. 437). Parfois c'est l'intérêt pour l'étymologie qui explique un manque d'attention de Djuvernua pour les significations des mots en bulgare moderne: c'est ainsi qu'il attribue le sens 'faire du bruit' au verbe *връчѣ* qui, en réalité, signifiait 'voler' (p. 437-438) – cette erreur semble d'autant plus regrettable que les exemples permettaient de deviner la signification juste. De temps en temps, il s'agissait aussi d'une interprétation erronée des mots rencontrés dans les textes sources, quand Djuvernua ne tenait pas compte des particularités dialectales du bulgare (p. 437) – par contre, dans d'autres cas, Djuvernua signalait pour certains mots les formes dialectales qui n'existaient pas en réalité: ainsi, *axmy* a été interprété comme une forme dialectale de l'interjection *axъ*, tandis qu'en réalité il s'agit d'un emprunt du turc, où *axmъ* signifie 'soif de vengeance' (*ibid.*).

6) Semble peu compréhensible chez Djuvernua la tendance à éviter les mots étrangers «rencontrés dans les éditions bulgares récentes mais absents

⁵⁴ Drinov 1892, p. 30-31.

des recueils de langue populaire» (p. 439) – qui va chez lui de pair avec une autre tendance, celle d'intégrer dans son *Dictionnaire* les mots inventés par certains écrivains bulgares (p. 440).

7) Enfin, Djuvernua a complètement passé à côté de certains mots qui semblaient intéressants à ses critiques (p. 440-441).

II. «Problèmes concernant l'interprétation grammaticale et dialectale des unités» (p. 441-446).

1) En ce qui concerne les formes dérivées (comme les formes aspectuelles), parfois elles sont présentées séparément, tandis que dans d'autres cas elles sont indiquées sous la forme initiale, non dérivée – ce qui met le lecteur en difficulté quand il s'agit des modifications phonétiques importantes (p. 441-443).

2) Est également critiquable le traitement des formes dialectales (p. 443-446):

a) l'orthographe des formes. En général, Djuvernua restait fidèle au principe suivant: «Si les formes présentent des modifications sensibles dans le radical, il conviendrait de les signaler en tant qu'unités autonomes dans la présentation générale par ordre alphabétique» (p. 443). Néanmoins, il n'applique pas ce principe de façon systématique, de sorte que, par exemple, le mot *бъчва* 'barrique, tonneau, fût' apparaît dans son *Dictionnaire* sous quatre variantes: *бъчва*, *бачва*, *бочва* et *бочка*: les deux premières sont évoquées dans l'ordre alphabétique, la troisième apparaît dans les compléments au *Dictionnaire*, tandis que la quatrième n'apparaît que dans les exemples (p. 444-445). Or, ici C. Strantchevska-Andrieu essaie de défendre Djuvernua, une fois de plus: tout en reconnaissant que «la richesse dialectale de la langue bulgare mériterait une meilleure mise en valeur» (p. 444), en ce qui concerne le traitement des prépositions, par exemple, elle se dissocie des critiques à l'adresse de Djuvernua en affirmant que, «[d]ans un ouvrage d'une telle envergure qui demande de maintenir en permanence un équilibre entre abondance des sources et la nécessité d'une sélection stricte des contenus, il nous semblerait superflu de prévoir une place à part pour chaque variante de préposition» (*ibid.*) – et cela d'autant plus qu'elle voit l'un des points forts du *Dictionnaire* précisément «dans la manière d'aborder les prépositions et les particules bulgares, souvent ignorées par les prédécesseurs de Djuvernua, mais investies d'un rôle important dans une langue en perte de déclinaison» (p. 450);

b) les erreurs d'interprétation des formes dialectales sont parfois aussi manifestes (p. 445);

c) enfin, les «tentatives de Djuvernua de définir l'aire de diffusion des formes dialectales n'aboutissent pas à des résultats probants», ce que C. Strantchevska-Andrieu explique par le fait que, à cette époque, «les dialectes bulgares étaient encore peu étudiés» et «même les chercheurs qui se consacraient exclusivement à la question pouvaient faire fausse route» (*ibid.*).

III. «Problèmes concernant la définition et l'explication des mots» (p. 446-451).

1) Problème des lacunes: plusieurs mots ont été laissés sans définition, accompagnés seulement d'un point d'interrogation et, dans la mesure du possible, d'une information grammaticale minimale (partie du discours, genre pour les substantif, etc.). Si, pour plusieurs cas, Djuvernua ne pouvait pas consulter les sources qui lui auraient suggéré la signification de ces mots (comme, par exemple, du mot *ластагарка* 'un long bâton utilisé comme support lors du chargement des chevaux' [p. 446-447]), dans d'autres cas, au contraire, les exemples qu'il avait à sa disposition ne devaient pas lui laisser beaucoup de doute – comme dans le cas de *мисиръ* 'un récipient, un vase', cf. le mot russe *миска* 'écuelle, terrine' (p. 447).

2) «Décalages entre les traductions proposées par Djuvernua et les significations exactes des mots» (p. 448). Ici C. Strantchevska-Andrieu analyse les mots dont les exemples ne devaient laisser à Djuvernua aucun doute quant à la signification des lexèmes correspondants – comme dans le cas de *паламарка* traduit par «manche de faucille», tandis qu'en réalité il s'agissait d'un «gant de bois porté par les moissonneurs sur la main gauche qui sert à attraper les tiges de blé et à se protéger en même temps des coups de faucille». (Néanmoins, à côté de ces lacunes, C. Strantchevska-Andrieu souligne les succès de Djuvernua qui a réussi à trouver des explications justes de quelques mots qui étaient restés obscurs même aux savants bulgares – comme *Арвентино* qui avait été considéré comme le nom d'une mer et qui, en réalité, provient «de l'appellation turque du fleuve Tigre *ervend* et désigne la Mésopotamie» [p. 450-451].)

D'ailleurs, toutes les erreurs et les lacunes que la chercheuse relève (Drinov estimait leur nombre à une centaine dans les deux premiers volumes⁵⁵) ne concernent que ces mêmes deux premiers volumes par excellence, tandis que dans les volumes suivants, elles ont été corrigées (p. 432). D'autre part, les remarques critiques ne concernent qu'une part minime du lexique du *Dictionnaire* et elles

«[...] ne sont que le témoignage des difficultés inhérentes à tout travail d'une pareille envergure. Elles marquent inévitablement la réalisation d'une tâche aussi importante qui demande en premier lieu de concilier les contraires: le respect de l'exhaustivité du matériau et le besoin de choisir les entrées, la nécessité de se reposer sur une norme et la liberté caractéristique de la langue populaire et régionale, l'obligation d'uniformiser l'orthographe afin de faciliter l'utilisateur et la variété des formes recensées dans les sources utilisées...» (p. 451).

En général, C. Strantchevska-Andrieu souligne plutôt «le choix minutieux d'exemples qui mettent en valeur les moindres nuances de sens de chaque

⁵⁵ Drinov 1892, p. 47, cité à la p. 446.

mot» (p. 448), ainsi que «l'impressionnante richesse de l'ouvrage d'un point de vue ethnographique» (p. 449).

4.2. RÉPONSES DE LA CHERCHEUSE À D'AUTRES CRITIQUES

La chercheuse répond aussi, de façon argumentée, à la critique (qui lui semble parfois injuste) à l'adresse de Venelin et de Djuvernua, ce qui témoigne de l'indépendance de sa pensée.

Par exemple, le fait que «l'une des critiques que l'Académie russe adresse à Venelin est celle de ne pas maîtriser suffisamment le bulgare pour le décrire dans une grammaire» provoque chez C. Strantchevska-Andrieu «un sentiment d'injustice»: «À l'époque de Venelin, dans les années 1830-1840, [...] [l]a slavistique en est encore à ses débuts et, dans les hautes sphères scientifiques, la connaissance approfondie de plus d'une langue étrangère slave est rare» (p. 114-115, cf. aussi p. 198) – d'autant plus que ce n'était qu'en 1835 que les premières chaires de slavistique ont été créées dans les universités russes (p. 108).

En ce qui concerne la présentation du verbe dans la *Grammaire* de Venelin, d'après C. Strantchevska-Andrieu, «[c]e qui suscite le plus souvent des critiques, c'est le manque de points de synthèse ainsi que la présentation peu claire, entrecoupée de nombreuses digressions et remarques» (p. 294). Or,

«[l]es digressions, qu'elles soient de nature philosophique, ethnographique ou historique, sont l'apanage des ouvrages grammaticaux de l'époque romantique et nous pouvons difficilement reprocher à Venelin d'être un représentant de son temps. Quant au manque de clarté et de synthèse, [...] il est dû à la vision que Venelin a du verbe bulgare et aucunement à un oubli maladroit d'illustrer son propos à l'aide de tableaux et de paradigmes. C'est justement cette vision par trop détaillée, et en définitive faussée, du verbe bulgare qui constituera l'argument principal contre l'édition de la *Grammaire* du vivant de Venelin» (*ibid.*).

Et si on a reproché à Venelin la présence exclusive de formes russes en guise d'exemples dans la partie «verbale» de sa *Grammaire* (p. 297), C. Strantchevska-Andrieu répond à cette critique en disant que «[c]ette remarque, certes justifiée, devrait toutefois être nuancée par le rappel que le bulgare est envisagé ici comme un parler du russe» (p. 295). La même chose aurait pu être dite, probablement, au sujet des exemples des participes présents passifs chez Venelin qui «portent l'empreinte d'une forte russification» (p. 328). Bien sûr, comme C. Strantchevska-Andrieu le souligne en terminant sa présentation de la *Grammaire* de Venelin, en décrivant le bulgare, il essayait de l'enfermer dans un cadre théorique préétabli – or, ce projet était loin d'être «dépourvu de logique»: «C'est avant tout ce qui est étranger aux langues slaves qui est jugé “encombrant”, et c'est toujours l'“authentiquement slave” qui est privilégié» (p. 358).

Quant au *Dictionnaire* de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu s'oppose au point de vue⁵⁶, selon lequel au cours des années 1870, Djuvernua, «par rapport à ses confrères», «prend beaucoup de retard dans le domaine de la méthodologie linguistique en général, ainsi que dans les procédés de recherche historique et comparative. Son centre d'intérêt se rétrécit», de sorte que, pour la slavistique de son époque, il n'était qu'«un maillon intermédiaire entre la génération précédente et la génération suivante». D'après C. Strantchevska-Andrieu, ce jugement «heurte par sa sévérité et son illogisme», car il implique une «dépréciation» de la qualité du *Dictionnaire* de Djuvernua, ainsi qu'«une désapprobation du choix du bulgare comme objet de recherche, apparemment trop restreint». De plus, d'après la chercheuse, «[i]l apparaît également illogique d'affirmer que, après une évolution constante et remarquable en tant que linguiste, Djuvernua aurait subitement perdu la valeur de ses acquis pour décliner» (p. 401).

Quant à la «faible production scientifique» durant les dernières années de la vie de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu rappelle qu'il était trop occupé par un projet aussi grand que la rédaction de son *Dictionnaire* (p. 405).

4.3. SOULIGNER LES SUCCÈS LINGUISTIQUES DE VENELIN ET DE DJUVERNUA

Néanmoins, C. Strantchevska-Andrieu ne s'arrête pas que sur les défauts théoriques des ouvrages analysés, en reconnaissant également les succès linguistiques de leurs auteurs. Ainsi, par exemple, Venelin a noté, de façon juste, «la quasi-disparition» des adjectifs du type mou en bulgare (p. 270). Aussi, d'après la chercheuse, «[l]a présentation des prépositions dans la langue bulgare fait partie des qualités de la *Grammaire* de Venelin» (p. 331). Son chapitre sur les interjections (même s'il ne figure pas au sommaire de l'ouvrage) est jugé «pertinent» (p. 336), car l'auteur y «parvient à dégager quelques traits spécifiques du bulgare qui se révèlent uniquement lors d'un travail “sur le terrain”» – comme, par exemple, «l'émission de la voyelle longue [ǎ] par laquelle les Bulgares expriment la joie ou l'affirmation», ainsi que la prise en compte de la «gestuelle»: les Bulgares, au contraire des autres Slaves, «expriment la négation en hochant de la tête de bas en haut» (p. 337).

Comme le souligne la chercheuse,

«[à] l'époque de Venelin, prendre en considération les différentes variantes phonétiques d'un mot [en distinguant entre une prononciation “normale” et une prononciation “rapide”, entre autres, de certains numéraux. – E.V.] était une marque de modernité étonnante» (p. 273).

⁵⁶ Cité dans Bernštejn (éd.), 1979, p. 153 (cf. p. 401 et 402 du livre analysé).

Le caractère indépendant de la pensée linguistique de Venelin s'est manifesté également dans sa façon d'exposer les règles de la conjugaison bulgare, où il «tient le rôle du pionnier» (p. 299), et plusieurs de ses remarques (celles sur «le peu d'informations que donne sur la classe du verbe [en bulgare. – E.V.] la 1^{ère} personne du singulier»; sur l'organisation de la conjugaison bulgare autour des thèmes du présent et de l'aoriste) même aujourd'hui «n'ont pas perdu de leur valeur» (p. 304).

De la même façon, est présenté comme «nouveau et ambitieux» le projet de Venelin de se lancer dans des recherches «syntaxiques» quand il écrit un chapitre intitulé «À propos de l'ordre des mots»: à cette époque, la linguistique russe est encore «loin des véritables développements syntaxiques». («D'ailleurs, cet état de fait se voit confirmé par la suite: l'auteur traite exclusivement de propositions simples, sans aborder la phrase complexe» – les tournures «spécifiques» pour le bulgare [p. 338], la rection des verbes, l'ordre des mots dans des énoncés courts... [p. 340].)

Dans la partie du livre consacrée à la «mélodie»⁵⁷, «Venelin pressent déjà certaines caractéristiques importantes» de ce qu'on désigne aujourd'hui comme «prosodie» (p. 343), tandis que dans la classification des accents chez Venelin⁵⁸ on pourrait distinguer les «germes» des classifications modernes correspondantes, beaucoup plus détaillées (p. 344-345) – et cela malgré le fait que, par exemple, si on suivait sa logique «critiquable», «tous les accents du russe seraient à la fois fixes [...] et mobiles» [p. 345]). Et même si de nos jours on dirait que Venelin ne tenait compte que de la prosodie lexicale, en laissant de côté «la prosodie postlexicale qui englobe les groupements syntactico-sémantiques, l'intonation ou encore le rythme», pour C. Strantchevska-Andrieu, «il n'est pas question» «de lui reprocher cette lacune dans un domaine qui n'a pris son essor qu'à partir des années 1970» (p. 344). D'autant plus que, par exemple, «Venelin fait preuve d'une modernité étonnante lorsqu'il remplace la mélodie (l'intonation?) parmi les autres éléments qui forment la langue» (p. 346).

D'autres chercheurs – comme E.I. Demina – avaient déjà souligné la «perspicacité» de Venelin «qui a pressenti quelle serait la base dialectale de la future langue littéraire bulgare»⁵⁹, en choisissant, comme «modèle à imiter» (p. 352) qu'il joint à sa *Grammaire*, un échantillon de la langue typique de la région qui se situe à proximité des massifs de Sredna Stara Planina et de Sredna Gora (p. 353, cf. la note 34; on regrette d'ailleurs l'absence de ce texte dans les Annexes).

En ce qui concerne Djuvernua, comme nous l'avons déjà vu, entre autres, à l'exemple de la critique de Drinov (à la fin du point 2.1), les

⁵⁷ Cf. la note 26 sur cette notion chez Venelin.

⁵⁸ Venelin distingue trois types d'accent: accent fixe qui frappe toujours la même syllabe; accent mobile qui, «au cours de la dérivation ou des changements grammaticaux, peut se déplacer d'une syllabe à l'autre» et accent «de tournure» «qui vient s'ajouter à l'accent de mot, selon la position que le mot occupe dans la phrase et, parfois, coïncider avec cet accent» (p. 345).

⁵⁹ Demina 1998, p. 98, cité à la p. 353.

points forts de son *Dictionnaire* étaient évidents déjà à la fin du XIX^{ème} siècle. Son «réflexe du pionnier qui prend le risque de s'affranchir des avis préexistants» se manifestait, entre autres, dans le fait qu'il n'a presque pas eu recours aux dictionnaires du bulgare parus avant lui (p. 416). C. Strantchevska-Andrieu y trouve une explication logique: même si la consultation des dictionnaires déjà existants aurait enrichi le lexique du *Dictionnaire*, «son projet était de recueillir exclusivement le présent lexique dans les sources populaires et les éditions récentes en bulgare» (p. 417). Pourtant, certaines erreurs dans le *Dictionnaire* auraient pu être évitées précisément grâce à la consultation des dictionnaires du bulgare qui existaient déjà à l'époque de Djuvernua (p. 436).

Néanmoins, comme il a été souligné plus haut, l'explication des mots dont la signification était obscure même aux savants bulgares, la minutie, l'attention pour de petits détails, la richesse dialectale et ethnographique de son *Dictionnaire* ne demandent pas d'autres commentaires.

4.4. SUR LA NÉCESSITÉ DE CHANGER LES CRITÈRES PERMETTANT DE JUGER DE LA VALEUR D'UNE DÉCOUVERTE

En général, la bienveillance de la chercheuse à l'égard de Venelin et de Djuvernua s'explique par le fait que, en comprenant bien que «le statut de pionnier dans la description d'une langue entraîne inévitablement erreurs et confusions», elle propose de «redéfinir les critères permettant de juger de la valeur d'une découverte». Cette valeur «n'est pas à rechercher à tout prix dans l'équivalence entre les observations des linguistes et l'état réel de la langue décrite», mais la découverte «vaut plus par l'observation minutieuse, par l'attention accordée à tous les aspects de la langue».

«Il s'agit là de fournir le matériau qui suscitera ultérieurement d'autres études sur la langue en question, de mettre en place les bases d'une controverse beaucoup plus large qui permettra, avec le temps, d'approfondir le sujet et de se rapprocher de la "vérité" de la langue» (p. 455).

Dans ce sens, les projets de Venelin et de Djuvernua sont certainement réussis (*ibid.*) – d'autant plus que, comme le souligne la chercheuse dans la Conclusion, un (très bref) regard sur le développement des études du bulgare en Russie jusqu'aux années 1920 témoigne du fait que «les grands sujets abordés par Venelin et Djuvernua sont repris et développés par les linguistes qui leur ont succédé» (p. 458).

5. QUELQUES CRITIQUES DU LIVRE

Soulignons encore que l'ouvrage de C. Strantchevska-Andrieu constitue un apport remarquable à la réflexion sur un épisode particulier de l'histoire de la slavistique – même si, comme n'importe quelle recherche d'une telle envergure, cette étude a quelques aspects discutables. Or, dans ce cas, la plupart d'entre eux ne concernent que le côté «technique» du livre et s'expliquent par la disparition tragique de l'auteur qui n'avait pas eu assez de temps pour terminer la préparation de son manuscrit pour l'édition. Par contre, certains de ces défauts et de ces petites erreurs pourront être corrigés lors de la préparation des éditions postérieures du livre.

Souvent (surtout dans les deux premières parties de l'ouvrage) C. Strantchevska-Andrieu se limite à citer les sources secondaires. D'autre part, certaines sources qui sont mentionnées en bas de page (cf., par exemple, p. 223, 289, 378, etc.) sont absentes de la Bibliographie. Parfois le titre d'un seul et même travail est traduit en français de deux façons différentes – ainsi, à la même page (p. 117), on trouve deux traductions (*Histoire russe vs Histoire de la Russie*) pour *Istorija rossijskaja* de V.N. Tatiščev, etc. En général, de temps en temps, on trouve quelques inexactitudes de traduction: ainsi, le titre d'une partie de la *Grammaire* de Venelin, «O kategorijax glagol'nogo vozrastanija» 'Sur les catégories de la croissance verbale', est traduit comme «De la croissance verbale» (p. 229).

De temps en temps, on aimerait avoir un peu plus de précisions terminologiques – entre autres, pour les expressions comme *la tradition* en linguistique (par exemple, p. 42 et suiv.), *la linguistique d'aujourd'hui* (p. 44), *une véritable science* (p. 55), *la science allemande* (p. 131), etc. Maintenant on parle plutôt d'une *famille* que d'un *groupe* des langues turciques (cf. «groupe turk», p. 59) – en distinguant, par contre, un *groupe* – et non pas une *famille* (p. 372) – des langues slaves.

On constate parfois quelques contradictions dans le livre: la «découverte» du sanskrit date-t-elle de 1786 (p. 57) ou de 1794 (p. 13)? P.J. Šafařík était-il Slovaque (p. 124) ou Tchèque (p. 60)?, etc. Il y a parfois des inexactitudes dans les dates: c'est en septembre 1830 (et non pas 1831, comme cela est indiqué à la p. 216) que Venelin arrive à Bucarest pour y travailler dans la grande bibliothèque de la ville.

La non-utilisation des signes généralement acceptés par les linguistes ([], //, etc.) fait qu'il n'est pas toujours très clair s'il s'agit de sons, de phonèmes ou encore de lettres (cf. par exemple p. 185 où la chercheuse constate que «le o et le a sont souvent confondus en russe»).

C'est probablement dans l'Index des noms qu'il aurait été mieux d'inclure non seulement les noms complets des toutes les personnes mentionnées dans l'ouvrage (y compris leurs prénoms et leurs patronymes, ce qui n'a pas été fait, de la même façon que manquent les noms de certains chercheurs mentionnés dans le travail), mais aussi leurs dates de vie. Cela aurait permis d'éviter les répétitions dans le texte même du travail – où, par

exemple, les dates de vie de J. Dobrovský sont indiquées plusieurs fois (p. 60, 71 et 135, etc.).

Très utile est l'information sur certains chercheurs qui est présentée dans les notes de bas de page (même s'il semblerait plus logique de les introduire de façon plus uniforme – par exemple, après la première mention du chercheur correspondant dans le texte). Néanmoins, une seule note par chercheur suffirait – tandis que, par exemple, A.I. Sobolevskij est présenté de cette manière, et chaque fois différemment, plusieurs fois, comme dans les pages 288 et 392.

On regrette également l'absence d'un Index des langues qui, à part son utilité pratique, aurait encore mieux fait ressortir la grande érudition de C. Strantchevska-Andrieu: à part les langues indo-européennes⁶⁰, dans le livre sont mentionnés et parfois analysés les phénomènes linguistiques et / ou le(s) discours(s) sur les langues telles que le turc (compte tenu de son interaction avec le bulgare, cf. par exemple un nombre important d'emprunts turcs en bulgare), le japonais, l'hébreu et l'arabe, le hongrois et le finnois, etc.

Certaines thèses et conclusions de caractère général présentées dans l'ouvrage restent discutables – comme, par exemple, l'idée de l'existence de «différents types» de slavistique, pour les linguistes slaves et non slaves:

«En règle général, pour le linguiste non slave la slavistique vise à l'étude du monde slave dans son ensemble. [...] Ainsi, dans ses travaux grammaticaux, ce linguiste jugera suffisant de s'appuyer sur une seule langue slave pour en tirer des conclusions sur l'ensemble [...] des langues slaves. Pour le linguiste slave, la problématique de chaque pays de langue slave représente un domaine à part. Il est toujours soumis à une double obligation: avoir une connaissance de la langue slave autre que la sienne suffisamment approfondie pour saisir les nuances les plus subtiles qui la distinguent de cette dernière et, en même temps, être capable de formuler des conclusions valables, pour l'ensemble de la famille des langues slaves» (p. 107).

L'auteur se révèle idéaliste quand elle constate qu'«[a]ujourd'hui, la linguistique a établi une distinction nette entre les langues agglutinantes et flexionnelles» (p. 323): en réalité, ces «types purs» n'existent pas, tandis que les langues présentent plutôt différents degrés de tel ou tel «type», en se trouvant à des distances différentes de ces deux pôles.

On pourrait à peine être d'accord avec le point de vue de C. Strantchevska-Andrieu affirmant que «le participe présent passif en

⁶⁰ Soulignons d'ailleurs que de bonnes connaissances du russe et du bulgare – en synchronie et en diachronie, au moment de la description du bulgare par Venelin et Djuvernua – étaient indispensables pour la rédaction même d'un tel travail. Slavissante professionnelle, C. Strantchevska-Andrieu manifeste de très bonnes connaissances également dans le domaine des descriptions grammaticales du russe et du bulgare: par exemple, elle compare certains passages de la *Grammaire* de Venelin avec les descriptions modernes du bulgare – présentées, entre autres, dans la *Grammaire synchronique du bulgare* de J. Feuillet (cf. p. 274, 306, 310, 317, etc.).

–МЪ», «en dehors de quelques slavonismes, [...] a disparu dans les langues slaves» (p. 329).

En critiquant Vostokov qui rapprochait le mot russe *глаз* ‘oeil’ du verbe *глядеть* ‘regarder’, C. Strantchevska-Andrieu ajoute que, «en réalité», ce mot est «un emprunt de l’allemand *Glas verre*» (p. 382). Or, cette affirmation n’est corroborée par aucune référence à des recherches étymologiques – tandis que, par exemple, dans le *Dictionnaire étymologique* de M. Vasmer *глаз* est mis en rapport avec les mots polonais *glaz* ‘pierre, rocher’, *glaźny* ‘plat’, *nieglaźny* ‘raboteux, inégal’, ainsi qu’avec l’hydronyme macédonien *Глазна река*, littéralement ‘rivière de pierre’ (*Каменка*, en russe). Ainsi la signification primaire probable du mot *глаз* serait ‘boule’ ou ‘pierre’. Par contre, Vasmer critique et réfute l’hypothèse sur l’emprunt de ce mot aux langues germaniques⁶¹.

Comme nous l’avons déjà souligné⁶², quand C. Strantchevska-Andrieu affirme que le bulgare est la seule langue slave ayant une structure analytique (p. 129), elle oublie visiblement le macédonien.

Et comme la chercheuse parle de la *Grammaire russe* de Ludolf, c’est certainement par manque d’attention qu’elle désigne Lomonossov comme «créateur de la première grammaire du russe» (p. 380).

6. EN GUISE DE CONCLUSION: UN REGARD VERS LE FUTUR

Néanmoins, nos remarques critiques ne peuvent en aucun cas remettre en question la qualité de la recherche réalisée par C. Strantchevska-Andrieu, laquelle recherche présente de l’intérêt aussi bien pour les historiens des idées que pour les slavissants spécialistes non seulement du bulgare, mais aussi de la grammaire historique et comparée des langues slaves. Cela s’explique par le fait que, – et c’est un point très fort de son travail – la chercheuse laisse l’histoire de la linguistique dans la linguistique même, ce qui manque souvent aujourd’hui dans les recherches des historiens des idées linguistiques.

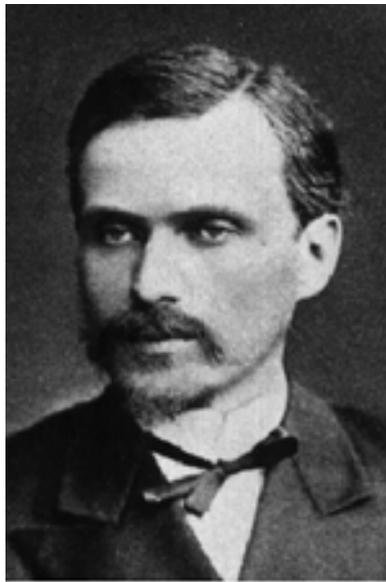
On dit parfois que les auteurs répètent, du moins en partie, le destin des personnages au sujet desquels ils écrivent. En quelque sorte, ce fut aussi le cas de l’auteur du livre analysé: comme Venelin et Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu est morte avant la publication de son ouvrage majeur. *Habent sua fata libelli...* Néanmoins, comme la chercheuse distingue plusieurs pistes pour de futures recherches (entre autres, dans la Conclusion de son livre – comme, par exemple, une comparaison ultérieure des ouvrages de Venelin et Djuvernua avec des grammaires et des dictionnaires créés par des Bulgares; les réflexions sur l’efficacité des méthodes de

⁶¹ Fasmer 1950-1958 [1986-1986, vol. I, p. 409-410].

⁶² Cf. la note 3.

description de la langue; l'étude du rôle de la phonétique lors des premiers contacts avec une langue étrangère, etc. [p. 459]), espérons que ce travail sera poursuivi aussi bien par les slavistes que par les historiens des idées linguistiques.

© Ekaterina Velmezova



Aleksandr L'vovič Djuvernua (1838-1886)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDRIEU Christina, 2010: «La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle», *Slavica occitania*, 2010, № 30, p. 341-346.
- AUROUX Sylvain (éd.), 1989-2000: *Histoire des idées linguistiques*, t. 1-3. T. 2 (1992): *Le développement de la grammaire occidentale*. T. 3 (2000): *L'hégémonie du comparatisme*. Liège – Bruxelles: P. Mardaga.
- BERNŠTEJN Samuil Borisovič (éd.), 1979: *Slavjanovedenie v dorevoljucionnoj Rossii. Bibliografičeskij slovar'*. Moskva: Nauka. [La slavistique en Russie avant la révolution. Dictionnaire bibliographique]
- BESSONOV Petr Alekseevič, 1855a: *Bolgarskie pesni iz sbornikov Ju.I. Venelina, N.D. Katranova i drugix bolgar*. Vyp. 1-2. Izdal P.A. Bessonov. Moskva (*Vremennik Imperatorskogo moskovskogo obščestva istorii i drevnostej rossijskix*, 1855, kniga XXI, čast' II: *Materialy*). [Les chansons bulgares des recueils de Ju.I. Venelin, de N.D. Katranov et d'autres Bulgares]
- , 1855b: «Glavnye voprosy jazyka novobolgarskogo», in Bessonov 1855a, vyp. 1, p. 1-156. [Questions principales concernant la nouvelle langue bulgare]
- BRANCA-ROSOFF Sonia, 2000: «Normes et dialectes», in Auroux S. (éd.), 1989-2000, t. 3 (2000), p. 45-54.
- COMTET Roger, 1997: «L'apport germanique à la réflexion sur la langue en Russie: des origines aux slavophiles», *Slavica occitania*, 1997, № 4, p. 25-69.
- , 1999: «La découverte du sanskrit en Russie au XIX^e siècle», *Slavica occitania*, 1999, № 8, p. 115-142.
- DEMINA Evgenija Ivanovna, 1998: «O pervom opyte kodifikacii bolgarskogo literaturnogo jazyka èpoxi Vozroždenija. Koncepcija Ju.I. Venelina», in Venediktov G.K. (éd.), *Ju.I. Venelin v bolgarskom Vozroždenii*. Moskva: Institut slavjanovedenija i balkanistiki RAN, p. 84-121. [Du premier essai de codification de la langue littéraire bulgare à l'époque de la Renaissance. La conception de Ju.I. Venelin]
- DJUVERNIA Aleksandr L'vovič, 1867: *Ob istoričeskom nasloenii v slavjanskom slovoobrazovanii*. Moskva: Tipografija Gračeva i K°. [Des strates historiques dans la formation des mots slaves]
- , 1889: *Slovar' bolgarskogo jazyka po pamjatnikam narodnoj slovesnosti i proizvedenijam novejšej pečati*. Reprint des volumes I-II (1885-1886), III (1887), IV, V et VI (1888), VII, VIII et IX (1889). Moskva:

- Universitetskaja tipografija. [Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment]
- DRINOV Marin, 1892: *O bolgarskom slovare A.L. Djuvernua*. Sankt-Peterburg: Tipografija Imperatorskoj akademii nauk. [Du dictionnaire bulgare d'A.L. Djuvernua]
- FASMER Maks [VASMER Max], 1950-1958 [1986-1987]: *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, vol. I-IV. Moskva: Progress, 1986-1987. [Dictionnaire étymologique de la langue russe]
- FEUILLET Jack, 1996: *Grammaire synchronique du bulgare*. Paris: Institut d'études slaves.
- KUGLER Katalina, 1993: «Ju.I. Venelin v Segede», in Fejér A. *et al.* (éds), *Magyarok és szlávok*. Szeged: [JATE Szláv Filológiai Tanszék]. [Ju.I. Venelin à Szeged]
- LORY Bernard, 1988: «Quelques aspects du nationalisme en Bulgarie 1878-1918», *Revue des études slaves*, 1988, t. 60, fasc. 2, p. 499-505.
- LUNINA M.V., 1951: «Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija Ju.I. Venelina», in Bernštejn S.B. (éd.), *Slavjanskaja filologija. Stat'i i monografii*. Moskva: Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, p. 108-123. [La Grammaire du bulgare contemporain de Ju.I. Venelin]
- MOUNIN Georges, 1967: *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*. Paris: PUF.
- PETROVSKIJ Nestor Memnonovič, 1914: «O zanjatijax V. Kopitarja bolgarskim jazykom», *Spisanie na BAN*, kn. 8. Sofija: Džržavna pečatnica, p. 19-74. [Sur les études de V. Kopitar à propos du bulgare]
- STEPOVIČ [STEPANOV (DUKA-STEPOVIČ)] Andronik Ioannikievič, 1896: «Slavjanskije izvestija», *Filologičeskie zapiski*, 1896, vyp. 1, p. 117-148. [Nouvelles slaves]
- USIKOVA Rina Pavlovna, 1990: «Makedonskij jazyk», in Jarceva V.N. (éd.), *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'*. Moskva: Sovetskaja ènciklopedija, p. 279. [La langue macédonienne]
- VELMEZOVA Ekaterina, 2008: «Traduire les désignations des parties du discours: le cas de l'*interjection* dans les grammaires slavonnes de la fin du XVI^e au début du XVII^e siècle», in Meizoz J., Sériot P. (éds), *Traductions scientifiques et transferts culturels – 1. Actes du colloque de relève organisé à l'Université de Lausanne le 14 mars 2008 par la Formation doctorale interdisciplinaire (<http://doc.rero.ch>)*, p. 37-46.
- VENELIN Jurij Ivanovič, 1997: *Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija*. Moskva: Institut slavjanovedenija i balkanistiki. [Grammaire de la langue bulgare contemporaine]
- , 2002: *Gramatika na dnešnoto b'lgarsko narečie*. Sofija: Universitetsko izdatelstvo «Sv. Kliment Oxridski». [Grammaire de la langue bulgare contemporaine]

Sommaire

E. Velmezova:	<i>Présentation.....</i>	1
---------------	--------------------------	---

I. Enseignants invités

R. Comtet:	<i>La cyrillisation du polonais selon le Linguarum totius orbis vocabularia comparativa de Pallas (1787).....</i>	5
E. Orlandi:	<i>La notion de langue nationale: où la théorie manque et la langue déborde.....</i>	25
P. Sériot:	<i>La glottogénèse dans la linguistique historiciste en URSS (d'une linguistique du mot à une linguistique du nom).....</i>	61

II. Jeunes chercheurs

E. Alekseeva:	<i>Philosophie du nom et glorification du nom en Russie au début du XX^{ème} siècle.....</i>	87
K. Chobotová:	<i>Le structuralisme pragois vu par le marxisme officiel en Tchécoslovaquie.....</i>	99
Y. Grinshpun:	<i>Discours constituants et discours sur la langue.....</i>	119
S. Moret:	<i>Le triomphe des langues «démocratiques»: A. Meillet et l'Europe nouvelle.....</i>	133
M. Pila:	<i>S. Karcevskij on the asymmetrical dualism of the linguistic sign.....</i>	153
M. Schoenenberger:	<i>L'approche sociolinguistique de B. Larin dans le contexte historique et académique des années 1920-1930.....</i>	167

I. Tylkowski:	<i>Marxisme et philosophie du langage (1929) de V. Vološinov et sa réception chez R. Šor: deux voies du développement de la science du langage «marxiste» dans les années 1920 en Russie.....</i>	195
E. Velmezova:	<i>L'histoire de la linguistique dans l'histoire de la littérature: exposé d'une méthodologie pour l'enseignement de l'histoire des idées linguistiques.....</i>	223

III. Annexes

K. Kull, E. Velmezova:	<i>Interview de Vjačeslav Vsevolodovič Ivanov sur la sémiotique, les langages du cerveau et l'histoire des idées.....</i>	247
E. Velmezova:	<i>Compte rendu du livre: Christina Strantchevska-Andrieu. La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle. Toulouse, 2011, 522 p. (Slavica occitania, 2011, № 32).....</i>	269
	<i>Sommaire.....</i>	311